

AGRIPPA D'AUBIGNÉ

Lecture modernisée
Avec un index narratif
des noms propres

LES TRAGIQUES

*« Ici le sang n'est feint,
le meurtre n'y défaut,
La Mort joue elle-même
en ce triste échafaud ».*

Avant-propos &
notice biographique
d'Emmanuel Philippon

Éditions Skandalon





Éditions Skandalon

Première édition historique : *Les Tragiques. Donnez au public par le larcin de Promethee. Au Desert, par L.B.D.D., M.DC.XVI* [1616].
Œuvre originale dans le domaine public.

© Éditions Skandalon, 2026
Maison d'édition associative
19 boulevard de la Corniche
07200 Aubenas

www.skandalon.fr

Tél. : 06 84 78 83 79

Numéro RNA : W071007357

SIRET : 105 580 849 00013

Note de lecture

Dans cette édition, les notes de bas de page appelées par des lettres (a, b, c...) restent volontairement brèves : elles donnent le sens d'un mot vieilli, un équivalent moderne, une précision grammaticale ou historique immédiate. Les appels numériques en exposant renvoient, eux, à l'Index narratif des noms propres placé en fin de volume. Cet index ne suppose pas que le lecteur sache déjà. Il raconte d'abord l'histoire du nom, puis montre comment d'Aubigné le transforme en figure, symbole ou emblème dans Les Tragiques.

Note aux lecteurs scrupuleux. — Cette édition privilégie la lecture continue : elle modernise ce qui peut l'être sans dommage pour le vers. Les lecteurs souhaitant retrouver une graphie plus ancienne, ou des tours volontairement plus archaïsants, pourront se reporter aux éditions savantes ou anciennes qui les conservent davantage.

Note lexicale. — La note de bas de page n'est pas un commentaire savant : elle aide à continuer la lecture. L'index, au contraire, peut prendre le temps de former le lecteur. Un nom propre n'est pas seulement une référence ; c'est une histoire, une mémoire, une image, parfois un monde entier que le poète déplace. Le lecteur a le droit de ne pas savoir : cette édition veut lui donner les moyens d'entrer.

Note sur les repères de lecture. — Pour faciliter la lecture continue, cette édition introduit des intertitres éditoriaux, accompagnés, lorsque cela aide le lecteur, d'une micro-glose placée sous le titre. Placés à droite, en italique ou en petit romain gris, dans une typographie distincte, ces éléments ne font pas partie du texte original. Ils signalent les grands mouvements du poème, ses scènes, ses images dominantes ou ses articulations rhétoriques. Leur rôle n'est pas de commenter longuement d'Aubigné, mais d'offrir au lecteur des points de respiration dans le flot des alexandrins.

Table des matières

Table des matières	7
Avant-propos	10
1. Misères	12
2. Princes	12
3. La Chambre dorée	12
4. Les Feux	13
5. Les Fers	13
6. Vengeances	13
7. Jugement	14
Notice biographique	15
1°/ Né sous un mauvais signe	15
2°/ Sauvé et repoussé.	16
3°/ Blessé jusqu'à la vision	17
4°/ Compagnonnage impossible	18
5°/ La paix comme une autre guerre	19
6°/ Le livre contre le siècle.	19
7°/ Après le roi	20
8°/ Le dernier refuge.	20
9°/ Une voix retrouvée	21
Livre I — Misères	23
Livre II — Princes	61
Livre III — La Chambre dorée	103

Livre IV — Les Feux.....	137
Livre V — Les Fers	181
Livre VI — Vengeances	223
Livre VII — Jugement	257
Index narratif des noms propres	265

LES TRAGIQUES
AGRIPPA D'AUBIGNÉ



COLLECTION
LYRA

Avant-propos

S'il est vrai qu'il y a un homme universel, du moins faut-il convenir qu'il est vivant ; qu'il est tantôt davantage ceci et parfois plus cela. Or, l'homme de la Renaissance tardive, l'homme des guerres de religion est un homme écorché, passionné et souffrant, un homme aux sens exacerbés, aux passions dévorantes pris dans le tourbillon de la démesure. C'est une époque où foi et superstition se donnent le baiser brûlant de la mort. Et Agrippa d'Aubigné fut de ces hommes-là, leur quintessence sensible et leur héraut bouleversant. Il a trempé sa plume dans le sang et le crime. Il décrit avec horreur, non sans y avoir lui-même quelquefois rajouté ; car l'homme universel en cette époque-là, c'est celui du péché.

*« Le mal bourgeoise en moi, en moi fleurit le vice, Un printemps de péchés,
épineux de malice ».*

Pourtant, ceux qui chercheront dans ses vers le sens de la nuance ne le trouveront pas. Il n'avait pas ce talent-là. C'est un excessif, un violent, un « ferme » comme on disait dans les milieux protestants, un pur et un dur, un écrasé, un écrasant.

Les Tragiques ont été écrits dans des conditions très particulières : d'Aubigné est à la fois poète et soldat. L'œuvre naît pendant les guerres de religion, après des blessures, des combats et des scènes de violence qu'il a vues lui-même ; un homme de trompettes plus que de lyre.

*« Ici le sang n'est feint, le meurtrier n'y défait, La Mort joue elle-même en ce triste
échafaud : Le juge criminel tourne et emplît son urne ».*

On répète souvent, non sans quelque raison, qu'il les a composés « à cheval et dans les tranchées », entre les interstices de campagnes militaires : « Nous avorton ces chants au milieu des armées. » Cependant, le texte a aussi été longuement repris et corrigé pendant plusieurs dizaines d'années, avant d'être publié en 1616. Pour être précis, d'Aubigné commence à écrire ses récits rimés quand il a vingt-cinq ans ; il les publie quand il en a soixante-quatre. La plume de d'Aubigné est lourde ; c'est un poète militaire, un poète militant qui ne s'est pas assagi, jamais. Ainsi, après avoir été l'homme de son temps, des temps qui suivent, il devient la mauvaise conscience anachronique, le remords qui vous ronge.

Il n'a jamais pardonné à Henri IV d'avoir trahi la cause protestante, choisi une paix factice au détriment de son parti, des huguenots. Il n'est pas loin de voir son assassinat en 1610 comme un châtement divin ; il y avait peut-être un peu de Ravillac en lui ; car « une messe » aux yeux de beaucoup, effectivement, c'est peu, mais lors de sa conversion en 1593, le Bourbon avait parjuré et juré de "défendre, maintenir et exalter la sainte Église catholique, apostolique et romaine", et de "poursuivre et exterminer tous les hérétiques". Ce n'était pas tout à fait rien.

On rappellera bien sûr le très fameux écrit de 1598, l'édit de Nantes. Ce fut une avancée politique, peut-être la seule paix possible après tant de massacres ; mais, pour d'Aubigné, ce papier restait moins une égalité qu'une permission de vivre. Les protestants étaient reconnus, protégés par endroits, contenus ailleurs ; leur présence demeurait réglée, surveillée, discrète. Impossible de célébrer leur culte dans l'enceinte de Paris.

En 1616, quand sort la première édition des Tragiques, Louis XIII est officiellement au pouvoir, mais comme il n'a que quinze ans, c'est sa mère Marie de Médicis qu'il exècre : « une reine étrangère », une « femme sans pitié ».

Ainsi, lui qui dans sa jeunesse fut l'homme de son temps n'est plus dans ses dernières années qu'à contretemps, intempestif et virulent. Retiré à Genève, il publie ses écrits de façon anonyme dans des presses privées. Comme mention d'édition, on lit seulement :

« Les Tragiques, donné au public par le larcin de Prométhée. Au Desert, par L.B.D.D., M.DC.XVI. »

Le « larcin de Prométhée », voici une bien curieuse présentation pour un homme de foi se voulant le serviteur et le soldat du Vrai Dieu. Prométhée, en effet, avait selon la tradition grecque dérobé le feu de Zeus, le dieu des dieux, par amour pour les hommes qu'il voulait sortir du froid et des ténèbres. Si effectivement l'auteur des Tragiques pense écrire pour l'amour des hommes, il ne veut pas offenser Dieu ; il veut percer l'obscurantisme et le mensonge de ceux qui ont traîné la France dans l'oubli et la nuit de l'esprit. Il veut éclairer la France d'une lumière crue, se souvenir de ce qu'elle fut et dénoncer l'imprescriptible, les trahisons et voltes-faces des anciens amis séduits par une paix factice et le tissu odieux des compromis et des carrières politiques.

Le « Désert » est une adresse symbolique qui dit la solitude de l'écrivain à la fin de sa vie ; c'est aussi une référence biblique, car c'est à partir des déserts que la vérité du christianisme s'est manifestée aux hommes. Il est, lui aussi, la voix du désert. On sait qu'il parlait l'hébreu, il se sent la mission tragique d'apporter la vérité aux hommes comme le faisaient les prophètes de l'Ancien Testament.

Mais que signifie donc L.B.D.D. ? En toutes lettres : Le Bouc du Désert, surnom qu'il s'attribuait à lui-même avec une ironie féroce. Dans la tradition hébraïque tirée du Lévitique, on sacrifiait deux boucs pour les péchés de la communauté. L'un était purement tué et saigné pour laver les péchés, l'autre était désigné par le sort pour porter le poids des péchés en dehors de la cité, justement. Une pratique tardive voulait qu'on accrochât à son pelage des papillotes avec écrit dessus tout ce qu'il y avait de laid, de honteux et de coupable dont on ne voulait plus entendre parler pour pacifier la cité.

D'Aubigné est ce terrible et fascinant bouc qui revient du désert jusqu'à nous et, dans une paix tout d'apparence, nous renvoie à nous-mêmes, à tous ces péchés qu'on voudrait oublier. À cause de lui, on ne peut pas. À cause de lui, on ne veut pas. Car dans l'horreur de ces péchés, il y a aussi de fascinantes beautés.

Les Tragiques se divisent en 7 livres dont il convient en quelques mots d'indiquer la logique et l'intention :

1. Misères

Dans Misères, il montre une France déchirée par la guerre. Il ne la présente pas comme quelque chose d'héroïque ou de digne. Au contraire, il insiste sur la souffrance du peuple. Les familles sont séparées, les villages sont détruits, les innocents meurent. La France est comparée à une mère blessée, déchirée par la voracité de ses propres enfants, l'aîné en particulier, emblème du catholique, est l'agresseur et fauteur de chaos. Cette image est très forte : les Français devraient être frères, mais ils se battent entre eux. D'Aubigné veut que le lecteur ressente de la pitié et de l'horreur. Il montre que la guerre civile détruit tout le pays.

« Je veux peindre la France une mère affligée, Qui est entre ses bras de deux enfants chargée. Le plus fort, orgueilleux, empoigne les deux bouts Des tétins nourriciers ; puis, à force de coups... »

2. Princes

Dans Princes, d'Aubigné accuse les grands dirigeants. Il parle des rois, des princes, des nobles et des conseillers. Selon lui, ces puissants devraient protéger le peuple. Mais ils sacrifient leur foi et leur probité à leurs intérêts personnels. Ils veulent le pouvoir, la richesse ou la gloire. Le poète dénonce leur hypocrisie et leur cruauté. Il les accuse aussi de cacher leurs fautes derrière de belles apparences. Son ton est violent, car il veut choquer, frapper. Écrire, c'est dénoncer, désigner des coupables. Pour lui, les princes sont largement responsables du désordre du royaume.

« Je veux, à coups de traits de la vive lumière, Crever l'enflé Python au creux de sa tanière, Je veux ouvrir au vent l'Averne vicieux, Qui d'air empoisonné fasse noircir les cieux... »

3. La Chambre dorée

Dans La Chambre dorée, d'Aubigné critique la justice. La Chambre dorée était une salle du Parlement de Paris. Normalement, la justice doit défendre les innocents. Mais d'Aubigné affirme qu'elle s'est retournée en son contraire, sa négation. Il accuse les juges de servir les puissants au lieu de servir la vérité. Le titre est ironique : la chambre est « dorée », donc belle en apparence, mais l'intérieur est fétide. Y pourrissent les lâchetés et les compromissions.

*« Au palais flamboyant du haut ciel empyrée Reluit l'Éternité en présence adorée
Par les anges heureux : trois fois trois rangs de vents, Puissance du haut ciel, y
assistent servants. »*

4. Les Feux

Dans Les Feux, d'Aubigné parle des martyrs protestants. Les « feux » font penser aux bûchers et aux supplices. Des croyants sont brûlés ou exécutés à cause de leur religion. D'Aubigné les présente comme des héros spirituels. Ils souffrent dans leur corps, mais leur foi reste forte. Le feu détruit leur corps, mais il ne détruit pas leur courage. Le poète veut rendre hommage à ces victimes. Il transforme leur souffrance en victoire morale. Pour lui, les martyrs ne sont pas vaincus : ils gagnent une place auprès de Dieu. Le livre mêle violence et admiration. La Réforme aussi a ses martyrs ; vaincus en apparence, ils triomphent par leur foi.

*« Voici marcher de rang par la porte sacrée L'enseigne d'Israël dans le ciel arborée,
Les vainqueurs de Sion, qui, au prix de leur sang, Portant l'écharpe blanche, ont
pris le caillou blanc. »*

5. Les Fers

Dans Les Fers, d'Aubigné parle de l'emprisonnement et de l'oppression. Les « fers » désignent les chaînes, les prisons et la perte de liberté. Les protestants ne sont pas seulement tués : ils sont aussi enfermés et persécutés. D'Aubigné montre un monde où Dieu semble s'être retiré de la terre. La justice, la foi, la lumière et la vie disparaissent. À leur place, les ténèbres dominent. Cette image donne l'impression d'un monde abandonné au mal. Mais les croyants gardent leur force intérieure, leur espérance. Dans l'espérance du chrétien, le Sauveur se profile.

*« Dieu retira ses yeux de la terre ennemie : La justice et la foi, la lumière et la vie
S'envolèrent au Ciel : des ténèbres l'espais Jouissait de la terre et des hommes en
paix. »*

6. Vengeances

Dans Vengeances, d'Aubigné affirme que les crimes seront punis. Il ne parle pas d'une vengeance personnelle. Il parle surtout de la vengeance de Dieu. Pour lui, les persécuteurs et les tyrans ne peuvent pas échapper à la justice divine. Même s'ils semblent puissants sur terre, Dieu les voit. Les crimes cachés seront révélés. Les coupables seront punis d'une manière qui correspond à leurs fautes. D'Aubigné est le prophète d'une petite Apocalypse qui punira les méchants mais révélera ceux qui n'ont pas failli.

« Le meurtrier sent le meurtre, et le paillard attise En son sang le venin fruit de sa paillardise ; L'irrité contre Dieu est frappé de courroux ; Les élevés d'orgueil sont abattus de poux... »

7. Jugement

Dans Jugement, d'Aubigné termine son œuvre par le Jugement dernier. C'est le moment où Dieu juge tous les humains. Les morts se relèvent et chacun répond de ses actes. Les innocents et les martyrs sont enfin reconnus. Les coupables, eux, ne peuvent plus se cacher. Ce livre donne une conclusion religieuse à toute l'œuvre. Le dernier livre annonce le Royaume de Dieu, celui où règne une paix véritable purifiée du mensonge et de la honte des compromissions.

« Baisse donc, Éternel, tes hauts cieux pour descendre, Frappe les monts cornus, fais-les fumer et fendre. Loge le pâle effroy, la damnable terreur, Dans le sein qui te bait et qui loge l'erreur... »

Précisons pour finir que cette introduction ne vise pas à l'objectivité ; elle a plutôt comme dessein de nous aider à superposer notre regard à celui d'Aubigné, voir et penser comme il pensait. Qu'il soit partial et injuste ne fait guère de doute. Qu'il ait voulu, dans ses vieux jours, raviver le feu des guerres de religion non plus. Mais c'est qu'elles n'étaient pas pour lui éteintes. Pour notre part, rien n'est plus éloigné de nos intentions que de célébrer les conflits religieux. Il s'agit de comprendre que les porteurs de feu (d'Aubigné s'identifie lui-même à un Prométhée) le font souvent au nom d'un grand amour blessé et incompris. La beauté, si présente dans ces vers affreux, peut exacerber la haine, elle l'a fait. Mais par-delà les traumatismes, elle peut être la voie qui conduit, tardivement, il est vrai, à la compréhension et au pardon.

Emmanuel Philippon

(co-fondateur des Éditions Skandalon)

Notice biographique

1°/ Né sous un mauvais signe.

Il est né à Saint-Maur le 8 février 1552, dans la souffrance et dans la mort. Son prénom lui-même le dit trop bien. Sa mère, Catherine de L'Estang, meurt en le mettant au monde. Le prénom « Agrippa » est traditionnellement expliqué par *aege partus*, « enfanté avec peine ». Ce n'était qu'un début.

Il grandit dans une famille gagnée au calvinisme. Son père, Jean d'Aubigné, n'est pas seulement un père sévère : c'est un homme engagé dans le camp protestant. Car il y a deux camps qui se toisent avant de s'entretuer. L'enfant, quant à lui, reçoit une éducation très poussée, exigeante, itinérante : Paris, Orléans, Genève et Lyon. Le petit Agrippa est doué, très doué, et désirant plaire à son père.

En 1560, il a huit ans ou peu s'en faut. Après l'échec de la conjuration d'Amboise, des protestants sont suppliciés. La tradition rapporte que son père lui aurait montré les têtes des conjurés exécutés et lui aurait fait jurer de les venger. L'enfant jura. Que la scène soit authentique ou non, elle dit quelque chose d'essentiel : d'Aubigné se pense très tôt comme l'enfant d'une cause juste. Et il rendra justice aux morts.

Sa vie fut toujours partagée entre l'étude, les livres et la guerre. À 11 ans, il maîtrise le latin, le grec, l'hébreu ; il lit la Bible dans le texte, traduit les auteurs de l'Antiquité. La guerre n'est pas pour lui une abstraction ; les livres, l'écriture, sont tout aussi gorgés de sang que les champs de bataille. Il ne faut pas oublier qu'à cette époque traduire la Bible, l'imprimer, la diffuser en langue vernaculaire, c'était risquer la mort. Agrippa apprend à versifier autant avec Ronsard qu'avec les psaumes ou les prophètes. Son caractère entier fait que pour lui, vivre, combattre, écrire, militer et mourir, c'est tout un.

À partir de 1562, la France bascule pour de bon dans le brasier des guerres de Religion. Le jeune Agrippa quitte le monde des études pour celui des fuites, des villes menacées, des maîtres dispersés, des combats. Son père meurt en 1563 des suites de ses blessures reçues au siège d'Orléans.

Il continuera cependant sa formation très stricte, sous l'autorité intellectuelle de Théodore de Bèze, le successeur de Calvin. C'est un adolescent vif, surdoué, nourri de langues anciennes, mais plongé dans une ville où la religion règle la vie publique, les mœurs, les livres, les paroles. Ce n'est pas une adolescence de liberté : c'est une adolescence de discipline, de surveillance et de ferveur. Mais il ne se révolte pas contre une telle éducation ; il se l'approprie autant qu'il le peut, en deviendra la pointe et la lame. Il voit dans la fidélité comme une promesse de liberté.

2°/ Sauvé et repoussé.

Très vite, les livres ne suffisent plus. À seize ans, Agrippa s'engage dans l'armée du prince de Condé, chef protestant. Son père avait été chancelier du roi de Navarre. Il devient compagnon d'Henri de Navarre, le futur Henri IV, qui a deux ans de moins que lui. C'est le moment où l'étudiant devient soldat. Il n'est plus seulement l'enfant à qui l'on a raconté les martyrs d'Amboise : il veut être acteur de cette guerre. Il le sera.

Ce n'est pas une jeunesse de château tranquille. C'est une jeunesse de chevaux, de marches, de garnisons, de villes fermées, de négociations rompues. Agrippa appartient à cette génération de jeunes protestants pour qui la foi n'est pas seulement une affaire de doctrine : c'est une appartenance de combat. Frère dans la foi et frère d'armes, la communion dans le danger et dans le sang. Il fait ses premières armes en 1568, au moment de la troisième guerre de Religion, surtout en Poitou.

En août 1572, il est à Paris pendant la période des noces d'Henri de Navarre et de Marguerite de Valois. Beaucoup de gentilshommes protestants sont venus pour ce mariage. L'atmosphère est détestable, et ils sont vulnérables. La Saint-Barthélemy commence à Paris le matin du 24 août 1572, après le mariage, et vise d'abord les chefs protestants avant de dégénérer en massacre général.

Or, d'Aubigné avait quitté la ville trois jours avant, à cause d'une affaire de duel. Dans ses Mémoires, il raconte qu'il est à Paris « en la saison des noces », qu'il sert de second à un ami dans un combat près de la place Maubert, et qu'il blesse un sergent qui voulait l'arrêter. Cette affaire l'oblige à quitter la capitale.

La scène est presque ironique : ce n'est pas sa prudence qui le sauve, mais une violence privée, une querelle d'honneur, un duel de jeunesse. Le jeune huguenot querelleur, blessé ou compromis dans une affaire d'armes, disparaît de Paris juste avant que Paris ne devienne un piège mortel pour les siens.

Après la nouvelle du massacre, son propre récit le montre encore dans un climat de panique et de guerre. Il dit être accompagné d'environ quatre-vingts hommes ; à une fausse alerte — quelqu'un crie « Les voici ! » —, la troupe s'enfuit comme un troupeau, puis se reprend de honte. Le lendemain, selon le même passage, une partie de ces hommes affronte des massacreurs descendant par eau d'Orléans et de Beaugency, et sauve le bourg de Mer du pillage. Faut-il en croire ses mémoires personnels ? En cette période troublée, tout pouvait arriver, et d'Aubigné n'était pas seulement un homme de plume, mais un homme d'action. Il était trop grand pour mentir si petitement.

Et puis, dans cette vie de danger et d'aventure, vient l'inattendu : l'amour. À Talcy, Agrippa rencontre Diane Salviati. Elle est catholique, lui, protestant ; derrière le sentiment, il y a déjà la frontière religieuse, sociale, historique. Le jeune homme n'est pas né pour être heureux. Il s'exalte, il blesse, il consume. Il écrit, il rêve, il

s'enflamme. Le jeune soldat austère devient poète. Mais ce poète-là n'a pas le loisir d'être seulement heureux. La religion les sépare, peut-être quelque chose d'autre qu'il ne s'avoue pas à lui-même ; elle le repousse. Elle devient, dans ses vers, à la fois femme aimée, femme cruelle, déesse froide, figure de sacrifice. Le titre même, L'Hécatombe à Diane, est violent : une hécatombe, c'est un grand sacrifice. Même dans l'amour, Agrippa pense déjà en images de sang, d'autel, de blessure et de mort. Peut-être a-t-elle eu seulement peur...

Henri de Navarre, pour sauver sa vie, doit composer, céder, abjurer un temps. Agrippa ne comprend pas cette faiblesse-là. Il ne reconnaît pas le chant de la paix dans les sirènes de la compromission, et la politique, finalement, lui sera toujours étrangère. S'il appartient à des réseaux, c'est par les chaînes brûlantes de la fidélité. Il ne sert pas une cause comme on sert une carrière ; il sert des morts, des amis, une parole donnée. Enfin, il sert une cause.

3°/ Blessé jusqu'à la vision.

Il reprend donc la route, la guerre, les chevauchées, les fidélités dangereuses. Henri de Navarre est encore prisonnier de la cour, retenu dans cette comédie sanglante où il faut sourire à ceux qui ont tué les siens. Agrippa, lui, n'a pas cette souplesse. Il n'a jamais su mentir assez longtemps pour devenir courtisan. C'est sa grandeur et son malheur.

Quand Henri finit par quitter Paris et reprendre sa place parmi les protestants, d'Aubigné revient auprès de lui. Il sert, il conseille, il combat, mais déjà quelque chose les sépare : le politique, ou si l'on préfère, le calcul. L'un comprend qu'un royaume se conquiert aussi par les concessions, les délais, les alliances, les silences. L'autre ne comprend que la fidélité nue. La tragédie et la satire vont d'un même pied, le roi et le prophète entonnent un duo impossible et il était fatal que les deux soient déçus.

En 1577, à Casteljaloux, Agrippa est grièvement blessé. Il a vingt-cinq ans. Le corps s'ouvre, le sang coule, la mort approche. Il est transporté presque mourant. C'est là, selon la tradition qu'il a lui-même laissée, que naît la première vision des Tragiques. Non pas un simple poème, non pas une plainte déchirante, mais une apocalypse à la française. La guerre entre dans le vers comme une bête dans une église.

Il faut imaginer le jeune homme défait, fiévreux, troué par les armes, et pourtant déjà habité par une langue immense. Il ne voit pas seulement sa propre souffrance, mais celle de la France blessée. Tout en lui, autour de lui n'est que blessure. Il voit les campagnes brûlées, les corps jetés aux fossés, les femmes violées, les enfants perdus, les juges corrompus, les princes menteurs, les bourreaux ivres de Dieu. Il voit tout. Ou plutôt il croit voir tout, ce qui revient parfois au même chez les poètes et les prophètes.

Écrire n'a jamais été pour lui un divertissement. C'est une autre manière de guerroyer. Écrire, c'est accuser. C'est faire comparaître le siècle devant Dieu. Et lui faire honte. Les Tragiques seront longtemps travaillées, reprises, différées, cachées. Un livre pareil n'est pas un livre innocent. Il faut choisir son moment pour sortir les armes de guerre.

4°/ Compagnonnage impossible.

Agrippa continue à suivre Henri de Navarre. Il le connaît trop bien pour l'admirer sans réserve, mais il l'aime trop pour le quitter tout à fait. C'est une fidélité orageuse, faite de querelles, de retours, de reproches, de services rendus et de colères. Il n'est pas de ceux qui flattent. Il est de ceux qui rappellent, au mauvais moment, ce qu'on avait promis.

Henri a besoin d'hommes comme lui, mais il ne peut pas vivre avec eux. Un roi a besoin d'obéir aux circonstances ; d'Aubigné n'obéit qu'à sa conscience. Le futur Henri IV est un homme de mouvement, d'intelligence, de charme, de calcul. Il sait rire, séduire, patienter. Agrippa sait combattre, écrire, dénoncer. Il a le rire rare et la rancune longue. C'est un homme d'éperons, pas de pantoufles ou de souliers.

La guerre, cependant, les rassemble encore. Les années passent dans le fracas des armes. La France n'en finit pas de se déchirer. Les ligueurs catholiques haïssent les protestants, les protestants se méfient des catholiques, les villes changent de camp, les sermons mettent le feu aux peuples, les princes invoquent Dieu en pensant au pouvoir.

En 1587, à Coutras, Henri de Navarre remporte une grande victoire contre l'armée royale commandée par le duc de Joyeuse. C'est un moment d'éclat pour le parti protestant. Les cavaliers chargent, les chefs tombent, la poussière recouvre les armures et les prières. D'Aubigné est là, dans cette histoire qui avance à coups d'épée. Il voit Henri grandir dans la guerre. Il voit aussi que cet homme-là peut devenir roi. Le sera-t-il ? Henri hésite, tâtonne, manœuvre au fil des circonstances. D'Aubigné c'est ce qu'il faut en penser : aller droit au but sans compromission.

Quand Henri abjure le protestantisme en 1593, d'Aubigné reçoit le geste comme une blessure personnelle. La France y voit peut-être le retour de la paix. Il lit l'histoire d'une trahison. Il sait bien que la politique a ses raisons, mais justement : il les déteste. Paris ne vaut pas une âme.

Alors l'amitié se fêle. Elle ne disparaît pas tout à fait, mais elle ne retrouve plus sa première innocence. Agrippa reste lié au roi, reçoit des charges, des responsabilités, des marques de confiance. Mais il n'est plus du même monde. Henri IV devient le roi de la réconciliation ; d'Aubigné reste l'homme de la mémoire blessée. L'un veut fermer les plaies du royaume. L'autre veut les montrer ouvertes, afin que Dieu les voie.

5°/ La paix comme une autre guerre.

Puis vint la paix. Ou ce qu'on appela ainsi.

En 1598, Henri IV donne l'édit de Nantes. La France respire, du moins elle fait semblant. Les temples peuvent s'ouvrir, les armes se déposer. Les consciences huguenotes peuvent se croire un instant protégées. Les hommes fatigués bénissent le roi. Les mères veulent des fils vivants plutôt que des martyrs. On les comprend. Les villes veulent des marchés, des récoltes, des mariages, des baptêmes sans poignards derrière les portes. Comment vouloir qu'il en soit autrement ?

Pourtant d'Aubigné s'agite autant qu'il peut encore s'agiter, pris comme il est dans les ficelles de ses fidélités. Il ne sait pas se reposer dans les mots. Il entend trop bien ce qu'ils cachent. Tolérance, pacification, raison d'État : autant de beaux linges posés sur des plaies qui suppurent encore. Là où d'autres voient la sagesse, il voit l'oubli. Là où d'autres remercient le roi, il interroge Dieu. Que vaut une paix qui demande aux morts de se taire ? Que vaut un royaume réconcilié si la vérité doit y marcher courbée ?

Il n'est pas contre la paix, bien sûr. Il n'est pas assez fou pour aimer les massacres. Mais il refuse qu'on confonde la paix avec l'amnésie. Henri veut que la France vive ; Agrippa veut qu'elle se souvienne. Le premier pense au lendemain. Le second pense au Jugement dernier. Entre les deux, finalement, il n'y a qu'un croyant. Et sa prière sera un hurlement.

6°/ Le livre contre le siècle.

Alors que la France voudrait tourner la page, lui il écrit.

Il travaille. Longtemps. En silence parfois, en fureur toujours.

Les Tragiques ne sortent pas de lui comme un ouvrage ordinaire. Ils fermentent. Ils grondent. Ils attendent leur heure. Depuis la blessure de Casteljaloux, depuis les massacres, depuis les promesses trahies, depuis les corps sans sépulture et les prières étranglées, tout cela cherche une forme. Le poème n'est pas seulement un souvenir : c'est un tribunal sacré.

Il y convoque la France entière. Les rois, les prêtres, les juges, les soldats, les mères, les bourreaux, les martyrs, les enfants. Personne n'échappe. La poésie devient accusation publique. Ce n'est plus l'élégance de la Pléiade, ce n'est plus le jeu savant d'un courtisan amoureux ; c'est une langue de tonnerre, de boue, de feu, de lait maternel changé en sang. Il écrit comme on ouvre des tombeaux.

Il y a chez lui quelque chose d'insupportable et de nécessaire. Plus personne après cela ne pourra dire qu'il ne savait pas !

Les Tragiques paraissent enfin en 1616, loin du jeune homme blessé qui les avait d'abord rêvés. L'auteur a vieilli mais son livre a l'ardeur, la fougue et la folie de la

jeunesse. C'est un jeune d'autrefois dans un pays qui a changé, un pays pacifié, raconte-t-on, mais dont il sait qu'il ne l'est pas. Il a le mauvais rôle, il dérange et ravive les plaies. Mais il mène un combat sur un terrain bien escarpé, celui de la culture et de l'histoire de France. Il ne veut pas laisser aux vainqueurs le soin de raconter les vaincus. Il sait que la seconde mort des martyrs, c'est le mensonge des historiens. Il rassemble donc les faits, les preuves, les récits, les noms. Il défie et surplombe son siècle en le racontant.

7° / Après le roi.

En 1610, Henri IV meurt assassiné.

La nouvelle frappe la France comme un coup de hache. Le roi de la réconciliation tombe sous le couteau d'un fanatique. Celui qui avait traversé tant de batailles, tant de sièges, tant de conversions, tant de haines, meurt dans une rue, presque à portée de main, dans la brutalité bête d'un carrosse arrêté.

Que ressent d'Aubigné ? S'il est capable de comprendre le geste, si le crime le surprend moins qu'un autre, lui qui savait le discerner derrière les apparences des civilités et d'une paix trompeuse, il perd pourtant un ami. Henri l'avait blessé, déçu, parfois humilié. Mais il avait été son compagnon, son prince, sa jeunesse, sa guerre. Avec lui disparaît non seulement un roi, mais tout un monde d'avant : le temps où l'on croyait encore que la fidélité pouvait conseiller le pouvoir.

Désormais, la cour s'éloigne davantage. Les temps changent. Les politiques reviennent. Les prudents parlent plus bas. Les ambitieux parlent plus doucement. Les vieux soldats sentent qu'ils encombrant. D'Aubigné paraît une survivance inutile.

Il ne se tait pas. Il ne se taira jamais.

Trop bruyant, il devient gênant.

L'exil n'est pas un choix. C'est une conclusion. La France, en un sens, n'est plus son pays ; c'est elle qui s'est exilée.

8° / Le dernier refuge.

En 1620, il part pour Genève.

Ce n'est pas seulement une ville. C'est une idée. Genève, pour les protestants français, a longtemps été une forteresse invisible, une patrie d'encre, de doctrine et de discipline. On y imprimait, on y prêchait, on y formait les consciences. D'Aubigné y retrouve quelque chose de son adolescence : la rigueur, la ferveur, l'ombre de Calvin, la lumière sévère des Écritures.

Il est vieux ; il a soixante-huit ans. Étrange qu'à une pareille époque, avec un tel tempérament, il ait duré aussi longtemps !

Il est vieux, mais il n'est pas calmé. Certains vieillards deviennent doux parce qu'ils sont fatigués d'eux-mêmes. Lui demeure anguleux. La vieillesse ne l'arrondit pas ; elle le taille plus durement encore. Il est comme ces pierres de montagne que le vent n'use qu'en les rendant plus nettes.

De Genève, il regarde la France. Elle est derrière lui, mais elle n'est jamais loin.

Il écrit ses mémoires. Là encore, il ne s'agit pas seulement de raconter une vie : ses tribulations, pense-t-il, sont aussi les spasmes et les soubresauts de la France, de son pays : ses convulsions, ses tumeurs malignes, ses chancres et ses humeurs. Mais derrière l'orgueil, ses tendances baroques à la démesure, il y a une vérité profonde. Il veut donner à sa vie le sens qu'elle a toujours cherché. L'enfant du mauvais signe, le soldat sauvé de la Saint-Barthélemy, l'amoureux repoussé, le blessé visionnaire, le compagnon impossible d'Henri, le prophète de la défaite : tout cela doit tenir ensemble. Une vie aussi éclatée exige une architecture. Il la construit avec des mots et des incantations.

Et puis il y a la postérité, cette autre forme de jugement. D'Aubigné ne peut pas la négliger. Il est de ceux pour qui la frontière est poreuse de la vie à la mort. Il veut que d'outre-tombe, on puisse l'entendre encore, quand les armes se seront tues depuis longtemps, on entende dans ses mots ce que ses yeux ont vu et ses oreilles ont entendu : le cri des égorgés, des mères désespérées, l'ironie des lâches et les cris d'agonie, la clameur des fidèles et le sanglot des orphelins. Dont il était.

Il meurt enfin à Genève en 1630.

9°/ Une voix retrouvée.

Les Tragiques ne connurent pas, lors de leur publication, le succès que leur importance actuelle pourrait faire imaginer. L'œuvre paraît en 1616, sous une adresse fictive et dans des conditions de diffusion discrètes. Elle arrive tard : les guerres de Religion appartiennent déjà, pour beaucoup, au passé, et la France aspire davantage à l'ordre qu'au réveil des anciennes fureurs. Le livre parle encore la langue du combat, du martyre et de l'Apocalypse, quand le siècle commence à préférer la mesure, la clarté et la régularité.

Il ne faut donc pas se représenter Les Tragiques comme un monument immédiatement reconnu. Le poème touche d'abord un public restreint, surtout protestant, et demeure longtemps une œuvre difficile, violente, embarrassante. Sa partialité, son obscurité parfois, son goût de l'invective et des images cruelles ont pu nuire à sa réception. Ce qui nous frappe aujourd'hui comme puissance poétique fut longtemps perçu comme excès, rudesse ou mauvais goût.

La redécouverte vient plus tard, surtout au XIXe siècle. Les lecteurs romantiques, puis la critique moderne, deviennent plus sensibles aux grandes voix solitaires, aux vaincus, aux prophètes, aux écrivains de la colère et de la mémoire. D'Aubigné cesse

alors d'être seulement un témoin protestant des guerres civiles : il devient l'un des grands poètes français de la violence historique et religieuse.

Cette reconnaissance tardive tient aussi à la nouveauté de son style. Les Tragiques sont composés en alexandrins, mais l'alexandrin n'y a rien d'un simple instrument d'harmonie. Il sert l'accusation, le cri, la satire, la vision. D'Aubigné mêle les tons et les formes : l'épopée, le pamphlet, le sermon, la chronique sanglante, le martyrologe, la satire politique, la prière et la prophétie. Le poème passe sans cesse de la terre au ciel, du corps supplicié au tribunal de Dieu, de l'histoire immédiate au Jugement dernier.

Son écriture se reconnaît à quelques traits dominants : l'abondance des images corporelles, le goût des contrastes violents, l'emploi fréquent de l'allégorie, la présence constante de la Bible, l'énergie oratoire, l'adresse directe au lecteur, la dénonciation nominative ou symbolique des coupables. D'Aubigné ne cherche pas d'abord à plaire. Il veut convaincre, émouvoir, indigner, réveiller. Sa poésie est une poésie de combat.

C'est pourquoi Les Tragiques occupent une place singulière. Le poème appartient encore à la Renaissance par sa culture biblique, antique et rhétorique ; mais il annonce aussi une modernité de la rupture, du cri et du témoignage. Sa voix fut longtemps trop rude pour être pleinement entendue. Elle nous paraît aujourd'hui d'autant plus forte qu'elle n'a jamais cherché à s'adoucir.

Sur les rivages du XXI^e siècle, sa voix nous parvient encore, comme une mémoire ou un avertissement. Mais de quoi voudrait-elle nous alerter ? Et comment lisons-nous ces vers ? Cherchons-nous simplement une catharsis, une purification de nos craintes et mauvaises pulsions comme l'écrivait Aristote, ce grand analyste de la tragédie ? Ou y a-t-il autre chose, d'innommé : la conscience que ce témoignage sur l'horreur n'est pas celui d'un temps révolu, mais le reflet de ce que nous portons en nous, que le temps n'érode pas — un remords bien vivant, parce que nous savons que nous sommes, nous aussi, de cette époque-là ?

E.P.

Livre I — Misères

Franchir le passage

Le poète ouvre son chemin contre
Rome comme un passage de guerre.

Puisqu'il faut s'attaquer aux légions de Rome¹⁸¹,
Aux monstres d'Italie¹⁵¹, il faudra faire comme
Hannibal¹¹¹, qui, par feux d'aigre humeur arrosés,
Se fendit un passage aux Alpes¹⁵ embrasés.
Mon courage de feu, mon humeur aigre et forte,
Au travers des sept monts fait brèche au lieu de porte.
Je brise les rochers et le respect d'erreur
Qui fit douter César⁶⁴ d'une vaine terreur.
Il vit Rome tremblante, affreuse, échevelée,
Qui, en pleurs, en sanglots, mi-morte, désolée,
Tordant ses doigts, fermait, défendait de ses mains
À César le chemin au lieu de ses germains.
Mais dessous les autels des idoles j'avise
Le visage meurtri de la captive Église⁸⁵,
Qui, à sa délivrance, aux dépens des hasards,
M'appelle, m'animant de ses tranchants regards.
Mes désirs sont déjà volés outre la rive
Du Rubicon¹⁸² troublé ; que mon reste les suive
Par un chemin tout neuf, car je ne trouve pas
Qu'autre homme l'ait jamais écorché de ses pas.
Pour Mercures croisés, au lieu de pyramides,
J'ai de jour le pilier, de nuit les feux pour guides.
Astres, secourez-moi ; ces chemins enlacés
Sont par l'antiquité des siècles effacés,
Si bien que l'herbe verte, en ses sentiers accrue,
Est faite une prairie épaisse, haute et drue.
Là où étaient les feux des prophètes plus vieux,
Je tends comme je puis le cordeau de mes yeux,
Puis je cours au matin, de ma jambe arrosée,
J'éparpille à côté la première rosée,
Ne laissant après moi trace à mes successeurs
Que les reins tous ployés des inutiles fleurs,
Fleurs qui tombent si tôt qu'un vrai soleil les touche,
Ou que Dieu⁷⁸ fanera par le vent de sa bouche.

Le Dieu qui voit les cœurs

Dieu est invoqué comme témoin, juge
et purificateur de la colère.

Tout-puissant, tout-voyant, qui du haut des hauts cieux
Fends les cœurs plus serrés par l'éclair de tes yeux,
Qui fis tout, et connus tout ce que tu fis être :
Tout parfait en ouvrant, tout parfait en connaître,
De qui l'œil tout courant, et tout voyant aussi,
De qui le soin sans soin prend de tout le souci,
De qui la main forma exemplaires et causes,
Qui prévis les effets dès le naître des choses ;
Dieu, qui d'un style vif, comme il te plaît, écris
Le secret plus obscur en l'obscur des esprits,
Puisque de ton amour mon âme est échauffée,
Jalouse de ton nom, ma poitrine embrasée
De ton feu pur, repurge aussi de mêmes feux
Le vice naturel de mon cœur vicieux ;
De ce zèle très saint rebrûle-moi encore,
Si que, tout consumé au feu qui me dévore,^a
N'étant serf de ton ire, en ire transporté
Sans passion, je sois propre à ta vérité.
Ailleurs qu'à te louer ne soit abandonnée
La plume que je tiens, puisque tu l'as donnée.

Un autre feu que l'amour

La poésie amoureuse cède la place au
feu de l'histoire sanglante.

Je n'écris plus les feux d'un amour inconnu ;
Mais, par l'affliction plus sage devenu,
J'entreprends bien plus haut, car j'apprends à ma plume
Un autre feu, auquel la France^{e105} se consume.
Ces ruisselets d'argent que les Grecs nous feignaient,
Où leurs poètes vains buvaient et se baignaient,
Ne courent plus ici ; mais les ondes si claires,
Qui eurent les saphirs et les perles contraires,
Sont rouges de nos morts ; le doux bruit de leurs flots,

^a de sorte que, afin que.

Leur murmure plaisant, heurte contre des os.
Telle est, en écrivant, non ma commune image ;
Autre fureur qu'amour reluit en mon visage.

Chanter au milieu des armes

Les vers naissent au cœur du camp,
parmi les armes et la fatigue.

Sous un inique Mars¹⁴⁹, parmi les durs labeurs
Qui gâtent le papier et l'encre de sueurs,
Au lieu de Thessalie aux mignardes vallées,^a
Nous avortons ces chants au milieu des armées,
En délaçant nos bras de crasse tous rouillés,
Qui n'osent s'éloigner des brassards dépouillés.
Le luth que j'accordais avec mes chansonnettes
Est ores étouffé de l'éclat des trompettes ^b
Ici le sang n'est feint, le meurtre n'y défaut,^c
La Mort joue elle-même en ce triste échafaud :
Le juge criminel tourne et emplit son urne ;
D'ici, la botte enjambe, et non pas le cothurne,^d

Melpomène sort des tombeaux

La Muse tragique sort des morts et
donne sa voix au massacre.

J'appelle Melpomène^{e118}, en sa vive fureur,
Au lieu de l'Hippocrène¹¹⁸, éveillant cette sœur
Des tombeaux rafraîchis, dont il faut qu'elle sorte,
Échevelée, affreuse, et bramant en la sorte-
Que fait la biche après le faon qu'elle a perdu.
Que la bouche lui saigne, et son front éperdu
Fasse noircir du ciel les voûtes éloignées ;
Qu'elle éparpille en l'air de son sang deux poignées,
Quand, épuisant ses flancs de redoublés sanglots,
De sa voix enrouée elle bruirait ces mots :

^a délicates, gracieuses ; le mot garde une nuance de douceur élégante.

^b maintenant, désormais. Forme conservée pour le rythme.

^c manque ; le meurtre ne fait pas défaut.

^d chaussure haute des acteurs tragiques ; par extension, le théâtre tragique savant.

^e criant d'une voix rauque, comme une bête ou une personne en douleur.

La plainte de la France transforme le
pays en cendre vivante.

« Ô France désolée ! ô terre sanguinaire !
Non pas terre, mais cendre : ô mère ! si c'est mère
Que trahir ses enfants aux douceurs de son sein,
Et, quand on les meurtrit, les serrer de sa main.
Tu leur donnes la vie, et dessous ta mamelle
S'émeut des obstinés la sanglante querelle ;
Sur ton pis blanchissant ta race se débat,^a
Et le fruit de ton flanc fait le champ du combat. »

La mère et les deux enfants

La guerre civile devient combat
fratricide au sein d'une même mère.

Je veux peindre la France une mère affligée,
Qui est entre ses bras de deux enfants chargée.
Le plus fort, orgueilleux, empoigne les deux bouts
Des tétins nourriciers ; puis, à force de coups
D'ongles, de poings, de pieds, il brise le partage
Dont nature donnait à son jumeau l'usage :
Ce voleur acharné, cet Ésaü⁹² malheureux,
Fait dégât du doux lait qui doit nourrir les deux,
Si que, pour arracher à son frère la vie,
Il méprise la sienne et n'en a plus d'envie ;
Lors son Jacob⁹², pressé d'avoir jeûné meshui,^b
Ayant dompté longtemps en son cœur son ennui,
À la fin se défend, et sa juste colère
Rend à l'autre un combat dont le champ est la mère.
Ni les soupirs ardents, les pitoyables cris,
Ni les pleurs réchauffés, ne calment leurs esprits ;
Mais leur rage les guide et leur poison les trouble,
Si bien que leur courroux par leurs coups se redouble.
Leur conflit se rallume et fait si furieux
Que d'un gauche malheur ils se crèvent les yeux.

^a sein, mamelle ; le mot peut désigner le lait nourricier.

^b aujourd'hui, désormais, jusqu'à présent.

Cette femme éplorée, en sa douleur plus forte,
 Succombe à la douleur, mi-vivante, mi-morte ;
 Elle voit les mutins tous déchirés, sanglants,
 Qui, ainsi que du cœur, des mains se vont cherchant.
 Quand, pressant à son sein d'une amour maternelle
 Celui qui a le droit et la juste querelle,
 Elle veut le sauver, l'autre, qui n'est pas las,
 Viole en poursuivant l'asile de ses bras.
 Alors se perd le lait, le suc de sa poitrine ;
 Puis, aux derniers abois de sa proche ruine,
 Elle dit : « Vous avez, félons, ensanglanté
 Le sein qui vous nourrit et qui vous a porté ;
 Or, vivez de venin, sanglante géniture.
 Je n'ai plus que du sang pour votre nourriture ! »

Le géant malade

Le royaume est figuré comme un corps gigantesque rongé de l'intérieur.

Quand éperdu je vois les honteuses pitiés,
 Et du corps divisé les funèbres moitiés ;
 Quand je vois s'apprêter la tragédie horrible
 Du meurtrier de soi-même, aux autres invincible,
 Je pense encore voir un monstrueux géant
 Qui va de braves mots les hauts cieux outrageant,
 Superbe, florissant, si brave qu'il se trouve
 Nul qui de sa valeur entreprenne la preuve ;
 Mais, lorsqu'il ne peut rien rencontrer au dehors
 Qui de ses bras nerveux endure les efforts,
 Son corps est combattu, à soi-même contraire ;
 Le sang pur a le moins : le flegme et la colère
 Rendent le sang non plus sang ; le peuple abat ses lois :
 Tous nobles et tous rois, sans nobles et sans rois ;
 La masse dégénère en la mélancolie ;
 Ce vieil corps tout infect, plein de sa discrasie,^a
 Hydropique, fait l'eau, si bien que ce géant,
 Qui allait de ses nerfs ses voisins outrageant,

^a dans l'ancienne médecine, mauvais équilibre des humeurs du corps.

Aussi faible que grand, n'enfle plus que son ventre ;
Ce ventre dans lequel tout se tire, tout entre,
Ce faux dispensateur des communs excréments
N'envoie plus aux bords les justes aliments ;
Des jambes et des bras les os sont sans moelle ;
Il ne va plus en haut, pour nourrir la cervelle,
Qu'un chyme venimeux, dont le cerveau nourri^a
Prend matière et liqueur d'un champignon pourri.
Ce grand géant, changé en une horrible bête,
A, sur ce vaste corps, une petite tête,
Deux bras faibles, pendants, déjà secs, déjà morts,
Impuissants de nourrir et défendre le corps ;
Les jambes, sans pouvoir porter leur masse lourde,
Et à gauche et à droit font porter une bourde.^b

Le ventre de la France

Les financiers et les juges sont accusés
d'affamer le corps commun.

Financiers, justiciers, qui opprimez de faim
Celui qui vous fait naître ou qui défend le pain,
Sous qui le laboureur s'abreuve de ses larmes,
Qui souffrez mendier la main qui tient les armes,
Vous, ventre de la France, enflé de ses langueurs,
Faisant orgueil de vent, vous montrez vos vigueurs.
Voyez la tragédie, abaissez vos courages :
Vous n'êtes spectateurs, vous êtes personnages.
Car encore vous pourriez contempler de bien loin
Une nef sans pouvoir lui aider au besoin,
Quand la mer l'engloutit, et pourriez de la rive,
En tournant vers le ciel la face demi-vive,
Plaindre sans secourir ce mal oisivement ;
Mais quand, dedans la mer, la mer pareillement
Vous menace de mort, courez à la tempête :
Car avec le vaisseau votre ruine est prête.

^a bouillie semi-liquide issue de la digestion ; l'image prolonge le corps malade de la France.

^b bâton d'appui ; ici, presque une béquille.

La France est un navire que deux partis
détruisent en se combattant.

La France donc encore est pareille au vaisseau
Qui, outragé des vents, des rochers et de l'eau,
Loge deux ennemis : l'un tient avec sa troupe
La proue, et l'autre a pris sa retraite à la poupe.
De canons et de feux chacun met en éclats
La moitié qui s'oppose, et font verser en bas,
L'un et l'autre enivré des eaux et de l'envie,
Ensemble le navire et la charge et la vie.
En cela le vainqueur ne demeurant plus fort
Que de voir son haineux le premier à la mort,
Qu'il seconde, autochire, aussi tôt de la sienne,^a
Vainqueur, comme l'on peut vaincre à la cadméeenne.^b

Français contre Français

La violence civile fait des Français leurs
propres bourreaux.

Barbares en effet, Français de nom, Français,
Vos fausses lois ont eu des faux et jeunes rois,
Impuissants sur leurs cœurs, cruels en leur puissance ;
Rebelles, ils ont vu la désobéissance.
Dieu sur eux et par eux déploya son courroux,
N'ayant autres bourreaux de nous-mêmes que nous.
Les rois, qui sont du peuple et les rois et les pères,
Du troupeau domestique sont les loups sanguinaires ;
Ils sont l'ire allumée et les verges de Dieu,
La crainte des vivants ; ils succèdent au lieu
Des héritiers des morts ; ravisseurs de pucelles,
Adultères, souillant les couches des plus belles
Des maris assommés, ou bannis pour leur bien.
Ils courent sans repos, et, quand ils n'ont plus rien
Pour souler l'avarice, ils cherchent autre sorte
Qui contente l'esprit d'une ordure plus forte.

^a qui se déchire lui-même, qui se détruit de ses propres mains.

^b à la manière des combats fratricides nés de Cadmos : victoire où les deux partis se ruinent.

Les vieillards enrichis tremblent le long du jour ;
Les femmes, les maris, privés de leur amour,
Par l'épais de la nuit se mettent à la fuite ;
Les meurtriers soudoyés s'échauffent à la suite.
L'homme est en proie à l'homme : un loup à son pareil.
Le père étrangle au lit le fils, et le cercueil
Préparé par le fils sollicite le père.
Le frère avant le temps hérite de son frère.
On trouve des moyens, des crimes tout nouveaux,
Des poisons inconnus, où les sanglants couteaux
Travaillent au midi, et le furieux vice
Et le meurtre public ont le nom de justice.
Les vauriens armés ont le gouvernement ;
Le sac de nos cités ; comme anciennement
Une croix bourguignonne épouvantait nos pères,
Le blanc les fait trembler, et les tremblantes mères
Pressent à l'estomac leurs enfants éperdus,
Quand les grondants tambours sont battants entendus.

Maisons prises, villes frontières

La guerre abolit les refuges : maisons,
villages et villes deviennent prisons.

Les places de repos sont places étrangères ;
Les villes du milieu sont les villes frontières ;
Le village se garde, et nos propres maisons
Nous sont le plus souvent garnisons et prisons.
L'honorable bourgeois, l'exemple de sa ville,
Souffre devant ses yeux violer femme et fille,
Et tomber sans merci dans l'insolente main
Qui s'étendait naguère à mendier du pain.
Le sage justicier est traîné au supplice,
Le malfaiteur lui fait son procès ; l'injustice
Est principe de droit ; comme au monde à l'envers.

Laboureurs et enfants suppliciés

Les paysans et les enfants portent
l'horreur concrète de la guerre.

Lors on peut voir coupler troupe de laboureurs,
Et d'un soc attaché faire place en la terre

Pour y semer le blé, le soutien de la guerre ;
 Et puis, l'an ensuivant, les misérables yeux
 Qui des sueurs du front trempaient, laborieux,
 Quand, subissant le joug des plus serviles bêtes,
 Liés comme des bœufs, ils se couplaient par têtes,
 Voyant d'un étranger la ravissante main
 Qui leur tire la vie et l'espoir et le grain.
 Alors, baignés en pleurs, dans les bois ils retournent ;
 Aux aveugles rochers les affligés séjournent ;
 Ils vont souffrant la faim, qu'ils portent doucement,
 Au prix du déplaisir et infernal tourment
 Qu'ils sentirent jadis, quand leurs maisons remplies
 De démons acharnés, sépulcres de leurs vies,
 Leur servaient de cachots, ou pendus par les doigts
 À des cordons tranchants, ou attachés au bois
 Et couchés dans le feu, ou de graisses flambantes
 Les corps nus tenaillés, ou les plaintes pressantes
 De leurs enfants pendus par les pieds, arrachés
 Du sein qu'ils empoignaient, des tétins asséchés ;
 Ou bien, quand du soldat la diète allouvie^a
 Tirait au lieu de pain de son hôte la vie,
 Vengé, mais non saoulé, père et mère meurtris
 Laisaient dans les berceaux des enfants si petits
 Qu'enserrés de cimois, prisonniers dans leur couche,^b
 Ils mouraient par la faim : de l'innocente bouche
 L'âme plaintive allait en un plus heureux lieu
 Éclater sa clameur au grand trône de Dieu,
 Cependant que les rois, parés de leur substance,
 En pompes et festins trompaient leur conscience,
 Étouffaient leur grandeur des ruines d'autrui,
 Gras du suc innocent, s'égayant de l'ennui,
 Stupides, sans goûter ni pitiés ni merveilles,
 Pour les pleurs et les cris sans yeux et sans oreilles.

^a affamée d'une faim de loup.

^b liens ou bandes qui maintiennent l'enfant emmailloté.

Montmoreau : le témoin descend

Le poète quitte l'allégorie pour
témoigner d'une scène vue.

Ici je veux sortir du général discours
De mon tableau public : je fléchirai le cours
De mon fil entrepris, vaincu de la mémoire
Qui effraye mes sens d'une tragique histoire :
Car mes yeux sont témoins du sujet de mes vers.
J'ai vu le reître noir foudroyer au travers^a
Les mesures de France, et comme une tempête,
Emportant ce qu'il peut, ravager tout le reste.
Cet amas affamé nous fit à Montmoreau¹⁵⁶
Voir la nouvelle horreur d'un spectacle nouveau :
Nous vîmes sur leurs pas, une troupe lassée,
Que la terre portait, de nos pas harassée.
Là de mille maisons on ne trouva que feux,
Que charogues, que morts ou visages affreux.

La voix du demi-mort

Le survivant demande la mort comme
dernier secours possible.

La faim va devant moi, force est que je la suive.
J'ois d'un gosier mourant une voix demi-vive ^b
Le cri me sert de guide et fait voir à l'instant
D'un homme demi-mort le chef se débattant,^c
Qui sur le seuil d'un huis dissipait sa cervelle.^d
Ce demi-vif la mort à son secours appelle
De sa mourante voix ; cet esprit demi-mort
Disait en son patois, langue de Périgord¹⁵⁶ :
« Si vous êtes Français, Français, je vous adjure,
Donnez secours de mort : c'est l'aide la plus sûre
Que j'espère de vous, le moyen de guérir.
Faites-moi d'un bon coup et promptement mourir.

^a cavalier mercenaire allemand, redouté pendant les guerres de Religion.

^b j'entends.

^c tête.

^d porte.

Les reîtres m'ont tué par faute de viande,^a
Ne pouvant ni fournir ni ouïr leur demande.
D'un coup de coutelas l'un d'eux m'a emporté
Ce bras que vous voyez près du lit, à côté ;
J'ai au travers du corps deux balles de pistole. »
Il suivit, en coupant d'un grand vent sa parole :
« C'est peu de cas encor, et de pitié de nous :
Ma femme en quelque lieu, grosse, est morte de coups.
Il y a quatre jours qu'ayant été en fuite,
Chassés à la minuit, sans qu'il nous fût licite
De sauver nos enfants, liés en leurs berceaux,
Leurs cris nous appelaient, et entre ces bourreaux,
Pensant les secourir, nous perdîmes la vie.
Hélas ! si vous avez encore quelque envie
De voir plus de malheur, vous verrez là-dedans
Le massacre piteux de nos petits enfants. »

L'enfant, la mère, la faim

La maternité, la faim et la mort
composent une icône de désolation.

J'entre, et n'en trouve qu'un, qui, lié dans sa couche,
Avait les yeux flétris ; qui de sa pâle bouche
Poussait et retirait cet esprit languissant,
Qui, à regret son corps par la faim délaissant,
Avait lassé sa voix bramant après sa vie.
Voici après entrer l'horrible anatomie
De la mère asséchée : elle avait de dehors
Sur ses reins dissipés traîné, roulé son corps,
Jambes et bras rompus ; une amour maternelle
L'émouvant pour autrui beaucoup plus que pour elle,
À tant elle approcha sa tête du berceau,
La releva dessus ; il ne sortait plus d'eau
De ses yeux consumés ; de ses plaies mortelles
Le sang mouillait l'enfant ; point de lait aux mamelles,

^a nourriture en général, et non seulement chair animale.

Mais des peaux sans humeur. Ce corps séché, retrait,^a
De la France qui meurt fut un autre portrait.
Elle cherchait des yeux deux de ses fils encore ;
Nos fronts l'épouvantaient. Enfin la mort dévore
En même temps ces trois. J'eus peur que ces esprits
Protestassent mourants contre nous de leurs cris :
Mes cheveux étonnés hérissent en ma tête ;
J'appelle Dieu pour juge, et tout haut je déteste
Les violeurs de paix, les perfides parfaits,
Qui d'une sale cause amènent tels effets.
Là je vis étonnés les cœurs impitoyables,
Je vis tomber l'effroi dessus les effroyables.
Quel œil sec eût pu voir les membres mi-mangés
De ceux qui par la faim étaient morts enragés ?

Le pain brûlé contre Dieu

Détruire le pain revient à profaner les
dons de Dieu.

Et encore aujourd'hui, sous la loi de la guerre,
Les tigres vont brûlant les trésors de la terre,
Notre commune mère ; et le dégât du pain
Au secours des lions ligue la pâle faim.
En ce point, lorsque Dieu nous épanche une pluie,
Une manne de blés pour soutenir la vie,
L'homme, crevant de rage et de noire fureur,
Devant les yeux émus de ce grand bienfaiteur,
Foule aux pieds ses bienfaits en vilenant sa grâce,^c
Crache contre le Ciel, ce qui tourne en sa face.
La terre ouvre aux humains et son lait et son sein,
Mille et mille douceurs que de sa blanche main
Elle apprête aux ingrats qui les donnent aux flammes.
Les dégâts font languir les innocentes âmes.
En vain le pauvre en l'air éclate pour du pain :
On embrase la paille, on fait pourrir le grain
Au temps que l'affamé à nos portes séjourne.

^a rétracté, ratatiné, comme desséché sur lui-même.

^b liquide du corps ; ici, toute humidité vitale.

^c rendant vile, profanant, déshonorant.

Le malade se plaint : cette voix nous ajourne
 Au trône du grand Dieu ; ce que l'affligé dit
 En l'amer de son cœur, quand son cœur nous maudit,
 Dieu l'entend. Dieu l'exauce, et ce cri d'amertume
 Dans l'air ni dans le feu volant ne se consume.
 Dieu scelle de son sceau ce piteux testament,
 Notre mort en la mort qui le va consumant.
 La mort en paiement n'a reçu l'innocence
 Du pauvre qui mettait sa chétive espérance
 Aux aumônes du peuple. Ah ! que dirai-je plus ?
 De ces événements n'ont pas été exclus
 Les animaux privés ; et, hors de leurs villages,
 Les mâtins allouvis sont devenus sauvages,^a
 Effrayant les forêts d'abolements enrourés,
 Et de leurs propres dents mourants demi-mangés.
 On a vu labourer les ongles de l'humain,
 Pour chercher dans les os et la peau consumée
 Ce qu'oubliait la faim et la mort affamée.

Les mères non-mères

La famine renverse la nature et pousse
 les mères jusqu'à l'inhumain.

Cette horreur, que tout œil en lisant a douté,
 De nos sens démentait la vraie antiquité ;
 Cette rage s'est vue, et les mères non-mères
 Nous ont de leurs forfaits pour témoins oculaires.
 C'est en ces sièges lents, ces sièges sans pitié,
 Que des seins plus aimants s'envole l'amitié.
 La mère du berceau son cher enfant délire ;
 L'enfant qu'on débandait autrefois pour sa vie
 Se développe ici par les barbares doigts
 Qui s'en vont détacher de nature les lois ;
 La mère défaisant, pitoyable et farouche,
 Les liens de pitié avec ceux de sa couche.
 Les entrailles d'amour, les filets de son flanc,
 Les intestins brûlants par les tressauts du sang,

^a gros chiens de garde ou chiens de ferme.

Le sens, l'humanité, le cœur ému qui tremble,
 Tout cela se détord et se démêle ensemble.
 L'enfant, qui pense encor aller tirer en vain
 Les peaux de la mamelle, a les yeux sur la main
 Qui défait les cimois ; cette bouche affamée,
 Triste, sourit aux tours de la main bien-aimée :
 Cette main s'employait pour la vie autrefois ;
 Maintenant à la mort elle emploie ses doigts,
 La mort, qui d'un côté se présente effroyable,
 La faim, de l'autre bout, bourrelle impitoyable.
 La mère, ayant longtemps combattu dans son cœur
 Le feu de la pitié, de la faim la fureur,
 Convoite dans son sein la créature aimée,
 Et dit à son enfant, moins mère qu'affamée :
 « Rends, misérable, rends le corps que je t'ai fait ;
 Ton sang retournera où tu as pris ton lait ;
 Au sein qui t'allaitait rentre contre nature :
 Ce sein, qui t'a nourri, sera ta sépulture ! »
 La main tremble en tirant le funeste couteau,
 Quand, pour sacrifier de son ventre l'agneau,
 Des pouces elle étreint la gorge qui gazouille
 Quelques mots sans accents, croyant qu'on la chatouille.
 Sur l'effroyable coup le cœur se refroidit ;
 Deux fois le fer échappe à la main qui roidit :
 Tout est troublé, confus, en l'âme qui se trouve
 N'avoir plus rien de mère et avoir tout de louve ;
 De sa lèvre ternie il sort des feux ardents ;
 Elle n'apprête plus la bouche, mais les dents,
 Et des baisers changés en avides morsures !
 La faim achève tout de trois rudes blessures ;
 Elle ouvre le passage au sang et aux esprits ;
 L'enfant change visage et ses ris en ses cris ;
 Il pousse trois fumeaux, et, n'ayant plus de mère,^a
 Mourant cherche des yeux les yeux de sa meurtrière.

^a souffles, expirations faibles et visibles comme une vapeur.

Le banquet de Thyeste

Le mythe antique sert à dire l'horreur
d'un pays qui dévore ses enfants.

On dit que le manger de Thyeste¹⁴⁴ pareil
Fit noircir et fuir et cacher le soleil.
Suivrons-nous plus avant ? Voulons-nous voir le reste
De ce banquet d'horreur, pire que de Thyeste ?
Les membres de ce fils sont connus au repas,
Et l'autre, étant déçu, ne les connaissait pas.
Qui pourra voir le plat où la bête farouche
Prend les petits doigts cuits, les jouets de sa bouche ;
Les yeux éteints, auxquels il y a peu de jours
Que de regards mignons s'embrasaient ses amours ;
Le sein douillet, les bras qui son col plus n'accolent :
Morceaux qui saoulent peu et qui beaucoup désolent ?
Le visage pareil encore se fait voir,
Un portrait reprochant, miroir de son miroir,
Dont la réflexion de coupable semblance
Perce à travers les yeux l'ardente conscience.
Les ongles brisent tout ; la faim et la raison
Donnent pâture au corps et à l'âme poison.
Le soleil ne peut voir l'autre table fumante :
Tirons sur celle-ci le rideau de Timanthe²¹² !

Quand les rois étaient pères

Le poète oppose les anciens rois
protecteurs aux tyrans du temps
présent.

Jadis nos rois anciens, vrais pères et vrais rois,
Nourrissent de la France, en faisant quelquefois
Le tour de leur pays en diverses contrées,
Faisaient par les cités de superbes entrées.
Chacun s'égouissait, on savait bien pourquoi ;
Les enfants de quatre ans criaient : Vive le roi !
Les villes employaient mille et mille artifices
Pour faire comme font les meilleures nourrices,
De qui le sein fécond se prodigue à l'ouvrir,
Veut montrer qu'il en a pour perdre et pour nourrir.
Il semble que le pis, quand il est ému, voie :

Il se jette en la main, dont ces mères de joie
Font rejaillir, aux yeux de leurs mignons enfants,
Du lait qui leur regorge à leurs rois triomphants,
Triomphants par la paix : ces villes nourricières
Prodiguaient leur substance, et, en toutes manières,
Montraient au ciel serein leurs trésors enfermés,
Et leur lait et leur joie à leurs rois bien-aimés.

Les entrées des tyrans

L'entrée royale devient spectacle de
violence et non de majesté.

Nos tyrans aujourd'hui entrent d'une autre sorte ;
La ville qui les voit a visage de morte :
Quand son prince la foule, il la voit de tels yeux
Que Néron¹⁵⁸ voyait Rome en l'éclat de ses feux.
Quand le tyran s'égaie en la ville où il entre,
La ville est un corps mort ; il passe sur son ventre,
Et ce n'est plus du lait qu'elle prodigue en l'air,
C'est du sang. Pour parler comme peuvent parler
Les corps qu'on trouve morts, portés à la justice,
On les met en la place, afin que ce corps puisse
Rencontrer son meurtrier : le meurtrier inconnu
Contre qui le corps saigne est coupable tenu.

Henri, ressource des vrais rois

Henri apparaît comme l'espoir d'un
ordre royal encore possible.

Henri¹¹⁵, qui, tous les jours, vas prodiguant ta vie,
Pour remettre le règne, ôter la tyrannie,
Ennemi des tyrans, ressource des vrais rois,
Quand le sceptre des lis joindra le navarrois,
Souviens-toi de quel œil, de quelle vigilance
Tu vois et remédies aux malheurs de la France ;
Souviens-toi quelque jour combien sont ignorants
Ceux qui pour être rois veulent être tyrans.

Le royaume comme un corps mort

Le royaume, privé de justice et de
mémoire, n'est plus qu'un cadavre.

Ces tyrans sont des loups ; car le loup, quand il entre
Dans le parc des brebis, ne suce de leur ventre
Que le sang par un trou et quitte tout le corps,
Laisant bien le troupeau, mais un troupeau de morts.
Nos villes sont charogne, et nos plus chères vies
Et le suc et la force en ont été ravies ;
Les pays ruinés sont membres retranchés,
Dont le corps séchera, puisqu'ils sont asséchés.
France, puisque tu perds tes membres en la sorte,
Apprête le suaire et te compte pour morte ;
Ton pouls faible, inégal, le trouble de ton œil,
Ne demandent plus rien qu'un funeste cercueil.
Que si tu vis encor, c'est la mourante vie
Que le malade vit en extrême agonie,
Lorsque les sens sont morts, quand il est au rumeau,^a
Et que d'un bout de plume on l'abèche avec l'eau.^b
Si en louve tu peux dévorer la viande,
Ton chef mange tes bras : c'est une faim trop grande.
Quand le désespéré vient à manger si fort,
Après le goût perdu, c'est indice de mort.
Mais quoi ! tu ne fus onc si fière en ta puissance,^c
Si roide en tes efforts, ô furieuse France !
C'est ainsi que les nerfs des jambes et des bras
Roidissent au mourant à l'heure du trépas.

Les signes de l'agonie

Les signes politiques deviennent
symptômes d'un corps national
mourant.

On resserre d'impôt le trafic des rivières,
Le sang des gros vaisseaux et celui des artères ;
C'est fait du corps auquel on tranche tous les jours

^a dernier râle, souffle d'agonie.

^b on lui donne à boire goutte à goutte, comme à un être sans force.

^c jamais.

Des veines et rameaux les ordinaires cours.
Tu donnes aux forains ton avoir qui s'égare,
À celui du dedans rude, sèche et avare.
Cette main a promis d'aller trouver les morts,
Qui, sans humeur dedans, est suante au dehors.
France, tu es si docte et parles tant de langues !
Ô monstrueux discours, ô funestes harangues !
Ainsi, mourants les corps, on a vu les esprits
Prononcer les jargons qu'ils n'avaient point appris.
Tu as plus que jamais de merveilleuses têtes,
De savoirs monstrueux, de vrais et faux prophètes ;
Toi, prophète, en mourant du mal de ta grandeur,
Mieux que le médecin tu chantes ton malheur.
France, tu as commerce aux nations étranges,
Partout intelligence et partout des échanges ;
L'oreille du malade est ainsi claire, alors
Que l'esprit dit adieu aux oreilles du corps.
France, bien qu'au milieu tu sentes guerres fières,
Tu as paix et repos à tes villes frontières :
Le corps, tout feu dedans, tout glace par dehors,
Demande la bière et bientôt est fait corps.
Mais, France, on voit doubler dedans toi l'avarice ;
Sur le seuil du tombeau les vieillards ont ce vice :
Quand le malade amasse et couverte et linceux,^b
Et tire tout à soi, c'est un signe piteux.
On voit périr en toi la chaleur naturelle,
Le feu de charité, tout amour mutuelle ;
Les déluges épais achèvent de noyer
Tous chauds désirs au cœur qui était leur foyer :
Mais ce foyer du cœur a perdu l'avantage
Du feu et des esprits qui faisaient le courage.

^a étrangers, gens du dehors.

^b couverture.

La vieillesse des armes

Le monde vieillit dans la guerre,
comme si la création s'épuisait.

Ici marquent, honteux, les généreux Français,
Que leurs armes étaient légères autrefois,
Et que, quand l'étranger enjambait leurs barrières,
Ils ne daignaient s'enclorre en leurs villes frontières :
L'ennemi, aussitôt comme entré combattu,
Faisait à la campagne essai de leur vertu.
Or, pour témoigner la caduque vieillesse
Qui nous ôte l'ardeur et nous croît la finesse,
Nos cœurs froids ont besoin de se voir emmurés,
Et, comme les vieillards, revêtus et fourrés
De remparts, bastions, fossés et contre-mines,
Fausses-braies, parapets, chemises et courtines ;
Nos excellents desseins ne sont que garnisons
Que nos pères fuyaient comme on fuit les prisons.
Quand le corps gelé veut mettre robe sur robe,
Dites que la chaleur s'enfuit et se dérobe.

Le front hideux des calamités

Le poète résume le visage monstrueux
de la calamité française.

L'Ange de Dieu vengeur, une fois commandé,
Ne se détourne pas pour être appréhendé :^a
Car ces symptômes vrais, qui ne sont que présages,
Se sentent en nos cœurs aussitôt qu'aux visages.
Voilà le front hideux de nos calamités,
La vengeance des Cieux justement dépités.
Comme par force l'œil se détourne à ces choses,
Retournons les esprits pour en toucher les causes.
France, tu t'élevais orgueilleuse au milieu
Des autres nations ; et ton père et ton Dieu,
Qui tant et tant de fois, par guerres étrangères,
T'éprouva, t'avertit des verges, des misères.

^a ouvrage bas de fortification placé devant le rempart principal.

^b craint, redouté.

L'Ange de Dieu vengeur, une fois commandé,
Ne se détourne pas pour être appréhendé :
Car ces symptômes vrais, qui ne sont que présages,
Se sentent en nos cœurs aussi tôt qu'aux visages.
Voilà le front hideux de nos calamités,
La vengeance des Cieux justement dépités.
Comme par force l'œil se détourne à ces choses,
Retournons les esprits pour en toucher les causes.
France, tu t'élevais orgueilleuse au milieu
Des autres nations ; et ton père et ton Dieu,
Qui tant et tant de fois par guerres étrangères
T'éprouva, t'avertit des verges, des misères,

L'orgueil puni

La superbe des puissants appelle déjà
son renversement.

Ce grand Dieu voit au Ciel, du feu de son clair œil,
Que des maux étrangers tu doublais ton orgueil.
Tes superstitions et tes coutumes folles
De Dieu qui te frappait te poussaient aux idoles ;
Tu te crevais de graisse en patience, mais
Ta paix était la sœur bâtarde de la paix.
Rien n'était honoré parmi toi que le vice ;
Au Ciel était bannie, en pleurant, la Justice¹³¹,
L'Église au sec désert, la Vérité²²⁵ après.
L'Enfer fut épuisé et visité de près,
Pour chercher en son fond une verge nouvelle
À punir jusqu'aux os la nation rebelle.

Les deux esprits d'Enfer

Les passions infernales arment la
politique et déchaînent le siècle.

Cet Enfer nourrissait en ses obscurités
Deux esprits, que les Cieux formèrent, dépités,
Des pires excréments, des vapeurs inconnues
Que l'haleine du bas exhale dans les nues.
L'essence et le subtil de ces infections
S'affina par sept fois en exhalations,
Comme l'on voit dans l'air une masse visqueuse

Lever premièrement l'humeur contagieuse
 De l'haleine terrestre ; et quand auprès des Cieux
 Le choix de ce venin est haussé, vicieux,
 Comme un astre il prend vie, et sa force secrète
 Épouvante chacun du regard d'un comète.
 Le peuple, à gros amas aux places ameuté,
 Bée douteusement sur la calamité^a
 Et dit : Ce feu menace et promet à la terre,
 Louche, pâle ou flambant, peste, famine ou guerre.
 À ces trois s'apprêtaient ces deux astres nouveaux.
 Le peuple voyait bien ces cramois flambeaux,
 Mais ne les put juger d'une pareille sorte.
 Ces deux esprits meurtriers de la France mi-morte
 Naquirent en nos temps ; les astres mutinés
 Les tirèrent d'Enfer, puis ils furent donnés
 À deux corps vicieux ; et l'amas de ces vices
 Trouva l'organe prompt à leurs mauvais offices.

Une femme et un cardinal

Le mal politique prend deux visages : la
 reine-mère et le cardinal.

Voici les deux flambeaux et les deux instruments
 Des plaies de la France et de tous ses tourments :
 Une fatale femme, un Cardinal qui d'elle,
 Parangon de malheur, suivait l'âme cruelle.
 Malheur, ce dit le Sage, au peuple dont les lois
 Tournent dans les esprits des fous et jeunes rois,
 Et qui mangent matin. Que ce malheur se trouve^b
 Divinement prédit par la certaine épreuve !
 Mais cela qui fait plus le règne malheureux
 Que celui des enfants, c'est quand on voit pour eux
 Le diadème saint sur la tête insolente,
 Le sacré sceptre au poing d'une femme impuissante,
 Aux dépens de la loi que prirent les Gaulois¹⁰⁶
 Des Saliens¹⁰⁶ français pour loi des autres lois.

^a reste bouche bée, regarde avec stupeur.

^b font bombance dès le matin ; image biblique du mauvais gouvernement.

Cet esprit impuissant a bien peu, car sa force
S'est convertie en poudre, en feux et en amorce.
Impuissante à bien faire et puissante à forger
Les couteaux si tranchants qu'on a vu égorger
Depuis les rois hautains échauffés à la guerre
Jusqu'au ver innocent qui se traîne sur terre.
Mais plutôt à Dieu aussi qu'elle eût pu surmonter
Sa rage de régner, qu'elle eût pu s'exempter
Du venin florentin, dont la plaie éternelle,
Pestiférée, a frappé et sur elle et par elle.

Jézabel florentine

Catherine de Médicis est peinte sous
les traits bibliques de Jézabel.

Plût à Dieu, Jézabel¹²⁴, que, comme au temps passé,
Tes ducs prédécesseurs ont toujours abaissé
Les grands, en élevant les petits à l'encontre,
Puis encor rabattu par une autre rencontre
Ceux qu'ils avaient haussés, sitôt que leur grandeur
Pouvait donner soupçon ou méfiance au cœur ;
Ainsi comme eux tu sais te rendre redoutable,
Faisant le grand coquin, haussant le misérable ;
Ainsi comme eux tu sais par tes subtilités,
En maintenant les deux, perdre les deux côtés,
Pour abreuver de sang la soif de ta puissance.
Plût à Dieu, Jézabel, que tu eusses à Florence¹⁵¹
Laisse tes trahisons en laissant ton pays,
Que tu n'eusses les grands des deux côtés trahis
Pour régner au milieu, et que ton entreprise
N'eût ruiné le noble et le peuple et l'Église :
Cinq cent mille soldats n'eussent crevé, poudreux,
Sur le champ maternel, et ne fût avec eux
La noblesse faillie et la force saillie
De France, que tu as fait gibier d'Italie !
Ton fils eût échappé ta secrète poison,
Si ton sang t'eût été plus que ta trahison ;
Enfin, pour assouvir ton esprit et ta vue,
Tu vois le feu qui brûle et le couteau qui tue ;
Tu as vu à ton gré deux camps des deux côtés,

Tous deux pour toi, tous deux à ton gré tourmentés,
Tous deux Français, tous deux ennemis de la France,
Tous deux exécuteurs de ton impatience,
Tous deux la pâle horreur du peuple ruiné,
Et un peuple par toi contre soi mutiné.
Par eux tu vois déjà la terre ivre, inhumaine,
Du sang noble français et de l'étranger pleine,
Accablé par le fer que tu as émoulu ;
Mais c'est beaucoup plus tard que tu n'eusses voulu :
Tu n'as ta soif de sang qu'à demi arrosée,
Ainsi que d'un peu d'eau la flamme est embrasée.

Les premiers jeux de la guerre

Les fêtes de cour masquent
l'apprentissage précoce de la cruauté.

C'était un beau miroir de ton esprit mouvant,
Que parmi les nonnains, au florentin couvent,^a
N'ayant pouvoir encor de tourmenter la terre,
Tu dressais tous les jours quelque petite guerre :
Tes compagnes pour toi se tiraient aux cheveux.
Ton esprit, dès lors plein de sanguinaires vœux,
Par ceux qui prévoyaient les effets de ton âme
Ne put être enfermé, subtil comme la flamme :
Un malheur nécessaire et le vouloir de Dieu
Ne doit perdre son temps ni l'assiette du lieu,
Comme celle qui vit en songe que de Troie²¹⁷
Elle enfantait les feux, vit aussi mettre en proie
Son pays par son fils, et, pour savoir son mal,
Ne put brider le cours de son malheur fatal.

La verge promise au feu

La violence promise devient instrument
de gouvernement.

Or ne veuille le Ciel avoir jugé la France
À servir septante ans de gibier à Florence ;^b
Ne veuille Dieu tenir pour plus longtemps assis

^a religieuses, nonnes.

^b soixante-dix.

Sur nos lis tant foulés le joug de Médecis¹⁵¹ !
 Quoi que l'arrêt du Ciel dessus nos chefs destine,
 Toi, verge de courroux, impure Catherine⁶⁰,
 Nos cicatrices sont ton plaisir et ton jeu ;
 Mais tu iras enfin comme la verge au feu,
 Quand, au lit de la mort, ton fils et tes plus proches
 Consoleront tes plaints de ris et de reproches,^a
 Quand l'édifice haut des superbes Lorrains¹³⁸,
 Malgré tes étançons, t'accablera les reins,
 Et, par toi élevé, t'écrasera la tête.

La bête carnassière

La cour est figurée comme une bête
 qui chasse et dévore.

Encor ris-tu, sauvage et carnassière bête,
 Aux œuvres de tes mains, et n'as qu'un déplaisir,
 Que le grand feu n'est pas si grand que ton désir !
 Ne plaignant que le peu, tu t'égaies ainsi comme
 Néron, l'impitoyable, en voyant brûler Rome.
 Néron laissait en paix quelque petite part ;
 Quelque coin d'Italie, égaré à l'écart,
 Échappait ses fureurs ; quelqu'un fuyait de Sylla²⁰⁷
 Le glaive et le courroux en la guerre civile ;
 Quelqu'un de Phalaris¹⁶⁹ évitait le taureau¹²⁰,
 La rage de Cinna⁶⁸, de César le couteau ;
 Et, ce qu'on feint encor étrange entre les fables,
 Quelqu'un de Diomède⁷⁹ échappait les étables ;
 Le lion, le sanglier qu'Hercule¹¹⁶ mit à mort,
 Plus loin que leur buisson ne faisaient point de tort ;
 L'hydre¹²⁰ assiégeait Lerne¹²⁰, du taureau la furie
 Courait Candie¹²⁰ ; Antée²² affligeait la Libye¹²⁰.

^a plaintes, lamentations.

Mais toi, qui, au matin, de tes cheveux épars
Fais voir à ton faux chef branlant de toutes parts,
Et déployant en l'air ta perruque grisonne,
Les pays tous émeus de pestes empoisonne ;
Tes crins éparpillés, par charmes hérissés,
Envoient leurs esprits où ils sont adressés :
Par neuf fois tu secoues, et hors de chaque pointe
Neuf démons conjurés décochent par contrainte.
Quel antre caveux, quel sablon, quel désert,^a
Quel bois, au fond duquel le voyageur se perd,
Est exempt de malheurs ? Quel allié de France
De ton breuvage amer n'a humé l'abondance ?
Car, diligente à nuire, ardente à rechercher,
La lointaine province et l'éloigné clocher
Par toi sont peints de rouge, et chacune personne
A son meurtrier derrière avant qu'elle s'étonne.
Elle s'ameute avec les sorciers enchanteurs,
Compagne des démons, compagnons imposteurs,
Murmurant l'exorcisme et les noires prières ;
La nuit elle se trouve aux hideux cimetières ;
Elle trouble le ciel, elle arrête les eaux,
Ayant sacrifié tourtres et pigeonneaux,^b
Et dérobé le temps que la lune obscurcie
Souffre de son murmure ; elle attire et convie
Les serpents en un rond sur les fosses des morts,
Déterre sans effroi les effroyables corps,
Puis, remplissant les os de la force des diables,
Les fait saillir en pieds, terreux, épouvantables,
Oit leur voix enrobée, et, des obscurs propos^c
Des démons, imagine un travail sans repos ;
Idolâtrant Satan¹⁸⁸ et sa théologie,

^a lieu sableux, terrain de sable.

^b tourterelles.

^c entend.

Interroge, en tremblant, sur le fil de sa vie,
Ces organes hideux ; lors mêle de leurs tais-
La poudre avec du lait pour les conduire en paix ;
Les enfants innocents ont prêté leurs moelles,
Leurs graisses et leur suc à fournir des chandelles,
Et, pour faire trotter les esprits aux tombeaux,
On offre à Belzébuth^{a0} leurs innocentes peaux.

La boutique magique

Le pouvoir se présente comme un
atelier de sortilèges politiques.

En vain, Reine, tu as rempli une boutique
De drogues du métier, et, ménage magique,
En vain fais-tu amas dans les tais des défunts
De poix noire, de camphre à faire tes parfums ;
Tu y brûles en vain cyprès et mandragore,
La ciguë, la rue et le blanc hellébore,
La tête d'un chat roux, d'un céraste la peau,^b
D'un chat-huant le fiel, la langue d'un corbeau,
De la chauve-souris le sang, et de la louve
Le lait, chaudement pris sur le point qu'elle trouve
Sa tanière voilée et son fruit emporté ;
Le nombril frais-coupé à l'enfant avorté ;
Le cœur d'un vieux crapaud, le foie d'un dipsade,^c
Les yeux d'un basilic, la dent d'un chien malade^d
Et la bave qu'il rend en contemplant les flots ;
La queue du poisson, ancre des matelots,
Contre lequel en vain vent et voile s'essaie ;
Le vierge parchemin, le palais de fresaye.^e

Vivandière d'Enfer

L'image domestique se retourne en
service infernal du carnage.

Tant d'étranges moyens tu recherches en vain,

^a têts ou crânes.

^b serpent à cornes.

^c serpent fabuleux ou venimeux dont la morsure passait pour donner une soif mortelle.

^d reptile fabuleux dont le regard était censé tuer.

^e effraie, chouette nocturne.

Tu en as de plus prompts en ta fatale main :
Car, quand dans un corps mort un Démon tu ingères,
Tu le vas menaçant d'un fouet de vipères ;
Il fait semblant de craindre et, pour jouer son jeu,
Il s'approche, il refuse, il entre peu à peu,
Il touche le corps froid et puis il s'en éloigne,
Il feint avoir horreur de l'horrible charogne.
Ces feintes sont appâts : leur maître, leur seigneur,
Leur permet d'affronter, d'efficace d'erreur,^a
Tels esprits que le tien par telles singeries.
Mais toi, qui par sur eux triomphes, seigneuries,^b
Use de ton pouvoir ; tu peux bien triompher
Sur eux, puisque tu es vivandière d'Enfer ;
Tu as plus de crédit et ta voix est plus forte
Que tout ce qu'en secret de cent lieux on te porte ;
Va, commande aux démons d'impérieuse voix,
Reproche-leur tes coups, conte ce que tu vois,
Montre-leur le succès des ruses florentines,
Tes meurtres, tes poisons, de France les ruines ;
Tant d'âmes, tant de corps que tu leur fais avoir,
Tant d'esprits abrutis poussés au désespoir
Qui renoncent leur Dieu ; dis que, par tes menées,
Tu as peuplé l'Enfer de légions damnées.
De telles voix, sans plus, tu pourras émouvoir,
Employer, arrêter tout l'inferral pouvoir.

La noire science d'État

La raison d'État est dénoncée comme
science noire du mensonge.

Il ne faut plus de soin, de labeur, de dépense,
À chercher les savants en la noire science ;
Vous garderez les biens, les états, les honneurs,
Pour d'Italie avoir les fins empoisonneurs,^c
Pour nourrir, employer cette subtile bande,

^a par l'efficacité trompeuse de l'erreur.

^b triomphes au-dessus d'eux, les domines.

^c habiles, subtils.

Bien mieux entretenue, et plus riche et plus grande
Que celle du conseil : car nous ne voulons point
Que conseillers subtils, qui renversent à point
En discords les accords ; que les traîtres qui vendent
À peu de prix leur foi ; ceux-là qui mieux entendent
À donner aux méchants les purs commandements,
En se servant des bons tromper leurs instruments.

Paix violée, feu sous la cendre

La paix apparente cache une violence
prête à reprendre feu.

La foi par tant de fois et la paix violée
Couvrait les noirs desseins de la France affolée
Sous les traités d'accord ; avant le pourparler
De la paix on savait le moyen de troubler ;
Cela nous fut dépeint par les feux et la cendre,
Que le malheur venu seul nous a pu apprendre.
Les feux, dis-je, cachés dessous le pesant corps
D'une souche amortie, et qui n'ayant dehors
Poussé par millions toujours ses étincelles,
Sous la cendre trompeuse a ses flammes nouvelles.
La traîtresse Pandore⁶⁵ apporta nos malheurs,
Peignant sur son champ noir l'énigme de nos pleurs ;
Marquant pour se moquer, sur ses tapisseries,
Les moyens de ravir et nos biens et nos vies ;
Même écrivant autour du tison de son cœur
Qu'après la flamme éteinte encore vit l'ardeur.

Le cardinal sanglant

Le cardinal incarne une autorité
religieuse changée en machine
sanglante.

Tel fut l'autre moyen de nos rudes misères,
L'Achitophel⁵ bandant les fils contre les pères ;
Tel fut cette autre peste, et l'autre malheureux,
Perpétuel horreur à nos tristes neveux,

^a discordes ; la formule oppose les accords de paix à la discorde qu'on y glisse.

Ce Cardinal sanglant, couleur à point suivie
Des désirs, des effets, et pareille à sa vie,
Il fut rouge de sang de ceux qui, au cercueil,
Furent hors d'âge mis, tués par son conseil ;^a
Et puis le cramoisi encore nous avise
Qu'il a dedans son sang trempé sa paillardise,
Quand en même sujet se fit le monstrueux
Adultère, paillard, bougre et incestueux.^b

La mort et l'adieu du démon

La mort du ministre laisse derrière elle
le rire sombre du démon.

Il est exterminé : sa mort épouvantable
Fut des esprits noircis une guerre admirable.
Le haut ciel s'obscurcit, cent mille tremblements
Confondirent la terre et les trois éléments.
De celui qui troublait, quand il était en vie,
La France et l'univers, l'âme rouge ravie
En mille tourbillons, mille vents, mille nœuds,
Mille foudres ferrés, mille éclairs, mille feux,
Le pompeux appareil de cette âme si sainte
Fit des moqueurs de Dieu trembler l'âme contrainte ;
Or, n'étant dépouillé de toutes passions,
De ses conseils secrets et de ses actions,
Ne pouvant oublier sa compagne fidèle,
Vomissant son démon, il eut mémoire d'elle,
Et finit d'un adieu entre les deux amants,
La moitié du conseil et non de nos tourments.
Prince, choisi de Dieu, qui sous ta belle-mère
Savourais l'aconit et la ciguë amère,
Ta voix a témoigné qu'au point que cet esprit
S'enfuyait en son lieu, tu vis saillir du lit
Cette reine en frayeur, qui te montrait la place
Où le cardinal mort l'accostait face à face,
Pour prendre son congé ; elle bouchait ses yeux,

^a mis au tombeau avant l'âge, morts prématurément.

^b injure violente ; elle mêle, dans l'usage ancien, hérésie supposée et accusation sexuelle.

Et sa frayeur te fit hérissier les cheveux.

Les torches du carnage

Les meurtres se multiplient comme des
flambeaux allumés par la guerre.

Tels malheureux cerveaux ont été les amorces,
Les flambeaux, boute-feux et les fatales torches,
Par qui les hauts châteaux jusqu'en terre rasés,
Les temples, hôpitaux, pillés et embrasés,
Les collèges, détruits par la main ennemie
Des citoyens émus, montrent l'anatomie
De notre honneur ancien, comme l'on juge aux os
La grandeur des géants aux sépulcres enclos.
Par eux on vit les lois sous les pieds trépignées ;
Par eux la populace, à bandes mutinées,
Trempa dedans le sang des vieillards les couteaux,
Étrangla les enfants liés en leurs berceaux,
Et la mort ne connut ni le sexe ni l'âge ;
Par eux est perpétré le monstrueux carnage
Qui, de quinze ans entiers ayant fait les moissons
Des Français, glane encore le reste en cent façons.

La peste du duel

Le duel est traité comme une
contagion morale et sociale.

Car, quand la frénésie et fièvre générale
A senti quelque paix, dilucide intervalle,^a
Nos savants apprentis du faux Machiavel¹⁴⁶
Ont parmi nous semé la peste du duel.
Les grands ensorcelés par subtiles querelles
Ont rempli leurs esprits de haines mutuelles,
Leur courage employé à leur dissension
Les fait serfs de métier, grands de profession.
Les nobles ont choqué à têtes contre têtes ;
Par eux les princes ont vers eux payé leurs dettes ;
Un chacun, étourdi, a porté au fourreau

^a moment de lucidité, éclaircie passagère.

De quoi être de soi et d'autrui le bourreau.
Et, de peur qu'en la paix, la féconde noblesse
De son nombre s'enflant ne refrène et ne blesse
La tyrannie un jour qu'ignorante elle suit,
Misérable support du joug qui la détruit,
Le Prince en son repas par louanges et blâmes
Met la gloire aux duels, en allume les âmes,
Peint sur le front d'autrui et n'établit pour soi
Du rude point d'honneur la pestiférée loi,
Réduisant d'un bon cœur la valeur prisonnière
À voir devant l'épée, et l'Enfer au derrière.

La vraie valeur défigurée

La bravoure se dégrade lorsqu'elle sert
la vanité meurtrière.

On appelle aujourd'hui n'avoir rien fait qui vaille
D'avoir percé premier l'épais d'une bataille,
D'avoir premier porté une enseigne au plus haut,
Et franchi devant tous la brèche par assaut,
Se jeter contre espoir dans la ville assiégée,
La sauver demi-prise, et rendre encouragée,
Fortifier, camper ou se loger parmi
Les gardes, les efforts d'un puissant ennemi ;
Employer, sans manquer de cœur ni de cervelle,
L'épée d'une main, de l'autre la truelle ;
Bien faire une retraite, ou d'un scadron battu^a
Rallier les défaits : cela n'est plus vertu.

L'honneur devenu meurtrier

L'honneur se pervertit quand il réclame
du sang au lieu de justice.

La voici pour ce temps : bien prendre une querelle
Pour un oiseau ou chien, ou garce ou maquerelle,
Au plaisir d'un valet, d'un bouffon gazouillant
Qui veut, dit-il, savoir si son maître est vaillant ;
Si un prince vous hait, s'il lui prend quelque envie

^a Forme attestée dans les éditions anciennes, conservée ici pour le nombre de pieds.

D'employer votre vie à perdre une autre vie,
 Pour payer tous les deux ; à cela nos mignons,^a
 Toutriens et transis, deviennent compagnons^b
 Des valets, des laquais ; quiconque porte épée
 L'espère voir au sang d'un grand prince trempée ;
 De cette loi sacrée ores ne sont exclus
 Le malade, l'enfant, le vieillard, le perclus ;^c
 On les monte, on les arme, on invente, on devine
 Quelques nouveaux outils à remplir Libithine¹³⁵ ;
 On y fend sa chemise, on y montre sa peau ;
 Dépouillé en coquin, on y meurt en bourreau :
 Car les perfections du duel sont de faire
 Un appel sans raison, un meurtre sans colère,
 Au jugement d'autrui, au rapport d'un menteur ;
 Somme, sans être juge, on est l'exécuteur.^d

Un vice fait vertu

Le vice mondain se fait passer pour
 grandeur chevaleresque.

Ainsi faisant vertu d'un exécration vice,
 Ainsi faisant métier de ce qui fut supplice
 Aux ennemis vaincus, sont, par les enragés,
 De leurs exploits sur eux les Diables soulagés.
 Folle race de ceux qui, pour quelque vaisselle,
 Vautrés l'échine en bas, fermes sur leur rondelle,^e
 Sans regrets, sans crier, sans tressauts apparents,
 Se faisaient égorger au profit des parents :
 Tout péril veut avoir la gloire pour salaire ;
 Tels périls amenaient l'infamie au contraire ;
 Entre les valeureux ces cœurs n'ont point de lieu ;
 Les anciens leur donnaient pour tutélaire dieu
 Non Mars, chef des vaillants ; le chef de cette peste
 Fut Saturne¹⁹⁰ le triste, infernal et funeste.

^a favoris de cour, jeunes courtisans attachés à un prince.

^b termes satiriques désignant des courtisans ridicules, affectés ou fanfarons.

^c infirme, paralysé ou très diminué.

^d en somme, bref.

^e petit bouclier rond.

Le pré au lieu du tribunal

Le duel remplace la loi par une scène
privée de vengeance.

On débat dans le pré les contrats, les cédules ;
Nos jeunes conseillers y descendent des mules ;
J'ai vu les trésoriers du duel se coiffer,
Quitter l'argent et l'or pour manier le fer ;
L'avocat débauché du barreau se dérobe,
Souille à bas le bourlet, la cornette et la robe :
Quel heur d'un grand malheur, si ce brutal excès^a
Parvenait à juger un jour tous nos procès !
Enfin, rien n'est exempt : les femmes en colère
Ôtent au faux honneur l'honneur de se défaire ;
Ces hommages, plutôt ces démons déguisés,^b
Ont mis l'épée au poing, les cotillons posés,
Trépigéné dans le pré avec bouche embavée,
Bras courbé, les yeux clos, et la jambe levée ;
L'une dessus la peur de l'autre s'avançant
Menace de frayer et crie en offensant.
Ne contez pas ces traits pour feinte ni pour songe,
L'histoire est du Poitou et de notre Xaintonge²³¹ ;
La Boutonne⁵⁰ a lavé le sang noble perdu,
Que ce sexe ignorant au fer a répandu.

Le martyr contre le duelliste

La mort pour la foi est opposée à la
mort vaine du duelliste.

Des triomphants martyrs la façon n'est pas telle :
Le premier champion de la haute querelle
Priaît pour ses meurtriers, et voyait en priant
Sa place au ciel ouvert, son Christ⁶⁷ l'y conviant.
Celui qui meurt pour soi, et en mourant machine^c
De tuer son tueur, voit sa double ruine :
Il voit sa place prête aux abîmes ouverts ;

^a bonheur, chance heureuse ; souvent employé par antiphrase.

^b femmes d'allure virile ; le mot est péjoratif.

^c médite, combine, cherche à accomplir.

Satan, grinçant les dents, le convie aux enfers.

Cent mille vies au jeu

Le jeu aristocratique de l'honneur
expose des vies innombrables.

Depuis que telles lois sur nous sont établies,
À ce jeu ont volé plus de cent mille vies :
La milice est perdue, et l'escrime en son lieu
Assaut le vrai honneur, escrimant contre Dieu.
Les quatre nations proches de notre porte
N'ont humé ce venin, au moins de telle sorte,
Voisins qui par leur ruse, au défaut de vertus,
Nous ont pipés, pillés, effrayés et battus.
Nous n'osons nous armer, les guerres nous flétrissent,
Chacun combat à part et tous en gros périssent.

Sous les bêtes étrangères

Les hommes vivent sous l'emprise
d'emblèmes étrangers et bestiaux.

Voilà l'état piteux de nos calamités,
La vengeance des Cieux justement irrités ;
En ce fâcheux état, France et Français, vous êtes
Nourris, entretenus par étrangères bêtes,
Bêtes de qui le but et le principal soin
Est de mettre à jamais au tyrannique poing
De la bête de Rome un sceptre qui commande
L'Europe, et encor plus que l'Europe n'est grande.

La pantoufle sur la couronne

La domination politique est figurée
comme humiliation de la couronne.

Aussi l'orgueil de Rome est à ce point levé
Que d'un prêtre tout roi, tout empereur bravé,
Est marchepied fangeux : on voit, sans qu'on s'étonne,
La pantoufle crotter les fleurs de la couronne ;
Entre tous les mortels, de Dieu la prévoyance
M'a du haut Ciel choisi, donné sa lieutenance :

^a assaille, attaque.

Je suis des nations juge, à vivre et mourir ;
Ma main fait qui lui plaît et sauver et périr ;
Ma langue, déclarant les édits de Fortune¹⁰²,
Donne aux cités la joie ou la plainte commune ;
Rien ne fleurit sans moi ; les milliers enfermés
De mes gladiateurs sont d'un mot consumés ;
Par mes arrêts j'épars, je détruis, je conserve
Tout pays, toute gent, je la rends libre ou serve ;
J'esclave les plus grands ; mon plaisir pour tous droits
Donne aux gueux la couronne et le bissac aux rois.^b

Le loup de ce siècle

Le siècle est accusé d'avoir choisi la
férocité pour maître.

Cet ancien loup romain n'en sut pas davantage ;
Mais le loup de ce siècle a bien autre langage :
Je dispense, dit-il, du droit contre le droit,
Celui que j'ai damné, quand le Ciel le voudrait,
Ne peut être sauvé ; j'autorise le vice,
Je fais le fait non fait, de justice injustice ;
Je sauve les damnés en un petit moment ;
J'en loge dans le ciel à coup un régiment ;
Je fais de boue un roi, je mets les rois aux fanges,
Je fais les saints, sous moi obéissent les anges ;
Je puis, cause première à tout cet univers,
Mettre l'Enfer au Ciel et le Ciel aux Enfers.

L'évangile empoisonné

La parole religieuse est corrompue
lorsqu'elle sert l'intérêt des puissants.

Voilà votre évangile, ô vermine espagnole,
Je dis votre évangile, engeance de Loyola¹⁴²,
Qui ne portez la paix sous le double manteau,
Mais qui empoisonnez l'homicide couteau.

^a peuple, nation.

^b besace, sac de mendiant porté en bandoulière.

^c d'un seul coup, tout d'un coup.

Faire paix avec Dieu

La vraie réconciliation commence par la
paix avec Dieu.

Or laissons là courir la pierre et le couteau
Qui nous frappe d'en haut ; voyons d'un œil nouveau
La cause et le bras qui justement les pousse ;
Foudroyés, regardons qui c'est qui se courrouce ;
Faisons paix avec Dieu pour la faire avec nous ;
Soyons doux à nous-mêmes, et le ciel sera doux ;
Ne tyrannisons point d'envie notre vie,
Lors nul n'exercera dessus nous tyrannie ;
Ôtons les vains soucis ; notre dernier souci
Soit de parler à Dieu en nous plaignant ainsi :

Prière pour l'Église

Le poète transforme l'accusation en
prière pour l'Église opprimée.

Tu vois, juste vengeur, les fléaux de ton Église,
Qui, par eux mise en cendre et en mesure mise,
A, contre tout espoir, son espérance en toi,
Pour son retranchement, le rempart de la foi.
Tes ennemis et nous sommes égaux en vice,
Si, juge, tu te sieds en ton lit de justice ;
Tu fais pourtant un choix d'enfants ou d'ennemis,
Et ce choix est celui que ta grâce y a mis.
Châtié en ta douceur, punis en ta furie
L'escapade aux agneaux, des loups la boucherie ;
Distingue pour les deux, comme tu l'as promis,
La verge à tes enfants, la barre aux ennemis.
Les premiers des chrétiens priaient aux cimetières :
Nous avons fait ouïr au tombeau nos prières,
Fait sonner aux tombeaux le nom de Dieu le fort,
Et annoncé la vie au logis de la mort.

^a t'assieds, prends place comme juge.

L'Église dans les fers

L'Église captive devient la figure
centrale de la souffrance fidèle.

Tel est en cet état le tableau de l'Église :
Elle a les fers aux pieds, sur les gênes assise,
À sa gorge la corde et le fer inhumain,
Un psautier dans la bouche et un luth en la main.
Soient tes yeux adoucis à guérir nos misères,
Ton oreille propice ouverte à nos prières,
Ton sein déboutonné à loger nos soupirs
Et ta main libérale à nos justes désirs.

Que le regard se ferme

Le regard humain s'arrête devant
l'horreur et s'en remet à Dieu.

Que ceux qui ont fermé les yeux à nos misères,
Que ceux qui n'ont point eu d'oreille à nos prières,
Trouvent tes yeux fermés à juger leurs misères ;
Ton oreille soit sourde en oyant leurs prières.^a
Ils ont pour un spectacle et pour jeu le martyr ;
Le méchant rit plus haut que le bon n'y soupire ;
Nos cris mortels n'y font qu'incommoder leurs ris,
Leurs ris de qui l'éclat ôte l'air à nos cris.

Frappe Babel

La prière finale appelle la chute de la
cité ennemie de Dieu.

Lève ton bras de fer, hâte tes pieds de laine ;
Venge ta patience en l'aigreur de la peine :
Frappe du ciel Babel³⁴ : les cornes de son front
Défigurent la terre et lui ôtent son rond.

^a entendant.

Livre II — Princes

Crever l'enflé Python

Le livre s'ouvre sur une volonté
d'arracher le monstre politique à
l'ombre.

Je veux, à coups de traits de la vive lumière,
Crever l'enflé Python¹⁷⁷ au creux de sa tanière ;
Je veux ouvrir au vent l'Averne³² vicieux,
Qui d'air empoisonné fasse noircir les cieux ;
Percer de ces infects les pestes et les rognés,^a
Ouvrir les fonds hideux, les horribles charognes
Des sépulcres blanchis : ceux qui verront ceci,
En bouchant les naseaux, fronceront le sourcil.
Vous qui avez donné ce sujet à ma plume,
Vous-mêmes qui avez porté sur mon enclume
Ce foudre rougissant, acéré de fureur,
Lisez-le : vous aurez horreur de votre horreur !
Non pas que j'aie espoir qu'une pudique honte
Vos pâles fronts de chiens par vergogne surmonte ;^b
La honte se perdit, votre cœur fut taché
De la pâle impudence, en aimant le péché.
Car vous donnez tel lustre à vos noires ordures
Qu'en fascinant vos yeux elles vous semblent pures.
J'en ai rougi pour vous, quand l'acier de mes vers
Burinait votre histoire aux yeux de l'univers :
Sujet, style inconnu, combien de fois fermée
Ai-je à la Vérité la lumière allumée ?
Vérité de laquelle et l'honneur et le droit,
Connu, loué de tous, meurt de faim et de froid ;
Vérité qui, ayant son trône sur les nues,
N'a couvert que le ciel et traîne par les rues.
Lâche jusques ici, je n'avais entrepris
D'attaquer les grandeurs, craignant d'être surpris
Sur l'ambiguïté d'une glose étrangère,^c

^a gales, infections de peau ; le mot prolonge l'image d'un monde malade.

^b honte, pudeur morale.

^c interprétation, commentaire parfois soupçonneux ou malveillant.

Ou de peur d'encourir, d'une cause légère,
Le courroux très pesant des princes irrités.
Celui-là se repent qui dit leurs vérités !
Celui qui en dit bien trahit sa conscience.
Ainsi, en mesurant leur âme à leur puissance,
Aimant mieux leur état que ma vie à l'envers,
Je n'avais jamais fait babiller à mes vers
Que les folles ardeurs d'une prompte jeunesse ;
Hardi, d'un nouveau cœur, maintenant je m'adresse
À ce géant morgueur, par qui chacun trompé
Souffre à ses pieds languir tout le monde usurpé.
Le fardeau, l'entreprise, est rude pour m'abattre,
Mais le doigt du grand Dieu me pousse à le combattre.
Je vois ce que je veux, et non ce que je puis ;
Je vois mon entreprise, et non ce que je suis.
Prête-moi, Vérité, ta pastorale fronde,
Que j'enfonce dedans la pierre la plus ronde
Que je pourrai choisir, et que ce caillou rond
Du vice-Goliath¹⁰⁹ s'enchâsse dans le front.
L'ennemi mourra donc, puisque la peur est morte.
Le temps a crû le mal ; je viens en cette sorte,
Croissant avec le temps de style, de fureur,
D'âge, de volonté, d'entreprise et de cœur.
Et d'autant que le monde est raide en sa malice,
Je deviens raide aussi pour guerroyer le vice.
Çà, mes vers bien-aimés, ne soyez plus de ceux
Qui, les mains dans le sein, tracassent, paresseux,
Les stériles discours dont la vaine mémoire
Se noie dans l'oubli, en ne pensant que boire.
Si quelqu'un me reprend que mes vers échauffés
Ne sont rien que de meurtre et de sang étouffés,

Les vocables de l'horreur

La langue des tyrans maquille les
crimes sous des noms adoucis.

Qu'on n'y lit que fureur, que massacre, que rage,

^a arrogant, hautain, qui regarde les autres avec mépris.

Qu'horreur, malheur, poison, trahison et carnage,
 Je lui réponds : Ami, ces mots que tu reprends
 Sont les vocables d'art de ce que j'entreprinds ;^a
 Les flatteurs de l'Amour ne chantent que leurs vices,
 Que vocables choisis à prendre les délices,
 Que miel, que ris, que jeux, amours et passe-temps,
 Une heureuse folie à consommer son temps.
 Quand j'étais fol heureux, si cet heur est folie,^b
 De rire ayant sur soi sa maison démolie ;
 Si c'est heur d'appliquer son fol entendement
 Au doux, laissant l'utile être sans sentiment,
 Lépreux de la cervelle, et rire des misères
 Qui accablent le col du pays et des frères,
 Je fleurissais comme eux de ces mêmes propos,
 Quand par l'oisiveté je perdais le repos.
 Ce siècle, autre en ses mœurs, demande un autre style.
 Cueillons des fruits amers desquels il est fertile.
 Non, il n'est plus permis sa veine déguiser ;
 La main peut s'endormir, non l'âme reposer,
 Et voir en même temps notre mère hardie,
 Sur ses côtés jouer si dure tragédie,
 Proche à sa catastrophe, où tant d'actes passés
 Me font frapper des mains et dire : « C'est assez ! »
 Mais où se trouvera qui, à langue déclose,^c
 Qui, à fer émoulu, à front découvert, ose
 Venir aux mains, toucher, faire sentir aux grands
 Combien ils sont petits et faibles et sanglants !
 Des ordures des grands le poète se rend sale
 Quand il peint en César un ord Sardanapale^{186, d},
 Quand un traître Sinon²⁰² pour sage est estimé,
 Déguisant un Néron en Trajan bien-aimé ;
 Quand d'eux une Thais²⁰⁹ une Lucrece²⁰⁹ est dite,
 Quand ils nomment Achille^t un infâme Thersite^t ;

^a mots techniques, vocabulaire propre au sujet traité.

^b bonheur, chance favorable.

^c la langue déliée, parlant ouvertement.

^d sale, vil, moralement répugnant.

Quand, par un fat savoir, ils ont tant combattu
Que, soudoyés du vice, ils chassent la vertu.
Ceux de qui les esprits sont enrichis de grâces
De l'Esprit éternel, qui ont à pleines tasses
Bu du nectar des cieux, ainsi que le vaisseau
D'un bois qui en poison change la plus douce eau,
Ces vaisseaux venimeux de ces liqueurs si belles
Font l'aconite noir et les poisons mortelles.^b

Flatteurs, je vous en veux

Le poète désigne directement les flatteurs, complices de la puissance.

Flatteurs, je vous en veux ; je commence par vous
À déployer les traits de mon juste courroux :
Serpents qui, retirés de mortelles froidures,
Tirés de pauvreté, élevés des ordures
Dans le sein des plus grands, ne sentez leur chaleur
Plus tôt que vous piquez de venin sans douleur
Celui qui vous nourrit, celui qui vous appuie.
Vipéreaux, vous tuez qui vous donne la vie.
Princes, ne prêtez pas le côté aux flatteurs :
Ils entrent finement, ils sont subtils questeurs,^c
Ils ne prennent aucun que celui qui se donne ;
À peine de leurs lacs vois-je sauver personne ;^d
Même en les fuyant nous en sommes déçus,
Et, bien que repoussés, souvent ils sont reçus.
Mais en ce temps infect tant vaut la menterie,
Et tant a pris de pied l'énorme flatterie,
Que le flatteur, sans plus, est tenu pour ami.
C'est crime envers les grands que flatter à demi.

^a vain, sottement prétentieux.

^b plante toxique ; d'Aubigné l'emploie comme image du bien changé en poison.

^c chercheurs intéressés, gens qui savent soutirer et capter.

^d lacets, pièges, filets.

La prédication elle-même peut devenir
flatterie quand elle sert les princes.

Et qui sont les flatteurs ? Ceux qui portent les titres
De conseillers d'État ; ce ne sont plus bélistres,
Gnaton¹⁰⁸ du temps passé ; en chaire les flatteurs
Portent le front, la grâce et le nom de prêcheurs.
Le peuple ensorcelé, dans la chaire émerveille
Ceux qui, au temps passé, chuchotaient à l'oreille ;
Si que, par fard nouveau, vrais prévaricateurs,^a
Ils blâment les péchés desquels ils sont auteurs,
Coulent le moucheron, et ont appris à rendre^b
La louange cachée à l'ombre du reprendre.
D'une feinte rigueur, d'un courroux simulé,
Ils donnent pointe d'aigreur au los emmiellé.^c
De tels coups son enfant la folle mère touche
De la cuisse de la main et les yeux de la bouche.
Un prêcheur mercenaire, hypocrite effronté,
De qui Satan avait le savoir acheté,
A-t-il pas tant cherché fleurs et couleurs nouvelles,
Qu'il habille en martyr le bourreau des fidèles ?
Il nomme bel exemple une tragique horreur,
Le massacre justice, un zèle la fureur ;
Il plaint un roi sanglant, surtout il le veut plaindre
Qu'il ne pût, en vivant, assez d'âmes éteindre ;
Il fait vaillant celui qui n'a vu les hasards,
Studieux l'ennemi des lettres et des arts,
Chaste le malheureux, au nom duquel je tremble,
S'il lui faut reprocher les deux amours ensemble ;

La Vérité comme une flamme

La vérité est une lumière violente qui
brûle les masques du pouvoir.

Et fidèle et clément il a chanté le roi

^a de sorte que.

^b allusion évangélique : filtrer le moucheron, c'est affecter un scrupule minuscule en laissant passer le pire.

^c louange.

Qui, pour tuer les siens, tua sa propre foi.
Voilà comment le diable est fait par eux un ange,
Au chancre et au chanté vergogneuse louange.
Nos princes sont loués, loués et vicieux ;
L'écume de leur pus leur monte jusqu'aux yeux,
Plutôt qu'ils n'ont du mal quelque voix véritable ;
Moins vaut l'utile vrai que le faux agréable.
Sur la langue d'aucun à présent n'est porté
Cet épineux fardeau qu'on nomme Vérité.
Pourtant suis-je ébahi comment il se peut faire
Que de vices si grands on puisse encore extraire
Quelque goût pour louer, si ce n'est à l'instant
Qu'un roi devient infect, un flatteur quant et quant
Croît, à l'envi du mal, une orde menterie.^b
Voilà comment de nous la Vérité bannie,
Meurtrie et déchirée, est aux prisons, aux fers ;
On égare ses pas parmi les lieux déserts.
Si quelquefois un fol, ou tel au gré du monde,
La veut porter en cour, la vanité abonde
De moyens familiers pour la chasser dehors ;
La pauvrete soutient mille plaies au corps,
L'injure, le dédain, sa robe déchirée,
Est des pauvres bannis et des saints révéree.
Je l'ai prise aux déserts, et, la trouvant au bord
Des îles des bannis, j'y ai trouvé la mort.
La voici par la main ; elle est marquée en sorte
Qu'elle porte un couteau pour celui qui la porte.
Que je sois ta victime, ô céleste beauté,
Blanche fille du ciel, flambeau d'Éternité ;
Nul bon œil ne la voit qui, transi, ne se pâme ;
Dans cette pâmoison s'élève au ciel toute âme.
L'enthousiasme apprend à mieux connaître et voir ;
De bien voir le désir, du désir vient l'espoir,

^a en même temps, aussitôt.

^b sale, ignoble.

Perdre le vent d'une vie

La vie court à sa perte lorsqu'elle se
disperse en vanité.

De l'espoir le dessein et du dessein les peines,
Et la fin met à bien les peines incertaines.
Mais n'est-il question de perdre que le vent
D'un vivre malheureux qui nous fâche souvent,
Pour contenter l'esprit, rendre l'âme délivre^a
Des bourreaux, des menteurs, qui se perdent pour vivre ?
Dois-je pour mes bâtards tuer les miens, afin
De fuir de ma vie une honorable fin ?
Parricides enfants, poursuivez ma misère,
L'honorable malheur ou l'heur de votre père ;
Mourons, et en mourant laissons languir tous ceux
Qui, en flattant nos rois, achètent, malheureux,
Les plaisirs de vingt ans d'une éternelle peine.
Qu'ils assiégent ardents une oreille incertaine,
Qu'ils chassent haletants ; leur curée et leur part
Seront dire, promettre, et un double regard.
Ces lâches serfs seront, au milieu des carnages
Et des meurtres sanglants, troublés en leurs courages ;
Les œuvres de leurs mains, quoiqu'ils soient impiteux,
Feront dresser d'horreur et tomber leurs cheveux,
Transis en leurs plaisirs. Ô que la plaie est forte
Qui même empuantit le pourri qui la porte !

Farces et jeux des tyrans

Les divertissements princiers révèlent
la frivolité cruelle des tyrans.

Cependant, au milieu des massacres sanglants,
Exercices et jeux aux déloyaux tyrans,
Quand le peuple gémit sous le faix tyrannique,
Quand ce siècle n'est rien qu'une histoire tragique,
Ce sont farces et jeux toutes leurs actions ;
Un ris sardonien peint leurs affections.^b

^a délivrée, libérée.

^b rire amer, cruel, presque convulsif.

Bizarres habits et cœurs, les plaisants se déguisent,
 Enfarinés, noircis, et ces bateleurs disent :
 « Déchaussons le cothurne, et rions, car il faut
 Jeter ce sang tout frais hors de notre échafaud.
 En prodiguant dessus mille fleurs épanchées,
 Pour cacher notre meurtre à l'ombre des jonchées. »
 Mais ces fleurs sécheront, et le sang recelé
 Sera puant au nez, non aux yeux révélé.
 Les délices des grands s'envolent en fumée,
 Et leurs forfaits marqués teignent leur renommée.
 Ainsi, lâches flatteurs, âmes qui vous ployez
 En tant de vents, de voix, que siffler vous oyez ;
 Ô ployables esprits ! ô consciences molles,
 Téméraires jouets du vent et des paroles !
 Votre sang n'est point sang, vos cœurs ne sont point cœurs ;
 Même il n'y a point d'âme en l'âme des flatteurs.
 Car leur sang ne court pas, duquel la vive source
 Ne branle pas pour soi, de soi ne prend sa course ;
 Et ces cœurs, non vrais cœurs, ces désirs, non désirs,
 Ont au plaisir d'autrui l'aboi de leurs plaisirs.
 Vous êtes fils de serfs, et vos têtes tondues
 Vous font ressouvenir de vos mères vendues.
 Mais quelle âme auriez-vous ? Ce cinquième élément
 Meut de soi, meut autrui, source du mouvement ;
 Et votre âme, flatteurs, serve de votre oreille
 Et de votre œil, vous meut d'inconstance pareille
 Que le caméléon : ainsi faut-il souvent
 Que ces caméléons ne vivent que de vent.
 Mais ce trop sot métier n'est que la théorie
 De l'autre qui apporte après soi la pratique ;
 Un nouveau changement, un office nouveau,
 D'un flatteur idiot fait un fin maquereau.

^a herbes, fleurs ou feuillages répandus sur le sol pour le couvrir.

^b entendez.

^c vous souvenir de nouveau, vous rappeler.

Nos anciens, amateurs de la franche justice,
Avaient de fâcheux noms nommé l'horrible vice :
Ils appelaient brigand ce qu'on dit entre nous
Homme qui s'accommode, et ce nom est plus doux ;
Ils tenaient pour larron un qui fait son ménage,^a
Pour poltron un finet qui prend son avantage ;^b
Ils nommaient trahison ce qui est un bon tour ;
Ils appelaient putain une femme d'amour ;
Ils nommaient maquereau un subtil personnage
Qui sait solliciter et porter un message.
Ce mot maquerellage est changé en poulets.^c
Nous faisons faire aux grands ce qu'eux à leurs valets ;
Nous honorons celui qui entre eux fut infâme ;
Nul esprit n'est esprit, nulle âme n'est belle âme,
Au période infect de ce siècle tortu,^d
Qui à ce point ne fait tourner toute vertu.
On cherche donc une âme et tranquille et modeste,
Pour sourdement cacher cette mourante peste ;
On cherche un esprit vif, subtil, malicieux,
Pour ouvrir les moyens et dénouer les nœuds.
La longue expérience assez n'y est experte ;
Là souvent se profane une langue diserte ;
L'éloquence, le luth et les vers les plus beaux,
Tout ce qui louait Dieu, aux mains des maquereaux
Change un psaume en chanson, si bien qu'il n'y a chose
Sacrée à la vertu que le vice n'expose.
Où le désir brûlant, où la prompte fureur,
Où le traître plaisir fait errer notre cœur,
Et quelque feu soudain promptement nous transporte
Dans le seuil des péchés, trompés en toute sorte,

^a fait ses affaires, arrange ses intérêts.

^b rusé, malin, adroit par calcul.

^c billets galants ou messages amoureux ; ici, euphémisme mondain du vice.

^d moment, époque ; le mot est ici employé au masculin.

Le maquereau est seul qui pêche froidement,
Qui, toujours bourrelé de honte et de tourment,^a
Vilainement forcé, pas après pas s'avance,
Retiré des chaînons de quelque conscience.
Le vilain, tout tremblant, craintif et renfrogné,
Même montre en péchant le nom de son péché.
Tout vice tire à soi quelque prix ; au contraire,
Ce vice qui ne sent rien que la gibecière,^b
Le coquin, le bissac, a pour le dernier prix,
Par les veilles du corps et celle des esprits,^c
La ruine des deux. Le ciel pur, de sa place,
Ne voit rien ici-bas qui trouble tant sa face ;
Rien ne noircit si tôt le ciel serein et beau
Que l'haleine et que l'œil d'un transi maquereau.^d
Il est permis aux grands, pourvu que l'un ne fasse
De l'autre le métier et ne change de place,
D'avoir renards, chevaux et singes et fourmis,
Serviteurs éprouvés et fidèles amis.
Mais le malheur advient que la sage finesse
Des renards, des chevaux la nécessaire adresse,
La vitesse, la force et le cœur aux dangers,
Le travail des fourmis, utiles ménagers,
S'emploie aux vents, aux coups ; ils se plaisent d'y être,^e
Tandis le singe prend à la gorge son maître,
Le fait haïr, s'il peut, à nos princes mignons,
Qui ont beaucoup du singe et fort peu des lions.
Qu'advient-il de cela ? Le bouffon vous amuse,
Un renard ennemi vous fait cuire sa ruse ;
On a pour économe un plaisant animal,
Et le prince combat sur un singe à cheval.

^a tourmenté comme par un bourreau intérieur.

^b sac, bourse ; image d'une cupidité basse.

^c privations de sommeil, fatigues prolongées.

^d tremblant, glacé de peur ou de honte.

^e aux caprices du hasard et aux violences du pouvoir.

Dirai-je dit des lions ? Les élevés courages
De nos rois abaissaient et leur force et leurs rages,
Doctes à s'en servir ; les sens efféminés
De ceux-ci n'aiment pas les fronts déterminés,
Tremblent de leurs lions ; car leur vertu étonne
De nos coupables rois l'âme basse et poltronne.
L'esprit qui s'employait jadis à commander
S'emploie, dégénéré, à tout appréhender.^a
Pourtant ce roi, songeant que les griffes meurtrières
De ses lions avaient crocheté leurs tanières
Pour le déchirer vif, prévoyant à ces maux,
Fit bien mal à propos tuer ces animaux.
Il laissa le vrai sens, s'attachant au mensonge.
Un bon Joseph¹²⁶ eût pris autrement un tel songe,
Et eût dit : « Les lions superbes, indomptés,
Que tu dois redouter, sont princes irrités,
Qui briseront tes reins et tes faibles barrières,
Pour n'être pas tournés aux proies étrangères.
Apprends, Roi, qu'on nourrit de bien divers moyens
Les lions de l'Afrique ou de Lyon les chiens.
De ces chiens de Lyon tu ne crains le courage,
Quand tu changes des rois et l'habit et l'usage,
Quand tu blesses des tiens les cœurs à millions ;
Mais tu tournes ta robe aux yeux de tes lions,
Quand le royal manteau se change en une aumusse,^b
Et la couronne au froc d'un vilain pique-puce. »^c
Les rois aux chiens flatteurs donnent le premier lieu,
Et, de cette canaille endormis au milieu,
Chassent les chiens de garde ; en nourrissant le vice,
S'assigent de trompeurs ; l'étrangère malice
Jette par quelque trou sa richesse et ses os,

^a craindre, redouter.

^b fourrure ou vêtement ecclésiastique ; signe d'un pouvoir royal qui se travestit en clerc.

^c froc : habit de moine ; pique-puce : terme injurieux et burlesque pour désigner un religieux misérable ou ridicule.

Pour nourrir aux muets le dangereux repos.

Le prince démasqué

Le prince est dépouillé de ses apparences et jugé dans sa vérité.

On voit sous tels valets, ou plutôt sous tels maîtres,
Du corps traître les yeux et les oreilles traîtres :
Car les plus grands, qui sont des princes le conseil,
Sont des princes le cœur, le sens, l'oreille et l'œil.
Si ton cœur est méchant, ta cervelle insensée,
Si l'ouïr et le voir trahissent ta pensée,^a
Qu'un précipice bas paraisse un lieu bien sûr,
Qu'une amère poison^b te soit une douceur,
Le scorpion un œuf, où auras-tu puissance
De fuir les dangers et garder l'assurance ?
Si quelque prince un jour, justement curieux
D'ouïr de son oreille et de voir de ses yeux
Ses péchés sans nul fard, déguisant son visage
Et son habit, voulait faire quelque voyage ;
Savoir du laboureur, du rançonné marchand,
Si son prince n'est pas exacteur et méchant ;
Savoir de quel renom s'élève sa prouesse,
S'il est le roi des cœurs comme de la noblesse ;
Qu'il passe plus avant, et, pour se décharger
Du vouloir de connaître, aille voir l'étranger,
Où, ainsi qu'autrefois ce très grand Alexandre¹⁴,
Ce sage Germanic¹⁴ prirent plaisir d'entendre,
Espions de leurs camps, sous habits empruntés,
Dans l'obscur de la nuit, leurs claires vérités ;
Déguisés, ils rouaient les tentes des armées^c
Pour, sans déguisements, goûter leurs renommées.
Le prince, défardé du lustre de son vent,
Trouvera tant de honte et d'ire en se trouvant

^a L'ouïe, la faculté d'entendre.

^b Poison est ici féminin. Forme attestée dans les éditions anciennes, conservée ici pour le nombre de pieds.

^c parcouraient, faisaient le tour.

Tyran, lâche, ignorant, indigne de louange
Du tiers état, au noble et en pays étrange,
Que, s'il veut être heureux, à son heur avisé,
À jamais il voudra demeurer déguisé.
Mais, étant en sa cour, des maquereaux la troupe
Lui fait humer le vice en l'obscur d'une coupe.
Les monts les plus hautains, qui de rochers hideux
Fendent l'air et la nue et voisinent les cieux,
Sont tous couverts de neige, et leurs cimes cornues
Des malices de l'air, des excréments des nues,
Portent le froid chapeau ; leurs chefs tous fiers et hauts
Sont braves et fâcheux, et stériles et beaux.
Leur cœur et leur milieu, on oit bruire des rages
Des tigres, des lions et des bêtes sauvages,
Et, de leurs pieds hideux aux rochers crevassés,
Sifflent les tortillons des aspics enlacés.
Ainsi les chefs des grands sont faits par les malices
Stériles, sans raison, couverts d'ire et de vices,
Superbes, sans esprit, et leurs seins et leurs cœurs
Sont tigres impuissants, rugissant de fureurs.
En leurs faux estomacs sont les noires tanières,
Dans ce creux les désirs, comme des bêtes fières ;
Désirs, dis-je, sanglants, grondent en dévorant
Ce que l'esprit volage a ravi en courant.
Leurs pas sont venimeux, et leur puissance impure
N'a soutien que le fer, que poison et qu'injure.
Dieu veut punir les siens quand il lève sur eux,
Comme sur des méchants, les princes vicieux,
Chefs de ses membres chers ; par remède on assure
Ce qui vient de dehors, la plaie extérieure ;
Mais, si la noble part loge un pus enfermé,
C'est ce qui rend le cœur et mort et consumé ;
Même si le mal est en haut, car la cervelle
À sa condition tous les membres appelle.
Princes, que Dieu choisit pour, au milieu des feux,

Du service d'Égypte et du joug odieux

La hauteur des péchés

Les crimes des puissants montent
jusqu'au ciel et appellent jugement.

Retirer ses troupeaux, beaux piliers de son temple,
Vous êtes de ce temple et la gloire et l'exemple !
Tant d'yeux sont sur vos pieds, et les âmes de tous
Tirent tant de plaisirs ou de plaintes de vous !
Vos péchés sont doublés et vos malheurs s'accroissent ;
D'un lieu plus élevé plus hautains ils paraissent.
Ha ! que de sang se perd pour piteux paiement
De ce que vous péchez ! Qu'il vole de tourment
Du haut de vos coupeaux ! Que de vos cimes hautes
Dessus le peuple bas roulent d'amères fautes !
C'est pourquoi les sueurs et les labeurs en vain,
Sans force et sans conseil, délaissent votre main :
Vous êtes courageux, que sert votre courage ?
Car Dieu ne bénit point en vos mains son ouvrage ;
En vain, tout contristés, vous levez vers les cieux
Vos yeux, car ce ne sont que d'impudiques yeux !
Cette langue qui prie a parlé des ordures ;
Les mains que vous joignez, ce sont des mains impures.
Dieu tout vrai n'aime point tant de feintes douleurs ;
Il veut être fléchi par pleurs, mais autres pleurs ;
Il éprouve par feu, mais veut l'âme enflammée
D'un brasier pur et net et d'un feu sans fumée.
Ce luth qui touche un psaume à un métier nouveau,
Il ne plaît pas à Dieu, car il est maquereau ;
Ces lèvres qui en vain marmottent vos requêtes,^b
Vous les avez ternies en baisers déshonnêtes,
Et ces genoux ployés dessus des lits vilains,
Profanes, ont ployé parmi ceux des putains.
Si, depuis quelque temps, vos rimeurs hypocrites,
Déguisés, ont changé tant de phrases écrites

^a sommets, hauteurs.

^b murmurent confusément, récitent sans vraie ferveur.

Aux profanes amours, et de mêmes couleurs
Dont ils servaient Satan, infâmes bateleurs,
Ils colorent encor leurs pompeuses prières
De fleurs des vieux païens et fables mensongères.
Ces écoliers d'erreur n'ont pas le style appris
Que l'Esprit de lumière apprend à nos esprits,
De quelle oreille Dieu prend les phrases flatteuses
Desquelles ces pipeurs fléchissaient leurs maîtresses.
Corbeaux enfarinés, les colombes font choix
De vous, non à la plume, ains au son de la voix ;
En vain vous déployez harangue sur harangue,
Si vous ne prononcez de Canaan⁵⁶ la langue ;
En vain vous commandez, et restez ébahis
Que, désobéissants, vous n'êtes obéis.

Quand le corps du royaume est malade

Le désordre politique est lu comme
maladie du corps entier.

Car Dieu vous fait sentir sous vous, par plusieurs têtes,
En leur rébellion, que rebelles vous êtes ;
Vous secouez le joug du puissant Roi des rois !
Vous méprisez sa loi, on méprise vos lois !
Or, si mon sein, rempli de crève-cœur extrême^a
Des taches de nos grands, a tourné sur eux-mêmes
L'œil de la Vérité ; s'ils sont piqués, repris,
Par le juste fouet de mes aigres écrits,
Ne tirez pas de là, ô tyrans, vos louanges,
Car vous leur donnez lustre, et pour vous ils sont anges ;
Entre vos noirs péchés n'y a conformité :
Hommes, ils n'ont failli que par infirmité,
Et vous, comme jadis les bâtards de la terre,
Blessez le Saint-Esprit et à Dieu faites guerre.
Rois, que le vice noir asservit sous ses lois,
Esclaves de péché, forçaires, non pas rois,^c

^a mais, mais plutôt.

^b douleur très vive, affliction qui serre le cœur.

^c condamnés aux travaux forcés ; ici esclaves de leurs passions.

De vos affections, quelle fureur dépite
 Vous corrompt, vous émeut, vous pousse et vous agite
 À tremper dans le sang vos sceptres odieux,
 Vicieux commencer, achever vicieux
 Le règne insupportable et rempli de misères
 Dont le peuple poursuit la fin par ses prières ?
 Le peuple étant le corps et les membres du roi,
 Le roi est chef du peuple ; et c'est aussi pourquoi
 La tête est frénétique et pleine de manie
 Qui ne garde son sang pour conserver sa vie ;
 Et le chef n'est plus chef quand il prend ses ébats
 À couper de son corps les jambes et les bras.
 Mais ne vaut-il pas mieux, comme les traîtres disent,
 Lorsque les accidents les remèdes maîtrisent,
 Quand la plaie noircit et sans mesure croît,
 Quand premier à nos yeux la gangrène paraît,
 Ne vaut-il pas bien mieux d'un membre se défaire
 Qu'envoyer lâchement tout le corps au suaire ?
 Tel aphorisme est bon alors qu'il faut curer^a
 Le membre qui se peut, sans la mort, séparer,
 Mais non lorsque l'amas de tant de maladies
 Tient la masse du sang ou les nobles parties,
 Que le cerveau se purge et sente que de soi
 Coule du mal au corps, duquel il est le roi.

Du roi au tyran

D'Aubigné trace la frontière entre
 autorité légitime et tyrannie.

Ce roi donc n'est plus roi, mais monstrueuse bête,
 Qui au haut de son corps ne fait devoir de tête :
 La ruine et l'amour sont les marques à quoi
 On peut connaître à l'œil le tyran et le roi :
 L'un débrise les murs et les lois de ses villes,^b
 Et l'autre à conquérir met les armes civiles ;
 L'un cruel, l'autre doux, gouvernent leurs sujets

^a soigner, traiter médicalement.

^b brise, renverse, met en pièces.

En valets par la guerre, en enfants par la paix ;
L'un veut être haï, pourvu qu'il donne crainte ;
L'autre se fait aimer, et veut la peur éteinte ;
Le bon chasse les loups, l'autre est loup du troupeau ;
Le roi veut la toison, l'autre cherche la peau ;
Le roi fait que la voix du peuple le bénie,
Mais le peuple en ses vœux maudit la tyrannie.
Voici quels dons du ciel, quels trésors, quels moyens,
Requèrent en leurs rois les plus sages païens.^a

Portrait du vrai roi

Le vrai roi protège, règle et sert avant
de dominer.

Voici quel est un roi de qui le règne dure,
Qui établit sur soi pour reine la nature,
Qui craint Dieu, qui émeut pour l'affligé son cœur,
Entreprenant, prudent, hardi exécuter,
Craintif en prospérant, dans le péril sans crainte,
Au conseil sans chaleur, la parole sans feinte ;
Imprenable au flatteur, gardant l'ami ancien,
Chiche de l'or public, très libéral du sien ;^b
Seigneur de ses sujets, aux amis secourable,
Terrible à ses haineux, mais à nul méprisable ;
Familiier, non commun, aux domestiques doux ;
Effroyable aux méchants, équitable envers tous ;
Faisant que l'humble espère et que l'orgueilleux tremble,
Portant au front l'amour et la peur tout ensemble,
Pour se voir des plus hauts et plus subtils esprits
Sans haine redouté, bien aimé sans mépris ;
Qui ait le cœur dompté, que sa main blanche et pure
Soit nette de l'autrui, sa langue de l'injure ;
Son esprit à bien faire employé ses plaisirs ;
Qu'il arrête son œil de semer des désirs.
Débiteur aux vertueux, persécuteur du vice,
Juste dans sa pitié, clément en sa justice.

^a requièrent, exigèrent, demandèrent.

^b économe, avare de ce qui appartient au public.

Par ce chemin l'on peut, régnañt en ce bas lieu,
 Être dieu secondaire, ou image de Dieu.
 Ça été, c'est encor une dispute antique,^a
 Lequel, du roi méchant ou du conseil inique,
 Est le plus supportable. Hé ! nous n'avons de quoi
 Choisir un faux conseil ni un inique roi !
 De ruiner la France au conseil on décide ;
 Le Français en est hors, l'Espagnol y préside ;
 On foule l'orphelin, le pauvre y est vendu ;
 Point n'y est le tourment de la veuve entendu ;
 D'un cerveau féminin l'ambitieuse envie
 Leur sert là de principe, et de tous est suivie ;
 Là un prêtre apostat, prévoyant et rusé,
 Veut, en ployant à tous, de tous être excusé ;
 L'autre, pensionnaire et valet d'une femme,
 Emploie son esprit à engager son âme ;
 L'autre fait le royal, et, flattant les deux parts,
 Veut trahir tes Bourbons et tromper les Guisards.^b
 Un charlatan de cour y vend son beau langage,
 Un bourreau froid, sans ire, y conseille un carnage ;
 Un boiteux étranger y bâtit son trésor,
 Un autre faux Français troque son âme à l'or ;

Le marché des traîtres

La trahison est décrite comme commerce, achat et vente des consciences.

L'autre, pour conserver le profitable vice,
 Ne promet que justice et ne rend qu'injustice.
 Les princes là-dessus achètent finement
 Ces traîtres, et sur eux posent leur fondement.
 On traite des moyens et des ruses nouvelles
 Pour sucer et le sang et les chiches moelles^c
 Au peuple ruiné ; on fraude de son bien^d

^a cela a été.

^b partisans des Guise, grande maison catholique ennemie des protestants.

^c moelles pauvres, maigres ; image d'un peuple déjà épuisé.

^d on le dépouille par fraude de ce qui lui appartient.

Un Français naturel pour un Italien.
On traite des moyens pour mutiner les villes,
Pour nourrir les flambeaux de nos guerres civiles,
Et le siège établi pour conserver le roi
Ouvre au peuple un moyen pour lui donner la loi.
Et c'est pourquoi l'on a, pour cette comédie,
Un âne italien, un oiseau d'Arcadie,^a
Ignorant et cruel, et qui, pour en avoir,
Sait bien ne toucher rien, n'ouïr rien, ne rien voir.^b
C'est pourquoi vous voyez sur la borne de France
Passer à grands trésors cette chiche substance
Qu'on a tirée du peuple au milieu de ses pleurs.
Français, qui entretiens et gardes tes voleurs,
Tu sens bien ces douleurs ; mais ton esprit n'excède
Le sentiment du mal pour trouver le remède.
Le conseil de ton roi est un bois arrangé
De familiers brigands, où tu es égorgé.
Encor ce cardinal, au Français redoutable,
Qui s'est lié les poings pour être misérable,
Te fait prendre le fer pour garder tes bourreaux,
Inventeurs de tes maux journallement nouveaux.
Au conseil de ton roi, ces points encore on pense :
De te tromper toujours d'une vaine espérance ;
On machine le meurtre et le poison de ceux^c
Qui voudraient bien chasser les loups ingénieux ;
On traite des moyens de donner récompense
Aux maquereaux des rois, et, avant la sentence,
On confisque le bien au riche, de qui l'or
Sert en même façon de membre et de castor.
On reconnaît encor les bourreaux homicides,
Les verges des tyrans aux dépens des subsides ;
Sans honte, sans repos, les serfs plus abaissés,
Humbles pour dominer, se trouvent avancés

^a formule satirique : personnage léger, décoratif ou sot, tiré d'un imaginaire pastoral.

^b n'entendre.

^c prépare, trame, combine.

Les soldats aux portes du conseil

La force militaire envahit le conseil et
fait taire la prudence.

À servir, adorer : une autre bande encore,
C'est le conseil sacré qui la France dévore.
Ce conseil est mêlé de putains et garçons,
Qui, doublant et triplant en nouvelles façons
Leur plaisir abruti au faix de leurs ordures,^a
Jettent sur tout conseil leurs sentences impures.
Tous veillent pour nourrir cet infâme trafic,
Cependant que ceux-là qui, pour le bien public,
Veillent à l'équité, défendent la justice,
Établissent tes lois, conservent la police,
Pour n'être de malheurs coupables artisans,
Et pour n'avoir vendu leur âme aux courtisans,
Sont punis à la Cour, et leur dure sentence
Sent le poids inégal d'une injuste balance.
Ceux-là qui, dépendant leurs vies en renom,^b
Ont prodigué leurs os aux rages du canon,
Lorsque ces pauvres fols, ébranchés de leurs membres,
Attendent le conseil et les princes aux chambres,
Sont repoussés arrière, et un bouffon bravant
Blessera le blessé pour se pousser devant.

Les princes aux plaisirs

Les plaisirs de cour révèlent la mollesse
et l'oubli du devoir.

Pour ceux-là n'y a point de finance en nos comptes,
Mais bien les hoquets, les opprobres, les hontes,^c
Et, au lieu de l'espoir d'être plus renommés,
Ils donnent passe-temps aux muguets parfumés.^d
Nos princes ignorants bouchent leurs tristes vues,
Courant à leurs plaisirs, éhontés, par les rues,
Tous ennuyés d'ouïr tant de fâcheuses voix,

^a fardeau, charge pesante.

^b exposant, risquant leur vie.

^c rebuffades, humiliations, paroles de mépris.

^d jeunes élégants de cour, raffinés et parfumés.

De voir les bras de fer et les jambes de bois,
 Corps vivants à demi, nés pour les sacrifices
 Du plaisir de nos rois ingrats de leurs services.
 Prince, comment peux-tu celui abandonner,
 Qui pour toi perd cela que tu ne peux donner ?
 Misérable vertu pour néant désirée,^a
 Trois fois plus misérable et trois fois empirée,^b
 Si la discrétion n'apprend aux vertueux
 Quels rois ont mérité que l'on se donne à eux ;
 Parce que bien souvent nous souffrons peines telles,
 Soutenant des plus grands les injustes querelles,
 Valets de tyrannie, et combattons exprès
 Pour établir le joug qui nous accable après.
 Nos pères étaient francs : nous qui sommes si braves,^c
 Nous laisserons des enfants qui seront nés esclaves.
 Ce trésor précieux de notre liberté
 Nous est par les ingrats injustement ôté.
 Les ingrats, insolents à qui leur est fidèle,
 Et libéraux de crainte à qui leur est rebelle :
 Car à la force un grand conduit sa volonté,
 Dispose des bienfaits par la nécessité,
 Tient l'acquis pour acquis, et, pour avoir ouï dire
 Que le premier accueil aux Français peut suffire,
 Aux anciens serviteurs leur bien n'est départi,
 Mais à ceux qui sans dons changeraient de parti.
 Garder bien l'acquis n'est une vertu moindre
 Qu'acquérir tous les jours et le nouveau adjoindre.
 Les princes n'ont pas su que c'est pauvre butin
 D'ébranler l'assuré pour chercher l'incertain ;
 Les habiles esprits, qui n'ont point de nature
 Plus tendre que leur prince, ont un vouloir qui dure
 Autant que le sujet, et, en servant les rois,
 Sont ardents comme feu tant qu'ils trouvent du bois.

^a pour rien, sans récompense.

^b rendue pire, aggravée.

^c libres.

Quiconque sert un Dieu dont l'amour et la crainte
Soit bride à la jeunesse et la tienne contrainte,
Si bien que vicieux, et non au vice né,
Dans le seuil du péché il se trouve étonné ;
Se pollutant moins libre au plaisir de son maître,
Il n'est plus agréable, et tel ne saurait être.
Nos rois ont appris à machiavéliser,^a
Au temps et à l'État leur âme déguiser,
Ployant la piété au joug de leur service,
Gardant religion pour âme de police.
Ô quel malheur au ciel, vengeance du destin,
Donne des rois enfants et qui mangent matin !
Ô quel phénix du ciel est un prince bien sage,^b
De qui l'œil gracieux n'a forcené de rage !
Qui n'a point soif de sang, de qui la cruauté
N'a d'autrui la fureur par le sceptre hérité !
Qui, philosophe et roi, règne par la science,
Et n'est fait impuissant par sa grande puissance !
Ceux-là règnent vraiment, ceux-là sont de vrais rois
Qui sur leurs passions établissent des lois,

Monstres efféminés

La démesure morale prend la forme de
corps et de mœurs monstrueux.

Qui règnent sur eux-mêmes, et, d'une âme constante,
Domptent l'ambition volage et impuissante.
Non les hermaphrodites, monstres efféminés,
Corrompus, bourdeliers, et qui étaient mieux nés^c
Pour valets de putains que seigneurs sur les hommes ;
Non les monstres du siècle et du temps où nous sommes ;
Non pas ceux qui, sous l'or, sous le pourpre royal,

^a agir selon une politique réputée rusée, calculatrice et sans scrupule.

^b être exceptionnel, presque unique, comme l'oiseau fabuleux qui renaît de ses cendres.

^c débauchés, habitués des bordels.

Couvent la lâcheté, un penser déloyal,^a
La trahison des bons, un mépris de la charge
Que sur le dos d'un roi un bon peuple décharge ;
Non ceux qui souffrent bien les femmes avoir l'œil
Sur la sainte police et sur le saint conseil,
Sur les faits de la guerre et sur la paix émue
De plus de changements que de vents une nue ;
Cependant que nos rois doublement déguisés,
Écument une rue en courant, attisés
À crocheter l'honneur d'une innocente fille,
Ou se faire étalons des bordaux de la ville.^b
Au sortir des palais le peuple ruiné
À ondes se prosterne, et le pauvre étonné
Coule honteusement, quand les plaisants renversent
Les faibles à genoux, qui, sans profiter, versent
Leurs larmes en leur sein, quand l'amas arrangé
Des gardes impiteux afflige l'affligé.
En autant de malheurs qu'un peuple misérable
Traîne une triste vie en un temps lamentable,
En autant de plaisirs les rois voluptueux,
Ivres d'ire et de sang, nagent, luxurieux,
Sur le sein des putains, et ce vice vulgaire
Commence désormais par l'usage à déplaire.
Nul règne ne sera pour heureux estimé
Que son prince ne soit moins craint et plus aimé ;
Nul règne pour durer ne s'estime et se conte
S'il a prêtres sans crainte et les femmes sans honte,
S'il n'a loi sans faveur, un roi sans compagnons,
Conseil sans étranger, cabinet sans mignons.

Les Sarmates et le roi méprisé

L'exemple étranger montre qu'un roi
sans vertu devient méprisable.

Ha ! Sarmates¹⁸⁷ rasés, vous qui, étant sans rois,
Avez le droit pour roi, et vous-mêmes pour lois,

^a pensée, disposition intérieure.

^b bordels, lieux de prostitution.

Qui, dedans l'interrègne, observiez la justice
 Par amour de vertu, sans crainte de supplice,
 Quel abus vous poussa, pour venir de si loin
 Priser ce méprisé, lorsqu'il avait besoin,
 Pour couvrir son malheur, d'une telle aventure !
 Votre manteau royal fut une couverture
 D'opprobre et déshonneur, quand les bras déployés
 Vengeaient la mort de ceux qui moururent liés.
 Si vous eussiez ouï parler les vrais Français,
 Si des plus éloquents les plus subtiles voix
 N'eussent été pour vous feintes et mercenaires,
 Vous n'eussiez pas tiré de France vos misères ;
 Vous n'eussiez pas choisi pour dissiper vos lois
 Le monstre dévorant la France et les Français.
 Nous ne verrons jamais les étranges provinces
 Élire à leur malheur nos misérables princes ;
 Celui qui sans mérite a obtenu cet heur
 Leur donne échantillon de leur peu de valeur.
 Bien heureux les Romains qui avaient les Césars
 Pour tyrans, amateurs des armes et des arts ;
 Mais malheureux celui qui vit esclave infâme
 Sous une femme hommasse et sous un homme femme :^a

La mère douteuse

La filiation politique est brouillée par le doute, la faute et l'intrigue.

Une mère douteuse, après avoir été
 Maquerelle à ses fils, en a l'un arrêté
 Sauvage dans les bois, et, pour belle conquête,
 Le faisait triompher du sang de quelque bête ;
 Elle en fit un Ésaü, de qui le ris, les yeux
 Sentaient bien un tyran, un traître, un furieux ;
 Pour se faire cruel, sa jeunesse égarée
 N'aimait rien que le sang, et prenait sa curée
 À tuer sans pitié les cerfs qui gémissaient,
 À transpercer les daims et les faons qui naissaient,

^a d'allure virile ; le terme est ici violemment péjoratif.

Si qu'aux plus avisés cette sauvage vie
 A fait prévoir de lui massacre et tyrannie.
 L'autre fut mieux instruit à juger des atours
 Des putains de sa Cour, et plus propre aux amours :
 Avoir ras le menton, garder la face pâle,
 Le geste efféminé, l'œil d'un Sardanapale ;
 Si bien qu'un jour des Rois, ce douteux animal,
 Sans cervelle, sans front, parut tel en son bal :
 De cordons emperlés sa chevelure pleine,^a
 Sous un bonnet sans bord fait à l'italienne,
 Faisait deux arcs voûtés ; son menton pinceté,
 Son visage de blanc et de rouge empâté,
 Son chef tout empoudré nous firent voir l'idée^b
 En la place d'un roi, d'une putain fardée.
 Si fut-il toutefois allaité de poisons,
 De ruses, de conseils secrets et trahisons,
 Rompu et corrompu au trictrac des affaires,^c
 Et eut, encore enfant, quelque part aux misères.
 Mais de ce même soin qu'autrefois il prêta
 Aux plus étroits conseils où, jeune, il assista,
 Maintenant son esprit, son âme et son courage
 Cherchent un laid repos, le secret d'un village,
 Où le vice triplé de sa lubricité
 Misérablement cache une orde volupté.
 Pensez quel beau spectacle, et comme il fit bon voir
 Ce prince avec un busc, un corps de satin noir^d
 Coupé à l'espagnole, où des déchiquetures
 Sortaient des passements et des blanches tireures ;^e
 Et afin que l'habit s'entresuivît de rang,
 Il montrait des manchons gaufrés de satin blanc,

^a ornés de perles.

^b tête.

^c jeu compliqué et calculateur des intrigues politiques.

^d busc : lame rigide placée dans un corsage pour en tenir le devant ; corps de satin : corsage ou partie ajustée du vêtement, et non le corps humain.

^e passements : ornements de passementerie, galons ou broderies ; tireures : rubans ou éléments tirés et apparents dans les découpes du vêtement.

D'autres manches encor qui s'étendaient fendues,
Et puis jusques aux pieds d'autres manches perdues.
Ainsi bien emmanché, il porta tout ce jour
Cet habit monstrueux, pareil à son amour ;
Si qu'au premier abord chacun était en peine
S'il voyait un roi femme ou bien un homme reine.
Si fut-il toutefois allaité de poisons,
De ruses, de conseils secrets et trahisons,
Rompu ou corrompu au trictrac des affaires,
Et eut encor enfant quelque part aux misères.
Mais de ce même soin qu'autrefois il prêta
Aux plus étroits conseils où jeune il assista,
Maintenant son esprit, son âme et son courage
Cherchent un laid repos, le secret d'un village,
Où le vice triplé de sa lubricité
Misérablement cache une orde volupté,
De honte de l'infâme et brute vilenie
Dont il a pollué son renom et sa vie.
Si bien qu'à la royale il vole des enfants,
Pour s'échauffer sur eux en la fleur de leurs ans,
Incitant son amour autre que naturelle,
Aux uns par la beauté et par la grâce belle,
Autres par l'entregent, autres par la valeur,^a
Et la vertu au vice hâte ce lâche cœur ;
On a des noms nouveaux et des nouvelles formes
Pour croître et déguiser ces passe-temps énormes.
Promettre ou menacer, biens et tourments nouveaux
Pressent, forcent après les lâches maquereaux.
Nous avons vu cela, et avons vu encore
Un Néron⁵⁸ marié avec son Pythagore³⁶,
Lequel, ayant fini ses faveurs et ses jours,
Traîne encor au tombeau le cœur et les amours
De notre roi en deuil, qui, de ses aigres plaintes,

^a aisance dans les relations, savoir-faire mondain.

Témoigne ses ardeurs n'avoir pas été feintes.
On nous fait voir encor un contrat tout nouveau,
Signé du sang de d'O³⁶, son privé maquereau.
Disons, comme l'on dit à Néron l'androgame :
Que ton père jamais n'eût connu d'autre femme !
Nous avons vu nos grands en débat, en conflit,
Accorder, reprocher telles noces, tel lit ;
Nous avons vu nos rois se dérober des villes,
Néron avait comme eux de petits Olinvilles¹⁶²,
Où il cachait sa honte, et eut encor comme eux
Les Chicots¹⁶² en amour, les Hamons¹⁶² odieux.

Néron et Catherine

Néron sert de miroir antique aux
cruautés attribuées à Catherine.

Ils eurent de ce temps une autre Catherine⁶⁰ ;
Mais nos princes, au lieu de tuer Agrippine¹⁵⁸,
Massacrent l'autre mère, et la France a senti
De ses fils le couteau sur elle appesanti.
De tous ces vipereaux les mains lui ont ravies
Autant de jours, autant de mille chères vies ;
Les Sénèques chenus ont encor en ce temps,
Morts et mourants, servi aux rois de passe-temps.
Les plus passionnés, qui ont gémi fidèles
Des vices de leurs rois, punis de leurs bons zèles,
Ont éprouvé le siècle, où il n'est pas permis
D'ouvrir son estomac à ses privés amis,^a
Et où le bon ne peut, sans mort, sans repentance,
Ni penser ce qu'il voit, ni dire ce qu'il pense.
On pâlit rencontrant ceux qui vêtent souvent
Nos saintes passions, pour les produire au vent.
Les Latiars¹³⁴ feints, suppôts de tyrannie,^b
Qui, cherchant des Sabins¹³⁴ la justice et la vie,
Prennent masque du vrai, et, fardés d'équité,
Au véritable font crime de vérité.

^a ouvrir son cœur, confier librement ses pensées.

^b agents, soutiens serviles.

Pour vivre, il faut fuir de son péché la vue,
Fuir l'œil inconnu et l'oreille inconnue :
Que dis-je ? pour parler, on regarde trois fois
Les arbres sans oreille et les pierres sans voix ;
Si bien que de nos maux la complainte abolie
Eût d'un siècle étouffé caché la tyrannie,
Qui eût pu la mémoire avec la voix lier,
À taire nous forçant, nous forcer d'oublier.
Le poltron les regarde, et de ces deux batailles
Se fait une victoire, arrivant au combat,
Quand la mort a vaincu la mort et le débat.
Ainsi quelque avisé réveilla cette bête,
D'un désespoir senti lui mit l'espoir en tête ;
Mais quel espoir ? encor un rien au prix du bien,
Un rien qui trouve lustre en ce siècle de rien.^a
On le pousse, on le traîne aux inutiles ruses ;

Le traître et le trahi

Le traître détruit aussi celui qui a cru
pouvoir s'en servir.

Il trame mille accords, mariages, excuses ;
Il trompe, il est trompé, il se repent souvent,
Et ce cerveau venteux est le jouet du vent.
Ce vipère échauffé porte la mort traîtresse
Dedans le sein ami ; mais quand le sein le presse,
Le trahi fut vainqueur, et le traître pervers
Demeure fugitif, banni de son Anvers.
Non, la palme n'est point contenance des membres
De ceux qui ont brouillé les premiers de leurs chambres,
Pour loin d'eux en secret du venin s'engorger,
Caresser un Bathille³⁶, en son lit l'héberger,
N'ayant, muet témoin de ses noires ordures,
Que les impures nuits et les couches impures.
Les trois en même lieu ont à l'envi porté
La première moisson de leur lubricité ;

^a éclat, apparence brillante.

Des deux derniers après, la chaleur aveüglée-
 A sans honte hérité l'inceste redoublée,
 Dont les projets ouverts, les désirs comme beaux
 Font voler l'erreur de ces crimes nouveaux
 Sur les ailes du vent ; leurs poètes volages
 Arborent ces couleurs comme des paysages ;^b
 Leur souper s'entretient de leurs ordes amours,^c
 Les maquereaux enflés y vantent leurs beaux tours.
 Le vice, possédant pour échafaud leur table,
 Y déchire à plaisir la vertu désirable.
 Si depuis quelque temps les plus subtils esprits
 À déguiser le mal ont finement appris
 À nos princes fardés la trompeuse manière
 De revêtir le Diable en Ange de lumière,
 Encore qu'à leur repas ils fassent disputer
 De la vertu que nul n'oserait imiter,
 Qu'ils recherchent le dos des affectés poètes,
 Quelques Sédécias², agréables prophètes.
 Le boutefeu de Rome en a bien fait ainsi,
 Car il payait mieux qu'eux, mieux qu'eux avait souci
 D'assembler, de chercher les esprits plus habiles,
 Louer, récompenser leurs rencontres gentilles,^d
 Et les graves discours des sages amassés,
 Loués et contrefaits, il a récompensés.
 L'arsenic ensucré de leurs belles paroles,

La procession de l'hypocrisie

La piété affichée est dénoncée comme
masque d'ambition et de crime.

Leur sein meurtri de poing aux pieds de leurs idoles,
 Les ordres inventés, les chants, les hurlements
 Des fols capuchonnés, les nouveaux régiments-
 Qui, en processions sottement déguisées,
 Aux villes et aux champs vont semer de risées

^a ardeur passionnelle, emportement du désir.

^b déploient, exhibent comme un signe visible.

^c sales, infâmes.

^d traits d'esprit agréables, trouvailles élégantes.

^e coiffés d'un capuchon ; vise ici des pénitents ou religieux tournés en spectacle.

L'austérité des vœux et des fraternités,
 Tout cela n'a caché nos rudes vérités.
 Tous ces déguisements sont vaines mascarades
 Qui aux portes d'enfer présentent leurs aubades,
 Ribauds de la paillarderie ou affectés valets^a
 Qui de processions lui donnent des ballets :
 Les uns, mignons muguet, se parent et font braves
 De clinquant et d'or trait ; les autres, vils esclaves,^b
 Fagotés d'une corde et pâles marmiteux,^c
 Vont pieds nus par la rue abuser les piteux,
 Ont pour masque le froc, pour vêtement des poches,
 Pour cadence leurs pas, pour violons des cloches,
 Pour vers la litanie ; un avocat nommé
 À chaque pas rend Christ, chaque fois, diffamé.
 Aigle né dans le haut des plus superbes aires,

Henri dégénéré

Henri est accusé d'avoir trahi la noblesse de sa vocation.

Ou bien œuf supposé, puisque tu dégénères,
 Dégénéré Henri, hypocrite bigot,
 Qui aimes moins jouer le roi que le cagot,
 Tu voles un faux gibier, de ton droit tu t'éloignes.
 Ces corbeaux se paîtront un jour de ta charogne ;
 Dieu tirera par eux : ainsi le fauconnier,
 Quand l'oiseau trop de fois a quitté son gibier,
 Le bat d'une corneille, et la foule à sa vue,
 Puis d'elle, s'il ne peut le corriger, le tue.
 Tes prêtres par la rue à grands troupes conduits
 N'ont pourtant pu celer l'ordure de tes nuits ;
 Les crimes plus obscurs n'ont pourtant pu se faire
 Qu'ils n'éclatent en l'air aux bouches du vulgaire :
 Des citoyens oisifs l'ordinaire discours
 Est de solenniser les vices de nos cours.
 L'un conte les amours de nos sales princesses,

^a débauchés, hommes de mauvaise vie.

^b ornements brillants et fils d'or, signes de luxe voyant.

^c misérables d'apparence, pâles et piteux.

Garces, de leurs valets autrefois les maîtresses ;
Tel fut le beau Sénat des trois et des deux sœurs,
Qui jouaient en commun leurs gens et leurs faveurs.
On dit qu'il faut couler les exécrables choses
Dans le puits de l'oubli et au sépulcre encloses,
Et que par les écrits le mal ressuscité
Infectera les mœurs de la postérité ;
Mais le vice n'a point pour mère la science,
Et la vertu n'est point fille de l'ignorance.
Mieux vaut à découvert montrer l'infection
Avec sa puanteur et sa punition.
Ici je vais laver ce papier de mes larmes ;
Si vous prêtez vos yeux au reste de mes carmes,^a
Ayez encor de moi ce tableau plein de fleurs,
Qui sur un vrai sujet s'égaie en ses couleurs.
Un père deux fois père employa sa substance
Pour enrichir son fils des trésors de science ;
En couronnant ses jours de ce dernier dessein,
Joyeux, il épuisa ses coffres et son sein,
Son avoir et son sang : sa peine fut suivie
D'heur à parachever le présent de la vie.
Il voit son fils savant, adroit, industrieux,
Mêlé dans les secrets de nature et des cieus,
Raisonnant sur les lois, les mœurs et la police ;^b

Les talents changés en crimes

Les dons naturels deviennent périls
lorsqu'ils servent l'ambition ou le vice.

L'esprit savait tout art, le corps tout exercice.
Ce vieil Français, conduit par une antique loi,
Consacra cette peine et son fils à son roi ;
L'équipe ; il vient en cour : là cette âme nouvelle,
Des vices monstrueux ignorante pucelle,
Voit force hommes bien faits, bien morgants, bien vêtus ;^c

^a vers, poèmes.

^b organisation de la cité, ordre public, gouvernement civil.

^c arrogants, pleins de morgue.

Il pense être arrivé à la foire aux vertus.
 Prend les occasions qui semblaient les plus belles
 Pour étaler premier ses intellectuelles ;
 Se laisse convier, se conduisant ainsi
 Pour n'être ni entrant, ni retenu aussi.
 Toujours respectueux, sans se faire de fête,^b
 Il contente celui qui l'attaque et l'arrête ;
 Il ne trouve auditeurs qu'ignorants envieux,
 Diffamant le savoir des noms ingénieux.
 S'il trousse l'épigramme ou la stance bien faite,
 Le voilà découvert, c'est fait, c'est un poète ;
 S'il dit un mot salé, il est bouffon, badin ;
 S'il danse un peu trop bien, saltarin, baladin ;
 S'il a trop bon fleuret, escrimeur il s'appelle ;
 S'il prend l'air d'un cheval, c'est un saltain-bardelle.^d
 Si avec art il chante, il est un musicien ;
 Philosophe, s'il presse un bon logicien ;
 S'il frappe là-dessus et en met un par terre,
 C'est un fendant qu'il faut saler après la guerre ;
 Mais si l'on sait qu'un jour, à part, en quelque lieu,
 Il mette genou bas, c'est un prier de Dieu.
 Cet esprit offensé dedans soi se retire,
 Et comme en quelque coin se cachant il soupire.
 Voici un gros amas, qui emplit jusqu'au tiers
 Le Louvre^e de soldats, de braves chevaliers,
 De noblesse parée ; au milieu de la nue
 Marche un duc, dont la face au jeune homme inconnue.
 Le nom ne le contente ; il pense, il s'émerveille,
 Tel mot n'était jamais entré en son oreille ;
 Puis cet étonnement soudain fut redoublé,
 Alors qu'il vit le Louvre aussitôt dépeuplé
 Par le sortir d'un autre, au beau milieu de l'onde
 De seigneurs l'adorant comme un roi de ce monde.

^a facultés intellectuelles, qualités d'esprit.

^b sans s'imposer, sans faire parade de lui-même.

^c danseur, bateleur ; termes dépréciatifs pour réduire un talent à une bouffonnerie.

^d injure burlesque visant un cavalier ou homme de manège réduit au ridicule.

^e fanfaron, bravache qui « fend » l'air de ses rodomontades.

Il répond : Rien du tout, ils sont mignons du prince.

Fortune et Vertu

Fortune et Vertu s'affrontent pour
définir la vraie grandeur.

Ont-ils sur l'Espagnol conquis quelque province ?
Ont-ils par leur conseil relevé un malheur,
Délivré leur pays par extrême valeur ?
Ont-ils sauvé le roi, commandé quelque armée,
Et par elle gagné quelque heureuse journée ?
À tout fut répondu : Mon jeune homme, je crois
Que vous êtes bien neuf : ce sont mignons du roi.^a
Ce mauvais courtisan, guidé par la colère,
Gagne logis et lit ; tout vient à lui déplaire,
Et repas, et repos ; cet esprit transporté
Des visions du jour par idée infecté,
Voit dans une lueur sombre, jaunâtre et brune,
Sous l'habit d'un réseau, l'image de Fortune,
Qui entre à la minuit, conduisant des deux mains
Deux enfants nus, bandés ; de ces frères germains
L'un se peint fort souvent, l'autre ne se voit guère,
Parce qu'il a les yeux et le cœur par derrière.
La bravache s'avance, envoie brusquement^b
Les rideaux ; elle accole et baise follement
Le visage effrayé. Ces deux enfants étranges,

Fortune retrouve son fils

La réussite mondaine reconnaît ses
enfants parmi les ambitieux.

Sautés dessus le lit, peignent des doigts les franges.
Alors Fortune, mère aux étranges amours,
Courbant son chef paré de perles et d'atours,
Déploie tout d'un coup mignardises et langue,
Fait de baisers les points d'une telle harangue.
Mon fils, qui m'as été dérobé du berceau,

^a favoris du roi, courtisans admis dans son intimité.

^b personne fanfaronne et hardie en apparence.

Pauvre enfant mal nourri, innocent jouvenceau,
 Tu tiens de moi, ta mère, un assez haut courage,
 Et j'ai vu aujourd'hui aux feux de ton visage
 Que le dormir n'aurait pris ni cœur ni esprits
 En la nuit qui suivra le jour de ton mépris.
 Embrasse, mon enfant, mal nourri par ton père,
 Le col et les desseins de Fortune ta mère ;
 Comment, mal conseillé, pipé, trahi, suis-tu
 Par chemin épineux la stérile Vertu ?
 Cette sottise par qui me vaincre tu essaies
 N'eut jamais pour loyer que les pleurs et les plaies,^a
 De l'esprit et du corps les assidus tourments,
 L'envie, les soupçons et les bannissements.
 Qui pis est, le dédain : car sa trompeuse attente
 D'un vain espoir d'honneur la vanité contente.
 De la pauvre Vertu l'orage n'a de port
 Qu'un havre tout vaseux d'une honteuse mort.
 Es-tu point envieux de ces grandeurs romaines ?
 Leurs rigoureuses mains tournèrent par mes peines
 Dedans leur sein vaincu leur fer victorieux.
 Je t'épiais ces jours lisant, si curieux,
 La mort du grand Sénèque⁶² et celle de Thrasée⁶²,
 Je lisais par tes yeux en ton âme embrasée
 Que tu enviais plus Sénèque que Néron,
 Plus mourir en Caton⁶² que vivre en Cicéron⁶²,
 Tu estimais la mort en liberté plus chère
 Que tirer en servant une haleine précaire.
 Ce fut assez ; c'est là que rompit patience
 La Vertu, qui, de l'huis, écoutait la science^b
 De Fortune ; sitôt n'eut sonné le loquet,
 Que la folle perdit l'audace et le caquet.
 Elle avait apporté une clarté de lune,
 Voici autre clarté que celle de Fortune.
 Voici un beau soleil qui de rayons dorés

^a récompense, salaire.

^b porte.

De la chambre et du lit vit les coins honorés ;
La Vertu paraissant en matrone vêtue,
La mère et les enfants ne l'eurent sitôt vue
Que chacun d'eux changea en Démon décevant.
De Démon en fumée, et de fumée en vent,
Et puis de vent en rien. Cette hôtesse dernière
Prit au chevet du lit pour sa place une chaire,^a
Saisit la main tremblante à son enfant transi,
Par un chaste baiser l'assure, et dit ainsi :
Mon fils, n'attends de moi la pompeuse harangue
De la fausse Fortune, aussi peu que ma langue
Fascine ton oreille, et mes présents tes yeux.
Je n'éclate d'honneur ni de dons précieux ;
Je foule ces beautés desquelles Fortune use
Pour ravir par les yeux une âme qu'elle abuse :
Ce lustre de couleur est l'émail qui s'épand
Au ventre, à la gorge, et au dos du serpent.
Tire ton pied des fleurs sous lesquelles se couvre,
Et avec soi la mort, la glissante couleuvre.
Reçois, pour faire choix des fleurs et des couleurs,
Ce qu'à traits raccourcis je dirai pour tes mœurs.
Sois continent, mon fils, et circoncis, pour l'être,
Tout superflu de toi ; sois de tes vœux maître,
Serre-les à l'étroit, règle au bien tes plaisirs.
Octroie à la nature, et refuse aux désirs ;
Qu'elle, et non ta fureur, soit ta loi, soit ta guide,
Que la concupiscence en reçoive une bride.
Fuis les mignardes mœurs, et cette liberté
Qui, fausse, va cachant au sein la volupté.
Tiens pour crime l'excès ; sobre et prudent, éloigne
Du gourmand le manger, et du boire l'ivrogne ;
Hais le mortel loisir, tiens le labeur plaisant ;
Que Satan ne t'empoigne un jour en rien faisant.

^a chaise, siège.

Use sans abuser des délices plaisantes,
Sans chercher, curieux, les chères et pesantes.
Ne méprise, laissé, va pour vivre au repas,
Mais que la volupté ne t'y appelle pas.
Ton palais, convié pour l'appétit, demande,
Non les morceaux fardés, mais la simple viande.
Le prix de tes désirs soit commun et petit,

Le corps conduit vers l'esprit

Le corps doit être soumis pour laisser
régner l'esprit.

Pour faire taire et non aiguïser l'appétit.
Par ces degrés le corps s'apprend et s'achemine
Au goût de son esprit, nourriture divine.
N'affecte d'habiter les superbes maisons,
Mais bien d'être à couvert aux changeantes saisons ;
Que ta demeure soit plutôt saine que belle,
Qu'elle ait renom par toi, et non pas toi par elle.
Méprise un titre vain, les honneurs superflus.
Retire-toi dans toi ; parais moins, et sois plus.
Prends pour ta pauvreté seulement cette peine,
Qu'elle ne soit pas sale, et l'épargne vilaine.
Garantis du mépris ta sainte probité,
Et ta lente douceur du nom de lâcheté.
Que ton peu soit aisé ; ne pleure point tes peines ;
Ne sois admirateur des richesses prochaines.
Hais et connais le vice avant qu'il soit venu,
Crains-toi plus que nul autre ennemi inconnu.
N'aime les saletés sous couleur d'un bon conte :
Elles te font sourire, et non sentir la honte ;
Ois plutôt le discours utile que plaisant.
Tu pourras bien mêler les jeux en devisant.
Sauve ta dignité, mais que ton ris ne sente
Ni le fat, ni l'enfant, ni la garce puante.
Tes bons mots n'aient rien de bouffon effronté.

^a nourriture en général.

Tes jeux soient sans fisson, pleins de civilité,^a
 Afin que sans blesser tu plaises et tu ries.
 Distingue le moquer d'avec les railleries.
 Ta voix soit sans éclat, ton cheminer sans bruit,
 Que même ton repos enfante quelque fruit.
 Évite le flatteur, et chasse comme étrange
 La louange de ceux qui n'ont acquis louange.
 Ris-toi quand les méchants t'auront à contrecœur ;
 Tiens leur honneur à blâme, et leur blâme à honneur.
 Sois grave sans orgueil, ni contraint en ta grâce ;
 Sois humble, non abject, résolu sans audace.
 Si le bon te reprend, que ses coups te soient doux,
 Et soient dessus ton chef comme baume secoux^b ;
 Car qui reprend au vrai est un utile maître,
 Sinon il a voulu et essayé de l'être.
 Tire même profit et des roses parmi

Des roses parmi les épines

La vertu naît au milieu même des périls
et des blessures.

Les piquants outrageux d'un menteur ennemi.
 Fais l'espion sur toi plutôt que sur tes proches,
 Reprends le défaillant sans fiel et sans reproches.
 Par ton exemple instruis ta femme à son devoir,
 Ne lui donnant soupçon, pour ne le recevoir.
 Laisse-lui juste part du soin de la famille.
 Cache tes gaietés et ton ris à ta fille ;
 Ne te sers de la verge, et ne l'emploie point,
 Que ton courroux ne soit apaisé de tout point.
 Sois au prince, à l'ami et au serviteur comme
 Tel qu'à l'ange, à toi-même, et tel qu'on doit à l'homme.
 Ce que tu as sur toi, aux côtés, au-dessous,
 Te trouve bien servant, chaud ami, seigneur doux.
 De ces traits généraux maintenant je m'explique,
 Et à ton être à part ma doctrine s'applique.

^a piquant, trait mordant, pointe blessante.

^b secoué, répandu.

J'ai voulu pour ta preuve un jour te dépouiller,
 Voir sur ton sein les morts et siffler et grouiller :
 Sur toi, race du ciel, ont été inutiles
 Les fissons des aspics, comme dessus les psyllés^{176.a}
 Le Ciel fait ainsi choix des siens qui, saints et forts,
 Sont à preuve du vice et triomphent des morts.^b
 Psyllé¹⁷⁶ bien approuvé, lève plus haut ta vue,
 Je veux faire voler ton esprit sur la nue,
 Que tu voies la terre en ce point que la vit
 Scipion¹⁹³, quand l'amour de mon nom le ravit ;
 Ou mieux, d'où Coligny⁶⁹ se riait de la foule
 Qui de son tronc roulé se jouait à la boule,
 Parmi ses hauts plaisirs, que même en lieu si doux
 De tout ce qu'il voyait il n'entraît en courroux.
 Un jeu lui fut des rois la sotte perfidie,
 Comique le succès de la grande tragédie.
 Il vit plus, sans colère, un de ses enfants chers,
 Dégénéré, lécher les pieds de ses bouchers.
 Là ne s'estime rien des règnes l'excellence,
 Le monde n'est qu'un poids, un atome la France ;
 C'est là que mes enfants dirigent tous leurs pas
 Dès l'heure de leur naître à celle du trépas,
 Pas qui foulent sous eux les beautés de la terre,
 Cueillant les vrais honneurs et de paix et de guerre,
 Honneur au point duquel un chacun se déçoit ;

L'honneur contre les mignons

L'honneur véritable se sépare des
faveurs et séductions de cour.

On perd bientôt celui qu'aisément on reçoit,
 La gloire qu'autrui donne est par autrui ravie ;
 Celle qu'on prend de soi vit plus loin que la vie.
 Cherche l'honneur, mais non celui de ces mignons,
 Qui ne mordent au loup, bien sûr leurs compagnons.^c
 Qu'ils prennent le duvet, toi la dure et la peine ;

^a piqûres ou morsures venimeuses des serpents.

^b éprouvés contre le vice, capables d'y résister.

^c n'attaquent pas le vrai danger, mais s'en prennent à leurs compagnons.

Eux le nom de mignons, et toi de capitaine ;
 Eux le musc, tu auras de la mèche le feu ;
 Eux les jeux, tu auras la guerre pour ton jeu.
 Prends donc ton courage à propos la carrière,
 Et que l'honneur qui fait que tu chasses arrière
 La lie du bas peuple, et l'infâme borbier
 Soit la gloire de prince, et non pas de barbier :
 Car c'est l'humilité qui à la gloire monte,
 Le faux honneur acquiert la véritable honte.
 Sache qu'à trop monter, trop bas descendre faut,
 Et que se tenir bas fait monter au plus haut.
 Ne porte envie à ceux de qui l'état ressemble
 À un tiède fiévreux qui ne sue et ne tremble.
 Les pestes de nos corps s'échauffent en été,
 Et celles des esprits en la prospérité ;
 L'hiver guérit de l'air les mortelles malices,
 La saine affliction nous purge de nos vices.
 Cherche la faim, la soif, les glaces et le chaud,
 La sueur et les coups ; aime-les, car il faut,
 Ou que tes jeunes ans soient l'heur de ta vieillesse,
 Ou que tes cheveux blancs maudissent ta jeunesse.

Suivre les labeurs du Navarrais

Le Navarrais représente l'épreuve, le travail et la fidélité armée.

Puisque ton cœur royal veut s'asservir aux rois,
 Va suivre les labeurs du prince navarrois,
 Et là tu trouveras mon logis chez Anange¹⁷,
 Anange que je suis et, que c'est chose étrange,
 Là où elle n'est plus, aussitôt je ne suis :
 Je l'aime en la chassant, la tuant je la suis ;
 Là où elle prend pied la pauvrete m'appelle ;
 Je ne puis m'arrêter ni sans ni avec elle :
 Je crains bien que, l'ayant bannie de ce roi,
 Tu n'y pourras plus voir bientôt elle ni moi.
 Là tu imiteras ces élevés courages

^a mèche d'arquebuse ou de canon ; image de la guerre réelle.

Qui cherchent les combats au travers des naufrages :
Là est le choix des cœurs et celui des esprits ;
Là moi-même je suis de moi-même le prix.
Bref, là tu trouveras par la persévérance
Le repos au labeur, au péril l'assurance.
Va, bienheureux, je suis ton conseil, ton secours,
J'offense ton courage avec si long discours.

Les esprits de vertu dans la cour

Quelques âmes droites demeurent
encore visibles dans la corruption
générale.

Que je vous plains, esprits qui, au vice contraires,
Endurez de ces cours les séjours nécessaires :
Heureux si, non infects en ces infections,
Rois de vous, vous régnez sur vos affections.
Mais, quoi que vous pensez gagner plus de louange
De sortir impollus hors d'une noire fange,^a
Sans taches hors du sang, hors du feu sans brûler,
Que d'un lieu non souillé sortir sans vous souiller,
Pourtant il vous serait plus beau en toutes sortes
D'être les gardiens des magnifiques portes
De ce temple éternel de la maison de Dieu,
Qu'entre les ennemis tenir le premier lieu ;
Plutôt porter la croix, les clous et les injures,
Que des ords cabinets les clefs à vos ceintures :^b
Car Dieu pleut sur les bons et sur les vicieux ;
Dieu frappe les méchants et les bons parmi eux.

Fuyez Sodome et Gomorrhe

L'appel final invite les justes à fuir la
cité du vice.

Fuyez, Lots¹³⁹, de Sodome²⁰⁵ et Gomorrhe¹³⁹ brûlantes ;
N'ensevelissez point vos âmes innocentes
Avec ces réprouvés : car combien que vos yeux

^a non souillés, purs malgré le contact de la corruption.

^b sales, infâmes.

^c Dieu fait tomber sa pluie, ses coups ou ses effets sur tous.

Ne froncent le sourcil encontre les hauts cieux,^a
Combien qu'avec les rois vous ne hochiez la tête
Contre le ciel ému, armé de la tempête,
Parce que des tyrans le support vous tirez,
Parce qu'ils sont de vous comme dieux adorés,
Lorsqu'ils veulent au pauvre et au juste méfaire,^b
Vous êtes compagnons du méfait pour vous taire.
Lorsque le Fils de Dieu, vengeur de son mépris,
Viendra pour vendanger de ces rois les esprits,
De sa verge de fer brisant, épouvantable,
Ces petits dieux enflés en la terre habitable,
Vous y serez compris. Comme, lorsque l'éclat
D'un foudre exterminant vient renverser à plat
Les chênes résistants et les cèdres superbes,
Vous verrez là-dessous les plus petites herbes,
La fleur qui craint le vent, le naissant arbrisseau,
En son nid l'écureuil, en son aire l'oiseau,
Sous ce dais qui changeait les grêles en rosées,
La bauge du sanglier, du cerf la reposée,
La ruche de l'abeille et la loge au berger,
Avoir eu part à l'ombre, avoir part au danger.

^a contre.

^b faire du mal, nuire.

Livre III — La Chambre dorée

Le tribunal du ciel

La justice divine ouvre le livre avant la
justice humaine corrompue.

Au palais flamboyant du haut ciel empyrée^a
Reluit l'Éternité, en présence adorée
Par les anges heureux : trois fois trois rangs de vents,
Puissance du haut ciel, y assistent servants^b.
Les saintes légions, sur leurs pieds toutes prêtes,
Lèvent aux pieds de Dieu leurs précieuses têtes,
Sous un grand pavillon d'un grand arc de couleurs.
Au moindre clin de l'œil du Seigneur des Seigneurs,
Ils partent de la main : ce troupeau sacré vole
Comme vent décoché au vent de la parole,
Soit pour être des saints les bergers curieux,
Les préserver du mal, se camper autour d'eux,
Leur servir de flambeau en la nuit plus obscure,
Les défendre d'injure et détourner l'injure
Sur le chef des tyrans : soit pour, d'un bras armé,
Déployer du grand Dieu le courroux animé.
D'un coutelas ondé^c, d'une main juste et forte,
L'un défend aux pécheurs du Paradis la porte ;
Un autre fend la mer ; par l'autre sont chargés
Les pauvres de trésors, d'aise les affligés,
De gloire les honteux, l'ignorant de science,
L'abattu de secours, le transi^d d'espérance.
Quelqu'autre va trouver un monarque en tout lieu,
Bardé de mille fers, et, au nom du grand Dieu,
Assuré, l'épouvante ; élevé, l'extermine ;
Le fait vif dévorer à la sale vermine.
L'un veille un règne entier, une ville, un château,
Une personne seule, un pasteur, un troupeau.

^a ciel suprême, séjour divin dans la cosmologie chrétienne et poétique.

^b ici : serviteurs, ministres de Dieu.

^c attentifs, soigneux ; le mot n'a pas ici le sens moderne de « indiscrets ».

^d à lame ondulée, sinueuse.

^e saisi, glacé d'effroi ou d'attente.

Gardes particuliers de la troupe fidèle,
De la maison de Dieu ils sentent le vrai zèle,
Portent dedans le ciel les larmes, les soupirs
Et les gémissements des bienheureux martyrs.

Justice monte déchirée

La Justice personnifiée paraît blessée,
presque chassée de la terre.

À ce trône de gloire arriva gémissante
La Justice fugitive, en sueurs, pantelante,
Meurtrie et déchirée, aux yeux sereins de Dieu.
Les anges retirés lui ayant donné lieu,
La pauvrete, couvrant sa face désolée,
De ses cheveux trempés faisait, échevelée,
Un voile entre elle et Dieu ; puis, soupirant trois fois,
Elle pousse avec peine, et à genoux, ces voix :
« Du plus bas de la terre et du profond du vice,
Vers toi j'ai mon recours ; te voici : ta Justice,
Que, sage, tu choisis pour le droit enseigner,
Que reine tu avais transmise pour régner,
La voici à tes pieds en pièce déchirée.
Les humains ont meurtri sa face révéree :
Tu avais en sa main mis le glaive tranchant
Qui aujourd'hui forcène en celle du méchant.
Remets, ô Dieu ! ta fille en ton propre héritage ;
Le bon sente le bien, le méchant son ouvrage :
L'un reçoive le prix, l'autre le châtement,
Afin que devant toi chemine droitement
La terre ci-après : baisse en elle ta face,
Et par le poing me loge en ma première place. »

Piété et Paix chassées

Les vertus de paix quittent un monde
livré à la violence judiciaire.

À ces mots intervient la blanche Piété,
Qui de la terre ronde au haut du ciel voûté,

^a se déchaîne, devient furieux.

En courroux s'envola ; de ses luisantes ailes
 Elle accrut la lueur des voûtes éternelles :
 Ses yeux étincelaient de feu et de courroux.
 Elle s'avance à coup, elle tombe à genoux,
 Et le juste dépit qui sa belle âme affole
 Lui fit dire beaucoup en ce peu de parole :
 « La terre est-elle pas^a ouvrage de ta main ?
 Elle se méconnaît^b contre son souverain :
 La félonne blasphème, et l'aveugle insolente
 S'endurcit et ne ploie à ta force puissante.
 Tu la fis pour ta gloire ; à ta gloire défais
 Celle qui m'a chassé. » Sur ce point vint la Paix,
 La Paix, fille de Dieu : « J'ai la terre laissée
 Qui me laisse, dit-elle, et qui m'a déchassée :
 Tout y est abruti, tout est de moi quitté
 En sommeil léthargic^c, d'une tranquillité
 Que le monde chérit, et n'a pas connaissance
 Qu'elle est fille d'Enfer, guerre de conscience,
 Fausse Paix qui voulait dérober mon manteau
 Pour cacher dessous lui le fer et le couteau,
 À porter dans le sein des agneaux de l'Église
 Et la guerre et la mort qu'un nom de paix déguise. »
 À ces mots le troupeau des esprits fut ravi :
 Ce propos fut repris et promptement suivi

La prière des anges

Les anges demandent que Dieu regarde
l'injustice des hommes.

Par les anges, desquels la plaintive prière
 Émeut le front du Juge et le cœur d'un vrai Père.
 Ils s'ameutent ensemble et firent, gémissants,
 Fumer cette oraison d'un précieux encens :
 « Grand Dieu ! devant les yeux duquel ne sont cachées
 Des cœurs plus endurcis les premières pensées,

^a Tour interrogatif ancien sans ne, conservé pour le mètre.

^b ne reconnaît plus son maître ; se dresse contre lui.

^c chassée, expulsée ; forme conservée pour le rythme.

^d Forme attestée dans les éditions anciennes, conservée ici pour le nombre de pieds.

Déploie ta pitié en ta justice, et fais
Trouver mal au méchant, au paisible la paix.
Tu vois que les géants, faibles dieux de la terre,
En tes membres te font une insolente guerre,
Que l'innocent périt par l'injuste tranchant,
Par le couteau qui doit effacer le méchant.
Tu vois du sang des tiens les rivières changées,
Se rire les méchants des âmes non vengées,
Ton nom foulé aux pieds, nom que ne peut nommer
L'athéiste, sinon quand il veut blasphémer :
Ta patience rend son entreprise ferme,
Et tes jugements sont en mépris pour le terme.
Ne voit ton œil vengeur éclater en tous lieux
Sur ses tendres agneaux les effroyables feux
Dont l'ardeur par les tiens se trouve consumée ?
Et nous sommes lassés d'en boire la fumée.
Tes patients témoins souffrent sans pleurs et cris,
Et sans trouble, le mal qui trouble nos esprits.
Nous sommes immortels ; peu s'en faut que ne meure
Chacun qui les visite en leur noire demeure,
Aux puantes prisons, où les saints zélateurs,
Quand nous les consolons, nous sont consolateurs. »
Là les bandes du ciel, humbles, agenouillées,
Présentèrent à Dieu mille âmes dépouillées
De leurs corps par les feux, les cordes, les couteaux,
Qui, libres au sortir des ongles des bourreaux,
Toutes blanches au feu, volent avec les flammes,
Pures dans les cieux purs, le beau pays des âmes,
Passent l'éther, le feu, percent le beau des cieux ;
Les orbes tournoyants sonnent harmonieux ;
À eux se joint la voix des anges de lumière,
Qui mènent ces présents en leur place première :
Avec elles volaient, comme troupe de vents,
Les prières, les cris et les pleurs des vivants,

^a délai, ajournement ; le mot prépare le vocabulaire judiciaire du livre.

Qui, du nuage épais d'une amère fumée,
Firent des yeux de Dieu sortir l'ire allumée.
De même, en quelques lieux, vous pouvez avoir lu,
Et les yeux des vivants pourraient bien avoir vu
Quelque Empereur ou Roi tenant sa cour plénière^a,
Au milieu des festins, des combats de barrière^b,
En l'éclat des plaisirs, des pompes ; et alors
Qu'à ces princes chéris il montre ses trésors,
Entrer à l'improviste une veuve éplorée,
Qui foule tout respect, en deuil démesurée,
Qui conduit le corps mort d'un bien-aimé mari,
Ou porte d'un enfant le visage meurtri ;
Fait, de cheveux jonchée, accorder à sa requête
Le trouble de ses yeux, qui trouble cette fête.
La troupe qui la voit change en plainte ses ris,
Elle change leurs chants en l'horreur de ses cris.
Le bon Roi quitte alors le sceptre et la séance,
Met l'épée au côté et marche à la vengeance.
Dieu se lève en courroux, et au travers des cieux
Perce, passe son chef ; à l'éclair de ses yeux,
Les cieux se sont fendus, tremblants, suants de crainte ;
Les hauts monts ont croulé. Cette Majesté sainte,
Paraissant, fit trembler les simples éléments,
Et du monde ébranla les stables fondements.
Le tonnerre grondant frappa cent fois la nue :
Tout s'enfuit, tout s'étonne et gémit à sa vue.
Les rois qui l'ont haï laissent choir, pâlistants,
De leurs sanglantes mains les sceptres rougissants ;
La mer fuit et ne peut trouver une cachette ;
Devant les yeux de Dieu, les vents n'ont de retraite
Pour parer ses fureurs : l'Univers arrêté
Adore en frémissant sa haute Majesté ;

^a assemblée solennelle tenue par un roi ou un prince.

^b joutes et exercices équestres de cour.

Et lorsque tout le monde est en frayeur ensemble,
Il n'y a rien çà-bas si ferme qui ne tremble.
Les chrétiens seulement affligés sont ouïs,
D'une voix de louange et d'un psaume réjouis,
Au toquètement^a des mains faire comme une entrée
Au Roi, de leur secours et victoire assurée.
Le méchant le sentit plein d'épouvantement,
Mais le bon le connut plein de contentement.

Le regard de Dieu sur la Chambre dorée

Dieu abaisse son regard vers la justice
française dévoyée.

Le Tout-Puissant plana sur le haut de la nue
Longtemps, jetant le feu et l'ire de sa vue
Sur la terre : et voici, le Tout-Voyant ne voit,
En tout ce que la terre en son orgueil avait,
Rien si près de son œil que la brave rencontre
D'un gros amas de tours qui élevé se montre
Dedans l'air plus hautain. Cet orgueil tout nouveau
De pavillons dorés faisait un beau château.
Plein de lustre et d'éclat, dont les cimes pointues,
Braves, contre le ciel mi-partissaient^b les nues.
Sur ce premier objet Dieu tient longuement l'œil,
Pour de l'homme orgueilleux voir l'ouvrage et l'orgueil.
Il voit les vents émus, postes du grand Éole⁹¹,
Faire en virant gronder la girouette folle.
Il descend, il s'approche, et, pour voir de plus près,
Il met le doigt qui juge et qui punit après,
L'ongle dans la paroi, qui de loin reluisante
Eut la face et le front de brique rougissante.
Mais Dieu trouva l'étoffe et les durs fondements
Et la pierre commune à ces fiers bâtiments
D'os, de têtes de morts ; au mortier exécration
Les cendres des brûlés avaient servi de sable ;
L'eau qui les détrempeait était du sang versé ;

^a battement des mains, applaudissement.

^b partageaient, coupaient en deux.

La chaux vive dont fut l'édifice enlacé,
Qui blanchit ces tombeaux et les salles si belles,
C'est le mélange cher de nos tristes moelles.
Les poètes ont feint que leur dieu Jupiter
Étant venu du ciel les hommes visiter,
Punit un Lycaon¹⁴⁴ mangeur d'homme, exécration,
En le changeant en loup à sa tragique table.
Dieu voulut visiter cette roche aux lions,
Entra dans la tanière et vit ces Lycaons¹⁴⁴,

Le château de l'orgueil

La Chambre dorée est figurée comme
forteresse de superbe.

Qui lors au premier mets de leurs tables exquis
Étaient servis en or, avaient pour friandises
Des enfants déguisés ; il trouva là dedans
Des loups cachés ayant la chair entre les dents.
Nous avons parmi nous cette gent cannibale,
Qui de son vif gibier le sang tout chaud avale,
Qui au commencement, par un trou en la peau,
Suce, sans écorcher, le sang de son troupeau,
Puis achève le reste, et de leurs mains fumantes
Portent à leurs palais bras et mains innocentes,
Font leur chair de la chair des orphelins occis ;
Mais par déguisements comme par un hachis,
Ôtant l'horreur du nom, cette brute canaille
Fait tomber sans effroi entrailles dans entraille,
Si que dès l'œuf rompu, Thyestes¹⁴⁴ en repas,
Tel s'abêche^a d'humain qui ne le pense pas.
Des tests^b des condamnés et coupables sans coupes^c
Ils parent leurs buffets et font tourner leurs coupes ;
Des os plus blancs et nets leurs meubles marquetés
Réjouissent leurs yeux de fines cruautés ;
Ils hument à longs traits dans leurs coupes dorées
Suc, lait, sang et sueurs des veuves éplorées ;

^a se nourrit, reçoit comme à la becquée.

^b crânes, têtes.

^c fautes, crimes.

Leur barbe s'en parfume, et aux fins du repas,
 Ivres, vont dégouttant cette horreur contre bas.
 De si âpres forfaits l'odeur n'est point si forte
 Qu'ils ne fassent dormir leur conscience morte
 Sur des matelas enflés du poil des orphelins ;
 De ce piteux duvet leurs oreillers sont pleins.
 Puis de sa tendre peau faut que l'enfant vêtisse
 Le meurtrier de son père en titre de justice ;
 Celle qu'ils ont fait veuve arrache ses cheveux
 Pour en faire un tissu horrible et précieux :
 C'est le dernier butin que le voleur dérobe
 À faire parements de si funeste robe.
 Voilà en quel état vivaient les justiciers,
 Aux meurtriers si bénins, des bénins les meurtriers,
 Témoins du faux témoin, les pleiges^a des faussaires,
 Receleurs des larrons, maquereaux d'adultères,
 Mercenaires, vendant la langue, la faveur,
 Raison, autorité, âme, science et cœur.
 Encor fallut-il voir cette Chambre Dorée
 De justice jadis, d'or maintenant parée
 Par dons, non par raison : là se voit décider
 La force et non le droit ; là voit-on présider

L'Injustice sur son trône

L'Injustice siège là où devrait régner la
droiture.

Sur un trône élevé l'Injustice impudente.
 Son parement était d'écarlate sanglante
 Qui goutte sans repos ; elle n'a plus aux yeux
 Le bandeau des anciens, mais l'éclat furieux
 Des regards fourvoyants ; inconstamment se vire
 En peine sur le bon, en loyer^b sur le pire ;
 Sa balance aux poids d'or trébuche fausement ;
 Près d'elle sont assis au lit de jugement
 Ceux qui peuvent monter par marchandise impure,

^a garants, cautions.

^b récompense, salaire.

Qui peuvent commencer par notable parjure,
Qui d'âme et de salut ont quitté le souci.
Vous les verrez dépeints au tableau que voici :

La harpie de l'avarice

L'avarice dévore les causes et
transforme la justice en rapine.

À gauche avait séance une vieille harpie^a
Qui entre ses genoux grommelait, accroupie ;
Comptait et recomptait, approchait de ses yeux
Noirs, petits, enfoncés, les dons les plus précieux
Qu'elle recache aux plis de sa robe rompue.
Ses os en mille endroits repoussant sa chair nue,
D'ongles rouillés, crochus, son tapis tout cassé,
À tout propos penchant, par elle était dressé :
L'avare en mangeant tout est toujours affamée.
La Justice à ses pieds, en portrait diffamée,
Lui sert de marchepied : là, soit à droit à tort,
Le riche a la vengeance et le pauvre a la mort.
À son côté triomphe une peste plus belle,
La jeune Ambition, folle et vaine cervelle,
À qui les yeux flambants, enflés, sortent du front
Impudent, enlevé, superbe, fier et rond,
Alors qu'elle trafique et pratique les yeux
Aux sourcils rehaussés : la prudente et rusée
Se pare d'un manteau de toile d'or frisée,
Des dames, des galants et des luxurieux :
Incontinent plus simple elle vêt, déguisée,
Un modeste maintien, sa manteline usée,
Devant un cœur hautain, rude à l'ambition,
Tout servil pour gagner la domination.
Une perruque feinte en vieille elle appareille ;
C'est une Alcine¹³ fausse et qui n'a sa pareille,
Soit à se transformer ou connaître comment
Doit la comédiane avoir l'accoutrement :
La gloire la plus grande est sans gloire paraître,

^a monstre mythologique, mi-femme mi-oiseau ; ici image d'avidité rapace.

L'ambition se tue en se faisant connaître.
 L'on voit en l'autre siège étripper les serpents,
 Les crapauds, le venin entre les noires dents
 Du conseiller suivant : car la mi-morte Envie
 Sort des rochers hideux et traîne là sa vie.
 On connaît bien encor cette tête sans front,
 Pointue en pyramide et cet œil creux et rond,
 Ce nez tortu, plissé, qui sans cesse marmotte,
 Rit à tous en faisant de ses doigts la marotte.
 Souffrirons-nous un jour d'exposer nos raisons
 Devant les habitants des petites maisons^a ?
 Que ceux qui ont été liés pour leur manie
 De là viennent juger et nos biens et nos vies ;
 Que telles gens du roi troublent de leur caquet,
 Procureurs de la mort, la cour et le parquet :
 Que de saint Mathurin¹⁸⁴ le fouet et voyage
 Loge ces pèlerins dedans l'aréopage.
 Là de ses yeux émus émeut tout en fureur
 L'Ire empourprée : il sort un feu qui donne horreur
 De ses yeux ondoyants, comme au travers la glace
 D'un cristal se peut voir d'un gros rubis la face ;
 Elle a dans la main droite un poignard asséché
 De sang qui ne s'efface ; elle le tient caché
 Dessous un voile noir, duquel elle est pourvue
 Pour offusquer de soi et des autres la vue,
 De peur que la pitié ne voile dans le cœur
 Par la porte des yeux. Puis la douce Faveur
 De ses yeux affectés chacun pipe et regarde,
 Fait sur les fleurs de lis des bouquets ; la mignarde
 Oppose ses beautés au droit, et aux flatteurs
 Donne à baiser l'azur, non à sentir ses fleurs.
 Comment d'un pas douteux, en la troupe bacchante,
 Étourdie au matin, sur le soir violente,
 Porte dans le Sénat un tison enflammé,
 Folie, au front cramoisi, nez rouge, teint plombé.
 Comment l'Ivrognerie en la foule échauffée,

^a maisons où l'on enfermait les fous ou les esprits jugés dérangés.

N'oyant les douces voix, met en pièces Orphée¹⁶⁴,
À l'éclat d'un cornet, d'un vineux Évoché,
Bruit un arrêt de mort d'un gosier enroué.

L'Hypocrisie aux grains bénits

La fausse dévotion sert de vêtement
religieux aux crimes du palais.

Il y fallait encor cette sèche, tremblante,
Pâle, aux yeux chassieux, de qui la peur s'augmente,
Pour la diversité des remèdes cherchés ;
Elle va trafiquant de péchés sur péchés,
À prix fait d'un chacun, veut payer Dieu de feuilles,
De mots non entendus bat l'air et les oreilles ;
Ceinture, doigts et sein sont pleins de grains bénits^a,
De comptes de bougie et de bagues fournis :
Le temple est pour ses fats la boutique choisie.
Maquerelle aux autels, telle est l'Hypocrisie,
Qui parle doucement, puis sur son dos bigot
Va par zèle porter au bûcher un fagot.

Vengeance, Jalousie, Inconstance

Les passions ennemies de l'équité
peuplent la scène judiciaire.

Mais quelle est cette tête ainsi longue en arrière,
Aux yeux noirs, enfoncés sous l'épaisse paupière,
Si ce n'est la Vengeance au teint noir, pâlissant,
Qui croît et qui devient plus forte en vieillissant ?
Que tu changes soudain, tremblante Jalousie,
Pâle comme la mort, comme feu cramoisie :
À la crainte, à l'espoir tu souhaites cent yeux,
Pour à la fois percer cent sujets et cent lieux :
Si tu sens l'aiguillon de quelque conscience,
Tu te mets au-devant, tu troubles, tu t'avances,
Tu enchéris du tout et ne laisses de quoi
Ton scélérat voisin se pousse devant toi.

^a cri rituel associé aux fêtes de Bacchus et aux bacchantes.

^b grains de chapelet ou petits objets de dévotion.

^c petits comptes ou grains de cire, employés comme objets de dévotion.

Cette frêle beauté qu'un vermillon déguise
À l'habit de changeant, sur un côté assise :
Ce fin cuir transparent qui trahit sous la peau
Mainte veine en serpent, maint artère nouveau :
Cet œil louche, brillant, n'est-ce pas l'Inconstance ?
Sa voisine qui enfle une si lourde panse
Ronfle la joue en paume, et d'un acier rouillé
Arme son estomac, de qui l'œil réveillé
Semble dormir encore ou n'avoir point de vie :
Endurcie, au teint mort, des hommes ennemie,
Pachyderme de corps, d'un esprit indompté,
Astorge, sans pitié, c'est la Stupidité.

Pauvreté dans la Chambre d'or

La misère des pauvres se présente
devant une justice dorée et sourde.

Où fuis-tu en ce coin, Pauvreté demi-vive ?
As-tu la Chambre d'or pour l'hôpital, chétive,
Asile pour fuir la poursuivante faim ?
Veux-tu pétrir de sang ton exécration ?
Ose ici mendier ta rechigneuse face,
Et faire de ses lis tapis à ta besace ?

L'ignorance sur les bancs

L'ignorance occupe les bancs où
devrait parler la sagesse.

Et puis, pour couronner cette liste de dieux,
Ride son front étroit, offusqué de cheveux,
Présent des courtisans, la chevêche^b du reste,
L'ignorance, qui n'est la moins fâcheuse peste :
Ses petits yeux charnus sourcillent sans repos,
Sa grande^c bouche demeure ouverte à tous propos ;
Elle n'a sentiment de pitié ni misère :
Toute cause lui est indifférente et claire ;

^a sans affection naturelle, impitoyable ; le mot vient du grec storgê, l'amour familial.

^b petite chouette, souvent oiseau de mauvais augure.

^c Grand reste ici sans -e devant un féminin. Forme attestée dans les éditions anciennes, conservée ici pour le nombre de pieds.

Son livre est le commun ; sa loi, ce qu'il lui plaît :
Elle dit ad idem, puis demande que c'est.

Cruauté, Passion et Haine

La violence affective contamine les
jugements et détruit l'impartialité.

Sur l'autre banc paraît la contenance énorme
D'une impiteuse More, à la bouche difforme ;
Ses lèvres à gros bords, ses yeux durs de travers,
Flambants, veineux, tremblants, ses naseaux hauts, ouverts,
Les sourcils joints, épais, sa voix rude, enrouée :
Tout convient à sa robe à l'épaule nouée
Qui couvre l'un des bras gros et nerveux et courts ;
L'autre, tout nu, paraît semé du poil d'un ours ;
Ses cheveux mi-brûlés sont frisés comme laine,
Entre l'œil et le nez s'enfle une grosse veine,
Un portrait de Pitié à ses pieds est jeté :
Dessus ce trône sied ainsi la Cruauté.
Après, la Passion, âpre fusil^b des âmes,
Porte un manteau glacé sur l'estomac de flammes ;
Son cuir trop délié, tout doublé de fureurs,
Changé par les objets en diverses couleurs :
La brusque, sans repos, brûle en impatience
Et n'attend pas son tour à dire sa sentence.
De morgues^c, de menace et gestes resserrés
Elle veut rallier les avis égarés,
Comme un joueur badin qui d'épaule et d'échine
Essaie à corriger sa boule qui chemine.
La Haine partisane, aussi avec courroux,
Condamne les avis qui lui semblent trop doux,
Menace pour raisons, ou du chef ou du maître :
Ce qui n'est violent est criminel ou traître.

^a femme « maure » ; d'Aubigné emploie ici un stéréotype brutal de son temps pour figurer la cruauté.

^b pièce d'acier qui fait jaillir l'étincelle ; image d'une âme prête à s'enflammer.

^c mines hautaines, airs de mépris.

Encore, en changeant d'un et d'autre côté,
Tient là son rang la fade et sottie Vanité,
Qui porte au sacré lieu tout à nouvelle guise,
Ses cheveux africains, les chausses en valise,
La rotonde, l'empoix, double collet perdu,
La perruque du crin d'un honnête pendu
Et de celui qui part d'une honteuse place.
Le poulet enlacé autour du bras s'enlace ;
On l'ouvre aux compagnons, tout y sent la putain,
Le geste efféminé, le regard incertain :
Fard et ambre partout, quoiqu'en la sainte chambre
Le fard doit être laid, puant doit être l'ambre.
Mâchant le muscadin, le bègue on contrefait ;
On fait peigne des mains ; la gorge s'y défait ;
Sur l'épaule se joue une longue moustache.
Parfois le conseiller devient soldat bravache,
Met la robe et l'état à repos dans un coin,
S'arme d'esprons^a dorés pour n'aller guère loin,
Se fourre en un brelan^b, d'un procès il renvie^c,
Et s'il faut s'acquitter fait reste d'une vie ;
Le tout pour acquérir un vent moins que du vent.
La Vanité s'y trompe, et c'est elle souvent
Qui, voulant plaire à tous, est de tous méprisée.

La Servitude des arrêts

Les arrêts ne libèrent plus : ils enchaînent la vérité.

Même la Servitude, à la tête rasée,
Sert sur le tribunal ses maîtres, et n'a loi
Que l'injuste plaisir ou déplaisir d'un roi.
D'elle vient que nos lois sont ridicules fables,

^a haut-de-chausses bouffants, à la mode.

^b Forme attestée dans les éditions anciennes, conservée ici pour le nombre de pieds.

^c jeu de cartes ; par extension, tripot ou lieu de jeu.

^d relève la mise, surenchérit.

Le vent se joue en l'air du mot IRRÉVOCABLES.
Le registre à signer et biffer est tout prêt,
Et tout arrêt devient un arrêt sans arrêt.

La Bouffonnerie au tribunal

Le tribunal s'abaisse jusqu'au spectacle
bouffon de la corruption.

Voici dessus les rangs une autre courtisane,
Dont l'œil est attrayant et la bouche est profane :
Prête, béante à tout, qui rit et ne rit point,
Qui n'a de sérieux ni de sûr un seul point ;
C'est la Bouffonnerie impérieuse, folle :
Son infâme boutique est pleine de parole
Qui délecte l'oreille en offensant les cœurs :
Par elle ce Sénat est au banc des moqueurs.
Il se faut bien garder d'oublier en ce compte
Le front de passereau, sans cheveux et sans honte,
De la chauve Luxure, à qui l'objet nouveau
D'une beauté promise a mis les yeux en eau.
Elle a pour fait et droit et pour l'âme l'idée
Du but impatient d'une putain fardée.
Et que fait la Faiblesse au tribunal des rois ?
Car tout lui sert de crainte, et ses craintes de lois.
Elle tremble, elle espère, elle est rouge, elle est blême :
Elle ne porte rien et tombe sous soi-même.
Faut-il que cette porque y tienne quelque rang,
La Paresse accroupie au marchepied du banc,
Qui, le menton au sein, les mains à la pochette,
Feint de voir et sans voir juge sur l'étiquette ?
Quel démon sur le droit par force triomphant,
Dans le rang des vieillards a logé cet enfant ?
Quel sénat d'écoliers, de bouillantes cervelles
Qu'on choisit par exprès aux causes criminelles ?
Quel faux astre produit en ces fades saisons
Des conseillers sans barbe et des laquais grisons ?
La Jeunesse est ici un juge d'aventure,

^a truite ; injure appliquée ici à la Paresse.

À sein déboutonné, qui sans loi ni ceinture
 Rit en faisant virer un moulinet de noix,
 Donne dans ce conseil sa téméraire voix,
 Rêve au jeu, court ailleurs, et répond tout de même
 Des avis égarés à l'un des deux extrêmes :
 Son nom serait Hébé¹¹⁴ si nous étions païens :
 C'est cet esprit qui meut par chauds et prompts moyens
 Nos jeunes Roboams¹¹⁴ à une injuste guerre :
 C'est l'échanson de sang pour les dieux de la terre.
 Là, sous un sein d'acier, tient son cœur en prison
 La taciturne, froide et lâche Trahison,
 De qui l'œil égaré à l'autre ne s'affronte :
 Sa peau de sept couleurs fait des taches sans compte ;
 De voix sonore et douce et d'un ton féminin
 La magique en l'oreille attache son venin,
 Prodiges avec serment, chère et fausse monnaie,
 Et des ris de dépit et des larmes de joie.
 Sans désir, sans espoir, a volé dans ce train,
 De la plus vile boue au trône souverain,
 Qui même en s'y voyant encor ne s'y peut croire,
 L'Insolence camuse et honteuse de gloire.
 Tout vice fâche autrui, chacun le veut ôter ;
 Mais l'insolent ne peut soi-même se porter.

La Formalité, reine des poussières

La procédure se change en poussière,
 lentement et domination vide.

Quel monstre vois-je encor ? Une dame bigote,
 Maquerelle du gain, malicieuse et sottise :
 Nulle peste n'offusque et ne trouble si fort
 Pour subvertir le droit, pour établir le tort,
 Pour jeter dans les yeux des juges la poussière
 Que cette enchanteresse, autrefois étrangère.
 Son habit de couleurs et chiffre bigarré,
 Sous un vieil chaperon un gros bonnet carré :
 Ses faux poids, sa fausse aune et sa règle tortue
 Déchiffrent son énigme et la rendent connue
 Pour présent que d'enfer la Discorde a porté

Et qui difforme tout : c'est la Formalité.
 Erreur d'autorité, qui par normes énormes
 Ôte l'être à la chose, au contraire des formes.
 Qui la hait, qui la fuit, n'entend pas le palais.
 (Honorable reproche à ces doctes Harlais,
 De Thou, Gillot, Thurin, et autres que je laisse,
 Immunes de ces maux, hormis de la faiblesse,
 Faiblesse qui les rend esclaves et contraints,
 Bien que tordant le col, faire signer des mains,
 Ce qu'abhorre le sens ; mains qui font de la plume
 Un outil de bourreau qui détruit et consume.
 Ces plumes sont stilets des assassins gagés,
 Dont on écrit au dos des captifs affligés,
 Le noir qui tue, et le tueur tourmente.)^a
 Cette Formalité eut pour père un Pédante,
 Un charlatan vendeur, porteur de rogatons,
 Qui devait de son dos user tous les bâtons.
 Au dernier coin se sied la misérable Crainte :
 Sa pâissante vue est des autres éteinte,
 Son œil morne et transi en voyant ne voit pas,
 Son visage sans feu a le teint du trépas.
 Alors que tout son banc en un amas s'assemble,
 Son avis ne dit rien qu'un triste oui qui tremble :
 Elle a sous un tétin la plaie où le Malheur
 Fichera ses doigts crochus pour lui ôter le cœur.
 Mais encor, pour mieux voir entière la boutique
 Où de vie et de biens l'Injustice trafique,
 L'occasion s'offrit que Henri, second roi,
 En la Mercuriale^{153b} ordonna par sa loi
 Le feu pour peine due aux âmes plus constantes.
 Là parurent en corps et en robes sanglantes
 Ceux qui furent jadis juges et sénateurs,
 Puis du plaisir des rois lâches exécuteurs.

^a Les éditions anciennes donnent ici un décasyllabe ; le vers est conservé tel quel.

^b assemblée solennelle du Parlement, souvent tenue le mercredi ; d'Aubigné joue aussi sur le nom de Mercure.

De là se peut la cour, en se faisant égale
À Mercure¹⁵³ maquereau, dire Mercuriale.
Ce jour nos sénateurs, à leur maître vendus,
Lui prêtèrent serment en esclaves ton dus.
Ce palais du grand juge avait tiré la vue
Par le lustre et l'éclat qui brillait dans la nue.
En voici un second, qui se fit par horreur
Voir de tous empereurs au suprême empereur :
Un funeste château, dont les tours assemblées
Ne montraient par dehors que grilles redoublées,
Tout obscur, tout puant ; c'est le palais, le fort
De l'Inquisition, le logis de la mort :
C'est le taureau d'airain dans lequel sont éteintes
Et les justes raisons et les plus tendres plaintes :
Là même, aux yeux de Dieu, l'homme veut étouffer
La prière et la foi : c'est l'abrégé d'enfer.
Là, parmi les crapauds, en devinant leurs fautes,
Trempent les enchaînés ; des prisons les plus hautes
Est banni le sommeil : car les grillons ferrés
Sont les tapis velus et matras^a rembourrés.
La faim plus que le feu éteint en ces tanières
Et la vie et les pleurs des âmes prisonnières.
Dieu, au funeste jour de leurs actes plus beaux,
Voit leurs trônes levés, l'amas de leurs poteaux,
Les arcs, les échafauds dont la pompe étouffée
Des parements dorés préparait un trophée.
Puis il vit démarcher à trois ordres divers
Les rangs des condamnés de sambenits^b couverts :
Dessous ces parements, les héritiers insignes
Du manteau, du roseau et couronne d'épines,
Portent les diables peints ; les anges en effet
Leur vont tenant la main autrement qu'en portrait.

^a Forme attestée dans les éditions anciennes, conservée ici pour le nombre de pieds.

^b habits infamants portés par certains condamnés de l'Inquisition.

Les hommes sur le corps déploient leurs injures,
Mais ne donnent le ciel ni l'enfer qu'en peintures.
À leur Dieu de papier il faut un appareil
De paradis, d'enfer et démons tout pareil.
L'idolâtre qui fait son sermon en image,
Par images anime et retient son courage,
Mais l'idole n'a pu le fidèle troubler,
Qui n'en rien espérant n'en peut aussi trembler.

L'inferral étendard

La justice humaine est décrite comme
armée infernale contre l'innocent.

Après, Dieu vit marcher de contenance graves
Ces guerriers hasardeux dessus leurs mules braves,
Les trompettes devant : quelque plus vieil soldat
Porte dans le milieu l'inferral étendard,
Où est peint Ferdinand⁹⁶, sa compagne Isabelle⁹⁶,
Et Sixte⁹⁶ pape, auteurs de la secte bourrelle.
Cet oriflan^a superbe, en ce point arboré,
Est du peuple tremblant à genoux adoré.
Puis au fond de la troupe, à l'orgueil équipée,
Entre quatre hérauts porte un comte l'épée :
Ainsi fleurit le choix des artisans cruels,
Hommes dénaturés, Castillans naturels :
Ces mi-mores^b hautains, honorés, effroyables,
N'ont d'autres points d'honneur que d'être impitoyables,
Nourris à exercer l'astorge dureté,
À voir d'un front tétic^c la tendre humanité,
Corbeaux courant aux morts et aux gibets en joie,
S'égayant dans le sang et jouant de leur proie.
Dieu vit, non sans fureur, ces triomphes nouveaux
Des pourvoyeurs d'enfer, magnifiques bourreaux,
Et reçut en son sein les âmes infinies
Qu'en secret, qu'en public traînaient ces tragédies,
Où le père en l'Oreste¹⁶³ a produit sans effroi

^a Forme attestée dans les éditions anciennes, conservée ici pour le nombre de pieds.

^b à demi Maures ; dans le lexique polémique de l'auteur, façon hostile de désigner les Espagnols.

^c Forme attestée dans les éditions anciennes, conservée ici pour le nombre de pieds.

L'héritier d'un royaume, et l'unique d'un roi.
 Les docteurs accusés du changement extrême
 Qui parut à la mort du grand Charles cinquième¹⁶³,
 Marchent de ce troupeau : comtes et grands seigneurs,
 Dames, filles, enfants, compagnons en honneurs
 D'un triomphe sans lustre et de plus d'efficace,
 Font au ciel leur entrée où ils trouvent leur place.
 Tremblez, juges ; sachez que le juge des cieus
 Tient de chacun des siens le sang très-précieux :
 Quand vous signez leur mort, cette clause est signée :
 Que leur sang soit sur nous et sur notre lignée.
 Et vous, qui le faux nom de l'Église prenez,
 Qui de faits criminels, sobres, vous abstenez,
 Qui en ôtez les mains et y trempez les langues,
 Qui tirez pour couteaux vos meurtrières harangues,
 Qui jugez en secret ? publics sollicitateurs,
 N'êtes-vous pas Juifs, race de ces docteurs
 Qui confessaient toujours, en criant : « Crucifie ! »
 Que la loi leur défend de juger une vie ?
 Ou bourreaux ne vivant que de mort et de sang,
 Qui, en exécutant, mettent dans un gant blanc
 La détruisante main aux meurtres acharnée,
 Pour tuer sans toucher à la peau condamnée.
 Pour faire aussi jurer à ces doctes brigands,
 Que de leur main sacrée ils n'ont pris que des gants,
 On en donne un plein d'or sur la bonne espérance,
 Et l'autre suit après, loyer de la sentence.
 Ce venin espagnol aux autres nations
 Communique en courant telles inventions :
 L'Europe se montra : Dieu vit sa contenance,
 Fumeuse par les feux émus sur l'innocence ;
 Vit les publics lieux, les palais les plus beaux
 Pleins de peuples bruyants, qui, pour les jeux nouveaux,
 Étalaien à la mort les plus entières vies
 En spectacles plaisants et feintes tragédies.
 Là, le peuple amassé n'amollissait son cœur ;
 L'esprit préoccupé de faux zèle, d'erreur,
 D'injures et de cris étouffait la prière

Et les plaints des mourants : là, de même manière
Qu'aux théâtres on vit s'échauffer les Romains,
Ce peuple débauché applaudissait des mains ;
Même, au lieu de vouloir la sentence plus douce,
En Romains ils tournaient vers la terre le pouce.
Ces barbares, émus des tisons de l'enfer
Et de Rome, ont crié : « Qu'il reçoive le fer ! »
Les corps à demi-morts sont traînés par les fanges,
Les enfants ont pour jeu ces passe-temps étranges :
Les satellites fiers, tout autour arrangés,
Étouffaient de leurs cris les cris des affligés.
Puis les empoisonneurs des esprits et des âmes,
Ignorants, endurcis, conduisent jusqu'aux flammes
Ceux qui portent de Christ en leurs membres la croix :
Ils la souffrent en chair, on leur présente en bois.
De ces bouches d'erreur les orgueilleux blasphèmes
Blessent l'Agneau lié, plus fort que la mort même.
Or, de peur qu'à ce point les esprits délivrés,
Qui ne sont plus de crainte ou d'espoir enivrés,

La vérité bâillonnée

La vérité ne peut plus parler dans le
lieu qui devait l'entendre.

Déjà proches du ciel, lesquels par leur constance
Et le mépris du monde ont du ciel connaissance,
Comme cygnes mourants ne chantent doucement,
Les subtils font mourir la voix premièrement.
Leur prière est muette, au Père seul s'envole,
Gardant pour le louer le cœur, non la parole.
Mais ces hommes, croyant avoir bien arrêté
Le vrai, par un bâillon prêchent la vérité ;
La vérité du ciel ne fut onc bâillonnée,
Et cette race a vu, qui l'a plus étonnée,
Que Dieu à ses témoins a donné maintes fois
(La langue étant coupée) une céleste voix,
Merveilles qui n'ont pas été au siècle vaines.

^a jamais.

Les cendres des brûlés sont précieuses graines
 Qui, après les hivers noirs d'orage et de pleurs,
 Ouvrent au doux printemps d'un million de fleurs
 Le baume salulaire, et sont nouvelles plantes
 Au milieu des parvis de Sion¹²³ florissantes.
 Tant de sang que les rois épanchent à ruisseaux
 S'exhale en douce pluie et en fontaines d'eaux,
 Qui, coulantes aux pieds de ces plantes divines,
 Donnent de prendre vie et de croître aux racines.
 Des obscures prisons les plus amers soupirs
 Servent à ces beautés de gracieux zéphyrs.
 L'Ouvrier parfait de tout, cet Artisan suprême,
 Tire de mort la vie et du mal le bien même ;
 Il resserre nos pleurs en ces vases plus beaux,
 Écrit en son registre éternel tous nos maux.
 D'Italie, d'Espagne, Albion, France et Flandres,
 Les anges diligents vont ramasser nos cendres :
 Les quatre parts du monde et la terre et la mer
 Rendront compte des morts qu'il lui plaira nommer.
 Ceux-là mêmes seront vos témoins sans reproches :
 Juges, où seront lors vos fuites, vos accroches,
 Vos excoines^a, délais, de chicane les tours ?
 Serviront-ils vers Dieu qui tiendra ses grands jours,
 Devant un jugement si absolu, si ferme,
 Lequel vous ne pourriez mépriser pour le terme ?
 Si vous saviez comment il juge dès ici
 Ses bien-aimés enfants et ses haineux aussi !

Les juges d'Israël

Les juges bibliques servent de contre-
modèle à la justice présente.

Sachez que l'innocent ne perdra point sa peine,
 Vous en avez chez vous une marque certaine.
 Dans votre grand palais, où vous n'avez point lu,
 Oyants vous n'oyez point, voyants vous n'avez vu
 Ce qui pend sur vos chefs en sa voûte effacée,

^a excuses judiciaires permettant de retarder une procédure.

Par un prophète ancien une histoire tracée
 Dont les traits par-dessus d'autres traits déguisés
 Ne se découvrent plus qu'aux esprits avisés.
 C'est la mutation qui se doit bientôt faire
 Par la juste fureur de l'émeu populaire^a,
 Accidents tous pareils à ceux-là qu'ont soufferts
 Les prêtres de Babel, pour être découverts
 Non seulement fauteurs de l'ignorance inique,
 Mais sectateurs ardents du meurtrier Dominique⁸⁰.
 C'est le triomphe saint de la sage Thémis²¹⁰,
 Qui abat à ses pieds ses pervers ennemis :
 Thémis, vierge au teint net, son regard tout ensemble
 Fait qu'on désire et craint, qu'on espère et qu'on tremble :
 Elle a un triste et froid, mais non rude maintien :
 Némésis l'accompagne et lui sert d'entretien.
 On voit aux deux côtés et devant et derrière
 Des gros de cavaliers de diverse manière.
 Les premiers sont anciens juges du peuple hébreu
 Qui n'ont point démenti leur état ni leur lieu,
 Mais justement jugé. Premier de tous, Moïse¹⁵⁴,
 Qui n'avait que la loi de la nature apprise,
 Puis apporta du haut de l'effroyant Sina¹⁵⁴
 Ce que le doigt de Dieu en deux pierres signa ;
 Et puis, exécutant du Seigneur les vengeances,
 Prend en un poing l'épée, en l'autre les balances :
 Phinées¹⁵⁴, zéléteur qui d'ire s'embrasa,
 Et qui par son courroux le céleste apaisa ;
 Le vaillant Josué¹⁵⁴, de son peuple le père,
 De l'interdit d'Achan³ punisseur très sévère,
 Doux envers Israël¹²¹ ; Jephthé¹²², que la rigueur
 De son vœu échappé fit désolé vainqueur.
 Samuel¹²² tient son rang, juge et prophète sage,
 À qui ce peuple sot, friand de son dommage,
 Demande un roi ; lui donc, instituant les rois,
 Annonce leurs défauts que l'on prend pour leurs droits.

^a émeute populaire, soulèvement du peuple.

David⁷⁴ s'avance après, guère loin de la tête,
Salomon¹⁸⁵ décidant la douteuse requête.
Là sont peintes les mains qui font même serment :
L'une juste dit vrai, l'autre perfide ment.
On voit l'enfant en l'air par deux soldats suspendre,
L'affamé coutelas qui brille pour le fendre ;
De deux mères les fronts : l'un pâle et sans pitié,
L'autre la larme à l'œil, toute en feu d'amitié.
De ce roi qui pécha point n'empêche le vice
Qu'il ne paraisse au rang des maîtres de justice.
Josaphat¹²⁸, Ézéchie⁹⁴ et Josias¹²⁸ en sont ;
Néhémias¹²⁸, Esdras¹²⁸, la retraite parfont ;
Avec eux Daniel¹²⁸, des condamnés refuge,
Épeluchant⁶ les cœurs, bon et céleste juge,
Trouveur de vérités, inquisiteur parfait,
Procèdent sans reproche en question de fait.
À la troupe des Grecs, je vois luire pour guide
Sa coquille en la main, l'excellent Aristide¹²⁹,
Agésilas¹¹ de Sparte, Ochus¹⁶¹ l'Égyptien ;
Tomyris²¹³ a sa place avec ce peuple ancien ;
Crésus⁷² y boit l'or chaud ; Crassus⁷¹, farouche bête,
Noie dedans le sang son impiteuse tête ;
Solon¹²⁹ législateur, et celui qui eut deuil
D'ébrancher une loi plus qu'arracher son œil ;
Cyrus⁷³ est peint au vif ; près de lui Assuère²⁹,
Agathocle⁹ se rend dessous cette bannière,
Qui, grand juge, grand roi, dans l'argile traité,
Exerce en son repas la loi d'humilité ;
Puis ferme le troupeau la bande juste et sage
Qui pour cloître habitait le saint Aréopage¹²⁹.
Aussi de ceux qui ont gardé les droits humains,
En un autre escadron, marchent les Romains :

^a Forme attestée dans les éditions anciennes, conservée ici pour le nombre de pieds.

La race des Catons⁶², de justice l'école ;
Manlius¹⁴⁸, qui gagna son nom de Capitole ;
Ces Fabrices⁹⁵ contents, ces princes laboureurs
Qu'on tirait de l'arée^a à les faire empereurs ;
Pour autrui et pour soi le très heureux Auguste³⁰,
Qui régna justement en sa conquête injuste,
Posséda par la paix ce qu'en guerre il conquît ;
Sous lui le Rédempteur, le seul juste, naquit.

Le juste sous l'Empire

Même sous l'Empire païen, le juste
peut faire honte aux juges chrétiens.

Les Brutes⁵⁴, Scipions¹⁹⁴, Pompées¹⁷³ et Fabies¹⁷⁴,
Qui, de Rome, prenaient les causes et les vies
Des orphelins d'Égypte et des veuves qu'un roi
Des Bactres veut priver de ce que veut la loi.
Justinien¹³² se voit, législateur sévère,
Qui clôt la troupe avec Antonin²⁴ et Sévère²⁵.
Les Adrians⁸, Trajans²¹⁵, seraient bien de ce rang
S'ils ne s'étaient souillés des fidèles au sang.
J'en vois qui, n'ayant point les saintes lois pour guides,
Furent justes mondains : ceux-là sont les Druides⁸³.
Charlemagne¹⁰⁶ s'égaie entre ces vieux Français,
Les Saliens¹⁰⁶, auteurs de nos plus saintes lois :
Lois que je vois briser en deux siècles infâmes,
Quand les mâles seront plus lâches que les femmes,
Quand on verra les lis en pilules changer,
Le Tusque^b être Gaulois, le Français étranger.
De ces anciens Gaulois entre les mains fidèles
Les princes étrangers déposaient leurs querelles,
Les procès plus douteux, et mêmes ceux en quoi
Ils avaient pour partie et la France et le Roi.
Voici venir après des modernes la bande,
Qui plus elle est moderne et moins se trouve grande.
Que rares sont ceux-là qui font, au grand besoin,

^a aire à battre le grain.

^b Toscan ; allusion polémique à l'Italie et aux Médicis.

De l'outrage servir l'adresse de témoin !
Vous y voyez encore un vieil juge d'Alsace
Auquel l'ami privé ne peut trouver de grâce
Du perfide larcin que, par un sage tour,
Ce Daniel second mit de la nuit au jour.
La Bourgogne a son duc qui, de ruse secrète,
Emploie un chicaneur pour étouffer sa dette ;
Le fraudeur le promit ; voulant appareiller
Ses faussetés, le duc pendit son conseiller.
Le même visitant trouve au bout d'un village
Une veuve éplorée, un désastré visage,
Qui lui cria : « Seigneur, mes aumôniers amis
M'ont donné un linceul, où mon époux est mis ;
Mais le pasteur avare, à faute de salaire,
Contraint le corps aimé pourrir dans le suaire. »
Le duc prend le curé, lui dénonce comment
Il voulait honorer ce pauvre enterrement ;

Le prêtre lié au mort

Le devoir sacré est mis à l'épreuve par
la mort et l'impureté.

Qu'il fit de tous côtés, des paroisses voisines
Accourir la prêtraille aux hypocrites mines.
Le prince fit aux yeux de l'avare troupeau
Lier le prêtre vif et le mort, peau à peau,
Front à front, bouche à bouche, et le clergé, qui tremble,
Abria^a de ses mains ces deux horreurs ensemble.
Où es-tu, juste duc, au temps pernicieux
Qui refuse la terre aux héritiers des cieus ?
Encore les nations de ces Alpes cornues
De ces fermes cerveaux ne sont pas dépourvues.
Un Sforce²⁰⁰ continent est au rang des anciens,
Et de cet ordre on voit les libres Vénitiens²⁰⁰.
Le bon prince de Melphe²⁰⁰ apparaît davantage,
Excellent ornement, mais rare, de notre âge.
Un indigne mari força de sa moitié

^a couvert, recouvert.

Par larmes le grand cœur, l'honneur par la pitié ;
Un tyran fit sa foi et le coupable pendre,
Diffamant un renom ; lors sut le prince rendre
Justice entière à Dieu, vengeance à la douleur,
L'honneur à la surprise et la mort au voleur.
Enfin, à train de deuil, le vieil peintre et prophète,
Produit en froid maintien la troupe de retraite,
Ceux qui vont reprochant à leur juge leur sang,
Couronnés de cyprès, ensevelis de blanc.
Leurs mains tendent au ciel, et les ardentes vues
Regardent préparer un trône dans les nues,
Tribunal de triomphe en gloire appareillé,
Un regard de Hasmal^{12a}, de feu entortillé.
Des quatre coins sortaient comme formes nouvelles
D'animaux qui portaient quatre faces, quatre ailes ;
Leurs pieds étaient piliers, leurs mains prestes sortaient.
Leur front d'airain poli quatre espèces portaient,
Tournant en quatre endroits quatre semblances, comme
De l'Aigle, du Taureau, du Lion et de l'Homme ;
Effrayants animaux qui, de toutes les parts
Où en charbons de feu ils lançaient leurs regards,
Repartaient comme éclairs, sans détourner la face,
Et foudroyaient au loin, sans partir d'une place.
Salomon fit armer son trône droit-disant
Par douze fiers lions de métal reluisant,

La blanche Thémis

Thémis redevient image d'une justice
pure et non achetée.

Afin que chaque pas apportât une crainte ;
Mais le siège pompeux de la Majesté sainte
Foule aux pieds cent degrés et cent lions vivants,
Qui, à la voix de Dieu, décochent comme vents.
La bande que je dis paraissait éblouie,
Et puis toquer des mains de nouveau réjouie,
Quand au trône flambant, dans le ciel arboré,

^a mot du livre d'Ézéchiel, associé à un éclat de feu ou d'ambre mystérieux.

Ils voient arriver le grand juge adoré.
 Et, comme elle marchait sous la splendeur nouvelle,
 Brillante sur leurs chefs et qui marche avec elle,
 Ils relèvent en haut leurs appellations,
 Procureurs avoués de seize nations.
 Là les foudres et feux prompts au divin service,
 S'offrent à bien servir la céleste justice.
 Là s'avancent les vents diligents et légers
 Pour être les hérauts, postes et messagers.
 Là les esprits ailés ajournent de leurs ailes
 Les juges criminels aux peines éternelles.
 On pense remarquer en cet humble troupeau,
 Cavagne⁶³ et Briquemaut⁶³, signalés du cordeau^a ;
 Montgomery⁶³ y va s'appuyant d'une lance.
 Le très-vaillant Montbrun⁶³, puni de sa vaillance ;
 Et mêmes à troupeaux marchent le demeurant
 De ceux qui ont gagné leur procès en mourant.
 Encor aux inhumains Némésis inhumaine
 Traîne sa forte, longue et très pesante chaîne,
 Qui loge en son grand tour un sénat prisonnier,
 Que fait trotter devant un clerc, marchant dernier.
 Une autre bouche tient une foule de juges
 Fugitifs et cherchant leurs clients pour refuges.
 Que dis-je, leurs clients ? la haute Majesté
 Les mène aux prisonniers chercher la liberté,
 Du pain aux confisqués, aux bannis la patrie,
 L'honneur aux diffamés, aux condamnés la vie.
 Puis un nœud entre deux, d'un pas triste et tardif,
 Suivaient Brisson⁵² le docte, et L'Archer⁵² et Tardif⁵².
 Ils tirent leurs meurtriers, bien fraisés d'un chevêtre^b,
 Boucher⁵², et Pragenat⁵², et le sanglant Incestre.
 Juges, sergents, curés, confesseurs et bourreaux,
 Tels artisans un jour, par changements nouveaux,

^a corde du supplice.

^b lien ou licou passé au cou.

Le palais changé en gibet

Le palais de justice se change en lieu de
mort et de supplice.

Métamorphoseront leurs temples vénérables
En cavernes de gueux, les cloîtres en étables,
En criminels tremblants les sénateurs grisons,
En gibet le palais et le Louvre en prisons.
De la fille du ciel telle paraît l'escorte,
À plus d'heur que d'éclat, moins pompeuse, plus forte ;
Avec tels serviteurs et fidèles amis
Rien n'arrête les pas de la blanche Thémis.
Son chariot vainqueur, effroyable et superbe,
Ne foule en cheminant ni le pavé ni l'herbe,
Mais roule sur les corps et va faisant un bris
Des monstres avortés par l'infidèle Ubris²¹⁸,
Ubris, fille d'Até²¹⁸, que les forces et fuites
N'ont pu sauver devant les poursuivantes Lites²¹⁸,
Que le vrai Jupiter découpla sur ses pas.
Les bijoux de Mammon¹⁴⁷, à cette fois, n'ont pas
Corrompu les soldats qui font cette jonchée ;
Ce sont les Chérubins¹¹² par qui fut détranchée

Le char des licornes

L'image triomphale annonce une
justice supérieure qui renverse
l'injustice.

La grand' force d'Assur¹¹². Voyez comme ces corps
De leurs boyaux crevés ne jettent que trésors !
Quel grincement de dents et rechigneuses moues
Les visages mourants font sous les quatre roues !
L'une des dextres^a prend au point au droit pouvoir,
L'autre mène des lois la règle et le savoir ;
Des gauches la plus grande au point du fait s'engage
Et va poussant la moindre où est le témoignage.
La fille de la Terre et du Ciel met ses poids
En ses justes balances, et ses poids sont ses lois ;

^a mains droites.

Elle a sous le bandeau sur les choses la vue,
 Mais là, personne n'est à ses beaux yeux connue ;
 Encor par les présents ne s'ouvre le bandeau ;
 Son glaive toujours prêt n'est jamais au fourreau ;
 Elle met à la fange et bienfaits et injures.
 Qui tire ce grand char ? Quatre licornes pures ;
 La veuve l'accompagne et l'orphelin la suit,
 L'usurier tire ailleurs, le chicaneur la fuit,
 Et fuit sans que derrière un des fuyards regarde
 De la formalité la race babillarde :

La chicane et ses vocables

La langue technique de la chicane
 masque et multiplie les abus.

Tout interlocutoire^a, arrêt, appointement
 À plaider, à produire un gros enfantement
 De procès, d'interdits, de griefs, un compulsoire,
 Puis le dérogoire à un dérogoire,
 Visa, pareatis^b, réplique, exceptions,
 Révisions, duplique, objets, salvations,
 Hypothèques, guéver^c, déguerpir, préalables,
 Fin de non-recevoir. Fi des puants vocables
 Qui m'ont changé mon style et mon sens à l'envers !
 Cherchez-les au parquet et non plus en mes vers.
 Tout fuit, les uns tirant en Basse-Normandie,
 Autres en Avignon, où ce mal prit sa vie
 Quand un contre-Antéchrist²⁰, de son style romain,
 Paya nos rois bigots, qui lui tenaient la main.
 Je crains bien que quelqu'un plus vite et plus habile
 Dans le Poitou plaideur cherchera son asile.
 Vous ne verrez jamais le train que nous disons
 Se sauver en la Suisse ou entre les Grisons,
 Nation de Dieu seul et de nulle autre serve,
 Et qui le droit divin sans autre droit observe.
 Ces vices n'auront point de retraite pour eux

^a le poète accumule ici des termes de procédure pour faire sentir la chicane judiciaire.

^b ordre judiciaire de faire exécuter une décision.

^c terme de droit ancien, proche de « déguerpir » : céder ou abandonner un bien.

Chez l'invincible Anglais, l'Écossais valeureux :
Car les nobles et grands la justice y ordonnent,
Les états non vendus comme charges se donnent.
Mais comme il n'y a rien sous le haut firmament
Perdurable en son être et franc du changement,
Suisses et Grisons et Anglais et Bataves,
Si l'injustice un jour vous peut voir ses esclaves,
Si la vile chicane administre vos lois,
Alors Grisons, Suisses, Bataves et Anglais,
N'attends point que la peur en tes esprits se jette
Par le regard affreux d'un menaçant comète ;
Prends ta mutation pour comète au malheur,
Ainsi que tu l'as eu pour astre de bonheur,

Élisabeth au rang des justes

Élisabeth est invoquée comme figure
politique d'une justice réformée.

Heureuse Élisabeth⁸⁹, la justice rendant,
Et qui n'a point vendu les droits en la vendant !
Et puisque ce nom saint, de tous bons rois l'idée,
Prend sa place en ce rang qui lui était gardée
Au rôle des martyrs, je dirai, en ce lieu,
Ce que sur mon papier dicte l'Esprit de Dieu.
La main qui te ravit de la geôle en ta salle,
Qui changea la sellette en la chaire royale,
Et le seuil de la mort en un degré si haut,
Qui fit un tribunal d'un funeste échafaud ;
L'œil qui vit les désirs aspirants à la flamme,
Quand tu gardas ton âme en voulant perdre l'âme,
Cet œil vit les dangers, sa main porta le faix,
Te fit heureuse en guerre et ferme dans la paix ;
Le Paraclet⁹⁰ t'apprit à répondre aux harangues
De tous ambassadeurs, même en leurs propres langues.
C'est lui qui détourna l'encombre et le méchef
De vingt mortels desseins du règne et de ton chef,
T'acquiesça le cœur des tiens, et te fit par merveilles
Tes lions au dehors domestiques ouailles :
Ces braves abattus au trône où tu te sieds
Sont les lions que tient prosternés à ses pieds

La tendre humilité. Ton giron est la dôme
 De la vierge à qui rend ses armes la licorne.
 Tels antiques tableaux prédisaient, sans savoir,
 Ta vertu virginale et ton secret pouvoir.
 Par cet esprit, tu as repos en tes limites,
 Tes haineux à tes bords brisent leurs exercites^a ;
 Les mers avec les vents, l'air haut, moyen et bas,
 Et le ciel, partisans ligués à tes combats,
 Les foudres et les feux choquent pour ta victoire,
 Quand les tonnerres sont trompettes de ta gloire ;
 Tes guerriers hasardeux perdent, joyeux, pour toi
 Ce que tu n'eus regret de perdre pour la foi.
 La Rose⁸⁹ est la première heureuse sans seconde
 Qui a repris ses pas, circuissant^b tout le monde :
 Tes triomphantes nefes vont te faire nommer,
 En tournoyant le tout, grand' reine de la mer.
 Puis, il faut qu'en splendeur neuf lustres^c te maintiennent,
 Et qu'après septante^d ans (à quoi nos jours reviennent)
 Débora⁷⁶ d'Israël, Chérub sur les pervers,
 Fléau des tyrans, flambeau luisant sur l'univers,
 Pour régner bien plus haut, tout achevé, tu quittes
 Dans les savantes mains d'un successeur d'élite
 Ton état au dehors et dedans appuyé,
 Le cœur soulé de vivre, et non pas ennuyé.

Prière contre les pervers

Le poète demande à Dieu de briser les
juges pervers.

Bien au rebours promet l'Éternel aux faussaires
 De leur rendre sept fois et sept fois leurs salaires.
 Lisez, persécuteurs, le reste de mes chants ;
 Vous y pourrez goûter le breuvage aux méchants :
 Mais, aspics, vous avez pour moi l'oreille close.
 Or, avant que de faire à mon œuvre une pause,

^a armées, forces militaires.

^b parcourant en cercle, faisant le tour.

^c périodes de cinq ans.

^d soixante-dix.

Entendez ce qui suit tant d'outrages commis.
 Vous ne m'écoutez plus, stupides endormis !
 Debout, ma voix se tait : oyez sonner pour elle
 La harpe qu'animait une force éternelle :
 Oyez David ému sur des juges plus doux ;
 Ce qu'il dit à ceux-là, nous l'adressons à vous :
 Eh bien ! vous, conseillers des grandes compagnies,
 Fils d'Adam^e qui jouez et des biens et des vies,
 Dites vrai, c'est à Dieu que compte vous rendez,
 Rendez-vous la justice ou si vous la vendez ?
 Plutôt, âmes sans loi, parjures, déloyales,
 Vos balances, qui sont balances inégales,
 Pervertissent la terre et versent aux humains
 Violence et ruine, ouvrage de vos mains.
 Vos mères ont conçu en l'impure matrice,
 Puis avorté de vous tout d'un coup et du vice ;
 Le mensonge qui fut votre lait au berceau,
 Vous nourrit en jeunesse et abèche au tombeau.
 Ils semblent le serpent à la peau marquetée
 D'un jaune transparent de venin mouchetée,
 Ou l'aspic embusqué qui veille en sommeillant,
 Armé de soi, couvert d'un tortillon grouillant.
 À l'aspic cauteleux cette bande est pareille,
 Alors que de la queue il s'étoupe l'oreille :
 Lui, contre les jargons de l'enchanteur savant,
 Eux, pour chasser de Dieu les paroles au vent.
 À ce troupeau, Seigneur, qui l'oreille se bouche
 Brise leurs grosses dents en leur puante bouche :
 Prends ta verge de fer, fracasse de tes fléaux
 La mâchoire fumante à ces fiers lionceaux.
 Que, comme l'eau se fond, ces orgueilleux se fondent :
 Au camp leurs ennemis sans peine les confondent :
 S'ils bandent l'arc, que l'arc avant tirer soit las,
 Que leurs traits sans frapper s'envolent en éclats.
 La mort, dès leur printemps, ces chenilles suffoque,
 Comme le limaçon sèche dedans la coque,
 Ou comme l'avorton qui naît en périssant
 Et que la mort reçoit de ses mains en naissant.

Brûle d'un vent mauvais jusque dans leurs racines
Les boutons les premiers de ces tendres épines ;
Tout pourrisse, et que nul ne les prenne en ses mains
Pour de ce bois maudit réchauffer les humains.

Le juste au salaire de joie

Le juste recevra sa récompense hors du
tribunal corrompu des hommes.

Ainsi faut que le juste après ses peines voie
Déployer du grand Dieu les salaires en joie,
Et que, baignant ses pieds dans le sang des pervers,
Il le jette dans l'air en éclatant ces vers.
Le bras de l'Éternel, aussi doux que robuste,
Fait du mal au méchant et fait du bien au juste,
Et en terre ici-bas exerce jugement,
En attendant le jour de peur et tremblement.
La main qui fit sonner cette harpe divine
Frappa le Goliath¹⁰⁹ de la gent philistine,
Ne trouvant sa pareille au rond de l'univers,
En duel, en bataille, en prophétiques vers.
Comme elle nous crions : « Viens, Seigneur, et te hâte,
Car l'homme de péché ton Église dévaste.
Viens, dit l'Esprit, accours pour défendre le tien :
Viens, dit l'épouse, et nous avec l'épouse : Viens. »

Livre IV — Les Feux

Les vainqueurs de Sion

Les martyrs entrent comme vainqueurs
dans la mémoire céleste.

Voici marcher de rang, par la porte sacrée,
L'enseigne d'Israël¹²¹ dans le ciel arborée,
Les vainqueurs de Sion¹²³ qui, au prix de leur sang,
Portant l'écharpe blanche, ont pris le caillou blanc^a.
Ouvre, Jérusalem¹²³, tes magnifiques portes :
Le Lion de Juda⁶⁷, suivi de ses cohortes,
Veut régner, triompher et planter dedans toi
L'étendard glorieux, l'oriflamme de la foi.
Valeureux chevaliers, non de la Table ronde²⁰⁸,
Mais qui êtes, devant les fondements du monde,
Au rôle des élus^b, allez, suivez de rang
Le fidèle, le vrai, monté d'un cheval blanc.
Le paradis est prêt, les anges sont vos guides,
Les feux qui vous brûlaient vous ont rendus candides.
Témoins de l'Éternel, de gloire soyez ceints,
Vêtus du crêpe noir, la justice des saints,
De ceux qui à Satan¹⁸⁸ la bataille ont livrée,
Robe de noce, ou bien casaque de livrée.
Conduis mon œuvre, ô Dieu, à ton nom ; donne-moi
Qu'entre tant de martyrs, champions de la foi,
De chaque sexe, état ou âge, à ton saint temple
Je puisse consacrer un tableau pour exemple.
Dormant sur tel dessein, en mon esprit ravi,
J'eus un songe un matin, parmi lequel je vis
Ma conscience en face, ou au moins son image,
Qui au visage avait les traits de mon visage.
Elle me prend la main, en disant : « Mais comment
De tant de dons de Dieu ton faible entendement
Veut-il faire le choix ? Oses-tu bien élire

^a dans l'Apocalypse, signe donné au vainqueur ; d'Aubigné en fait un emblème de l'élus reconnu par Dieu.

^b liste ou registre des élus ; image du livre céleste où sont inscrits les sauvés.

^c vêtement qui marque l'appartenance à un maître ou à une maison.

Quelques martyrs choisis, leur triomphe décrire,
Et laisser à l'oubli, comme moins valeureux,
Les vainqueurs de la mort, comme eux victorieux ?

Le livre des martyrs

Le livre veut conserver les noms et les
preuves du témoignage.

J'ai peur que cette bande ainsi par toi choisie
Serve au style du siècle et à sa poésie,
Et que les rudes noms, d'un tel style ennemis,
Aient entre les pareils la différence mis. »
Je réponds : « Tu sais bien que mentir je ne t'ose,
Miroir de mon esprit ; tu as touché la cause
La première du choix, joint que ma jeune ardeur
A de ce haut dessein éperonné mon cœur,
Pour au siècle donner les boutons^a de ces choses
Et l'envoyer ailleurs en amasser les roses.
Que si Dieu prend à gré ces prémices^b, je veux,
Quand mes fruits seront mûrs, lui payer d'autres vœux,
Me livrer aux travaux de la pesante histoire
Et en prose coucher les hauts faits de sa gloire.
Alors ces heureux noms, sans élite et sans choix,
Luiront en mes écrits plus que les noms des rois. »
Ayant fait cette paix avec ma conscience,
Je m'avance au labeur avec cette assurance
Que, plus riche et moins beau, j'écris fidèlement
D'un style qui ne peut enrichir l'argument.
Âmes dessous l'autel, victimes des idoles,
Je prête à vos courroux le fiel de mes paroles,
En attendant le jour que l'ange délivrant
Vous aille les portaux^c du paradis ouvrant.
De qui puis-je choisir l'exemple et le courage ?
Tous courages de Dieu, j'honorerai votre âge,
Vieillards de qui le poil^d a donné lustre au sang,

^a bourgeons ; premiers développements d'un ouvrage plus vaste annoncé par le poète.

^b premiers fruits offerts à Dieu ; ici première part d'un plus grand travail.

^c portails, portes monumentales ; forme conservée pour le mouvement du vers.

^d chevelure ou barbe blanche, signe de vieillesse honorée.

Et de qui le sang fut décoré du poil blanc :
Hus¹¹⁹, Jérôme de Prague¹¹⁹, images bien connues
Des témoins que Sodome²⁰⁵ a traînés par les rues,
Couronnés de papier, de gloire couronnés,
Par le siège qui a d'or mitres et ornés.
Ceux qui n'étaient pasteurs qu'en papier et en titres
Ont aux évêques d'or fait de papier les mitres.
Leurs cendres, qu'on jeta au vent, à l'air, en l'eau,
Profitèrent bien plus que le puant monceau
Des charognes des grands que, morts, on emprisonne
Dans un marbre ouvragé : le vent léger nous donne
De ces graines partout, l'air presque en toute part
Les éparille, et l'eau à ses bords les départ.
Les Pauvres de Lyon¹⁶⁸ avaient mis leur semence
Sur les peuples d'Albi ; l'invincible constance

Le sang des Albigeois

Le sang ancien des persécutés ouvre la
généalogie protestante du martyre.

Des Albigeois¹², frappés de deux cents mille morts,
S'épandit par l'Europe et en peupla ses bords.
L'Angleterre eut sa part, eut Gérard¹⁶⁸ et sa bande,
Condamnés de mourir à la rigueur plus grande
De l'impitieux^b hiver, sans que nul cœur ému
Lui osât donner pain, eau, ni couvert^c ni feu.

Les dix-huit de Londres

Les martyrs anglais forment une
première cohorte de témoins.

Ces dix-huit, tout nus, à Londres, par les rues,
Ravirent des Anglais les esprits et les vues,
Et chantèrent ce vers jusqu'au point de mourir :
« Heureux qui pour Justice a l'honneur de souffrir. »

^a les distribue, les répand.

^b impitoyable.

^c abri, refuge.

Ainsi la vérité, par ces mains dévoilée,
Dans le Septentrion^a étendit sa volée ;
Dieu ouvrit sa prison et en donna la clef,
La clef de liberté, à ce vieillard Wiclef²³⁰.
De lui fut l'ouverture aux témoins d'Angleterre,
Encore plus honorée en martyre qu'en guerre.
Là, on vit un Bainan³⁵ qui de ses bras pressait
Les fagots embrasés, qui mourant embrassait
Les outils de sa mort, instruments de sa gloire,
Baisant, victorieux, les armes de victoire.
D'un céleste brasier ce chaud brasier ému
Renflamma ces fagots par la bouche de feu.
Frich¹⁰⁴ après l'imita, quand sa main déliée
Fut au secours du feu : il prit une poignée
De bois et la baisa, tant lui semblèrent beaux
Ces échelons du ciel comme ornements nouveaux.
Puis l'Église accoucha comme d'une ventrée
De Thorb²¹¹, de Bewerlan⁴⁴, de l'invaincu Sautrée⁹² ;
Les uns doctes prêcheurs, les autres chevaliers,
Tous à droit couronnés de célestes lauriers.
Bien que trop de hauteur ébranlât ton courage,
Comme les monts plus hauts souffrent le plus d'orage,
Ta fin pourtant me fait en ce lieu te nommer,
Excellent conseiller et grand primat^b Krammer¹³³.
Pour ta condition plus haute et plus aimable,
La vie te fut douce et la mort détestable.
À quoi semblent les cris dont éclatent si fort
Ceux qui, à col retors, sont traînés à la mort,
Sinon aux plaintes qu'ont les enfants à la bouche
Quand ils quittent le jeu pour aller à la couche ?
Les laboureurs lassés trouvent bien à propos
Et plus doux que le jeu le temps de leur repos.

^a le Nord ; ici les pays du nord de l'Europe gagnés par la Réforme.

^b haut dignitaire ecclésiastique, archevêque occupant le premier rang dans une Église nationale.

^c cou tordu ou retourné par la contrainte du supplice.

Ainsi ceux qui sont las des langoureuses vies
Sont ravis de plaisir quand elles sont ravies.
Mais ceux de qui la vie a passé comme un jeu,
Ces cœurs ne sont point cœurs à digérer le feu ;

Anne Askeuve dans les ténèbres

Anne Askew incarne la fidélité dans la
prison et la nuit.

C'est pourquoi de ces grands les noms dedans ce temple
Ne sont pour leur grandeur, mais pour un rare exemple,
Rare exemple de Dieu, quand par le trou étroit
D'une aiguille il enfile un câble qui va droit.
Poursuivons l'Angleterre, où les vertus étranges
La font nommer pays, non d'Angles, mais des Anges :
Tu as ici ton rang, ô invincible Haux¹¹³,
Qui, pour avoir promis de tenir les bras hauts
Dans le milieu du feu, si du feu la puissance
Faisait place à ton zèle et à ta souvenance,
Sa face était brûlée, et les cordes des bras
En cendres et charbons étaient chutées en bas,
Quand Haux, en octroyant aux frères leur requête,
Des os qui furent bras fit couronne à sa tête.
Ô quels cœurs tu engendres ! ô quels cœurs tu nourris !
Île sainte, qui eus pour nourrisson Norris¹⁵⁹ !
On dit que le chrétien qui à gloire chemine
Va le sentier étroit qui est jonché d'épine :
Celui-ci, sans figure, à pieds nus cheminé^b
De l'huis de sa prison au supplice ordonné.
Sur ces tapis aigus, ainsi jusqu'à sa place,
À ceux qui la suivront il a rougi la trace,
Vraie trace du ciel, beau tapis, beau chemin,
À qui veut emporter la couronne à la fin :
Les pieds deviennent cœur, l'âme du ciel apprise
Fait mépriser les sens, quand le ciel les méprise.
Dieu vit en même temps, car le prompt changement

^a mémoire, souvenir ; ici souvenir de la promesse faite aux frères.

^b marcha, chemina ; forme conservée pour la rime.

De cent ans, de cent lieux, ne lui est qu'un moment,
 Deux rares cruautés, deux constances nouvelles
 De deux cœurs plus que d'homme en sexe de femelles,
 Deux cœurs chrétiens anglais, deux précieux tableaux,
 Deux spectacles piteux, mais spécieux^a et beaux.
 L'une croupit longtemps en la prison obscure,
 Contre les durs tourments elle fut la plus dure ;
 Elle fit honte au diable et aux noires prisons.
 Elle allait appuyant, d'exemple et de raisons,
 Les esprits défaillants ; nul inventeur ne trouve
 Nul tourment qui ne soit surmonté par Askeuve²⁸.
 Quand la longueur du temps, la laide obscurité
 Des cachots eut en vain sondé sa fermeté,

Le tourment sans un pleur

Le supplice du corps manifeste la
 constance intérieure du croyant.

On présente à ses yeux l'épouvantable géhenne^b,
 Et elle avait pitié, en souffrant, de la peine
 De ces faux justiciers qui, ayant essayé
 Sur son corps délicat leur courroux déployé,
 Elle se tut ; et lors furent bien entendues,
 Au lieu d'elle, crier les cordes trop tendues.
 Achevé tout l'effort de tout leur appareil,
 Non pas troublé d'un pleur le lustre de son œil,
 Œil qui, fiché au ciel, au tourment qui la tue
 Ne jette un seul regard pour éloigner sa vue
 D'un seul bien qu'elle croit, qu'elle aspire et prétend.
 Le juge se dépîte, et lui-même retend
 La corde à double nœud ; il met à part sa robe^c,
 L'inquisiteur le suit ; la passion dérobe
 La pitié de leurs yeux ; ils viennent remonter
 La géhenne, tourmentés en voulant tourmenter.
 Ils dissipent les os, les tendons et les veines,

^a beaux à voir, remarquables ; le mot n'a pas ici le sens moderne de « trompeur ».

^b lieu de supplice ; par extension, torture et image de l'enfer.

^c robe de magistrat ou de juge.

Mais ils ne touchent point à l'âme par les gênes :
La foi demeure ferme, et le secours de Dieu
Mit les tourments à part, le corps en autre lieu.
Sa plainte seulement encore ne fut ouïe
Hors l'âme, toute force en elle évanouie.
Le corps fut emporté des prisons comme mort ;
Les membres défaillants, l'esprit devint plus fort.
Du lit elle instruisit et consola ses frères
Du discours animé de ses douces misères ;
La vie la reprit, et la prison aussi.
Elle acheva le tout, car aussitôt voici,
Pour du faux justicier couronner l'injustice,
De gloire le martyr, on dresse le supplice.
Quatre martyrs tremblaient au nom même du feu,
Elle leur départit^b des présents de son Dieu.
Avec son âme encore elle mena ces âmes
Pour du feu de sa foi vaincre les autres flammes.
« Où est ton aiguillon ? où est ce grand effort ?
Ô Mort ! où est ton bras ? » disait-elle à la mort.
« Où est ton front hideux duquel tu épouvantes
Les hures^c des sangliers, les bêtes ravissantes ?
Mais c'est ta gloire, ô Dieu ! Il n'y a rien de fort
Que toi, qui sais tuer la peine avec la mort.

Le testament de foi

La foi se formule au seuil même de la
mort.

Voici les yeux ouverts, voici son beau visage ;
Frères, ne tremblez pas ; courage, amis, courage ! »
Elle disait ainsi ; et le feu violent
Ne brûlait pas encor son cœur en la brûlant.
Il court par ses côtés ; enfin, léger, il vole
Porter dedans le ciel et l'âme et la parole.
Or l'autre, avec sa foi, garda aussi le rang

^a tortures, instruments de contrainte.

^b distribua, donna en partage.

^c têtes, surtout de bêtes sauvages ; terme volontairement rude.

D'un esprit tout royal, comme royal le sang.
Un royaume l'attend, un autre Roi lui donne
Grâce de mépriser la mortelle couronne
En cherchant l'immortelle, et lui donna des yeux
Pour troquer l'Angleterre au royaume des cieus.
Car elle aima bien mieux régner sur elle-même
Plutôt que vaincre tout, surmonter la mort blême.
Prisonnière ici-bas, mais princesse là-haut,
Elle changea son trône en un échafaud,
Sa chaire de parade en l'infime sellette,
Son carrosse pompeux en l'infâme charrette,
Ses perles d'Orient, ses brassards émaillés,
En cordeaux renoués et en fers tout rouillés.
Ce beau chef couronné d'opprobres et d'injures,
Et ce corps enlacé de chaînes pour ceintures,
Par miracle fit voir que l'amour de la croix
Au sang des plus chétifs mêla celui des rois.
Le peuple gémissant portait part de sa peine,
En voyant demi-mort mourir sa jeune reine,
Qui, dessus l'échafaud, se voyant seulement
Ses gants et son livret pour faire testament,
Arrache ses deux mains, et maigres et menues,
Des cordes avec peine ; et de ses deux mains nues
Fit présent de ses gants à la dame d'atour,
Puis donna son livret aux gardes de la tour.
Avec ces mots écrits : « Si l'âme déchargée
Du fardeau de la terre, au ciel demi-changée,
Prononce vérité sur le seuil du repos ;
Si tu fais quelque honneur à mes derniers propos,
Et lorsque mon esprit, pour le monde qu'il laisse,
Déjà vivant au ciel tout plein de sa richesse,
Doit montrer par la mort qu'il aime vérité,
Prends ce dernier présent, sceau de ma volonté.

^a petit siège bas où l'accusé était placé pour être interrogé.

^b dame chargée du vêtement et de la toilette d'une princesse.

C'est ma main qui t'écrit ces dernières paroles :
Si tu veux suivre Dieu, fuis de loin les idoles ;
Hais ton corps pour l'aimer, apprends à le nourrir
De façon que, pour vivre, il soit prêt de mourir ;
Qu'il meure pour celui qui est rempli de vie,
N'ayant pourtant de mort ni crainte ni envie.
Toujours règle à sa fin de ton vivre le cours ;
Chacun de tes jours tende au dernier de tes jours.
De qui veut vivre au ciel l'aise soit la souffrance,
Et le jour de la mort celui de la naissance. »
Ces doigts victorieux ne gravèrent ceci
En cire seulement, mais en l'esprit aussi ;
Et faut que son geôlier, captif de la captive,
Bientôt à même cause et même fin la suive.
Achevant ces présents, l'exécuteur vilain,
Pour la joindre au poteau, voulut prendre sa main ;
Elle eut horreur de rompre encor la modestie
Qui jusqu'au beau mourir orna sa belle vie.
Elle appréhenda moins la mort et le couteau
Que le sale toucher d'un infâme bourreau.
Elle appelle au secours ses pâles demoiselles
Pour découvrir son col ; ces fillettes nouvelles
Au funeste métier, ces piteux instruments,
Sentirent jusqu'au vif leur part de ses tourments.
César⁶⁴, voyant, sentant sa poitrine blessée,
Et non sa gravité par le fer abaissée,
Le sein et non l'esprit par les coups enfermé,
Le sang plutôt du corps que le sens retiré,
Par honneur abria^a de sa robe percée
Et son cœur offensé et sa grâce offensée.
Et ce cœur d'un César, sur le seuil inhumain
De la mort, choisissait non la mort, mais la main.
Les mains qui la paraient la parèrent encore ;

^a couvert, recouvert.

Sa grâce et son honneur, quand la mort la dévore,
N'abandonnent son front ; elle prend le bandeau,
Par la main on la mène embrasser le poteau.
Elle demeure seule en agneau dépouillée ;
La lame du bourreau de son sang fut mouillée ;
Le ferme doigt de Dieu tient celui de Bilnée⁴⁵,
Qui à sa pénultième et craintive journée

La mort à petit feu

Le supplice lent révèle la patience
héroïque des martyrs.

Voulut prouver au soir s'il était assez fort
Pour endurer le feu, instrument de la mort.
Le geôlier, sur le soir, en visitant, le trouve
Faisant de la chandelle et du doigt son épreuve ;
Ce feu lent et petit d'indicible douleur
À la première fois lui affaiblit le cœur.
Mais après il souffrit brûler à la chandelle
La peau, la chair, les nerfs, les os et la moelle.
Le vaillant Gardiner⁴⁵ me contraint cette fois
D'animer mon discours de ce courage anglais :
Tout son sang écuma, lui reprochant son aise
En souffrant adorer l'idole portugaise.
Au magnifique apprêt des noces d'un grand roi,
La loi de Dieu lui fit mettre au pied toute loi,
Toute crainte et respect, les tourments et sa vie ;
Et puis il mit aux pieds et l'idole et l'hostie
Du cardinal sacrant : là, entre mille fers,
Il dédaigna le front des portes des enfers.
Il vainquit en souffrant les peines les plus dures ;
Les serfs des questions il lassa de tortures.
Contre sa fermeté reboucha le tourment,
Le fer contre son cœur de ferme diamant.
Il avala trois fois la serviette sanglante ;
Les yeux qui le voyaient souffraient peine évidente.
Il but plus qu'en humain les inhumanités,

^a avant-dernière.

Et les supplices lents finement inventés.
On le traîne au supplice, on coupe sa main dextre^a ;
Il la porte en la bouche avecque sa senestre^b,
La baise ; l'autre poing lui est coupé soudain ;
Il met la bouche à bas et baise l'autre main.
Alors il est guindé^c d'une haute poulie ;
De cent nœuds à cent fois son âme se délie.
On brûle ses deux pieds tant qu'il en eut sentir^d ;
On cherche sans trouver en lui le repentir.
La mort à petit feu lui ôte son écorce,
Et lui, à petit feu, ôte à la mort la force.

Les fleurons d'Angleterre

L'Angleterre donne à la couronne
céleste ses témoins sanglants.

Passerai-je la mer de tant de longs propos,
Pour enrôler ici ceux-là qui, en repos,
Sont morts sous les tourments de géhennes débrisantes,
Par la faim sans pitié, par les prisons puantes ?
Les tenailles en feu, les enflammés couteaux,
Les pleurs d'un jeune roi, trois Agnoz^{e5}, trois agneaux :
Ailleurs nous cueillerons ces fleurons d'Angleterre,
Lions qui ont fait voir au peuple de la terre
Des anges en vertus. Mais ces vainqueurs anglais
Me donneront congé de détourner ma voix
Aux barbares esprits d'une terre déserte.
Dieu poursuit Satan et lui fit guerre ouverte

Jusqu'aux bords du Brésil

Le témoignage déborde l'Europe et
atteint les terres lointaines.

Jusques en l'Amérique^{e6}, où ces peuples nouveaux
Ont été spectateurs des fruits de nos bourreaux.
Leurs flots ont su noyer, ont servi de supplices,

^a droite.

^b gauche.

^c hissé, élevé à l'aide d'une poulie.

^d aussi longtemps qu'il put encore en sentir la douleur.

^e tortures qui brisent ou disloquent le corps.

Et leurs rochers hautains prêté leurs précipices.
Ces agneaux, éloignés en ce sauvage lieu,
N'étaient pas égarés, mais dans le sein de Dieu,
Lors qu'élevant si haut leurs languissantes vues
Vers leur pays natal furent de loin tendues.
Leurs desseins impuissants, pour n'être assez légers,
Eurent secours des vents. Ces ailés messagers
En apportèrent l'air aux rives de la France.
La mer ne dévora le fruit de leur constance.
Ce n'est en vain que Dieu déploya ses trésors
Des bêtes du Brésil¹⁶ aux solitaires bords,
Afin qu'il n'y ait cœur ni âme si sauvage
Dont l'oreille il n'ait pu frapper de son langage.
Mais l'œil du Tout-Puissant fut enfin ramené
Aux spectacles d'Europe : il la vit, retournée,
À soi-même étrangère, à ses bourgeois affreuse,
De ses meurtres rouillée et des brasiers fumeuse.

Treize mois sous la voûte

La durée de la prison devient épreuve
d'endurance spirituelle.

Son premier objet fut un laboureur caché
Treize mois par moitié en un cachot penché,
Duquel la voûte étroite avait si peu de place
Qu'entre ses deux genoux elle ployait la face
Du pauvre condamné. Ce naturel trop fort
Attendit treize mois la trop tardive mort.

Venot et la mort publique

Venot fait de l'exécution publique une
confession de foi.

Venot²²⁴, quatre ans lié, fut enfin six semaines
En deux vaisseaux pointus^a, continuelles géhennes ;
Ses deux pieds contremont^b avaient ployé leurs os ;
En si rude posture il trouva du repos.
On voulait dérober au public et aux vues

^a récipients ou appareils de supplice où le corps est contraint dans une posture douloureuse.

^b vers le haut.

Une si claire mort ; mais Dieu trouva les grues
Et les témoins d'Irus²²⁴. Il demandait à Dieu
Qu'au bout de tant de maux il pût, au beau milieu
Des peuples, l'annoncer en montrant ses merveilles
Aux regards aveuglés et aux sourdes oreilles.
Non que son cœur vogât aux flots de vanité,
Mais, brûlant, il fallait luire à la vérité.
L'homme est un cher flambeau : tel flambeau ne s'allume
Afin que sous le muid sa lueur se consume.
Le ciel du triomphant fut le dais ; le soleil
Y prêta volontiers les faveurs de son œil.
Dieu l'ouït, l'exauça, et sa peine cachée
N'eût pu jamais trouver heure mieux recherchée :
Il fut la belle entrée et spectacle d'un roi,
Ayant Paris¹⁶⁷ entier spectateur de sa foi.
Dieu des plus simples cœurs étoffa ses louanges,
Faisant revivre au ciel ce qui vivait aux fanges ;
Il mit des cœurs de rois aux seins des artisans,
Et aux cerveaux des rois des esprits de paysans.

Des cœurs de rois aux artisans

Le martyr traverse tous les rangs, des
princes aux humbles métiers.

Il se choisit un roi d'entre les brebiettes^a ;
Il frappe un Pharaon¹⁷⁰ par les mouches infectes ;
Il éveilla celui dont les discours si beaux
Donnèrent cœur aux cœurs de quatorze de Meaux¹⁵⁰,
Qui, en voyant passer la charrette enchaînée
En qui la sainte troupe à la mort fut menée,
Quitta là son métier, vint les voir, s'enquérir,
Puis, instruit de leur droit, les voulut secourir,
Se fit leur compagnon, et enfin il se jette,
Pour mourir avec eux, lui-même en la charrette.
C'est Dieu qui point ne laisse au milieu des tourments
Ceux qui souffrent pour lui. Les cieux, les éléments,

^a petites brebis ; image humble du peuple fidèle.

Sont serfs de celui-là qui a oui le langage
Du paumier^a d'Avignon²²⁴, lié dans une cage
Suspendue au plus haut de la plus haute tour.
La plus vive chaleur du plus chaud et grand jour,
Et la nuit de l'hiver la plus froide et cuisante,
Lui furent du printemps une haleine plaisante.
L'appui le plus douillet de ses rudes carreaux
Était le fer tranchant des endurcis barreaux.
Mais quand c'est pour son Dieu que le fidèle endure,
Lors le fer s'amollit ou sa peau vient plus dure.
Sur ce corps nu la bise attiédit ses glaçons,
Sur la peau le soleil rafraîchit ses rayons,
Témoin deux ans six mois qu'en chaire si hautaine
Ce prêcheur effraya ses juges de sa peine.
De vers continuels, joyeux, s'il priait Dieu ;
S'il s'amassait quelqu'un pour le voir en ce lieu,
Sa voix forte prêchait ; le franc et clair ramage
Des pures vérités sortait de cette cage.
Mais surtout on oyait^b ses exhortations
Quand l'idole passait, en ses processions,
Sous les pieds de son trône, et le peuple profane
Tremblait à cette voix plus qu'à la tramontane^c.
Les hommes cauteleux voulaient laisser le tort
De l'inique sentence et de l'injuste mort
Au ciel, aux vents, aux eaux ; que de l'air les injures
Servissent de bourreaux. Mais du ciel les mains pures
Se plièrent au sein, et les trompeurs humains
Parfirent le procès par leurs impures mains.
Au bout de trente mois, étouffant cette vie
Qu'ils voyaient par les cieux trop longuement chérie :
Mains que contre le ciel arment les mutinés

^a artisan ou joueur lié au jeu de paume ; ici un homme du peuple devenu prédicateur de vérité.

^b entendait.

^c vent du nord, violent et froid.

Quand la faveur du ciel couvre les condamnés ;
Non pas que Dieu ne puisse accomplir son ouvrage,
Mais c'est pour reprocher à ces mutins leur rage.

Les deux frères aux Terreaux

La fraternité de sang et de foi
s'accomplit dans le supplice.

Les Lyonnais aussi résistèrent à Dieu,
Lors que deux frères saints se virent au milieu
Des feux étincelants, où le ciel et la terre,
Par contraires desseins, se livrèrent la guerre.
Un grand feu fut pour eux aux Terreaux¹⁴⁵ préparé ;
Chacun donna du bois, dont l'amas asserré
Semblait devoir pousser la flamme et la fumée
Pour rendre des hauts cieux la grande voûte allumée.
Ce qui fit monstrueux ce monceau de fagots,
C'est que ces jacobins, envenimés cagots^a,
Criaient, vrais écoliers du meurtrier Dominique⁸⁰ :
« Brûlons même le ciel, s'il fait de l'hérétique ! »
Ces deux frères priaient quand, pour rompre leur voix,
Le peuple forcené porta le feu au bois.
Le feu léger s'envole, et bruyant se courrouce
Quand contre lui un vent s'élève et le repousse.
Mettant ce mont de feu et sa rage à l'écart,
Les frères, achevant leurs prières à part,
Demeurent sans ardeur. La prière finie,
Le vulgaire^b animé entreprend sur leur vie,
Perce de mille coups des fidèles les corps,
Les couvre de fagots. Ceux qu'on tenait pour morts,
Quand le feu eut brûlé leurs câbles, se levèrent,
Et leurs poumons brûlants, pleins de feu, s'écrièrent
Par plusieurs fois : « Christ ! Christ ! » et ce mot, bien sonné
Dans les côtés sans chair, fit le peuple étonné.
Contre ces faits de Dieu dont les spectateurs vivent
Étonnés, non changés, leur fureur ils poursuivent.

^a bigots hypocrites ; terme violemment polémique.

^b peuple, foule commune.

Autres cinq de Lyon, liés de mêmes nœuds,
Ne furent point dissous par les fers et les feux :
Au fort de leur tourment, ils sentirent de l'aise,
Franchise en leurs liens, du repos en la braise.
L'amitié dans le feu vous sut bien embraser ;
Vous baisâtes la mort tous cinq d'un saint baiser.
Vous baisâtes la mort. Cette mort gracieuse
Fut de votre union ardemment amoureuse.
C'étaient, ce dirait-on, des hommes endurcis,
Accablés de labeurs et de poignants soucis ;
Mais cherchons d'autres cœurs nés et nourris plus tendres,
Voyez si Dieu les peut endurcir jusqu'aux cendres,

La crainte visitée par l'Esprit

La peur humaine est transformée par
l'Esprit en courage.

Que rien ne soit exempt en ce terrestre lieu
De la force, du doigt et merveilles de Dieu.
Heureuse Graveron¹⁰, qui ne sut ton courage ?
Qui ne connut ton cœur non plus que ton voyage ?
L'hommage fut à Dieu qu'en vain tu apprêtais
À un vain cardinal : ce fut au roi des rois,
Qui en ta foi mi-morte, en âme si craintive,
Trouva si brave cœur et une foi si vive.
Dieu ne donne sa force à ceux qui sont plus forts :
Le présent de la vie est pour les demi-morts ;
Il départ les plaisirs aux vaincus de tristesse,
L'honneur aux plus honteux, aux pauvres la richesse.
Cette-ci, en lisant avec fréquents soupirs
L'incroyable constance et l'effort des martyrs,
Doutait la vérité en mesurant la crainte ;
L'Esprit la visita, la crainte fut éteinte.

^a distribue, accorde.

Prise, elle abandonna dès l'huis^a de sa prison
Pour les raisons du ciel la mondaine raison.
Sa sœur la trouve en pleurs finissant sa prière ;
Elle, en se relevant, dit en telle manière :
« Ma sœur, vois-tu ces pleurs ? vois-tu ces pleurs, ma sœur ?
Ces pleurs sont toute l'eau qui me restait au cœur :
Ce cœur, ayant jeté son humide faiblesse,
Tout feu, saute de joie et vole d'allégresse. »
La brave se para au dernier de ses jours,
Disant : « Je veux jouir de mes saintes amours ;
Ces joyaux sont bien peu, l'âme a bien d'autre gage
De l'Époux qui lui donne un si haut mariage. »
Son visage luisit de nouvelle beauté
Quand l'arrêt lui fut lu, le bourreau présenté ;
Deux qui l'accompagnaient furent pressés de tendre
Leurs langues au couteau ; ils les voulaient défendre
Aux termes de l'arrêt. Elle les mit d'accord,
Disant : « Le tout de nous est sacré à la mort. »
« N'est-ce pas bien raison que les heureuses langues
Qui parlent avec Dieu, qui portent les harangues
Au sein de l'Éternel, ces organes que Dieu
Tient pour les instruments de sa gloire en ce lieu,
Qu'elles, quand tout le corps à Dieu se sacrifie,
Sautent dessus l'autel pour la première hostie ?
Nos regards parleront, nos langues sont bien peu
Pour l'esprit qui s'explique en des langues de feu. »
Les trois donnent leur langue et la voix on leur bouche ;
Les paroles de feu sortirent de leur bouche ;
Chaque goutte de sang que le vent fit voler
Porta le nom de Dieu et au cœur vint parler.
Leurs regards violents engravèrent leurs zèles

^a porte.

^b mots exacts de la sentence judiciaire.

Aux cœurs des assistants, hors-mis les infidèles.
Le feu tant méprisé par ces cœurs indomptés
Fit à ces léopards changer de cruautés.
Et pour tout éprouver, les inventeurs infâmes
Par un exquis supplice enterrèrent les femmes,
Qui, vives, sans pâlir, et d'un cœur tout nouveau,
D'un œil non effrayé, regardaient leur tombeau,
Prenaient à gré la mort dont cette gent faussaire
Diffamait l'estomac de la terre, leur mère.

Les juges devant leurs victimes

Les juges seront un jour jugés par ceux
qu'ils condamnent.

Le feu avait servi tant de fois à brûler,
Ils avaient fait mourir par la perte de l'air,
Ils avaient changé l'eau à donner mort par elle :
Il fallait que la terre aussi fût leur bourrelle.
Parmi les rôles saints dont les noms glorieux,
Reproches de la terre, ont réjoui les cieux,
Je veux tirer à part la constante Marie¹⁰,
Qui, voyant en mépris le tombeau de sa vie,
Et la terre, et le coffre, et les barres de fer
Où elle allait le corps et non l'âme étouffer :
« C'est, ce dit-elle, ainsi que le beau grain d'élite
Et s'enterre et se sème afin qu'il ressuscite.
Si la moitié de moi pourrit devant mes yeux,
Je dirai que cela va le premier aux cieux :
La belle impatience et le désir du reste,
C'est de hâter l'effet de la terre céleste.
Terre, tu es légère et plus douce que miel ;
Sainte terre, tu es le droit chemin du ciel. »
Ainsi la noire mort donna la sainte vie,
Et le ciel fut conquis par la terre à Marie.
Entre ceux dont l'esprit peut être traversé
De l'espoir du futur, du loyer^b du passé,

^a excepté, sauf.

^b récompense, salaire.

Du Bourg^a aura ce rang : son cœur, pareil à l'âge,
À sa condition l'honneur de son courage,
Son esprit indompté au Seigneur des seigneurs
Sacrifia son corps, sa vie et ses honneurs.
Des promesses de Dieu il vainquit les promesses
Des rois, et, sage à Dieu, des hommes les sages.
En allant à la mort, tout plein d'autorité,
Il prononça ces mots : « Ô Dieu de vérité,
Montre à ces juges faux leur stupide ignorance,
Et je prononcerai, condamné, leur sentence.
Vous n'êtes, compagnons, plus juges, mais bourreaux,
Car, en nous ordonnant tant de tourments nouveaux,
Vous prêtez votre voix : votre voix inhumaine
Souffre peine en donnant la sentence de peine.
Comme à l'exécuteur le cœur s'oppose en vain
Au coup forcé qui sort de l'exécrable main,
Sur le siège du droit vos faces sont transies
Quand, demi-vifs, il faut que vous ôtiez les vies

La loi ne lie pas l'âme

Aucune loi humaine ne peut
contraindre la conscience fidèle.

Qui seules vivent bien ; je prends témoins vos cœurs,
Qui de la conscience ont ressenti les pleurs.
Mais ce pleur vous tourmente et vous est inutile,
Et ce pleur n'est qu'un pleur d'un traître crocodile.
La crainte vous domine, ô juges criminels !
Criminels êtes-vous, puisque vous êtes tels.
Vous dites que la loi du Prince publiée
Vous a lié les mains ; l'âme n'est pas liée.
Le front du juge droit, son sévère sourcil,
Dût-il souffrir ces mots : Le Roi le veut ainsi ?
Ainsi as-tu, tyran, par ta fin misérable,
En moi fini le coup d'un règne lamentable. »
Dieu l'avait abattu, et cette heureuse mort
Fut du persécuteur tout le dernier effort.

^a glacées d'effroi.

Il avait fait mentir la superbe parole,
 Et fait voler en vain le jugement frivole
 De ce roi qui avait juré que de ses yeux
 Il verrait de Du Bourg et la mort et les feux.
 Mais il faut avouer que, près de la bataille,
 Ce cœur tremblant revint à la voix d'une Caille⁹⁹ :
 Pauvre femme, mais riche, et si riche que lors
 Un plus riche trouva l'aumône en ses trésors.
 Ô combien d'efficace est la voix qui console,
 Quand le conseiller joint l'exemple à sa parole,
 Comme fit celle-là qui, pour ainsi prêcher,
 Fit en ces mêmes jours sa chaire d'un bûcher !
 Du Bourg, près de la mort, sans qu'un visage blême
 L'habillât en vaincu, se dévêtit soi-même
 La robe, en s'écriant : « Cessez vos brûlements,
 Cessez, ô sénateurs ! Tirez de mes tourments
 Ce profit, le dernier, de changer de courage
 En repentance à Dieu. » Puis, tournant son visage
 Au peuple, il dit : « Amis, meurtrier je ne suis point :
 C'est pour Dieu l'immortel que je meurs en ce point. »
 Puis, comme on l'élevait, attendant que son âme
 Laissât son cœur heureux au licol, à la flamme :
 « Mon Dieu, vrai juge et père, au milieu du trépas,
 Je ne t'ai point laissé, ne m'abandonne pas ;
 Tout-Puissant, de la force assiste ma faiblesse,
 Ne me laisse, Seigneur, de peur que je te laisse. »

Montalchine conduit à se dédire

La tentation de renier révèle la violence
morale du persécuteur.

Ô Français, ô Flamands, car je ne fais de vous
 Qu'un peuple, qu'une humeur, peuple bénin et doux,
 De vos braves témoins nos histoires sont pleines.
 Anvers¹⁰¹, Cambrai¹⁰¹, Tournai¹⁰¹, Mons¹⁰¹ et Valenciennes¹⁰¹,
 Pourrais-je déployer vos morts, vos brûlements,
 Vos tenailles en feu, vos vifs enterrements ?

Je ne fais qu'un indice^a à un plus gros ouvrage
Auquel vous ne pourrez qu'admirer davantage.
Comment ce peuple tendre a trouvé de tels cœurs,
Si fermes en constance ou si durs en rigueurs.
Mais Dieu voulut encore, à sa gloire immortelle,
Prêcher dans l'Italie¹⁵¹ et dans Rome¹⁸¹ infidèle,
Donner à ces félons les cœurs de ses agneaux,
Pour mourir par leurs mains, prophètes de leurs maux.
Vous avez vu du cœur : voulez-vous de l'adresse,
Et voir le fin Satan vaincu par la finesse ?
L'Antéchrist²⁰, découvrant que peu avait servi
Les vies que sa main au jour avait ravi,
Voyant qu'aux lieux publics de Dieu les témoignages
Au lieu de donner peur redoublaient les courages,
Résolus de cacher ses meurtres désormais
De la secrète nuit sous les voiles épais.
Le geôlier qui alors détenait Montalchine¹⁵⁵,
Voyant que contre lui l'injustice machine
Une secrète mort, l'en voulut avertir.
Ce vieux soldat de Christ feignit un repentir,
Fait ses juges venir, et, après la sentence,
Leur promet d'annoncer l'entière repentance
De ses fausses erreurs, et que publiquement
Il se désisterait de ce que fausement
Il avait enseigné. On assura sa vie,
Et sa promesse fut de promesses suivie.
Or, pour tirer de lui un plus notable fruit,
On publia partout, sur les ailes du bruit,
L'heure et le lieu choisi : chacun vient pour s'instruire,
Et Montalchine fut conduit pour se dédire
Sur l'échafaud dressé ; là, du peuple, il fut vu
En chemise, tenant deux grands torches de feu.
Puis, ayant obtenu l'oreille et le silence
Du grand peuple amassé, en ce point il commence :

^a aperçu, simple indication préparant un ouvrage plus vaste.

^b habileté, finesse d'action.

« Mes frères en amour, et, en soin, mes enfants,
Vous m'avez écouté déjà par divers ans,
Prêchant et enseignant une ardente doctrine
Qui a troublé vos sens ; vous voyez Montalchine,
Lequel, homme et pécheur, sujet à vanité,
Ne peut avoir toujours prononcé vérité.
Vous aurez sans murmure à la fin la sentence
De deux opinions et de leur différence.
Trois mots feront partout le vrai département
Des contraires raisons : seul, seule et seulement.
J'ai prêché que Jésus⁶⁷ nous est seul pour hostie,
Seul sacrificateur, qui seul se sacrifie ;
Les docteurs autrement disent que le vrai corps
Est sans pain immolé pour les vifs et les morts,
Que nous avons besoin que le prêtre sans cesse
Resacrifie encor Jésus-Christ en la messe.
J'ai dit que nous prenons, prenant le sacrement,
Cette manne du ciel pour la foi seulement ;
Les docteurs, que le corps en chair et en sang entre,
Ayant soutien des dents aux offices du ventre.
J'ai dit que Jésus seul est notre intercesseur,
Qu'à son Père l'accès par lui seul nous est sûr ;
Les docteurs disent plus, et veulent que l'on prie
Les saints médiateurs et la Vierge Marie²²⁷.
J'ai dit qu'en la foi seule on est justifié,
Et qu'en la seule grâce est le salut fié ;
Les docteurs autrement, et veulent que l'on fasse
Les œuvres pour aider et la foi et la grâce.
J'ai dit que Jésus seul peut la grâce donner,
Qu'autre que lui ne peut remettre et pardonner ;
Eux, que le pape tient sous ses clefs et puissances
Tous trésors de l'Église et toutes indulgences.
J'ai dit que l'Ancien et Nouveau Testament

^a séparation, distinction.

Sont la seule doctrine et le seul fondement ;
 Les docteurs veulent plus que ces règles certaines,
 Et veulent ajouter les doctrines humaines.
 J'ai dit que l'autre siècle a deux lieux seulement,
 L'un, le lieu des heureux, l'autre, lieu de tourment ;
 Les docteurs trouvent plus, et jugent qu'il faut croire
 Le limbe des enfants^a, des grands le purgatoire.
 J'ai prêché que le pape en terre n'est point Dieu,
 Et qu'il est seulement évêque d'un seul lieu ;
 Les docteurs, lui donnant du monde la maîtrise,
 Le font visible chef de la visible Église.
 Le tyran des esprits veut nos langues changer,
 Nous forçant de prier en langage étranger ;
 L'Esprit distributeur des langues nous appelle
 À prier seulement en langue naturelle.
 C'est cacher la chandelle en secret sous un muid^b :
 Qui ne s'explique pas est barbare à autrui.
 Mais nous volons bien pis, en l'ignorance extrême,
 Que qui ne s'entend pas est barbare à soi-même.
 Ô chrétiens ! choisissez : vous voyez d'un côté
 Le mensonge puissant, d'autre la vérité ;
 D'une des parts l'honneur, la vie et récompense ;
 De l'autre, ma première et dernière sentence.
 Soyez libres ou serfs sous les dernières lois,
 Ou du vrai ou du faux ; pour moi, j'ai fait le choix.
 Viens, Évangile vrai ; va-t'en, fausse doctrine.
 Vive Christ, vive Christ ! et meure Montalchine ! »
 Les peuples, tous émus, commençaient à troubler :
 Il jette gaiement ses deux torches en l'air,
 Demande les liens, et cette âme ordonnée
 Pour l'étouffer de nuit triomphe la journée.
 Tels furent de ce siècle, en Sion, les agneaux
 Armés de la prière et non point des couteaux.
 Voici un autre temps : quand, des pleurs et des larmes,

^a dans la théologie catholique traditionnelle, lieu ou état des enfants morts sans baptême ; les réformés rejettent cette doctrine.

^b grand récipient ou mesure ; allusion à la chandelle cachée sous le boisseau.

Israël irrité courut aux justes armes,
On vint des feux aux fers ; lors il s'en trouva peu
Qui, des lions agneaux, vinssent du fer au feu.
En voici qui la peau du fier lion posèrent,
Et celle des brebis encore épousèrent.
Vous, Gastine¹⁰⁵ et Croquet¹⁰⁵, sortez de vos tombeaux :
Ici je planterai vos chefs luisants et beaux ;

L'enfant au milieu des deux

La présence de l'enfant rend plus aigu
le choix du martyre.

Au milieu de vous deux je logerai l'enfance
De votre commun fils, beau miroir de constance.
Il se fit grand docteur en six mois de prisons ;
Dans l'obscur prison, par les claires raisons,
Il vainquit l'obstiné, redressa le débile ;
Assuré de sa mort, il prêcha l'Évangile.

L'école de lumière

Le martyre enseigne mieux que les
écoles de doctrine.

L'école de lumière, en cette obscurité,
Donnait aux enfermés l'entière liberté.
Son âme, de l'enfer au paradis ravie,
Aux ombres de la mort eut la voix et la vie.
À Dieu il consacra sa première fureur.
Il fut vif et joyeux ; mais la jeune verdure^a
De son enfance tendre et l'âge coutumière
Aux folles gaietés n'eut sa vigueur première
Qu'à consoler les bons et s'égouir en Dieu.
Cette étoile si claire était au beau milieu
Des compagnons captifs, quand du seuil d'une porte
Il se haussa les pieds pour dire en cette sorte :
« Amis, voici le lieu d'où sortirent jadis
De l'enfer des cachots dans le haut paradis
Tant de braves témoins, dont la mort fut la vie,

^a fraîcheur, vigueur encore verte de l'enfance.

Les tourments les plaisirs, gloire l'ignominie.
Ici on leur donnait nouvelle du trépas :
Marchons sur leurs desseins ainsi que sur leurs pas.
Nos péchés ont chassé tant de braves courages ;
On ne veut plus mourir pour les saints témoignages.
De nous s'enfuit la honte et s'approche la peur :
Nous nous vantons de cœur et perdons le vrai cœur.
Dégénérés enfants, à qui la fausse crainte
Dans le foyer du sein glace la braise éteinte,
Vous perdez le vrai bien pour garder le faux bien ;
Vous craignez un exil qui est rien, moins que rien.
Et, pensant conserver ce que Dieu seul conserve,
Aux serfs d'iniquité vendez votre âme serve.
Ou vous, qui balancez dans le choisir douteux
De l'un ou l'autre bien, connaissez bien les deux.
Vous perdez la richesse et vaine et temporelle :
Choisissez, car il faut perdre le ciel ou elle.
Vous serez appauvris en voulant servir Dieu ;
N'êtes-vous point venus pauvres en ce bas lieu ?
Vous aurez des douleurs ; vos douleurs et vos doubles
Vous lairront^a sans douleur ou vous les vaincrez toutes.
Car de cette tourmente il n'y a plus de port
Que les bras étendus du havre de la mort.
Cette mort, des païens bravement méprisée,
Quoiqu'elle fût d'horreur fièrement déguisée,

Le mépris de la vie

Le croyant apprend à mépriser la vie
quand Dieu l'appelle.

N'épouvantait le front ; mais ils disaient ainsi :
Si elle ne fait mieux, elle ôte le souci.
Elle éteint nos tourments si mieux ne peut nous faire,
Et n'y a rien si doux pour être nécessaire.
L'âme cherche toujours de ses prisons les huis^b,

^a Forme attestée dans les éditions anciennes, conservée ici pour le nombre de pieds.

^b portes, issues.

D'où, pour petits qu'ils soient, on trouve les pertuis^a.
 Combien de peu de peine est grande aise ensuivie !
 À moins de mal on sort que l'on n'entre en la vie.
 La coutume rend douce une captivité ;
 Nous trouvons le chemin bref à la liberté.
 L'amère mort rendra toute amertume éteinte :
 Pour une heure de mort avoir vingt ans de crainte !
 Tous les pas que tu fais pour entrer en ce point
 Ce sont autant de pas au chemin de la mort.
 Mais tu crains les tourments qui, à ta dernière heure,
 Te font mourir de peur avant que tu te meure ?
 S'ils sont doux à porter, la peine n'est qu'un jeu,
 Ou, s'ils sont violents, ils dureront fort peu.
 Ce corps est un logis par nous pris à louage,
 Que nous devons meubler d'un fort léger ménage,
 Sans y clouer nos biens ; car après le trépas
 Ce qui est attaché nous ne l'emportons pas.
 Toi donc, disait Sénèque⁶², avec tes larmes feintes,
 Qui vas important le grand Dieu de tes plaintes,
 Pour toi tes maux sont maux, qui sans toi ne sont tels.
 Pourquoi te fâches-tu ? Car entre les autels
 Où tu ouvres de cris ta poitrine entamée,
 Où tu gâtes le bois, l'encens et la fumée,
 Venge-toi de tes maux, et, au lieu des odeurs,
 Fais-y fumer ton âme avec tous tes malheurs.
 Par là ces braves cœurs devinrent autochires^b :
 Les causes seulement manquaient à leurs martyres.
 Cet ignorant troupeau était précipité
 De la crainte de craindre en l'autre extrémité.
 Sans savoir quelle vie irait après leurs vies,
 Ils mouraient doucement pour leurs douces patries.
 Par là Caton d'Utique⁶¹ et tant d'autres Romains
 S'occirent — mais malheur ! car c'était par leurs mains.
 Quels signalés témoins du mépris de la vie :
 De Lucrèce³⁰⁹ le fer, les charbons de Porcie⁷⁵,

^a ouvertures, passages étroits.

^b qui se tuent eux-mêmes ; suicidés.

Le poison de Socrate²⁰³ était pure douceur.
Mais vous, qui d'autres yeux que n'avaient les païens
Voyez les cieus ouverts, les vrais maux, les vrais biens,
Quels vains noms de l'honneur, de liberté, de vie
Ou d'aise vous ont pu troubler la fantaisie ?
Serfs de Satan le serf, êtes-vous en honneur ?
Aurez-vous liberté, enchaînant votre cœur ?
Délivrez-vous vos fils, vos filles et vos femmes,
Les livrant à la géhenne, aux enfers et aux flammes ?
Si la prospérité dont le méchant jouit
Vous trompe et vous émeut, votre sein s'éblouit,
Comme l'œil d'un enfant qui, en la tragédie,
Voit un coquin pour roi : cet enfant porte envie
Aux habits empruntés que, de peur de souiller,
Même à la catastrophe il faudra dépouiller.
Ce méchant dont l'heur^a à ton deuil tu compares
N'est pas en liberté : c'est qu'il court et s'égare.
Car sitôt qu'il pécha, en ce temps, en ce lieu,
Pour jamais il fut clos en la prison de Dieu.
Cette prison le suit, quoiqu'il coure à la chasse,
Quoique mille pays comme un Caïn²⁶ il lasse,
Qu'il fende au gré du vent les fleuves et les mers :
Sa conscience n'est sans cordes et sans fers.
Il ne faut égaler à l'éternelle peine
Et aux soupirs sans fin un point de courte haleine.
Vous regardez la terre et vous laissez le ciel ;
Vous sucez le poison et vous crachez le miel ;
Votre corps est entier et l'âme est entamée ;
Vous sautez dans le feu, esquivant la fumée.
Haïssez les méchants, l'exil vous sera doux ;
Vous êtes bannis d'eux, bannissez-les de vous.
Joyeux que de l'idole encor ils vous bannissent,

^a bonheur, fortune favorable.

Des sourcils des tyrans qu'en menace ils hérissent,
De leurs pièges, aguets, ruses et trahisons,
De leur devoir la vie, et puis de leurs prisons.
Vous êtes enfermés ; ce qui plus vous console,
L'âme, le plus de vous, où elle veut s'envole.
S'ils vous ôtent vos yeux, vos esprits verront Dieu ;
Votre langue s'en va, le cœur parle en son lieu.
L'œil meure sans avoir eu peur de la mort blême,

Sauter quand on le pousse

Le martyr accepte le geste qui précipite
sa délivrance.

La langue soit coupée avant qu'elle blasphème.
Or, si d'exquises morts les rares cruautés,
Si tourments sur tourments à vos yeux présentés
Vous troublent, c'est tout un. Quel front, quel équipage
Rend à la laide mort encor plus laid visage ?
Qui méprise la mort, que lui fera de tort
Le regard assuré des outils de la mort ?
L'âme, des yeux du ciel, voit au ciel l'invisible ;
Le mal horrible au corps ne lui est pas horrible.
Les ongles de la mort n'apporteront que jeu
À qui se souviendra de ce qu'elle ôte peu :
Un catarrhe nous peut ravir chose pareille,
Nous en perdons autant d'une douleur d'oreille.
Votre humeur corrompue, un petit vent mauvais,
Une veine piquée ont de pareils effets.
Et ce fâcheux apprêt pour qui le poil nous dresse,
C'est ce qu'à pas comptés traîne à soi la vieillesse.
L'assassin condamné à souffrir seulement
Sur chaque membre un coup, pour souffrir longuement,
Demande le cinquième à l'estomac, et pense
Par ce coup plus mortel adoucir la sentence.
La mort à petit feu est bien autre douleur
Qu'un prompt embrasement ; et c'est une faveur
Quand, pour faire bientôt l'âme du corps dissoudre,
On met sous le menton du patient la poudre.

Les sévères prévôts, choisissant les tourments,
 Tiennent les courts plus doux et plus durs les plus lents ;
 Et quand la mort à nous d'un brave coup se joue,
 Nous désirons languir longtemps sur notre roue.
 Le sang de l'homme est peu, son mépris est beaucoup :
 Qui le méprisera pourra voir tout à coup
 Les canons, la fumée et les fronts des batailles,
 Ou mieux les fers, les feux, les couteaux, les tenailles,
 La roue et les cordeaux ; celui-là pourra voir
 Le précipice bas dans lequel il doit choir,
 Mépriser la montagne, et, de libre secousse,
 En regardant en haut, sauter quand on le pousse.
 Nos frères bien instruits ont l'appel refusé,
 Et Le Brun⁵³, Dauphinois, doctement avisé,
 Quand il eut sa sentence avec plaisir ouïe,

Condamné à la vie

La cruauté condamne parfois le fidèle à
 survivre plutôt qu'à mourir.

Répondit qu'on l'avait condamné à la vie.
 « Tiens ton âme en tes mains : tout ce que les tyrans
 Prennent n'est point la chose, ains seulement^c le temps.
 Que le nom de la mort, autrement effroyable,
 Bien connu, bien pesé, nous devienne agréable.
 Heureux qui la connaît ! Or il faut qu'en ce lieu,
 Plein de contentement, je donne gloire à Dieu.
 Ô Dieu ! quand tu voudras cette charogne prendre,
 Par le fer en morceau ou par le feu en cendre,
 Dispose, ô Éternel ; il n'y a nul tombeau
 Qui à l'œil et au cœur ne soit beau s'il t'est beau. »
 Il faisait ces leçons quand le geôlier l'appelle
 Pour recevoir sentence en la noire chapelle.
 L'œil de tous fut troublé, le sien en fut plus beau ;
 Ses yeux devinrent feu, ceux des autres de l'eau.
 Lors, sereinant son front et le teint de sa face,

^a officiers chargés de police, de justice ou d'exécution.

^b tomber.

^c mais seulement.

Il rit à ses amis, pour adieu les embrasse,
 Et, à peu de loisir, redoublait ce propos :
 « Amis, vous me voyez sur le seuil du repos.
 Ne pleurez pas mon heur ; car la mort inhumaine,
 À qui vaincre le sait, ne tient plus rang de peine.
 La douleur n'est le mal, mais la cause pourquoi.
 Or je vois qu'il est temps d'aller prouver par moi
 Le propos de ma bouche. Il est temps que je trouve
 En ce corps bienheureux la pratique et l'épreuve. »
 Il voulait dire plus ; l'huissier le pressa tant
 Qu'il courut tout dispos vers la mort en sautant.
 Mais dès le seuil de l'huis le pauvre enfant avise
 L'honorable regard et la vieillesse grise
 De son père et son oncle à un poteau liés.
 Alors premièrement les sens furent pliés :
 L'œil si gai laisse en bas tomber sa triste vue,
 L'âme tendre s'émeut, encore non émue.
 Le sang sentit le sang, le cœur fut transporté,
 Quand le père, rempli de même gravité
 Qu'il eut en un conseil, d'une voix grosse et grave
 Fit à son fils pleurant cette harangue brave :
 « C'est donc en pleurs amers que j'irai au tombeau,
 Mon fils, mon cher espoir, mais plus cruel bourreau
 De ton père affligé ! Car la mort pâle et blême

Le Brun donne gloire à Dieu

La mort devient louange lorsque le
 supplicié bénit Dieu.

Ne brise point mon cœur comme tu fais toi-même.
 Regretterai-je donc le soin de te nourrir ?
 N'as-tu pu, bien vivant, apprendre à bien mourir ? »
 L'enfant rompt ces propos : « Seulement mes entrailles
 Vous ont senti, dit-il, et les rudes batailles
 De la prochaine mort n'ont point épouvané
 L'esprit instruit de vous, le cœur par vous planté.
 Mon amour est ému, l'âme n'est pas émue ;
 Le sang, non pas le sens, se trouble à votre vue.
 Votre blanche vieillesse a tiré de mes yeux

De l'eau, mais mon esprit est un fourneau de feux,
 Feux pour brûler les feux que l'homme nous apprête.
 Que puissé-je trois fois, pour l'une et l'autre tête
 De vous et de mon oncle, et plus jeune et plus fort,
 Aller faire mourir la mort avec ma mort ! »
 — « Donc, dit l'autre vieillard, ô que ta force est molle,
 Ô Mort, à ceux que Dieu entre tes bras console !
 Mon neveu, ne plains pas tes pères périssants :
 Ils ne périssent pas. Ces cheveux blanchissants,
 Ces vieilles mains ainsi en malfaiteurs liées,
 Sont de la fin des bons à leurs fins honorées.
 Nul grade, nul état ne nous lève si haut
 Que donner gloire à Dieu au haut d'un échafaud. »
 — « Mourons, pères, mourons », ce dit l'enfant à l'heure.
 L'homme est si inconstant à changer de demeure,
 La nouveauté lui plaît ; et quand il est au lieu
 Pour changer cette fange à la gloire de Dieu,
 L'homme commun se plaint de pareille parole :
 Ils consolent leur fils, et leur fils les console.
 Voici entrer l'amas des sophistes docteurs,
 Qui, au front endurci, s'approchent séducteurs,
 Pour vaincre d'arguments les précieuses âmes
 Que la raison céleste a menées dans les flammes.
 Mais l'esprit tout de feu du brave et docte enfant
 Volait dessus l'erreur d'un savoir triomphant ;
 Et malgré leurs discours, leurs fuites et leurs ruses,
 Il laissait les cafards sans mot et sans excuses.
 La mort n'appelait point ce bel entendement
 À regarder son front, mais sur chaque argument,
 Prompt, aigu, avisé, sans doute et sans refuge,
 En les rendant transis, il eut grâce de juge.
 À la fin du combat, ces deux Éléazars⁸⁷,

Les deux Éléazars

Les modèles bibliques éclairent les
martyrs modernes.

Sur l'enfant à genoux couchant leurs chefs vieillards,
 Sortirent les premiers du monde et des misères,
 Et leur fils, en chantant, courut après ses pères.

Ô cœurs, mourants à vie indomptés et vainqueurs,
Ô combien votre mort fit revivre de cœurs !

Gastine et le fils fidèle

La fidélité familiale prolonge la
confession jusqu'au dernier souffle.

Notre grand Béroalde⁴² a vu, docte Gastine,
Avant mourir, ces traits fruits de sa discipline.
Ton privé compagnon d'écoles et de jeux
L'écrit : le fasse Dieu ton compagnon de feux.
Ô bienheureux celui qui, quand l'homme le tue,
Arrache de l'erreur tant d'esprits par sa vue ;
Qui montre les trésors et grâces de son Dieu,
Qui butine en mourant tant d'esprits au milieu
Des spectateurs élus : telle mort est suivie
Presque toujours du gain de mainte belle vie.
Mais les martyrs ont eu moins de contentement,
De qui la laide nuit cache le beau tourment.
Non que l'ambition y soit quelque salaire ;
Le salaire est en Dieu, à qui la nuit est claire ;
Pourtant beau l'instrument de qui l'exemple sert
À gagner, en mourant, la brebis qui se perd.
Je ne t'oublierai pas, ô âme bienheureuse,
Je tirerai ton nom de la nuit ténébreuse.
Ton martyre secret, ton exemple caché,
Sera par mes écrits des ombres arraché.
Du berceau, du tombeau, je relève une fille,
De qui je ne dirai le nom ni la famille.
Le père encor vivant, plein de grâces de Dieu,
En pays étranger lira en quelque lieu
Quelle fut cette mort dont il forma la vie.
Ce père avait tiré de la grande boucherie
Sa fidèle moitié d'une tremblante main,
Et un de leurs enfants, qui lui pendait au sein.
Deux filles, qui cuidaient^a que le nœud de la race
Au sein de leurs parents trouverait quelque place,

^a croyaient, pensaient.

Se vont jeter aux bras de ceux de qui le sang
 De la tendre pitié devait brûler le flanc.
 Ces parents, mais bourreaux, par leurs douces paroles,
 Par menaces après, contraignaient aux idoles
 Ces cœurs voués à Dieu ; puis l'aveugle courroux
 Des inutiles mots les fit courir aux coups.
 Par trente jours entiers ces filles déchirées
 De verges et fers chauds demeurent assurées.
 La nuit on les épie, et leurs sanglantes mains
 Jointes tendaient au ciel ; ces proches inhumains
 Dessus ces tendres corps impiteux s'endurcirent,
 Si que, hors de l'espoir de les vaincre, ils sortirent.
 En plus noire minuit ils les jettent dehors ;
 La plus jeune, n'ayant place entière en son corps,
 Est prise de la fièvre et tombe à demi morte,
 Sans pouls, sans mouvement, sur le seuil d'une porte.
 L'autre s'enfuit d'effroi, et ne peut ce discours
 Poursuivre plus avant le succès de ses jours.
 Le jour étant levé, le peuple ému avise
 Cet enfant que les coups et que le sang déguise,
 Inconnue, pour autant qu'en la nuit elle avait
 Fui de son logis plus loin qu'elle pouvait.
 On porte à l'hôpital cette âme évanouie ;
 Mais sitôt qu'elle eut pris la parole et la vie,
 Elle prie en son lit : « Ô Dieu, double ma foi.
 C'est par les maux aussi que les tiens vont à toi.
 Je ne t'oublierai point ; mais, mon Dieu, fais en sorte
 Qu'à la force du mal je devienne plus forte. »
 Ce mot donna soupçon : on pense incontinent
 Que les esprits d'erreur n'allaient pas enseignant
 Les enfants de neuf ans, pour des chansons si belles,
 Donner gloire au grand Dieu au sortir des mamelles.
 Jésus-Christ, vrai berger, sait ainsi faire choix
 De ses tendres brebis, et les marque à la voix.
 Au bout de quelques mois déjà la maladie
 Eut pitié de l'enfant et lui laissait la vie ;
 La fièvre s'enfuit, et le dard de la mort
 Laissa ce corps si tendre avec un cœur si fort.

L'aveugle cruauté enflamma, au contraire,
À commettre la mort que la mort n'a pu faire.
Les gardes d'hôpital, qui un temps par prêcheurs,
Par propos importuns d'impiteux séducteurs,
Par menaces après, par piquantes injures,

L'enfant contre les séducteurs

L'enfant résiste aux paroles qui
voudraient le détourner de Dieu.

S'essayèrent plonger cette âme en leurs ordures.
L'enfant aux séducteurs disait quelques raisons,
Contre les menaçants se targuait d'oraisons,
Et, comme ses tourments changeaient de leur manière,
D'elle-même elle avait quelque propre prière.
Pour dernier instrument ils ôtèrent le pain,
La vie à la mi-morte, en cuidant par la faim,
En ses plus tendres ans, l'attirer ou contraindre.
Il fut plus malaisé la forcer que l'éteindre.
La vie et non l'envie ils pressèrent si fort
Qu'elle donne en trois jours les signes de la mort.
Cet enfant, non enfant, mais âme déjà sainte,
De quelque beau discours, de quelque belle plainte,
Étonnait tous les jours, et n'amollissait pas
Les vilains instruments d'un languissant trépas.
Il advint que ses mains encore déchirées
Recelaient quelque sang aux plaies demeurées :
À l'effort de la mort sa main gauche saigna,
Entière dans son sang innocent se baigna.
En l'air elle haussa cette main dégouttante,
Et pour dernière voix elle dit, gémissante :
« Ô Dieu, prends-moi la main, prends-la, Dieu secourant,
Soutiens-moi, conduis-moi au petit demeurant^a
De mes maux achevés : il ne faut plus qu'une heure
Pour faire qu'en ton sein à mon aise je meure,
Et que je meure en toi comme en toi j'ai vécu.

^a se défendait, s'armait de.

^b reste.

Le mal gagne le corps, prends l'esprit vaincu. »
Sa parole affaiblit ; à peine elle profère
Les noms demi-sonnés de sa sœur et sa mère ;
D'un visage plus gai elle tourna les yeux
Vers le ciel de son lit, les plante dans les cieux,
Puis, à petits soupirs, l'âme vive s'avance
Et après les regards et après l'espérance.
Dieu ne refusa point la main de cet enfant ;
Son œil vit l'œil mourant, le baisa triomphant.
Sa main lui prit la main, et sa dernière haleine
Fuma au sein de Dieu qui, présent à sa peine,
Lui soutint le menton, l'éveilla de sa voix ;
Il larmoya sur elle, il ferma de ses doigts
La bouche de louange, achevant sa prière,

La prière de la faim

La faim devient prière, et non simple
plainte du corps.

Baissant des mêmes doigts, pour la fin, la paupière.
L'air tonna, le ciel plut, les simples éléments
Sentirent à ce coup tourment de ces tourments.
Ô Français dérégés, où logent vos polices,
Puisque vos hôpitaux servent à tels offices ?
Que feront vos bordoux^b et vos brelans pilleurs,
La forêt, le rocher, la caverne aux voleurs ?
Mais quoi ? des saints témoins la constance affermie
Avait lassé les poings de la gent ennemie,
Noyé l'ardeur des feux, séché le cours des eaux,
Émoussé tous les fers, usé tous les cordeaux,
Quand des autels de Dieu l'inextinguible zèle
Mit au feu l'estomac de maint et maint fidèle,
Surtout de trois Anglais qui, en se complaignant
Que des affections le grand feu s'éteignant,
Avec lui s'étouffait l'autre flamme ravie,
Qui est l'âme de l'âme et l'esprit de la vie.

^a organisations civiles, institutions et règles de gouvernement.

^b bordels, lieux de prostitution.

Ces grands cœurs ne voulant que l'ennemi rusé
 Par un siècle de guerre eût, plus fin, déguisé
 En des combats de fer le combat de l'Église,
 Poussés du doigt de Dieu, ils firent entreprise
 D'aller encor livrer un assaut hasardeux
 Dans le nid de Satan ; mais de ces trois, les deux
 Prêchèrent en secret, et la ruse ennemie
 En secret étouffa leur martyre et leur vie.
 Le tiers, après avoir essayé par le bruit
 À cueillir sur leur cendre encore quelque fruit,
 Rendit son coup public et publique sa peine.
 Humains qui prononcez une sentence humaine
 Contre cette action, nommant témérité
 Ce que le Ciel départ de magnanimité,
 Vous dites que ce fut un effort de manie
 De porter de si loin le trésor de sa vie,
 Aller jusques dans Rome, et, aux yeux des Romains,
 Attaquer l'Antéchrist²⁰, lui arracher des mains
 L'idole consacrée, aux pieds l'ayant foulée,
 Consacrer à son Dieu son âme consolée ;
 Vous qui, sans passion, jugez les passions,
 Dont l'Esprit tout de feu épreint^c nos motions,
 Liant le doigt de Dieu aux principes éthiques^b,

Témoignages saints, non politiques

Le poète distingue le martyre spirituel
de l'agitation politique.

Les témoignages saints ne sont pas politiques
 Assez à votre gré : vous ne connaissez point
 Combien peut l'Esprit saint, quand les esprits il point.
 Que blâmez-vous ici ? l'entreprise bouillante,
 Le progrès sans changer, ou la fin triomphante ?
 Est-ce entreprendre mal d'aller annoncer Dieu
 Du grand siège d'erreur au superbe milieu ?
 Est-ce mal avancer la chose commencée

^a presse, contraint, met en mouvement.

^b principes de prudence ou de morale humaine que le poète juge insuffisants devant l'appel de Dieu.

De changer cinq cents lieux sans changer de pensée ?
 Est-ce mal achever de piller tant de cœurs
 Dedans les seins tremblants des pâles spectateurs ?
 Nous avons vu les fruits et ceux que cette école
 Fit, en Rome, quitter et Rome et son idole.
 Oui, mais c'est désespoir d'avoir la liberté
 En ses mains et choisir une captivité.
 Les trois enfants vivaient libres et à leur aise,
 Mais l'aise leur fut moins douce que la fournaise.
 On refusait la mort à ces premiers chrétiens
 Qui recherchaient la mort sans fers et sans liens ;
 Paul, mis en liberté d'un coup du ciel, refuse
 La douce liberté. Qui est-ce qui l'accuse ?
 Apprenez, cœurs transis, esprits lents, juges froids,
 À prendre loi d'en haut, non y donner des lois.
 Admirez le secret que l'on ne peut comprendre ;
 En louant Dieu, jetez des fleurs sur cette cendre.
 Ce témoin endura du peuple ému les coups,
 Il fut laissé pour mort, non ému de courroux ;
 Et puis, voyant chercher des peines plus subtiles,
 Et rengréger^a sa peine, il dit : « Cherchez, Périlles¹⁶⁹,
 Cherchez quelques tourments longs et ingénieux,
 Le coup de l'Éternel n'en paraîtra que mieux.
 Mon âme, contre qui la mort n'est guère forte,
 Aime à la mettre bas de quelque brave sorte. »
 Sur un âne on le lie, et six torches en feu
 Le vont de rue en rue asséchant peu à peu.
 On brûle tout premier et sa bouche et sa langue ;
 À un des boute-feux^b il fit cette harangue :
 « Tu n'auras pas l'esprit qui t'a, chétif, appris
 Que Dieu n'entendra point les voix de nos esprits ? »
 Les flambeaux traversaient les deux joues rôties ;

^a aggraver, rendre plus rude.

^b ceux qui mettent le feu ; aussi instigateurs de violence.

Qu'on entendit : « Seigneur, pardonne à leurs folies. »
Ils brûlent son visage, ils lui crèvent les yeux,
Pour chasser la pitié en le montrant hideux ;
Le peuple s'y trompait, mais le Ciel de sa place
Ne contempla jamais une plus claire face.
Jamais le paradis n'a ouvert ses trésors
Plus riant à esprit séparé de son corps.
Christ lui donna sa marque, et le voulut faire être
Imitateur privé des honneurs de son maître,
Monté dessus l'ânon, pour entrer tout en paix
Dans la Jérusalem permanente à jamais.
Oui, le ciel arrosa ces graines épandues,
Les cendres que foulait Rome parmi ses rues :
Témoin ce blanc vieillard que trois ans de prisons
Avaient mis par-delà le rôle des grisons^a ;
Qui à ondes couvrait de neiges sans froidure
Les deux bras de cheveux, de barbe la ceinture.
Ce cygne fut tiré de son obscur étui
Pour gagner par l'effroi ce que ne peut l'ennui.
De près il vit briser si douloureuse vie,
Et tout au lieu de peur anima son envie.
Le docte confesseur qui au feu l'assista,
Changé, le lendemain, en chaire présenta
Sa vie au même feu, maintenant l'innocence
De son vieillard client : la paisible assistance
Sans murmure écouta les nouvelles raisons.
De même école vint, après un peu d'espace,
Le Maigre¹⁵⁵, capucin ; celui-ci, en la face
Du pape non clément, l'appela Antéchrist,
Faisant de vive voix ce qu'autre par écrit.
Il avait recherché dedans le cloître immonde
La séparation des ordures du monde ;
Mais y ayant trouvé du monde les retraits,

^a vieillards aux cheveux gris.

Quarante jours entiers il déploya les traits,
En la chaire d'erreur, de la vérité pure,
La robe de mensonge étant sa couverture.

L'automne de l'Église

L'Église entre dans une saison tardive,
entre fruits et déclin.

Le printemps de l'Église et l'été sont passés,
Si serez-vous par moi, verts boutons, amassés ;
Encore éclorez-vous, fleurs si franches, si vives,
Bien que vous paraissiez dernières et tardives.
Une rose d'automne est plus qu'une autre exquise :
Vous avez réjoui l'automne de l'Église.

Bernard devant le vieux roi

Bernard oppose la parole droite aux
séductions du pouvoir royal.

Ce fut lors que l'on vit les lions embraser
Et chasser, barricués, leur Nébucadnézer¹⁷⁰,
Qui à son vieux Bernard⁴¹ remontra sa contrainte
De l'exposer au feu si mieux n'aimait, par feinte,
S'accommoder au temps. Le vieillard chevelu
Répond : « Sire, j'étais en tout temps résolu
D'exposer sans regret la fin de mes années,
Et ores^a les voyant en un temps terminées
Où mon grand Roi a dit : Je suis contraint, ces voix
M'ôteraient de mourir le deuil si j'en avais.
Or vous et tous ceux-là qui vous ont pu contraindre
Ne me contraindrez pas, car je ne sais pas craindre,
Puisque je sais mourir. » La France avait métier^b
Que ce potier fût roi, que ce roi fût potier.
De cet esprit royal la bravade gentille^c
Mit en fièvre Henri¹¹⁵. De ce temps, la Bastille⁴¹
N'emprisonnait que grands, mais à Bernard il faut
Une grande prison et un grand échafaud.

^a maintenant.

^b besoin.

^c fière parole, noble défi.

Vous eûtes ce vieillard compagnon en vos peines,
 Compagnon de liens, âmes parisiennes.
 On vous offrit la vie aux dépens de l'honneur ;
 Mais votre honneur marcha sous celui du Seigneur
 Au triomphe immortel, quand du tyran la peine
 Plutôt que son amour vous fit choisir la haine.
 Nature s'employant sur cette extrémité
 En ce jour vous para d'angélique beauté ;
 Et, parce qu'elle avait en son sein préparées
 Des grâces pour vous rendre en vos jours honorées,
 Prodiges, elle versa en un pour ses enfants
 Ce qu'elle réservait pour le cours de vos ans.
 Ainsi le beau soleil montre un plus beau visage,
 Faisant un outre clair sous l'épais du nuage,
 Et se fait par regrets et par désirs aimer,
 Quand ses rayons du soir se plongent en la mer.
 On dit du pèlerin, quand de son lit il bouge,
 Qu'il veut le matin blanc et avoir le soir rouge.
 Votre naissance, enfance, ont eu le matin blanc ;
 Votre coucher heureux rougit en votre sang.

Les femmes et les flammes

Les femmes partagent la même force
 que les hommes devant le feu.

Beautés, vous avanciez d'où retournait Moïse¹⁵⁴,
 Quand sa face parut si claire et si exquise.
 D'entre les couronnés, le premier couronné
 De tels rayons se vit le front environné.
 Tel, en voyant le ciel, fut vu ce grand Étienne⁹³,
 Quand la face de Dieu brilla dedans la sienne.
 Ô astres bienheureux, qui rendez à notre œil
 Ses miroirs et rayons, lunes du grand soleil !
 Dieu vit donc de ses yeux, d'un moment, dix mille âmes
 Rire à sa vérité, en dépitant les flammes :
 Les uns qui, tout chenus d'ans et de sainteté,
 Mouraient blancs de la tête et de la piété ;

^a éclat plus vif, clarté redoublée.

Les autres, méprisant au plus fort de leur âge
L'effort de leurs plaisirs, eurent pareil courage
À leurs virilités ; et les petits enfants,
De qui l'âme n'était tendre comme les ans,
Donnaient gloire au grand Dieu, et de chansons nouvelles
S'en couraient à la mort au sortir des mamelles.
Quelques-uns des plus grands, de qui Dieu ne voulut
Le salut impossible, et d'autres qu'il élut,
Pour prouver par la mort constamment recherchée
La docte vérité comme ils l'avaient prêchée.
Mais beaucoup plus à plein qu'aux doctes et aux grands,
Sur les pauvres abjects saintement ignorants
Parut sa grand bonté, quand les braves courages
Que Dieu voulut tirer des fanges des villages
Vinrent faire rougir devant les yeux des rois
La folle vanité. L'Esprit donna des voix
Aux muets pour parler, aux ignorants des langues,
Aux simples des raisons, des preuves, des harangues ;
Ne les fit que l'organe à prononcer les mots
Qui des docteurs du monde effaçaient les propos.
Des inventeurs subtils les peines plus cruelles
N'ont attendri le sein des simples damoiselles^a ;
Leurs membres délicats ont souffert en maint lieu
Le glaive et les fagots en donnant gloire à Dieu.
Du Tout-Puissant la force au cœur même des femmes
Donna vaincre la mort et combattre les flammes ;
Les cordes des geôliers deviennent leurs carcans,
Les chaînes des poteaux leurs mignards jaserans^b ;
Sans plaindre leurs cheveux, leur vie et leurs délices,
Elles les ont à Dieu rendus en sacrifices.

Les fléaux rejetés sur les fidèles

Les malheurs publics sont injustement
rejetés sur les fidèles.

Quand la guerre, la peste et la faim s'approchaient,

^a jeunes femmes ou jeunes filles de condition honorable.

^b colliers ou chaînes d'ornement.

Les trompettes d'enfer plus échauffés prêchaient
Les armes, les fagots, et, pour apaiser l'ire
Du ciel, on présentait un fidèle au martyr.
« Nous serions, disaient-ils, paisibles, souûs^a et sains,
Si ces méchants voulaient faire prière aux saints. »
Vous eussiez dit plus vrai, langues fausses et folles,
En disant : ce mal vient de servir aux idoles.
Parfaits imitateurs des abusés païens,
Apaisez-vous le ciel par si tristes moyens ?
Vous déchirez encor et les noms et les vies
Des inhumanités et mêmes calomnies
Que Rome la païenne infidèle inventa,
Lorsque le Fils de Dieu sa bannière y planta.
Nous sommes des premiers images véritables ;
Imprudents, vous prenez des Nérons¹⁵⁸ les vocables.
Contre ces chrétiens tout s'émeut par un bruit :
Qu'ils mangeaient les enfants, qu'ils s'assemblaient la nuit
Pour tuer la chandelle et faire des mélanges
D'inceste, d'adultère et de crimes étranges.
Ils voyaient tous les jours ces chrétiens accusés
Ne chercher que l'horreur des grands feux embrasés,
Et Cyprien¹⁵⁸ disait : « Les personnes charnelles
Qui aiment leurs plaisirs cherchent-ils des fins telles ?
Comment pourrait la mort loger dans les désirs
De ceux qui ont pour Dieu la chair et les plaisirs ? »
Jugez de quel crayon, de quelle couleur vive
Nous portons dans le front l'Église primitive¹⁵⁸.
Ô bienheureux esprits qui, en changeant de lieu,
Changez la guerre en paix, et qui, aux yeux de Dieu,
Souffrez, mourez pour tel de qui la récompense
N'a le vouloir borné non plus que la puissance !
Ce Dieu-là vous a vus, et n'a aimé des cieux
L'indicible plaisir, pour approcher ses yeux
Et sa force de vous : cette constance extrême
Qui vous a fait tuer l'enfer et la mort blême,

^a rassasiés.

Qui a fait les petits résister aux plus grands,
Qui a fait les bergers vainqueurs sur les tyrans,

Le courroux de Dieu se lève

Le châtimeⁿt divin s'annonce contre
ceux qui persécutent les saints.

Vient de Dieu qui, présent au milieu de vos flammes,
Fit mépriser les corps pour délivrer les âmes.
Ainsi, en ces combats, ce grand chef souverain
Commande de la voix et combat de la main ;
Il marche au rang des siens ; nul champion en peine
N'est sans la main de Dieu qui par la main le mène.
Quand Dieu eut tournoyé la terre tout en feu
Contre sa vérité, et après qu'il eut vu
La souffrance des siens, au contraire il avise
Ceux qui tiennent le lieu et le nom de l'Église,
Ivres de sang, de vin, qui, enflés au milieu
Du monde et des malheurs, blasphèment contre Dieu ;
Présidant sur le fer, commandent à la guerre,
Possédant les grandeurs, les honneurs de la terre,
Portaient la croix en l'or et non pas en leurs cœurs,
N'étaient persécutés, mais bien persécuteurs.
Au conseil des tyrans ils élevaient leurs crêtes,
Signaient et refusaient des peuples les requêtes,
Jugeaient et partageaient, en grondant comme chiens,
Des pauvres de l'Église et les droits et les biens.
Sel sans saveur, bois vert qui sans feu rend fumée,
Nuage sans liqueur, abondance affamée ;
Dieu les vit à travers leurs feuilles mal cousues,
Se disant conseillers, desquels l'ordre et le rang
Ne permet de tuer et de juger au sang.
Ceux-là, changeant de nom et ne changeant d'office,
Après sollicitateurs, non juges des supplices,
Furent trouvés sortant des jeux et des festins,
Ronfler aux seins enflés de leurs pâles putains.
Dieu voulut en voir plus, mais de regret et d'ire

^a ceux qui requièrent, provoquent ou soutiennent une poursuite.

Tout son sang écuma : il fuit, il se retire,
Met ses mains au-devant de ses yeux en courroux.
Le Tout-Puissant ne peut résider entre nous.
Sa barbe et ses cheveux de fureur hérissèrent,
Les sourcils de son front en rides s'enfoncèrent ;
Ses yeux changés en feu jetèrent pleurs amers,
Son sein enflé de vent vomissait des éclairs.
Il se repentit donc d'avoir formé la terre :
Tantôt il prit au poing une masse de guerre,
Une boîte de peste, et de famine un vent ;

L'alliance retient les feux

La patience de Dieu retient encore
l'embraselement final.

Il veut mêler la mer et l'air en un moment,
Pour faire encor un coup, en une arche reclose,
L'élection des siens ; il pense, il se propose
Son alliance sainte ; il veut garder sa foi
À ceux qui n'en ont point, car ce n'est pas un roi
Tel que les tyranneaux^a qui remparent^b leur vie
De glaives, de poisons et de la perfidie.
Il tient encor serrés les maux, les eaux, les feux,
Et, pour laisser combler le vice aux vicieux,
Souffrit et n'aima pas, permit et ne fut cause
Du reste de nos maux ; puis, d'une longue pause,
Pensant profondément, courba son chef dolent,
Finit un dur penser d'un sanglot violent.
Il croisa ses deux bras, vers le Ciel les relève ;
Son cœur ne peut plus faire avec le monde trêve.
Lors, d'un pied dépité, refrappant par sept fois
La poudre, il fit venir quatre vents sous les lois
D'un chariot volant ; puis, sans ouvrir sa vue,
Il sauta de la terre en l'obscur de la nue.
La terre se noircit d'épais aveuglement,
Et le ciel rayonna d'heureux contentement.

^a petits tyrans, tyrans de médiocre grandeur.

^b fortifient, mettent à l'abri.

Livre V — Les Fers

Dieu retire ses yeux

Le monde privé du regard de Dieu
tombe dans les ténèbres.

Dieu retira ses yeux de la terre ennemie :
La justice et la foi^a, la lumière et la vie
S'envolèrent au Ciel : des ténèbres l'épais
Jouissoit de la terre et des hommes en paix.
Comme un roi justicier quelquefois abandonne
La roiale cité, siège de sa couronne,
Pour, en faisant le tour de son royaume entier,
Voir si ses vices-rois exercent leur mestier,
Aux lieux plus eslognez refréner la licence
Que les peuples mutins prennent en son absence ;
Puis, ayant poursuivy sa visite et son tour,
S'en rêva désiré en son premier séjour.
Son Parlement, sa Cour, son Paris ordinaire
A son heureux retour ne savent quelle chère^b
Ne quels gestes mouvoir, pour au roi témoigner,
Que tout plaisir voulut avec lui s'éloigner.
Tout plaisir retourner au retour de sa face,
Ainsi (sans définir de l'Éternel la place,
Mais comme il est permis aux témoignages saints
Comprendre le céleste aux termes des humains)
Ce grand Roy de tous rois, ce Prince de tous princes.
Lassé de visiter ses rebelles provinces.
Se rassit en son throsne, et d'honneur couronné
Fit au peuple du Ciel voir son chef rayonné.
Les célestes bourgeois, affamez de sa gloire,
Volent par millions à ce palais d'yvoire :
Les habitants du Ciel comparurent à l'œil
Du grand soleil du monde et de ce beau soleil :
Les Séraphins¹⁹⁹ ravis le contemploient à vue,

^a fidélité religieuse, mais aussi confiance en Dieu.

^b accueil, visage, manière de recevoir.

^c tête.

Les Chérubins¹¹² couverts (ainsi que d'une nue)
L'adoroient sous un voile : un chacun en son lieu,
Extatic, reluisoit de la face de Dieu ;
Cet amas bien-heureux mesloit de sa présence
Clarté dessus clarté, puissance sur puissance :
Le haut pouvoir de Dieu sur tout pouvoir était,
Et son throsne élevé sur les throsnes montoit.
Parmi les purs esprits survint l'esprit immonde,
Quand Satan¹⁸⁸, halletant d'avoir tourné le monde.
Se glissa dans la presse : aussi tost l'œil divin
De tant d'esprits bénits tria l'esprit malin.

Satan devant le trône

Satan vient réclamer le monde livré aux
fers et à la violence.

Il n'esblouit de Dieu la clarté singulière
Quoy qu'il fût déguisé en ange de lumière :
Car sa face était belle, et ses yeux clairs et beaux,
Leur fureur addoucie ; il déguisoit ses peaux
D'un voile pur et blanc de robbes reluisantes :
De ses reins retroussiez les pennes blanchissantes
Et les aisles croissoient sur l'eschine en repos :
Ainsi que ses habits il farda ses propos,
Et composoit encor sa contenance douce
Quand Dieu l'empoigne au bras, le tire, se courrouce.
Le sépare de tous et l'interroque ainsi :
« D'où viens-tu, faux Satan ? que viens-tu faire ici ? »
Lors le trompeur trompé d'asseuré devint blême,
L'enchanteur se trouva disenchanté lui-même,
Son front se sillonna, ses cheveux hérissiez.
Ses yeux flambants dessous les sourcils refroncés,
Le cresse blanchissant qui les cheveux lui cœuvre
Se change en même peau que porte la couleuvre
Qu'on appelle coëffée, ou bien en telle peau
Que le serpent mué dépouille au temps nouveau.
La bouche devint pâle ; un changement étrange

^a Satan déguisé sous l'apparence du bien.

Luy donna front du diable et osta celui d'ange.
 L'ordure le flétrit, tout au long se répand,
 La tête sa descoëffe et se change en serpent :
 Le pennache luisant et les plumes si belles
 Dont il contrefaisoit les angelicques ailes.
 Tout ce blanc se ternit, ces aisles, peu à peu
 Noires, se vont tachant de cent marques de feu,
 En dragon affricain ; lors sa peau mouchettée :
 Comme un ventre d'aspic se trouve marquettée :
 Il tomba sur la voûte, où son corps s'allongeant,
 De diverses couleurs et venin se changeant,
 Le ventre jaunissant et noirâtre la queue,
 Pour un ange trompeur mit un serpent en vue.
 La parole lui faut, le front de l'effronté
 Ne pouvoit supporter la sainte majesté.
 Qui a vu quelque fois prendre un coupeur de bourse^a
 Son œuvre dans ses mains, qui ne peut à la course
 Se sauver, déguiser ou nier son forfait ?
 Satan n'a plus les tours desquels il se défait :
 S'il fuit, le doigt de Dieu par tout le monde vole :
 S'il ment. Dieu juge tout et connaît sa parole.
 Le criminel pressé, repressé plusieurs fois.
 Tout enrôlé trouva l'usage de la voix,

La guerre dans les cachots

La prison devient un autre champ de
bataille spirituel.

Et répond en tremblant : « Je viens de voir la terre,
 La visiter, la ceindre et y faire la guerre ;
 Tromper, tenter, ravir, tacher à décevoir
 Le riche en ses plaisirs, le pauvre au désespoir :
 Je viens de redresser emprise sur emprise,
 Je viens des noirs cachots, tristes d'obscurité,
 Piper les faibles cœurs du nom de liberté,
 Fasciner le vulgaire en étranges merveilles,
 Assiéger de grandeurs des plus grands les oreilles.

^a voleur à la tire.

Peindre aux cœurs amoureux le lustre des beautés,
 Aux cruels par mes feux doubler les cruautés,
 Appâter^a (sans saouler) le vicieux du vice,
 D'honneurs l'ambition, de présents l'avarice.
 — Pourtant (dit l'Éternel), si tu as éprouvé
 La constance des miens, Satan, tu as trouvé
 Toute confusion sur ton visage blême,
 Quand mes saints champions, en liant la mort mesmo.
 Des cœurs plus abrutis arrachent les soupirs :
 Tu as grincé les dents en voyant ces martyrs
 Te détruire la chair, le monde et ses puissances
 Et les tableaux hideux de leurs noires offenses
 Que tu leur affrontois ; et quand je t'ay permis
 De les livrer aux mains de leurs durs ennemis,
 La peine et la douleur sur leur chair augmentée
 A vu le corps détruit, non l'âme épouvantée. »
 Le calomniateur répondit : « Je sais bien
 Qu'à un vivre fâcheux la mort est moins que rien :
 Ces cerveaux à qui l'heur et le plaisir tu ostes,
 Seichez par la vapeur qui sort des fausses costes,
 S'affligent de terreurs, font en soi des prisons
 Qui ferment le guichet^b aux humaines raisons.
 Ils sont chassez par tout et si las de leur fuite
 Qu'au repos des crottions^c la peine les invite :
 On leur oste les biens, ils sont pressez de faim,
 Ils aiment la prison qui leur donne du pain.
 Puis, vivants sans plaisir, n'auront-ils point d'envie

Les fers, la faim, l'argent

Les chaînes, la faim et l'argent forment
les instruments de l'oppression.

De guérir par la mort une mortelle vie ?
 Aux cachots étouffez on les va secourir
 Quand on leur va donner un peu d'air pour mourir.

^a attirer par un appât, séduire sans satisfaire.

^b petite ouverture d'une porte de prison.

^c cachots ou lieux bas et sales.

La pesanteur des fers^a quand on les en délivre
 Leur est quelque souûlas au changement de vivre :
 L'obscur de leurs prisons à ces désespérez
 Fait désirer les feux dont ils sont éclairéz :
 Mais si tu veux tirer la preuve de ces âmes,
 Oste-les des couteaux, des cordeaux et des flammes :
 Laisse l'aize venir, change l'adversité
 Au favorable temps de la prospérité ;
 Mets-les à la fumée et au feu des batailles,
 Verse de leurs haineux à leurs pieds les entrailles ;
 Qu'ils manient du sang : enflamme un peu leurs yeux
 Du nom de conquerans ou de victorieux ;
 Pousse les gouverneurs des villes et provinces.
 Jette dans leurs troupeaux l'excellence des princes,
 Qu'ils soient solliciteurs d'honneur, d'or et de bien ;
 Meslons Testât des rois un peu avec le tien.
 Le vent de la faveur^b passe sur ces courages,
 Que je les ploie au gain et aux macquerelages ;
 Qu'ils soient de mes prudents, et pour le faire court,
 Je leur montre le ciel au mirouër de la court.
 Puis après, tout soudain que ta face changée
 Abandonne sans cœur la bande encouragée.
 Et lors, pour essayer ces hauts et braves cœurs,
 Laisse-les chatouiller d'ongles des massacreurs ;
 Laisse-les déchirer : ils auront leur fiance
 En leur princes puissants et non en ta puissance.
 Des princes les meilleurs au combat périront.
 Les autres au besoing, lâches, les trahiront.
 Ils ne connaîtiont point ni la foi ni la grâce,
 Ains te blasphémeront, Éternel, en ta face :
 Si tout ne réussit, j'ay encore un tyson
 Dedans mon arcenal, qui aura sa saison ;
 C'est la guerre d'argent qu'après tout je prépare.
 Quand le règne sera hors les mains d'un avare,
 De tant de braves cœurs et d'excellents esprits

^a chaînes, entraves ; aussi symbole de captivité morale.

^b crédit auprès du prince ou de la cour.

Bien peu refuseront du sang juste le prix :
C'est alors que je tiens plus seure la défaite.

La guerre d'argent

La guerre se finance en vendant les
consciences et les vies.

Quand le mal d'Israël viendra par le prophète.
Que je fasse toucher l'hypocrite pasteur
L'impure pension ; si bien qu'esprit menteur,
J'entre aux chefs des Achab^s par langues desbauchées,
De mes cornus donnans des soufflets aux Michées.
Ces faux Sédécias, puissants d'or et faveur.
Vaincront par doux propos sous le nom de Sauveur :
Flatteurs, ils poliront de leurs friandes limes
Le discours œquivocque et les mots homonymes.
Deschaine-moy les poings, remets entre mes mains
Ces chrétiens obstinez qui, parmi les humains,
Font gloire de ton nom : si ma force est esteinte,
Lors je confesseray que ton Église est sainte.
« Je te permets, Satan (dit l'Éternel alors),
D'esteindre par le fer la plus-part de leur corps :
Fay, selon ton dessein, les âmes réservées,
Qui sont en mon conseil, avant le temps sauvées.
Ton filet n'enclorra que les abandonnez
Qui furent nez pour toi premier que feussent nez ;
Mes champions vainqueurs, vaisseaux de ma victoire,
Feront servir ta ruse et ta peine à ma gloire. »
Le Ciel pur se fendit ; se fendant, il eslance
Geste peste du ciel aux pestes de la France :
Il trouble tout, passant : car, à son devaller,
Son précipice émeut les malices de l'air,
Leur donne pour tambour et chamade^b un tonnerre :
L'air qui était en paix confus se trouve en guerre :
Les esprits des humains, agitez de fureurs,
Eurent part au changer des corps supérieurs.

^a mots à double sens, utiles à l'équivoque.

^b signal militaire de tambour ou de trompette.

L'esprit dans un Typhon pirouettant arrive
De Seine¹⁹⁵, tout poudreux, à l'ondoyante rive.
Ce que premier il trouve à son advenement
Fut le préparatif du brave bastiment
Que desseinait pour lors la peste florentine :
De dix mille maisons il voua ta ruine
Pour estoffe au dessein : le serpent captieux^a
Entra dans cette roine, et pour y entrer mieux
Fit un corps aéré de colonnes parfaites.
De pavillons hautains, de folles girouettes,
De dômes accomplis, d'escaliers sans noyaux,

Le marchand des honneurs

Les honneurs deviennent marchandises
dans un monde sans justice.

Fenestrages dorez, pilastres et portaux.
Des salles, cabinets, des chambres, galeries ;
En fin d'un tel projet que sont les Tuileries¹⁴¹.
Comme idée, il gagna l'imagination.
Du chef de cette reine il prit possession ;
L'ardent désir logé avorte d'autres vices.
Car ce que peut troubler ces desseins d'édifices
Est condamné à mort par ces volants désirs,
A qui le sang n'est cher pour servir aux plaisirs.
Ce butin conqesté, cet œil ardent descouvre
Tant de gibier pour soi dans le palais du Louvre¹⁶⁷,
Il s'acharne au pillage, et l'enchanteur rusé,
Tantôt en conseiller finement déguisé.
En prêcheur pénitent et en homme d'Église,
Il mutine aisément, il conjure, il attise.
Le sang, l'esprit, le cœur, et l'oreille des grands,
Rien ne lui est fermé, même il entre dedans
Le conseil plus étroit : pour mieux filer sa trame,
Quelquefois il se vest d'un visage de femme.
Et pour piper un cœur s'arme d'une beauté.
S'il faut s'autoriser, il prend l'autorité

^a trompeur, séduisant par ruse.

D'un visage chenu qu'en rides il assemble.
 Penchant son corps voûté sur un baston qui tremble,
 Donne au proverbe vieux ce que peut faire l'art
 Pour y accommoder le style d'un vieillard.
 Pour l'œil d'un fat bigot l'affronteur^a hypocrite
 De chapelets^b s'enchaîne en guise d'un ermite,
 Chaussé de capuchons et de frocs inconnus.
 Se fait pâlir de froid par les pieds demi-nus,
 Se fait frère ignorant pour plaire à l'ignorance,
 Puis souverain des Roys par points de conscience,
 Fait le sçavant, départ au siècle la vertu,
 Ment le nom de Jésus ; de deux robbes vestu,
 Il fait le justicier pour tromper la justice.
 Il se transforme en or pour vaincre l'avarice
 Du grand temple Romain ; il élève aux hauts lieux
 Ses esclaves gaignez, les fait roïer des yeux,
 Les précipite au mal, ou cet esprit immonde
 D'un haut mont leur promet les royaumes du monde ;
 Il déploie en marchand à ces jeunes seigneurs,

La patience étranglée

La patience des opprimés semble
étouffée par l'excès du mal.

Pour trafic de péché, de France les honneurs.
 Cependant, visitant l'âme de maint fidèle.
 Il pippe un zélateur de son aveugle zèle :
 Il déploie, piteux, tant de malheurs passez.
 En donne un goût amer à ces esprits lassez :
 Il désespère l'un, l'autre il perd d'espérance,
 Il estrangle en son lict la blanche patience :
 Et cette patience il réduit en fureur,
 Il montre son pouvoir d'efficace d'erreur :
 Il fait que l'assaillant en audace persiste.
 Et l'autre à la fureur par la fureur résiste.
 Ce projet estably, Satan en toutes parts

^a trompeur, imposteur.

^b marques extérieures de dévotion.

Des règnes d'occident dépêcha ses soudards :
 Les ordes légions d'anges noirs^a s'envolèrent.
 Que les enfers esmeus à ce point découplèrent :
 Ce sont ces esprits noirs qui de subtils pinceaux
 Ont mis au Vatican²²² les excellens tableaux,
 Où l'Antéchrist, saoulé de vengeance et de playe.
 Sur l'effet de ses mains en triomphant s'esgaie.
 Si l'enfer fut esmeu, le ciel le fut aussi.
 Les esprits vigilans qui ont toujours soucy
 De garder leurs agneaux^b, le camp sacré des Anges,
 Destournoit des chrétiens ces accidents étranges.
 Tels contraires desseins produisirent çà-bas
 Des purs et des impurs les assidus combats.
 Chacun des esprits saints ayant fourni sa tâche,
 Et retourné au ciel comme à prendre relâche,
 Représentoit au vif, d'un compas mesuré,
 Dans le large parvis du haut ciel azuré,
 Aux yeux de l'Éternel, d'une science exquise,
 Les hontes de Satan, les combats de l'Église.
 Le paradis, plus beau de spectacles si beaux,
 Anima le parement de tels sacrez tableaux,
 Si que, du vif éclat de couleurs immortelles.
 Les voûtes du haut ciel reluiserent plus belles.
 Tels serviteurs de Dieu, peintres ingénieux,
 Par ouvrages divins représentoient aux yeux
 Des martyrs bien-heureux une autre saison pire
 Que la saison des feux n'avait fait le martyre.
 En cela fut permis aux esprits triomphans

Les martyrs lisent l'histoire

Les martyrs relisent leurs souffrances
 dans la longue histoire sainte.

De voir Testât piteux ou l'heur de leurs enfants.
 Les pères contemploient l'admirable constance
 De leur postérité, qui, en tendrelle enfance,
 Pressoient les mêmes pas qu'ils leur avaient tracez.

^a démons, contre-image des anges du ciel.

^b fidèles innocents, image chrétienne des martyrs.

Autres voyaient du ciel leurs portraits effacez
Sur leur race douteuse, en qui l'âme détête
Les dégénérez cœurs, jaçoit qu'il ne leur reste
De passion charnelle, et qu'en ce sacré lieu
Il n'y ait zèle aucun que la gloire de Dieu.
Encor pour cette gloire à leurs fils ils prononcent
Le redoutable arrest de celui qu'ils renoncent,
Comme les dons du ciel ne vont de rang en rang
S'attachans à la race, à la chair et au sang.
Tantôt ils remarquoient les bras pesants de Moïse,
Et d'Israël fuyant l'enseigne en terre mise :
Puis Dieu levé ses bras et cette enseigne, alors
Qu'affaiblis aux moyens, par foi nous sommes forts :
Puis elle dépérit quand, orgueilleux, nous sommes,
Sans le secours de Dieu, secourus par les hommes.
Les zélateurs de Dieu, les citoiens péris
En combattant pour Christ, les lois et le pays,
Remarquoient aisément les batailles, les bandes,
Les personnes à part et petites et grandes.
Ceux qui de tels combats passèrent dans les cieux,
Des yeux de leurs esprits voient des autres yeux :
Dieu met en cette main la plume pour écrire
Où un jour il mettra le glaive de son ire.
Les conseils plus secrets, les heures et les jours.
Les actes et le temps sont par soigneux discours
Adjoustez au pinceau : jamais à la mémoire
Ne fut si doctement sacrée une autre histoire :
Car le temps s'y distingue, et tout l'ordre des faits
Est si parfaitement par les Anges parfaits
Escrit, déduit, compté, que par les mains sçavantes
Les plus vieilles saisons encor lui sont présentes.
La fureur, l'ignorance, un prince redouté.
Ne font en ces discours tort à la vérité.
Les yeux des bien-heureux aux peintures advisent
Plus qu'un pinceau ne peut, et en l'histoire lisent
Les premiers fers tirez et les émotions

^a dans l'Exode, Israël vainc tant que les bras de Moïse restent levés.

Qui brusloient d'un subject diverses nations.
Dans le ciel déguisé, historien des terres,
Ils lisent en leurs paix les efforts de nos guerres :
Et les premiers objets de ses yeux saints et beaux
Furent au rencontrer de ces premiers tableaux.

Bellone déchirée

La déesse de la guerre elle-même
paraît blessée par tant d'horreur.

Le premier vous présente une aveugle Bellone^a
Qui s'irrite de soi, contre soi s'enfellowne,
Ne souffre rien d'entier, veut tout voir à morceaux.
On la voit déchirer de ses ongles les peaux ;
Ses cheveux gris, sans loi, sont sanglantes vipères
Qui lui crèvent le sein, dos et ventre d'ulcères,
Tant de coups cju'ils ne font qu'une playe en son corps.
La louve boit son sang, et fait son pain de morts.
Voici de toutes parts du circuy de la France,
Du brave Languedoc, de la seiche Provence,
Du noble Dauphiné, du riche Lyonnais,
Des Bourguignons testus, des légers Champenois,
Des Picards hasardeux, de Normandie forte,
Voici le Breton franc, le Poitou qui tout porte.
Le Saintongeois heureux, et les Gascons soudarts.
Des bords à leur milieu branslent de toutes parts,
Par troupeaux départis, et payés de leurs zèles.
Gardent secret et foi en trois mille cervelles :
Secret rare aujourd'hui en trois fronts de ce temps.
Et le zèle et la foi estoient en leur printemps,
Ferme entre les soldats, mais sans foi et sans bride^b
En ceux qui respiroient l'air de la cour perfide.
Voici les deux Français l'un sur l'autre enragez,
D'âme, d'esprit, de sens et courage changez.
Tel est hideux pourtrait de la guerre civile.
Qui produit sous ses pieds une petite ville

^a déesse romaine de la guerre.

^b déchainé, livré à ses instincts.

Pleine de corps meurtris en la place estendus,
Son fleuve de noies, ses créneaux de pendus.
Là, dessus l'eschafTaut qui tient toute la place,
Entre les condamnés, un élève sa face
Vers le ciel, kiy montrant le sang fumant et chaud
Des premiers estestés ; puis s'écria tout haut.
Haussant les mains du sang des siens ensanglantées
'(O Dieu puissant vengeur, tes mains seront ostées
De ton sein, car cecy du haut ciel tu verras,

Les premiers tableaux de guerre

Le poète ouvre une série de scènes
historiques de massacre.

Et de cent mille morts à point te vengeras ! »
Après se vient enfler une puissante armée,
Remarquable de fer, de feux et de fumée,
Ou les reistres couverts de noir et de fureurs
Les deux chefs y sont pris, et leur dure rencontre
La défaveur du ciel à l'un et l'autre monstre.
Vous voyez la victoire, en la plaine de Dreux⁸²,
Les deux favoriser pour ruiner les deux.
Comme en large chemin le pantelant yvrogne
Ondoyé çà et là, s'approchant, il s'éloigne :
Ainsi les deux costez heurte et fuit à la fois
La victoire troublée, yvre du sang français :
L'insolence parmi les deux camps se pourmeine,
Les fait vaincre vaincus tout à la Cadméeenne.
C'est le vaisseau noie qui, versé au profond,
. Ne laisse au plus heureux que l'heur d'être second :
L'un ruine, en vainquant, sa douteuse victoire,
L'autre au débris de soi et des siens prend sa gloire.
Dieu eut à desplaisir tels moyens pour les siens,
Affaiblit leurs efforts pour monstres ses moyens.
Comme on voit en celui pui prodigua sa vie
Pour tuer Holoferne⁴³ assiégeant Béthulie⁴³,
Ou, quand les abbatus succomboient sous le faix,
La mort des turbulents donne vie à la paix.
L'homme sage pour soi fait quelque paix en terre.
Et Dieu non satisfait commence une autre guerre.

L'homme pense éviter les fléaux du ciel vengeur
N'ayant la paix à Dieu ni la paix en son cœur.
Une autre grand peinture est plus loin arrangée
Où, pour le second coup, Babel³⁴ est assiégée.
Un fort petit troupeau, peu de temps, peu de lieu,
Font de très grands effets ; celui qui trompoit Dieu,
Son rang et ses amis, son sang et sa patrie.
Perdit l'Estat, l'honneur, le combat et la vie,
Là vous voyez comment la chrétienne vertu
Par le doigt du grand Dieu a si bien combattu,
Que les méchants, troublez de leurs succès étranges.
Pensèrent, esbahis, faire la guerre aux anges
Voici renaître encor des ordres tous nouveaux,
Des guerres ici-bas et au ciel des tableaux,

Jarnac monte dans les cieux

Jarnac est élevé de la défaite terrestre
à la gloire céleste.

Où s'est peu voir celui qui, là doublement prince,
Mesprise sous ses pieds le règne et la province.
Il remarque Jarnac⁸², et contemple, joyeux,
Pour qui, comment et quel il passe dans les cieux :
Il voit comme il peiça une troupe pressée,
Brisant encor sa jambe au paravant cassée :
Aislé de sa vertu, il vole au ciel nouveau.
Et son bourreau demeure à soi-même bourreau.
Les autres, d'autre part, marquent au vif rangées
Mille troupes en feu, les villes assiégées,
Les assauts repoussez et les saccagements.
Escarmouches, combats, meurtres, embrazements ;
Combat de Saint-Tirier⁷⁰, ici tu fais paroistre
Que quand la pluie eut mis en fange le salpestre,
Le camp roial, aux mains arrêté et battu,
Esprouva des chrétiens le fer et la vertu.
Puis en grand marge luit, sans qu'un seul trait y faille.
Du sanglant Montcontour⁸² la sanglante bataille.
Là on joua de sang, là le fer inhumain.
Insolent, besongna dans l'insolente main,
Plus à souffrir la mort qu'à la donner habille.

Moins propre à guerroyer qu'à la fureur civile.
 Dieu fit la force vaine et l'appuy vain périr
 Quand l'Église n'eut plus la marque de souffrir,
 Connoissant les humains qui n'ont leur espérance
 En leur puissant secours que vaincus d'impuissance.
 Ainsi d'autres combats moindres mais violents
 Amolissent le cœur des tyrans insolents.
 Des camps les plus enflez les rencontres mortelles
 Tournent en defaveur et en deuil aux fidèles ;
 Mais les petits troupeaux, favorisez des cieux,
 Choisissez des Gédéons¹⁰⁷, chantent victorieux.
 Aussi Dieu n'a pas mis ses vertus enfermées
 Au nombre plus épais des puissantes armées :
 Il veut vaincre par soi et rendre consolez
 Les camps tout ruinez et les cœurs désolez :
 Les tirer du tombeau affin que la victoire
 De lui et non de nous éternise la gloire :
 C'est pourquoy Dieu maudit les rois du peuple hebreu
 Qui comptoient leurs soldats, non la force de Dieu,
 Ici prend son tableau la pieuse Renée¹⁷⁹,
 Fille de ce Louis¹⁴⁰ qui par la renommée

Les agneaux de Moncontour

Moncontour transforme les vaincus en
agneaux promis à Dieu.

Fut dit père du peuple : entre ses bras roiaux
 Estoient cachés de Dieu les serviteurs loiaux.
 Mais le nombre estant creu jusqu'à mille familles,
 Du grand puits infernal les puantes chenilles
 Infectèrent le sein de Charles¹⁶³ sans pitié,
 Luy firent mettre aux pieds l'honneur et l'amitié.
 Il perdit le respect d'une tante si sainte.
 Un messenger de mort lui porta la contraincte
 De dégarnir cinq cents ou foiers ou logis,
 Et d'en vuider les murs du triste Montargis¹⁷⁹.
 Voici femmes, vieillards et enfants qui n'ont armes
 Que des cris vers le ciel, vers la terre des larmes,
 Dans le chemin de mort. Telle qui autrefois
 Avoit en grand langueur fait ses couches d'un mois.

Les fait sans s'arrester, heureuse et sans peine ;
 Une tient d'une main un enfant qu'elle meine,
 L'autre lui tient la robbe, et le tiers sur les bras ;
 Le quart s'appuye en vain sur son vieux père las ;
 Le malade se traine, ou par ordre se jette
 Sur le rare secours d'une vile charrette.
 Ce troupeau harassé et de vivre ei d'aller,
 Vid sur les bords de Loire¹⁹⁵ élever dedans l'air
 De poussière un grand corps, et puis dans le nuage
 Leur parut des meurtriers le hideux esquipage,
 Trois cornettes, et sous les funestes drappeaux
 Brilloient les coutelas dans les mains des boureaux.
 Mais encor, à la gauche, une autre moindre troupe
 S'avance de plus près, et tout espoir lui coupe,
 Horsmis celui du ciel : là vont les yeux de tous,
 Qui, ploiants cœurs et mains, atterrent les genoux.
 Et le pasteur Beaumont³⁸, comme on fait aux batailles,
 Harangua de ces mots un escadron d'ouailles :
 « Que fuions-nous ? la vie. Que cerchons-nous ? la mort.
 Cerchons-nous la tempête ? Avons-nous peur du port ?
 Tendons les mains à Dieu puisqu'il nous les veut tendre,
 Et lui disons : Mon âme en tes mains je viens rendre.
 Car tu m'as rachepté, ô Dieu de vérité ! »
 De gauche le troupeau s'esloit ja arrêté,

Cent chevaliers se reconnaissent

La reconnaissance entre chevaliers
survit au milieu du carnage.

Admirant le spectacle, et comme s'avoysine,
 L'un reconnaît sa sœur, et l'autre sa cousine.
 C'étaient cent chevaliers qui depuis Moncontour,
 Ayant tracé de France un presque demi-tour,
 Vers leur pays natal à point se vindrent rendre
 Pour des gorges du loup ces agnelets défendre.
 Leur loisir fut de faire une liaye audevant
 Des prosternés, et puis mettre l'espée au vent.
 Bien que l'enneiny fût au double et davantage,
 Au changer de gibier se fondit leur courage :

Ils s'étaient apprestés à fendre du Cousteau
 L'estamine, linomple, et la tendrette peau ;
 Mais ils trouvent du fer, qui à peu de despence
 Mit en pièce le tout, horsmis un qui s'eslance
 Dedans un arbre creux, échappant de ce lieu
 Pour effrayer les siens des merveilles de Dieu.
 Mais je voy Navarrin¹⁵⁷ : sa délivrance étrange
 Fait sonner de Béarn³⁷ une voix de louange :
 Le haut ciel aujourd'hui a peint en ses pourpris
 Dix mille hommes deffaits, vingt et deux canons pris,
 Une ville, un chasteau, dans l'effroi du desordre
 Soubs trente cavalliers perdre l'honneur et l'ordre :
 Un seul soleil éclaire à seize cens soldats
 Qui, conduits d'un lyon, rendent tous ces combats.
 Luçon¹⁴³, tu y es peint avec la troupe heureuse
 Qui, dès le point du jour, chante victorieuse :
 Tes cinq cents renfermez dans T'étrouit de ce lieu
 Paroissent à genoux levans les mains à Dieu.
 Ils en rompent cinq mil choisis par excellence
 Soubs les deux drappeaux blancs de Piémont¹⁷¹ et de France.
 Ainsi voy-je un combat de plus de dix contre un.
 Les Suisses vaincus de la main de Montbrun⁶³ :
 Montbrun, qui n'a reçu du temps et de l'histoire
 Que César et François compagnons de victoire.
 Encor ay-je laissé vers le Rhône¹⁹⁵ bruïant
 Une ville assiégée et un camp s'enfuïant :
 La fleur de l'Italie ayant quitté Saint-Gilles,
 Là trois cents et les eaux en font périr six mille.
 Qui voudra se sauver de l'Égypte infidèle,
 Conquérir Canaan⁵⁸ et habiter en elle,

La pitié couverte par les trompettes

Le bruit militaire recouvre la
 compassion due aux morts.

O tribus d'Israël, il faut marcher de rang,
 Dedans le golfe rouge et dans la mer de sang ;
 Et puis à reins troussés passer, grimper, habilles,
 Les déserts sans humeurs et les rocs difficiles.

Le pillier du nuage à midi nous conduit,
 La colonne de feu nous guidera la nuit.
 Nous avons employé jusques ici nos carmes
 Pour donner gloire à Dieu par le succès des arme »,
 Il prend sa gloire encor aux funestes pourtraits,
 Où les lyons, armez de foudres et de traïots,
 De la ruse du siècle et salles perfidies,
 Combattants sans party, se sont joué des vies.
 Vous vistes opposer les couteaux aux couteaux ;
 Voyez entre les dents des tygres les agneaux.
 Dieu bénit les vertus, comme Dieu des armées :
 Les forces des méchants par force consumées.
 D'une autre part, au ciel, en spectacles nouveaux,
 Luisoient les cruautés vives en leurs tableaux.
 En tableaux éternels, affin que l'ire émue
 Du tout-puissant vainqueur fume par telle vue :
 Ce ne sont plus combats, le sang versé plus doux
 Est d'odeur plus amere au céleste courroux.
 On voit au bout d'un lang une troupe fidèle
 Qui oppose à la peur la pieté, le zèle,
 Qui, au nez de Satan, voulant louer son Dieu,
 Sacrifie en chantant sa vie au triste lieu
 Où la bande meurtrière arrive impitoiable.
 Farouche de regards et d'armes effroiable,
 Deschire le troupeau qui, humble, ne défend
 Sa vie que de cris : l'un perce, l'autre fend
 L'estomach et le cœur, et les mains et les têtes,
 Qui n'ont fer que le pleur, et boucliers que requestes.
 Les autres de flambeaux embrazent en cent lieux
 Le temple, à celle fin que les aveugles feux
 Ne sentent la pitié des faces gémissantes
 Qui troublent, sans changer, les âmes palissantes.

Vassy et le fleuve de sang

Vassy devient source première d'un
 fleuve français de sang.

Là même, on voit flotter un fleuve dont le flanc
 Du chrétien est la source, et le flot est le sang.
 Un cardinal sanglant, les trompettes, les prestres,

Aux places de Vassy²²¹, et au haut des fenestres,
 Attisent leur ouvrage, et, meurtriers de la voix.
 Guettent les échappés pour les montrer aux doigts.
 Les grands, qui autrefois avaient gravé leurs gloires
 Au dos de l'Espagnol, recherchent pour victoires
 Les combats sans parti, recevant pour esbats
 Des têtes, jambes, bras, et des corps mis à bas ;
 Et de peur que les voix tremblantes, lamentables,
 Ne tirent la pitié des cœurs impitoyables.
 Comme au taureau d'airain du subtil Phalaris,
 L'airain de la trompette oste l'air à leurs cris.
 Après se voit encor une grande troupe armée
 Stir les agneaux de Dieu qui passe, envenimée,
 La vieillesse, l'enfant et les femmes au fil
 De leur acier tranchant : celui est plus subtil,
 Le plus loué de tous qui, sans changer de face,
 Pousse le sang au vent avec meilleure grâce.
 Qui brise sans courroux la loi d'humanité,
 L'on voit dedans le sein de l'enfant transporté
 Le poignard chaud qui sort des poulmons de la mère :
 Le fils s'oppose au plomb, foudroïé pour le père.
 Donne l'âme pour l'âme, et ce trait d'amitié
 Des brutaux impitoyables est moqué sans pitié.
 Et toi. Sens¹⁰ insensé, tu appris à la Seine
 Premier à s'engraisser de la substance humaine,
 A faire sur les eaux un bastiment nouveau,
 Presser un pont de corps, les premiers chus dans l'eau,
 Les autres ; sur ceux-là. La Mort ingénieuse
 Froissoit des tests les tests ; sa manière douteuse
 Faisoit une dispute aux plaies du martyr
 De l'eau qui veut entrer, du sang qui veut sortir.
 Agen¹⁰ se montre là, puante, environnée
 Des charognes des siens, bien plutôt étonnée
 De voir l'air pestifère, empoisonné de morts.
 Qu'elle ne fut puante à étrangler les corps.
 Cahors¹⁰ y représente une insolente audace
 D'un peuple desbauché, une nouvelle face
 Des ruisseaux cramoisis, la pâle Mort courant,

Qui crie à despatcher son faible demeurant.
Puis Satan, eschautTant la bestise civile
A fouler sous les pieds tout l'honneur de la ville,

La beauté déchirée

La beauté même est livrée à la
profanation et à la violence.

N'espargne le couteau sur ceux même des leur
Qui, malheureux, cuidoient modérer le malheur.
Mais du tableau de Tours¹⁰ la marque plus hideuse
Effaçoit les premiers, auquel, impétueuse,
Couroit la multitude aux brutes cruautés
Dont les Scytes gelez feussent espouvantez.
Là, de l'œil tout-puissant brilla la claire veue,
Pour remarquer la main et le couteau qui tue.
C'est là qu'on voit tirer d'un temple des faulz-bourgs
Trois cents liez, mi-morts, affamés par trois jours,
Puis délivrez ainsi, quand la bande bouchère
Les assomma, couplez, au bord de la rivière :
Là, les enfants dans l'eau un escu se vendoient,
Arrachez aux marchands, mouroient sans connaissance
De noms, erreurs et temps, marque et differance.
Mais quel crime, avant vivre, ont-ils peu encourir ?
C'est assez, pour mourir, que de pouvoir mourir :
Il faut faire gouster les coups de la tuerie
À ceux qui n'avaient pas encor gousté la vie.
Ainsi, bramants, tremblants, traisnez dessus le port
Du fleuve, et de leurs jours estallez à la mort.
Ils avoient percer les tétins de leurs mères,
Embrassoient les genoux des tueurs de leurs pères ;
Leurs petits pieds fuioient le sang, non plus les eaux :
D'un nenni, d'un jamais, ils chantoient aux bourreaux
Que la verge, sans plus, supplice d'un tel aage,
Les devoit anoblir du sang et du carnage.
Des mères qu'on fendoit un enfant avorté^a
S'en alla sur les eaux, et sur elles porté,

^a né avant terme, arraché au ventre de sa mère.

Autant que les regards le pouvoient loin conduire,
Leva son bras au Ciel pour appaiser son ire.
Quelques-uns, par pitié, vont reperçant les corps
Où les esprits et cœurs ont des liens trop forts.
Ces fendans aiant fait rencontre d'un visage
Qui de trop de beautés affligeoit leur courage.
Un moins dur laissa cheoir son bras et puis son fer ;
Un autre le relève, et, tout plein de l'enfer,
Deffiant la pitié de pouvoir sur sa veüe,
Despouilla la beauté pour la déchirer nue,
Prit plaisir à souiller la naïfve couleur,
Voyant ternir en mort cette vive blancheur.
Les jeunes gens, repris autrefois de leur vice,
Fouilloient au ventre vif du chef de la justice
L'or qu'ils pensoient caché, comme on vid les Romains⁶²
Desmesler des Juifs⁵⁰ les boyaux de leurs mains.
Puis on voit éclatter, montant cette rivière.

La Loire embrasée

La Loire porte l'incendie et la mort à
travers le pays.

Un feu rouge qui peint Loire, autrefois si claire ;
L'eau d'Orléans⁵⁰ devint un palais embrasé,
Par les cœurs attizez esprits et attizé.
Ils brisent leurs prisons et leurs lois violées,
Pour y faire périr les âmes désolées
Des plus paisibles cœurs, qui cerchoient en prison
Logis pour ne se voir taschez de trahison,
Trouvant dedans les bras de la fausse justice
Pour autel de refuge aulel de sacrifice.
Là, vous voyez jeter des élevés crenaux
Par les mères les fils, guettez en des manteaux ;
L'arquebusier tirant celle qui prend envie
De laisser après soi une orpheline vie ;
Puis les piquiers bandez, tellement affuslez
Qu'ils recevoient aux fers les corps précipitez.
Tout ce que Loire, Seine, et la Garonne¹⁹⁵ abbeuve,
Estoit par rang despeint comme va chaque fleuve ;
Cinquante effets pareils flamboyent en leurs lieux,

Aitirans jusqu'à soi par la suite des veux.
Le Rhône n'est exempt, qui par sa fin nous guide
A juger quelle bête est un peuple sans bride.
Je laisse à part un pont rempli de condamnez.
Un gouverneur, aiant ses amis festinez,
Qui leur donne plaisir de deux cents précipices.
Nous voyons de tels sauts représailles, justices.
En suivant, l'œil arrive où deux divers pourtraits
Représentent un peuple armé de divers traits
Bandez pour déchirer, l'un Mouvant, l'autre Tende.
Il faut que la justice et l'un et l'autre rende
Aux ongles acharnés des affamés mutins.
Ceux-là veulent offrir leurs bergers aux mastins ;
Mais les chiens, respectans le cœur et les entrailles,

L'Église échappée aux sangliers

L'Église échappe aux prédateurs
comme une proie sauvée des bêtes.

Furent, comme chrétiens, punis par ces canailles,
Qui, en plusieurs endroits, ont rosty et masché.
Savouré, avallé telz cœurs en plain marché.
Si quelqu'un refusoit, c'estoil à soa dommage
Qu'il n'était pas bien né pour estie antropophage.
Point ne sont effacez, encor qu'ils soient plus vieux,
Les traits de Merindol et Cabrières³⁵ en feux.
L'œil, suivant les désirs, aux montagnes s'éloigne
Qu'il voyait tapisser des beaux combats d'Angrogne¹⁹ :
Il contemploit changer en lions les agneaux,
Quand celui qui jadis fut pasteur des troupeaux,
De l'agneau fait lion, admirai admirable,
Sachant en autre part la suite espouvantable
Des succez de sa mort, à ce point arriva
Que le troupeau ravy sur ses erres trouva.
Mais il leur fit quitter, pour venir à nos aages,
Tels spectacles entiers qui, d'image en images,
De pas en pas menoient les célestes bourgeois
A voir Zischa⁴⁶, Bohême⁴⁶, enfin les Albigeois¹².
Ils quittent à regret cette file infinie
Des merveilles de Dieu pour voir la tragédie

Qui efface le reste. Estans arrivé là.
 De propheticque voix son âme ainsi parla :
 « Venez voir comme Dieu chastia son Église,
 Quand sur nous, non sur lui, la force fut assize ;
 Quand, devenus prudents, la paix et notre foi
 Eurent pour fondements la promesse du Roy.
 Il se monstra fidel en l'orde perfidie
 De nos haineux, et fit, en nous ostant la vie,
 Rester si abbatu et faible son troupeau,
 Qu'en terre il ne trainoit que les os et la peau.
 Nous voulions contraster du peuple les finesses,
 Nous enfants du royaume, et Dieu mit nos sagesses
 Comme folie au vent ; encor l'iomme obstiné,
 Voiant tout ce qui est des hommes condamné
 Et les effets du ciel loin de son espérance,
 Ne peut jamais tirer du mortel sa fiance.
 O humains insensez ! ô folz entendements !
 O décrets bien certains des divins jugements ! »
 Telle resta l'Église, aux sangliers échappée,

Les épis relevés des buissons

Les survivants sont ramassés comme
des épis après la moisson.

Que d'un champ tout foulé la face dissipée,
 Dont les riches espics tout meurs et jaunissants
 Languissent sous les pieds des chevaux fracassans :
 Ou bien ceux que le vent et la foule et la gresle
 Ont haché à morceaux, paille et grain pesle-mesle.
 Rien ne se peut sauver du milieu des sillons :
 Mais bien quelques espics, levez des tourbillons
 Dans les buissons plus forts, sous qui la vive guerre
 Que leur ont faits les vents les a fichez en terre :
 Ceux-cy, dessous l'abry de ces halliers épais,
 Prennent vie en la mort, en la guerre la paix.
 Se gardent au printemps, puis leurs branches dressées,
 Des tuteurs aubepins rudement caressées.
 Font passer leurs espics par la fascheuse main
 Des buissons ennemis, et parviennent en grain.

La branche qui s'oppose au passer de leurs têtes
 Les fâche et les retient, mais les sauve des bêtes.
 C'est ainsi que seront gardez des inhumains,
 Pour resemer l'Église encore quelques grains.
 Armez d'afflictions, grains que les mains divines
 Font naistre à la faveur des poignantes espines,
 Moisson de grand espoir : car c'est moisson de Dieu
 Qui la fera renaistre en son temps, en son lieu.
 Jà les vives splendeurs des diveisitez peintes
 Tiroient, à l'approcher, les yeux des âmes saintes ;
 L'aspect, en arrivant, plus fier apparoissoit,
 L'éclattante lueur près de l'œil accroissoit.
 Premièrement, enloit en Paris l'infidèle
 Une troupe funèbre on voit au milieu d'elle
 Deux princes, des chrétiens l'humain et faible espoir ;
 Pour présage et pour marque, ils se paroient de noir,
 Sur le coup de poison qui de la tragédie
 Joua l'acte premier, en arrachant la vie
 A notre Débora⁷⁶. Après est bien dépeint
 Le somptueux apprest, l'amas, l'appareil feint,
 La pompe, les festins des doubles mariages
 Qui déguisoient les cœurs et masquoient les visages.
 La fluste qui joua fut la publique foi ;
 On pipa de la paix et d'amour de son roi.
 Comme un pescheur, chasseur, ou oiseleur appelle,

Paris trépigne la justice

Paris est accusé d'avoir piétiné la
justice et les corps.

Pour l'apas, le gagnage ou l'amour de femelle,
 Soubz l'herbe, dans la nasse, aux cordes, aux gluaux.
 Le poisson abusé, les bêtes, les oiseaux.
 Voici venir le jour, jour que les destinées
 Voyaient, à bas sourcils, glisser de deux années,
 Le jour marqué de noir, le terme des appasts,
 Qui voulut être nuit, et tourner sur ses pas :

^a jour de deuil, ici la Saint-Barthélemy.

Jour qui avec horreur paimy les jours se conle,
 Qui se marque de rouge et rougit de sa honte.
 L'aube se veut lever, aube qui eut jadis
 Son teinct brunet orné des fleurs de Paradis ;
 Quand, par son treillis d'or, la rose cramoisie
 Esdattoit, on disoit : « Voici ou vent, ou pluie. »
 Cette aube que la mort vient armer et coëffer
 D'estincellans brasiers ou de tisons d'enfer.
 Pour ne desmentir point son funeste visage.
 Fit ses vents de souspirs, et de sang son orage ;
 Elle tire en tremblant du monde le rideau :
 Et le soleil, voyant le spectacle nouveau,
 A regret éleva son pâle front des ondes
 Transy de se mirer en nos larmes profondes,
 D'y baigner ses rayons, ouy, le pâle soleil
 Presta non le flambeau, mais la torche de l'œil :
 Encor, pour n'y montrer le beau de son visage,
 Tira le voile en l'air d'un lousche, épais nuage.
 Satan n'attendit pas son lever, car voici.
 Le front des spectateurs s'advise, à coup transy,
 Qu'en paisible minuit, quand le repos de l'homme
 Les labeurs et le soing en silence consomme,
 Comme si du profond des esveillez enfers
 Grouillassent tant de feux, de meurtriers et de fers,
 La cité où jadis la loi fut révéree,
 Qui, à cause de lois, fut jadis honorée.
 Qui dispensoit en France et la vie et les droits,
 Où fleurissoient les arts, la mère de nos rois.
 Vid et souffrit en soi la populace armée
 Trépigner la justice, à ses pieds diffamée.
 Des brutaux desbridés les monceaux hérissiez,
 Des ouvriers mechanics les scadrons amassez
 Diliament à leur gré trois mille chères vies,
 Tesmoings, juges et rois, et bourreaux et parties.
 Ici les deux partis ne parlent que français ;
 Les chefs qui, redoublez, avaient fait autrefois
 Le marchand, délivré de la crainte d'Espagne,
 Avoir libre au traffic la mer et la campagne,

Par qui les eslrangers, tant de fois combattus,
 Le roi de prisonné de peur de leurs vertus,
 Qui avaient entamé les batailles rangées,
 Qui n'avaient aux combats cœurs ni faces changées,
 L'appuy des vrais Français, des traistres la terreur,
 Moururent délaissés de force et non de cœur.
 Ayant pour ceps leurs lits, deteneurs de leurs membres,
 Pour geôlier leur hoste et pour prisons leurs chambres.
 Par les lièvres fuiards, armez à millions,
 Qui trembloient en tirant la main à ces lions,
 De qui la main poltrone et la craintive audace
 Ne les pouvoit, liez, tuer de bonne grâce.
 Dessous le nom du roi, parricide^a des lois,
 On détruisoit les cœurs par qui les rois sont rois :
 Le coquin possesseur de roïalle puissance
 Dans les fanges traînoit le sénateur de France.
 Tout riche était proscrit ; il ne falloit qu'un mot
 Pour vanger sa rancœur sous le nom d'huguenot.
 Des procès ennuieux fut la longueur finie :
 La fille oste à la mère et le jour et la vie :
 Là le frère sentit de son frère la main,
 Le cousin esprouva pour bourreau son germain :
 L'amitié fut sans fruit, la connaissance esteinte,
 La bonne volonté utile comme feinte.
 D'un visage riant, notre Caton tendoit
 Nos yeux avec les siens et le bout de son doigt
 À se voir transpercé ; puis il nous montra comme
 On le coupe à morceaux ; sa tête court à Rome ;
 Son corps sert de jouet aux badaux ameutez,
 Donnant le bransle au cours des autres nouveautez.
 La cloche qui marquoit les heures de justice,
 Trompette des voleurs, ouvre aux forfaits la lice :
 Ce grand palais du droit fut contre droit choisy
 Pour arborer au vent l'estendart cramoisy :

^a qui tue son propre père ; ici, celui qui détruit la loi qui le fonde.

Guerre sans ennemy, où l'on ne trouve à fendre
Cuirasse que la peau ou la chemise tendre.
L'un se défend de voix, l'autre assaut de la main :
L'un y porte le fer, l'autre y preste le sein :
Difficile à juger qui est le plus astorge,
L'un à bien esgorger, l'autre à tendie la gorge.
Tout pendart parle haut ; tout équitable craint,
Exhalte ce qu'il hait ; qui n'a crime le feint.
Il n'est garçon, enfant qui quelque sang n'espance.
Pour n'être vu honteux s'en aller la main blanche.
Les prisons, les palais, les chasteaux, les logis,
Les cabinets sacrez, les chambres et les lits
Des princes, leur pouvoir, leur secret, leur sein même
Furent marquez des coups de la tuerie extrême.
Rien ne fut plus sacré quand on vid par le roi
Les autels violez, les pleiges de la foi.
Les princesses s'en vont de leurs lits, de leurs chambres,
D'horreur, non de pitié, pour ne toucher aux membres
Sanglants et detranchez que le tragicque jour
Mena chercher la vie au nid du faux amour.
Libithine marqua de ses couleurs son siège.
Comme le sang des faons rouille les dents du piège.
Ces lits, pièges fumans, non pas lits, mais tombeaux
Où l'Amour et la Mort troquèrent de flambeaux.
Ce jour voulut monstrier au jour par telles choses
Quels sont les instruments, artifices et causes
Des grands arrests du Ciel. Or des-jà vous voyez
L'eau couverte d'humains, de blessez mi-noyez.
Bruiant contre ses bords, la détestable Seine,
Qui des poizons du siècle a ses deux chantiers pleine,
Tient plus de sang que d'eau ; son flot se rend caillé,
A tous les coups rompus, de nouveau resouillé
Par les précipitez : le premier monceau noyé,
L'autre est tué par ceux que derniers on envoyé :
Aux accidents meslez de l'étrange forfait.

Le tranchant et les eaux débattent qui l'a fait.
Le pont, jadis construit pour le pain de sa ville.
Devint triste échafaud de la fureur civile ;
On voit, à l'un des bouts, l'huis funeste choisi
Pour passage de mort, marqué de cramoiisi ;

Le pont aux précipices

Le passage vers la mort est figuré par
un pont d'effroi.

La funeste vallée, à tant d'agneaux meutricieie,
Pour jamais gardera le titre de Misère.
Et tes quatre bourreaux porteront sur leur front
Leur part de l'infamie et de l'horreur du pont,
Pont, qui eus pour ta part quatre cents précipices,
Seine veut engloutir, louve, tes édifices.
Une fatale nuit en demande huit cents,
Et veut aux criminels mesler les innocents.
Qui marche au premier rang des hosties rangées ?
Qui prendra le devant des brebis esgarées ?
Ton nom demeure vif, ton beau teinct est terny,
Piteuse, diligente et dévotte Yverny²³²,
Hostesse à l'étranger, des pauvres ausmoniere.
Garde de l'hospital, des prisons tresoriere.
Point ne t'a cet habit de nonain garenty.
D'un patin incarnat trahy et démenti :
Car Dieu n'approuva pas que sa brebis d'eslite
Dévêtit le mondain pour vêtir l'hypocrite ;
Et quand il veut tirer du sepulchre les siens.
Il ne veut rien de salle à conférer ses biens.
Mais qu'est-ce que je voy ? Un chef qui s'entortille.
Par les volants cheveux, autour d'une cheville
Du pont tragicque, un mort qui semble encore beau,
Bien que pâle et transi demi caché en l'eau ;
Ses cheveux, arrestans le premier précipice.
Lèvent le front en haut, qui demande justice.
Non, ce n'est pas ce point que le corps suspendu.
Par un sort bien conduit, a deux jours attendu ;
C'est un sein bien aimé qui traîne encor en vie

Ce qu'attend l'autre sein pour chère compagne.
 Aussi voy-je mener le mari condamné,
 Percé de trois poignards aussi tost qu'amené,
 Et puis poussé en bas, où sa moitié pendue
 Reçeut l'aide de lui qu'elle avait attendue :
 Car ce corps en tombant des deux bras l'empouгна,
 Avec sa douce prise accouplé se baigna.
 Trois cents, précipitez droit en la même place,
 N'ayant peu recevoir ni donner cette grâce,
 Apprens, homme de sang, et ne t'efforce point
 A des-unir le corps que le Ciel a conjoint.

Le Louvre en fête sur les entrailles

La cour célèbre pendant que le
royaume saigne sous ses pieds.

Je voy le viel Rameau¹⁷⁸ à la fertile branche,
 Chappes⁶⁵, caducs, rougir leur perruque si blanche,
 Briou⁵¹, de pitié comme de poil tout blanc,
 Son vieil col embrassé par un prince du sang.
 Qui aux coups redoublez s'oppose en son enfance ;
 On le perce au travers de si faible défense :
 C'était faire périr une nef dans le port,
 Desrober le mestier à l'aage et à la mort.
 Or, cependant qu'ainsi par la ville on travaille,
 Le Louvre retentit, devient champ de bataille,
 Sert après d'échafaud, quand fenestres, créneaux
 Et terrasses servoient à contempler les eaux,
 Si encores sont eaux. Les dames, mi-coëffées,
 A plaire à leurs mignons s'essayent échauffées.
 Remarquent les meurtris, les membres, les beautés,
 Bouffonnent sallement sur leurs infirmités.
 À l'heure que le Ciel fume de sang et d'ames,
 Elles ne plaignent lien que les cheveux des dames :
 C'est à qui aura lieu à marquer de plus près
 Celles que l'on esgorge et que l'on jette après.
 Les unes qu'ils forçoient avec mortelles pointes
 D'elles mêmes tomber, pensant avoir esteintes
 Les âmes quand et quand que, Dieu ne pouvant voir
 Le martyré forcé, prenoit pour désespoir

Le cœur bien espérant. Nostre Sardanapale
 Ridé, hideux, changeant, tantost feu, tanstost pâle.
 Spectateur, par ses cris tous enrouez, servoit
 De trompette aux maraux ; le hasardeux avait
 Armé son lâche corps ; sa valeur estonnée
 Fut, au lieu de conseil, de putains entournée ;
 Ce roi, non juste roi, mais juste arquebusier,
 Giboyoit aux passans trop tardifs à noyer,
 Vantant ses coups heureux ; il détête, il renie.
 Pour se faire vanter à telle compagnie.
 On voyait par l'orchestre en tragicque saison
 Des comiques Gnatons, des Thaïs, un Thrason.
 La mère avec son train hors du Louvre s'eslogne,
 Veut jouir de ses fruits, estimer la besongne.
 Une de son troupeau trotte à cheval trahir
 Ceux qui sous son secret avaient pensé fuir.

La cour dans les entrailles de France

Le pouvoir se nourrit symboliquement
des entrailles de la France.

En tel estât la cour, au jour d'éjouissance.
 Se pourmeine au travers des entrailles de France
 Cependant que Néron amusoit les Romains,
 Au théâtre et au cirque à des spectacles vains,
 Tels que ceux de Bayonne ou bien des Thuilleries,
 De Blois, de Bar-le-Duc, aux forts, aux mommeries,
 Aux balets, carrousels, barrières et combats,
 De la guerre naissant les efforts, les esbats,
 Il fit par boulte-feux Rome réduire en cendre :
 Cet appétit brutal print plaisir à entendre
 Les hurlemens divers des peuples affolez,
 Rioit sur l'affligé, sur les cœurs désolez,
 En atisant toujours la braise mi-esteinte
 Pour, sur les os cendreaux, tyranniser sans crainte.
 Quand les feux, non son cœur, furent saouls de malheurs,
 Par les pleurs des martyrs il appaisa les pleurs
 Des Romains abusez ; car, de prisons remplies
 Arrachant les chrétiens, il immola leurs vies.
 Holocaustes nouveaux, pour offrir à ses Dieux

Les saints expiateurs et causes de ses feux.
 Les esbats coustumiers de ses après-disnées
 Estoient à contempler les faces condamnées
 Des chers témoins de Dieu, pour plaisirs consommez
 Par les feux, par les dents des lyons affamés.
 Ainsi l'embrasement des masures de France
 Humilie le peuple, élève l'arrogance
 Du tyran car au pris que l'impuissance naist,
 Au pris peut-il pour loi prononcer Il me plaist.
 Le peuple n'a des yeux à son mal ; il s'applique
 A nourrir son voleur en cherchant l'herelicque ;
 Il fait les vrais chrétiens, cause de peste et faim,
 Changeant la terre en fer et le ciel en airain.
 Ceux-là servent d'hosties, injustes sacrifices
 Dont il faut expier de nos princes les vices,
 Qui, fronçants en ce lieu l'épais de leurs sourcils.
 Résistent aux souspirs de tant d'hommes transis :
 Comme un Domitien⁸¹, pourvu de telles armes,
 Des Romains qui trembloient épouvantoit les larmes,
 Dévoyant la pitié, détournant autrepert
 Les yeux à contempler son flamboiant regard.

Les corps reconnus à la lune

La nuit et la lune permettent de
reconnaître les morts.

Charles tournoit en peur, par des regards semblables,
 De nos princes captifs les regrets lamentables,
 Tuoit l'espoir en eux, en leur faisant sentir
 Que le front qui menace est loin du repentir.
 Aux yeux des prisonniers, le fier changea de face.
 Oubliant le desdain de sa fiere grimace.
 Quand, après la sepmaine, il sauta de son lict.
 Esveilla tous les siens, pour entendre à minuit
 L'air abboyant de voix, de tel éclat de plaintes
 Que le tyran, cuidant les fureurs non esteintes.
 Et qu'après les trois jours pour le meurtre ordonnez.
 Se seroient les félons encores mutinez,
 Il^dépêcha par tout inutiles défenses.
 Il voit que l'air seul est l'echo de ses offences.

Il tremble, il fait trembler par dix ou douze nuits
Les cœurs des assistants quels qu'ils fussent, et puis
Le jour effraie l'œil quand l'insensé découvre
Les courbeaux noircissants les pavillons du Louvre.
Catherine⁶⁰, au cœur dur, par feinte s'éjouit,
La tendre Élisabeth⁶⁹ tombe et s'esvanouit :
Du roi, jusqu'à la mort, la conscience immonde
Le ronge sur le soir, toute la nuit lui gronde,
Le jour siffle en serpent ; sa propre âme lui nuit,
Elle même se craint, elle d'elle s'enfuit.
Toi, Prince, prisonnier, témoin de ces merveilles.
Tu as de tels discours enseigné nos oreilles ;
On a vu à la table, en public, tes cheveux
Hérissés en contant tels accidents affreux.
Si un jour, oublieux, tu en perds la mémoire,
Dieu s'en souviendra bien à ta honte, à sa gloire.
L'homme ne fut plus homme, ains le signe plus grand
D'un excès sans mesure apparut quant et quant :
Car il ne fut permis aux yeux forcez du père
De pleurer sur son fils ; sans parole, la mère
Voyoit traîner le fruit de son ventre et son cœur ;
La plainte fut sa voix, muette la douleur.
L'espion attentif, redouté, prenoit garde
Sur celui qui, d'un œil moins furieux, regarde.
L'oreille de la mousche espie en tous endroicts
Si quelque bouche preste à son âme la voix.
Si quelqu'un va chercher en la barge commune
Son mort, pour son témoin il ne prend que la lune.
Aussi bien au clair jour ces membres destranchez
Ne se dicernent plus, fidèlement cherchez.
Que si la tendre fille ou bien l'espouse tendre
Cerchent père ou mari, crainte de se mesprendre.
En tirent un semblable, et puis disent : « Je tiens.
Je baise mon espoux, ou du moins un chrétien. »

Ce fut crime sur tout de donner sépulture^a
Aux repoussez des eaux, somme que la nature,
Le sang, le sens, l'honneur, la loi d'humanité,
L'amitié, le devoiret et la proximité.
Tout esprit et pitié délaissent par la crainte
Virent l'âme immortelle à cette fois esteinte.
A ce luisant patron, au grand commandement
Pressé par les Amans, porté légèrement.
Mille folles cités, à faces déguisées.
Se trouvent aussi tost à tuer embrazées.
Le même jour émeut à mêmes choses Meaux¹⁵⁰
Qui, pour se délecter de quelques traits nouveaux,
Parmi six cent noiez, victimes immolées,
Vit au pas de la mort vingt femmes violées.
On voit Loire, inconneu tout farouche, laver
Les pieds d'une cité qui venoit d'achever
Seize cent poignardez, attachez à douzaines ;
Le palais d'Orléans en vid les salles pleines
Dont l'amas fit une isle, une chaussée, un mont.
Lequel fit refouller le fleuve contremont.
Et dessus et dessous ; et les mains et les villes
Qui n'avaient pas irempé dans les guerres civiles
Troublent à cette fois Loire d'un teinct nouveau,
Chacun aiant gagné dans ce rang un tableau.
Lion, tous les lions refuserent l'office ;
Le vil exécuteur de la haute justice.
Le soldat, l'étranger, les braves garnisons
Dirent que leur valeur ne s'exerce aux prisons ;
Quand les bras et les mains, les ongles détestèrent
D'être les instruments qui la peau déchirèrent,
Ton ventre te donna dequoy percer ton flanc,
L'ordure des boyaux se creva dans ton sang.

^a enterrer les morts, devoir humain et religieux.

Voilà Tournon²¹⁴, Viviers²²⁸ et Vienne²²⁹ et Valance
-Poussant avec terreur de Lyon l'insolence.
Troublez de mille corps qu'ils éloignent ; et puis
Arles²⁷, qui n'a chez soi ne fontaines ne puits,
Souffrit mourir de soif, quand du sang le passage
Dix jours leur défendit du Rhône le breuvage.
Ici, l'ange troisieme expandit à son rang
Au Rhône sa phiole, et ce fleuve fut sang.
Ici, l'ange des eaux cria : a Dieu qu'on adore,
Qui es, qui as esté et qui seras encore,
Ici tu as le droit pour tes saints exercé,
Versant du sang à boire à ceux qui l'ont versé. »
Seine le renchérit ; ses deux cornes distantes
Ne souffrirent leurs gents demeurer innocentes ;
Troie d'un bout, Roïan de l'autre, se font voir
Qui ouvrent leurs prisons pour un funeste espoir.
Et puis, par divers jours et par le roolle, ils nomment
Huict cent têtes qu'en ordre et desordre ils assomment.
Toulouse¹⁵⁰ y adjousta la foi du Parlement,
Fit crier la seurté, pour plus desloiaument
Conserver le renom de Royne des cruelles.
Mais tant d'autres cités jusques alors pucelles,
De qui l'air ou les arts amolissent les cœurs.
De qui la mort bannie haysoit les douceurs.
N'ont en fin résisté aux dures influences
Qui leur donnent le bransie aux communes cadences.
Angers¹⁸, tu l'as senti ; mère des escoliers,
Tu l'as senti, courtois et délicat Poitiers¹⁷² ;
Favorable Bordeaux⁴⁷, le nom de favorable
Se perdit en suivant l'exemple abominable.
Dax⁷⁵ suivit même jeu. Leurs voisins belliqueux
Pirèrent autre patron et autre exemple cju'eux.
Tu as (dis-tu) soldats, et non bourreaux. Baronne ;

^a coupe de colère dans l'Apocalypse.

Tu as de liberté emporté la couronne,
Couronne de douceur, qui, en si dur meschef.
De doux de diamants est ferme sur ton chef.
Où voulez-vous, mes yeux, courir ville après ville,
Pour décrire des morts jusques à trente mille ?
Quels mots trouverez-vous, quel style, pour nommer
Tant de flots renaissans de l'impiteuse mer ?
Œil, qui as leu ces traits, si tu escoute, oreille,
Encor un peu d'haleine à sçavoir la merveille
De ceux que Dieu tira des ombres du tombeau.
Nous changeons de propos. Voy encor ce tableau

Les quarante de Bourges

Un épisode particulier concentre
l'horreur collective.

De Bourges on y connaît la brigade constante
De quelques citoyens, bien contez pour quarante,
Et recontez après, affin qu'il n'arrivast
Que par mesgarde aucun condamné se sauvast.
Au naistre du soleil, un à un on les tiie ;
On les met cinq à cinq, exposez à la vue
Du transy magistrat. Le conte, bien trouvé,
Acertena la mort que rien n'était sauvé.
Cette injuste justice, au tiers jours amassée,
Oit le son étouffé, la voix triste et cassée
D'un gosier languissant. Ceux qui, par plusieurs fois,
Cerchèrent, curieux, d'où partoit cette voix.
Découvrent à la fin qu'un viellard, plein d'envie
D'alonger les travaux, les peines et la vie,
S'était précipité dans un profond perluis.
La faim fit resonner l'abysme de son puits,
Estant un des bouchers despesché en sa place.
Ces juges contemploient avec craintive face
Du siècle un vray pourtrait, du malheur un miroir ;
Il lui donne du pain, pour en lui faire voir
Comment Dieu met la vie au péril plus extrême,
Parmi les os et nerfs de la mort pâle et blême.
Relevé l'estonné, af'loiblit le plus fort,
Pour donner au meurtrier, par son couteau, la mort.

Caumont, qui à douze ans eus ton père et ton frère
Pour cuirasse pesante, appren ce qu'il faut faire,
Quel prince t'a tiré, quel bras fut ton secours :
Tes père et frères sont dessus toi tous les jours.
Nature vous forma d'une même substance,
La mort vous assembla comme fit la naissance,
Cousu, mort avec eux et vif, tu as de quoy
Tes compagnons de mort faire vivre par toi.
Ton sein est pour jamais teinct du sang de tes proches.
Dieu t'a sauvé par grâce, ou bien c'est pour reproches :
Grâce, en mettant pour lui l'esprit qui t'a remis ;
Reproche, en te faisant serf de tes ennemis.

Le songe des régions pures

Le songe ouvre une échappée vers les
régions célestes.

De pareille façon, on voit couché en terre
Celui qu'en trente lieux son ennemy enferme :
Une troupe y accourt, dont chacun fut lassé
De repercer encor le sein des-jà percé ;
Puis l'ennemy retourne et, couché face à face,
Il met de son poignard la pointe sur la place
Où juge le cœur ; en redoublant trois fois
Du gosier blasphémant lui sortit cette voix :
Va t'en dire à ton Dieu qu'il te sauve à cette heure. «
Mais, homme, tu mentis, car il faut que tu meure
De la main du meurtry : certes le Dieu vivant
Pour âme lui donna de sa bouche le vent ;
Et cette voix qui Dieu et sa force deffie
Donne mort au meurtrier et au meurtry la vie.
Voici, de peur d'Achas, un prophète caché v
En un lieu hors d'accez, en vain trois jours cherché.
Une poulie le treuve, et, sans fallir, prend cure
De pondre dans sa main trois jours de nourriture.
O chrétiens fugitifs, redoubtez-vous la faim ?
Le pain est don de Dieu, qui sait nourrir sans pain :
Sa main despeschera commissaires de vie,
La poulie de Merlin⁸⁸ ou les corbeaux d'Élie⁸⁸.

Reniers¹⁸⁰ eut tel secours et vid un corbeau tel.
 Quand Vessin¹⁸⁰ furieux, son ennemy mortel,
 Luy fit de deux cents lieues escorte et compagnie ;
 Il attendoit la mort dont il reçut la vie,
 N'ayant, tout le chemin, ni propos ni devis
 Sinon, au séparer, ce magnifique advis :
 « Je te reproclieiy, Reniers, mon assistance
 Si du fait de Paris tu ne prens la vengeance. »
 Moy, qui rallies ainsi les échapez de mort,
 Pour prester voix et mains au Dieu de leur support.
 Qui chante à l'advenir leurs frayeurs et leurs peines,
 Et puis leurs liberté ?, me tairay-je des miennes ?
 Parmi ces après temps, l'esprit, ayant laissé
 Aux assassins mon corps en divers lieux percé.
 Par l'ange consolant mes ameres blessures.
 Bien qu'impur, fut mené dans les régions pures.
 Sept heures lui parut le céleste pourpris
 Pour voir les beaux secrets et tableaux que j'écris :
 Soit qu'un songe au matin m'ait donné ces images,
 Soit qu'en la pâmoison l'esprit fit ces voyages,
 Ne t'enquiers (mon lecteur) comment il vid et fit.
 Mais donne gloire à Dieu en faisant ton profit ;
 Et cependant qu'en lui, extaticq, je me pasme.
 Tourne à bien les chaleurs de mon enthousiasme.
 Doncques, le front tourné vers le Midi ardent,

Les spectacles passés

Le poète rassemble les visions déjà traversées avant d'aller plus loin.

Paroisoient du zénith, panchant vers l'Occident,
 Les spectacles passez qui tournoient sur la droite.
 Ce qui est audevant est cela qui s'exploicte.
 Ici éclattent encor cent pourtraits éloignez,
 Où se montrent les fils du siècle embesognez :
 On voit qu'en plusieurs lieux les bourreaux refusèrent
 Ce que bourgeois, voisins et parents achevèrent.
 L'esprit, lassé par force, advisa le monceau
 Des chrétiens condamnez, qui (nus jusqu'à la peau)
 Attendent par deux joiuj quelque main ennemie

Pour leur venir oster la faim avec la vie.
 Puis, voici arriver secours aux enfermez :
 Les bouchers, aux bras nus, au sang accoustumez,
 Armez de leurs couteaux qui apprestent les bêtes,
 Et ne font qu'un corps mort de bien quatre cent têtes.
 Les temples des Baalim^{a33} étaient remplis de cris
 De ceux de qui les corps, comme vuides d'esprits,
 Vivans d'un seul sentir, par force, par paroles.
 Par menaces, par coups s'inclinoient aux idoles ;
 Et, à pas regrettez, les infirmes de cœur,
 Pour la peur des humains de Dieu perdoient la peur.
 Ces désolés, transis par une aveugle envie
 D'un vivre malheureux, quittoient l'heureuse vie,
 La plupart preparans, en se faisant ce tort.
 Les âmes à la géhenne et les corps à la mort,
 Quand Dieu juste permit que ces piteux exemples
 N'allongeassent leurs jours que sur le seuil des temples.
 Non pourtant que son œil de pitié fût osté,
 Que le Saint-Esprit fût blessé d'infirmité :
 Sa grâce y mit la main. Tels étaient les visages
 Des jugemens à terme, accomplis en nos aages.
 A la gauche du ciel, au lieu de ses tableaux,

Le vieillard marin ensanglanté

Le vieux pilote ensanglanté figure
l'expérience tragique de l'histoire.

Esblouissent les yeux les astres clairs et beaux,
 Infinis millions de brillantes estoilles
 Que les vapeurs d'en bas n'offusquent de leurs voiles.
 En lignes, points et ronds, parfaits ou imparfaits,
 Font ce que nous lisons après dans les étiects.
 L'ange m'en fait leçon (disant) : « Voilà les restes
 Des hauts secrets du ciel : là les bourgeois célestes
 Ne lisent qu'aux rayons de la face de Dieu ;
 C'est de tout l'advenir le registre, le lieu
 Où la harpe roiale était lors élevée

^a pluriel de Baal, idoles bibliques.

Qu'elle en sonna ces mots : Pour jamais engravce
 Est dedans le haut ciel que ta créas jadis
 La vraye éternité de tout ce que tu dis.
 C'est le registre saint des actions secrettes,
 Les lymphes, de leurs mains, avaient fait ce repos,
 La paillasse de mousse et le matras d'esponge :
 Mais ce profond sommeil fut resveillé d'un songe ;
 La lame de la mer estant comme du laict.
 Les nids des alcyons^a y nageoient à souhait :
 Entre les flots saliez, et les ondes de terre
 S'émeut par accidens une subtile guerre :
 Le dormant pense ouïr un contraste de vents
 Qui, du bout de la mer jusqu'aux sables mouvants,
 Troubloient tout son royaume et, sans qu'il y consente,
 Vouloient à son deçeut ordonner la tourmente.
 « Comment, dit le vieillard, l'air volage et léger
 Ne sera-il lamais lassé de m'outrager.
 De ravager ainsi mes provinces profondes ?
 Les ondes font les vents, comme les vents les ondes,
 Ou bien l'air pour le moins ne s'anime en fureurs
 Sans le consentement des corps supérieurs :
 Je pousse les vapeurs, causes de la tourmente,
 L'air soit content de l'air, l'eau de l'eau est contente.
 Le songe le trompoit, comme quand nous voions
 Un soldat s'affûter, aussitost nous oyons
 Le bruiet d'une fenestre ou celui d'une porte,
 Quand l'esprit va devant les sens : en même sorte
 Le songeur print les sons de ces flots mutinez
 Encontre d'autres flots, jappans, enfellonnez
 Pour le trouble de l'air et le bruit de tempête,

Les eaux rouges et les anges

Les eaux rougies deviennent témoin
cosmique du sang versé.

Il élève en frottant sa vénérable tête,
 Premier un fer pointu paroist, et puis le front.

^a oiseaux fabuleux associés au calme de la mer.

Ses cheveux regressez par sa colère en rond,
 Deux têtes de dauphins et les deux balais sortent
 Qui nagent à fleur d'eau et sur leur dos le portent :
 Il trouva cas nouveau, lorsque son poil tout blanc
 Ensanglanta sa main ; puis, voyant à son flanc
 Que l'onde refuiant laissoit sa peau rougie :
 « À moi ! dit-il, à moi ! pour me charger d'envie.
 A moy, qui dans mon sein ne souff're pas les morts,
 La charongne, l'ordure, ains la jette à mes bords :
 Bastardes de la terre, et non filles des nues,
 Fiebvres de la nature, allons, têtes cornues
 De mes béliers armez, repoussez-les, heurtez,
 Qu'ils s'en aillent ailleurs purger leurs cruautés. »
 Ainsi la mer alloit, faisant changer de course
 Des gros fleuves amont vers la coupable source
 D'où sortoit par leurs bords un déluge de sang,
 A la tête des siens : l'Océan¹⁶⁰ au chef blanc,
 Vid les cieus s'entr'ouvrir, et les anges à troupes
 Fondre de l'air en bas ayants en main des coupes
 De précieux rubis qui plongez dedans l'eau,
 En chantant rapportoient quelque présent nouveau.
 Ces messagers aislez, ces anges de lumière
 Tiroient le sang meurtri d'avec l'onde meurtrière,
 Dans leurs vases remplis, qui prenoient, heureux, lieu
 Aux plus beaux cabinets du palais du grand Dieu :
 Le soleil, qui avait mis un épais nuage
 Entre le vilain meurtre et son plaisant visage,
 Ores de chauds rayons exhale à soi le sang,
 Qu'il faut qu'en rouge pluie^b il renvoyé à son rang.
 L'Océan, du soleil et du troupeau qui vole
 Ayant prins sa leçon, change advis et parole.
 « Venez, enfants du ciel (s'écria le vieillard),
 Héritiers du royaume à qui le ciel despart
 Son champ pour cimetièrre : o saints que je repousse !
 Pour vous, non contre vous, juste, je me courrouce. »

^a tête blanche ; la mer est figurée comme un vieillard.

^b le sang humain revient du ciel comme accusation.

Il s'avance dans Loire, il rencontre les bords.
Les sablons cramoisis, bien tapissez de morts.

Les rubis du sang martyr

Le sang des martyrs se change en
parure de gloire.

Curieux, il assemble, il enlevé, il endure
Cette chère despouille, au rebours de nature.
Ayant tout arrangé, il tourne, avec les yeux
Et le front serené, ces parolles aux cieus :
« Je garderay ceux-cy, tant que Dieu me commande
Que les fils du bonheur à leur bonheur je rende ;
Il n'i a rien d'infect, ils sont purs, ils sont nets :
Voici les parements de mes beaux cabinets :
Terre qui les trahis, tu eslois trop impure
Pour des saints et des purs être la sépulture. »
A tant il plonge au fond, l'eau rid en mille rais,
Puis, aiant fait cent ronds, crache le sable après.
Ha ! que nos cruautés fussent ensevelies
Dans le centre du monde ! Ha ! que nos ordes vies
N'eussent empuanti le nez de l'étranger !
Parmi les étrangers nous irions sans danger,
L'œil gai, la tête haut, d'une brave assurance
Nous porterions au front l'honneur ancien de France.
Estrangers irritez, à qui sont les Français
Abomination, pour Dieu, faites le choix
De celui qu'on trahit et de celui qui tue ;
Ne caressez chez vous d'une pareille veuë
Le chien fidel et doux et le chien enragé,
L'atheiste affligeant, le chrétien affligé.
Nous sommes pleins de sang, l'un en perd, l'autre en ti
L'un est persécuteur, l'autre endure martyrre :
Regardez qui reçoit ou qui donne le coup ;
Ne criez sur l'agneau, quand vous criez au loup.
Venez, justes vengeurs, vienne toute la terre,

^a Haut reste ici sans -e. Forme attestée dans les éditions anciennes, conservée ici pour le nombre de pieds.

A ces Caïns français, d'une mortelle guerre,
Redemander le sang de leurs frères occis :
Qu'ils soient connus par tout aux visages transis ;
Que l'oeil louche, tremblant, que la grâce estonnée
Par tout produise en l'air leur âme empoisonnée.
Estourdis, qui pensez que Dieu n'est rigoureux,
Qu'il ne sait foudroier que sur les langoureux.

Respirer avant la catastrophe

Le poème marque une pause avant
l'accumulation ultime des
catastrophes.

Respirez d'une pause, en soupirant pour suivre
La rude catastrophe et la fin de mon livre.
L'Éternel fait à point vengeance et jugement :
Vous saurez que toujours son ire ne sommeille,
Vous le verrez debout pour rendre la pareille,
Châtier de verge ou punir par le fer
Et la race du ciel et celle de l'enfer.

Livre VI — Vengeances

Ouvre tes grands trésors

Le poète appelle Dieu à ouvrir les réserves du châtimeⁿt.

Ouvre tes grands trésors, ouvre ton sanctuaire,
Âme de tout, soleil, qui aux astres éclaire ;
Ouvre ton temple saint à moi. Seigneur, qui veux
Ton sacré, ton secret enfumer de mes vœux :
Si je n'ai or ne myrrhe à faire mon offrande.
Je t'apporte du lait ; ta douceur est si grande
Que de même œil et cœur tu vois et tu reçois
Des bergers le doux lait et la myrrhe des rois.
Sur l'autel des chétifs ton feu pourra descendre,
Pour y mettre le bois et l'holocauste^a en cendre.
Tournant le dos aux grands, sans oreilles, sans yeux
A leurs cris éclatants, à leurs dons précieux.
Or soient du ciel riant les beautés découvertes,
Et à l'humble craintif ces grands portes ouvertes :
Comme tu as promis, donne, en ces derniers ans.
Songes à nos vieillards, visions aux enfants.
Fais paraître aux petits les choses inconnues,
Du vent de ton esprit trousse les noires nues,
Ravis-nous de la terre aux beaux pourpris^b des cieux.
Commençant de donner autre vie, autres yeux
A l'avugle mortel : car sa masse mortelle
Ne pourrait vivre et voir une lumière telle.
Il faut être vieillard, caduc, humilié,
A demi-mort au monde, à lui mortifié,
Que l'âme recommence à retrouver sa vie,
Sentant par tous endroits sa maison démolie ;
Que ce corps ruiné de bresches en tous lieux.
Laisse voler l'esprit dans le chemin des cieux,
Quitter jeunesse et jeux, le monde et ses mensonges.
Le vent, la vanité, pour songer ces beaux songes.

^a Sacrifice entièrement consumé par le feu, dans la Bible.

^b Enceinte, séjour, domaine clos.

Or je suis un enfant, sans âge et sans raison,
Ou ma raison se sent de la neuve prison ;
Le mal bourgeonne en moi, en moi fleurit le vice,
Un printemps de péchés, épineux de malice :
Change-moi, refais-moi, exerce ta pitié,
Rends-moi mort en ce monde, ôte la mauvaistié
Qui possède à son gré ma jeunesse première,
Lors je songerai songe et verrai ta lumière.
Puis il faut être enfant pour voir des visions,
Naître et renaître après, net de pollutions ;

Les châtiments de jadis

Les exemples anciens prouvent que
Dieu a toujours vengé les crimes.

Ne savoir qu'un savoir, ce savoir sans science
Pour consacrer à Dieu ses mains en innocence ;
Il faut à ses yeux clairs être net pur et blanc,
N'avoir tache d'orgueil, de rapine et de sang :
Car nul n'héritera les hauts cieus désirables
Que ceux-là qui seront à ces petits semblables,
Sans fiel et sans venin ; donc, qui sera-ce, ô Dieu,
Qui en des lieux si laids tiendra un si beau lieu ?
Les enfants de ce siècle ont Satan pour nourrice,
On berce en leurs berceaux les enfants et le vice,
Nos mères ont du vice avec nous accouché.
Et en nous concevant ont conçu le péché.
Que si d'entre les morts, père, tu as envie
De m'esveiller, faut mettre à bas l'autre vie,
Par la mort d'un exil, fay-moi revivre à toi ;
Séparé des méchants, separe-moi de moi ;
D'un saint enthousiasme^a appelle au ciel mon âme,
Mets au lieu de ma langue une langue de flamme.
Que je ne sois qu'organe à la céleste voix
Qui l'oreille et le cœur anime des Français :
Qu'il n'y ait sourd rocher qui entre les deux pôles
N'entende clairement magnificques paroles

^a Inspiration ou transport venu de Dieu.

Du nom de Dieu ; j'écris à ce nom triomphant
 Les songes d'un vieillard, les fureurs d'un enfant.
 L'esprit de vérité dépouille de mensonges
 Ces fermes visions, ces véritables songes :
 Que le haut ciel s'accorde en douces unissons
 A la sainte fureur de mes vives chansons.
 Quand Dieu frappe l'oreille, et l'oreille n'est prête
 D'aller toucher au cœur, Dieu nous frappe la tête :
 Qui ne frémit aux sons des tonnerres grondans
 Frémira quelque jour d'un grincement de dents.
 Ici le vain lecteur déjà en l'air s'esgare ;
 L'esprit mal préparé, fantastic^a, se prépare
 A voir quelques discours de monstres inventés,
 Un spectre imaginé aux diverses clartés
 Qu'un nuage conçoit, quand un rayon le touche
 Du soleil cramoisy, qui bizarrhe se couche :
 Ou bien croit ici rassasier son cœur
 D'une vaine caballe^b ; et ces esprits d'erreur
 Ici ne saouleront l'ignorance maligne :
 Ainsi dit le Sauvur : Vous n'aurez point de signe.
 Vous n'aurez de nouveau (friands de nouveauté
 Que des abîmes creux, Jonas¹²⁵ ressuscité ;
 Vous y serez trompés, la fraude profitable
 Au lieu du désiré donne le désirable.
 Et comme il renvoya les scribes^c, amassés
 Pour voir des visions aux spectacles passés,
 Ainsi les visions qui seront ici peintes
 Seront exemples vrais de nos histoires saintes.
 Le rôle^d des tyrans de l'Ancien-Testament,
 Leur cruauté sans fin, leur infini tourment.
 Nous verrons déchirer, d'une couleur plus vive.
 Ceux qui ont déchiré l'Église primitive ;
 Nous donnerons à Dieu la gloire de nos ans

^a Forme attestée dans les éditions anciennes, conservée ici pour le nombre de pieds.

^b Forme ancienne de cabale : ici, curiosité secrète, vaine intrigue de l'esprit.

^c Docteurs de la Loi dans le monde juif ancien.

^d Registre, liste ou catalogue.

Où il n'a pas encore épargné les tyrans.
Puis une pause après, clairon de sa venue,
Nous les ferons ouïr dans l'éclair de la nue.

Le Jonas du poète

Le poète se compare à Jonas, témoin
chargé d'annoncer le jugement.

Encor faut-il, Seigneur, ô Seigneur qui donnas
Un courage sans peur à la peur de Jonas,
Que le doigt qui ému cet endormi prophète
Réveille en moi le bien qu'à demi je souhaite,
Le zèle qui me fait du fer de vérité
Fâcher avec Satan, le fils de Vanité.
J'ai fui tant de fois, j'ai dérobé ma vie
Tant de fois, j'ai suivi la mort que j'ai fuie,
J'ai fait un trou en terre et caché le talent,
J'ai senti l'aiguillon, le remords violent
De mon âme blessée, et ouï la sentence
Que dans moi, contre moi chantoit ma conscience.
Mon cœur voulait veiller, je l'avais endormi ;
Mon esprit de ce siècle était bien ennemi.
Mais, au lieu d'aller faire au combat son office,
Satan le détournait au grand chemin du vice :
Je m'enfuis de Dieu, mais il enfla la mer,
M'abîma plusieurs fois sans du tout m'abîmer :
J'ai vu des creux enfers la caverne profonde,
J'ai été balancé des orages du monde ;
Aux tourbillons venteux des guerres et des cours,
Insolent, j'ai usé ma jeunesse et mes jours :
Je me suis pieu au fer, David⁷⁴ m'est un exemple
Que qui verse le sang ne bâtit pas le temple ;
J'ai adoré les rois, servi la vanité,
Étouffé dans mon sein le feu de vérité ;
J'ai été par les miens précipité dans l'onde,
Le danger m'a sauvé en sa panse profonde,
Un monstre de labeurs à ce coup m'a craché

^a Allusion à la parabole évangélique du talent confié et enfoui.

Aux rives de la mer, tout souillé de péché.

L'évasion impossible

Nul ne peut sortir du regard ni de la
main de Dieu.

J'ai fait des cabinets sous espérances vertes,
Qui ont été bien tôt mortes et découvertes,
Quand le ver de l'envie a percé de douleurs
Le quioajon seiche pour m'envoyer ailleurs.
Toujours tels Séméis¹⁹⁷ font aux David la guerre
Et sortent des vils creux d'une trop grasse terre
Pour d'un air tout pourri, d'un gosier enragé
Infecter le plus pur, sauter sur l'affligé :
Le doigt de Dieu me lève, et l'âme encore vive
M'anime à guerroyer la puante Ninive¹²⁵ ;
Ninive qui n'aura sac· ne gémissent,
Pour changer le grand Dieu qui n'a de changement.
Voici l'Église encore en son enfance tendre,
Satan ne faillit pas d'essayer à surprendre
Ce berceau consacré, il livra mille assauts
Et feint de sa jeunesse à l'enfant mille maux.
Les anges la gardoient en ces peines étranges ;
Elle ne fut jamais sans que le camp des anges
La conduisit par tout, soit lors que dessus l'eau
L'arche^b d'élection lui servit de berceau,
Soit lors qu'elle épousa la race de Dieu sainte,
Ou soit lors que de lui elle fuioit enceinte
Aux lieux inhabitez, aux effroians déserts,
Chassée, et non vaincue, en despit des enfers.
La mer la circuit, et son espoux lui donne
La lune sous les pieds, le soleil pour couronne.
O bienheureux Abel¹, de qui premier au cœur
Cette vierge esprouva sa première douleur !
De Caïn⁵⁶ fugitif et d'Abel je veux dire
Que le premier bourreau et le premier martyr.

^a Vêtement grossier porté en signe de deuil ou de pénitence.

^b Ici, l'arche de Noé : refuge sauvé des eaux du Déluge.

Le premier sang versé, on peut voir en eux deux,
 L'estat des agneaux doux, des loups outrecroitux ;
 En eux deux on peut voir (beau pourtraict de l'Église)
 Comme l'ire et le feu des ennemis s'attise
 De bien fort-peu de bois, et s'augmente beaucoup.
 Satan fit ce que fait en ce siècle le loup
 Qui querelle l'agneau buvant à la rivière,
 Lui au haut vers la source et l'agneau plus arrière :
 L'Antéchrist et ses loups reprochent que leur eau
 Se trouble au contre-flot par l'innocent agneau.
 La source des grandeurs et des biens de la terre
 Descouille de leurs chefs, et la paix de la guerre
 Balencent à leur gré dans leurs impures mains ;
 Et toute fois alors que les loups inhumains
 Veulent couvrir de sang le beau lit de la terre,
 Les prétextes connus de leur injuste guerre
 Sont nos autels sans fard, sans feinte, sans couleurs,
 Que Dieu aime d'en haut l'offerte de nos cœurs :
 Cela leur croist la soif du sang de l'innocence.
 Ainsi Abel offrait en pure conscience
 Sacrifices à Dieu ; Caïn⁵⁶ offrait aussi :
 L'un offrait un cœur doux, l'autre un cœur endurcy ;

Caïn et le premier sang

Le premier meurtre fonde l'histoire
humaine sous le signe du sang.

L'un fut au gré de Dieu, l'autre non aggieable :
 Caïn grinça les dents, pâlit, épouvantable.
 Il massacra son frère, et de cet agneau doux
 Il fit un sacrifice à son amer courroux.
 Le sang fuit son front et honteux se retire,
 Sentant son frère sang que l'avugle main tire ;
 Mais quand le coup fut fait sa première pasleur
 Au prix de la seconde était vive couleur :
 Ses cheveux vers le Ciel hérissés en furie.
 Le grincement de dents en sa bouche flestrie,
 L'œil sourcillant de peur découvrait son ennuy :
 Il avait peur de tout, tout avait peur de lui :

Car le Ciel s'affublait du manteau d'une nue
Si tosl que le transi au Ciel tournait sa veùe ;
S'il fuioit aux déserts, les rochers et les bois,
Effrayez abboyoient au son de ses abbois.
Sa mort ne pût avoir de mort pour recompense :
L'enfer n'eut point de morts à punir cette ot'ence,
Mais autant que de jours il sentit de trespas :
Vif, il ne vescu point ; mort, il ne mourut pas.

Celui qui fuit de lui-même

Le coupable porte en lui la fuite, la
peur et la peine.

Il fuit d'effroi transi, troublé tremblant et blême.
Il fuit de tout le monde, il s'enfuit de soy-même :
Les lieux plus assurez lui était des hazards.
Les fueilles, les rameaux et les fleurs des poignards,
Les plumes de son lict des esguilles picquantes,
Ses habits plus aysez des tenailles serrantes,
Son eau jus de ciguë, et son pain des poisons ;
Ses mains le menaçoient de fines trahisons :
Tout image de mort et le pis de sa rage,
C'est qu'il cache la mort et n'en voit que l'image :
De quelque autre Caïn il craignait la fureur :
Il fus sans compaignon et non pas sans fra[^]feur :
Il possedoit le monde, et non une assurance ;
Il était seul partout, hors mis sa conscience,
Et fut marqué au front afin qu'en s'enfuiant
Aucun n'osast tuer ses maux en le tiiant.
Meurtriers de vostre sang, appréhendez ce juge.
Appréhendez aussi la fureur du déluge.
Superbes éventés, tiercelets^a de géants,
Du monde espouvantaux, vous braves de ce temps,
Outrecuidés galants, ô fols à qui il semble,
En regardant le Ciel, que le Ciel de vous tremble,
Jadis vos compaignons, compaignons en orgueil,
(Car vous estes moins forts) virent venir à l'œil

^a Petits rapaces mâles ; ici, image dégradée de faux géants.

Leur salaire des cieux : les cieux dont les vantailles.
Sans se forcer gagnoient tant de rudes batailles :
Babylon qui debvoit mi-partir les hauts cieux,
Aller baiser la lune et se perdre des yeux
Dans la voûte du ciel, Babel³⁴ de qui les langues
Firent en même jour tant de sottes harangues,
Sa hauteur n'eust servi, ni les plus forts chasteaux,
Ni les cèdres gravis, ni les monts les plus hauts.
L'eau vint, pas après pas, combattre leur stature,
Va des pieds aux genoux, et puis à la ceinture.
Le sein enflé d'orgueil, souspire au submerger ;
Ses bras roides, meurtriers, se lassent de nager
Il ne reste sur l'eau que le visage blême ;
La mort entre dedans la bouche qui blasphème.
Et ce pendant que l'eau s'enfle sur les enflez,
En un petit troupeau les petits amassés

Les petits sur les eaux

Les innocents perdus sur les eaux
appellent une justice venue d'en haut.

Se jouent sur la mort, pilotez par les anges ;
Quand les géants hurlaient, ne chantaient que louanges,
Disant les méchants flots qui, en exécutant
La sentence du Ciel, s'en vont précipitant
Les géants aux enfers, aux abîmes les noient
Ceux-là qui aux bas lieux ces charognes convoient
Sont les mêmes qui vont dans le haut se mesler.
Mettent l'arche et les siens au suprême de l'air,
Laissent la nue en bas, et si haut les attirent
Qu'ils vont baiser le ciel, le ciel où ils aspirent.
Dieu fit en son courroux pleuvoir des mêmes cieux.
Comme un déluge d'eaux, un déluge de feux :
Cet arsenal d'en haut, où logent de la guerre
Les célestes outils, couvrit toute la terre
D'artifices de feu, pour punir des humains.
Par le feu le plus net, les péchés plus vilains.
Un pays abruti, plein de crimes étranges,
Vouloit, après tout droit, violer jusqu'aux anges :

Ils pensoient souiller Dieu ; ces hommes déréglés
 Pour un avugle feu moururent avuglez ;
 Contr'eux s'ému la terre encore non esmeùe,
 Si tôt qu'elle eut appris sa leçon de la nue :
 Elle fondit en soy et cracha en un lieu.
 Pour marquer à jamais la vengeance de Dieu.
 Un lac, de son boubrier, là mit, à la même lieue,
 La mer par ses conduits ce qu'elle avait d'ordure,
 Et, pour faire sentir la même ire de l'air,
 Les oyseaux tombent morts quand ils pensent voler
 Sur ces noires vapeurs, dont l'espaisse fumée
 Monstre l'ire céleste encores allumée.
 Venez, célestes feux, courez, feux éternels,
 Volez ; ceux de Sodome²⁰⁵ jamais ne furent tels :
 Au jour du jugement ils lèveront la face
 Pour condamner le mal du siècle qui les passe,
 D'un siècle plus infect ; notamment il est dit
 Que Dieu de leurs péchés tout le comble attendit-
 Empuantissez l'air, ô vengeances célestes.
 De poisons, de venins et de volantes pestes.
 Soleil, baille ton char aux jeunes Phaëtons,
 N'anime rien çà bas, si ce n'est des Pythons ;
 Vent, ne purge plus l'air ; brise, renverse, écrase,
 Noie au lieu d'arroser, sans échauffer embrase.
 Nos péchés sont au comble et, jusqu'au ciel montez,
 Par-dessus le boisseau versent de tous côtés.
 Terre, qui sur ton dos porte à peine nos peines.
 Change en cendre et en os tant de fc-rtiles pleines,
 En bourbe nos gazons, nos plaisirs en horreurs.
 En souphre nos guerets, en charogne nos fleurs.
 Déluges, retournez, vous pourrez par vostre onde
 Noyer, non pas laver, les ordures du monde.
 Mais ce fut vous encore, ô justicières eaux.
 Qui sustes distinguer les lions des agneaux :
 Moïse Pespouva, qui pour arche seconde,
 En un tissu de jonc se joua dessus l'onde.

^a Désordonnés, sortis de la règle morale et divine.

E-Uix, qui devinstes sang et changeastes de lieu,
Eaux, qui oyez très-clair quand on parle de Dieu,
Ce fut vous, puis après lorsque les maladies.
Les grêles^a et les poux et les bêtes choisies
Pour de petits moyens abattre les plus grands,
Quand la peste, l'obscur et les échecs sanglants

Les eaux, pont et piège

L'eau sauve et punit tour à tour selon le
dessein divin.

De l'ange foudroiant n'eurent mis repentance
Aux cœurs des Pharaons¹⁷⁰ poursuivants l'innocence.
Ce fut vous, saintes eaux, eaux qui fîtes de vous
Un pont pour les agneaux, un piège pour les loups.
Les hommes sont plus sourds à entendre la voix
Du Seigneur des seigneurs, du Monarque des rois,
Que la terre n'est dure et n'est sourde à se fendre
Pour dans ses gouffres noirs les faux parjures prendre.
Le feu est bien plus prompt à partir de son lieu
Pour mettre à rien le rien des rebelles à Dieu.
Dathan et Abiron donnèrent tesmoignage
De leur obéissance et de leur prompt ouvrage.
L'air fut obéissant à changer ses douceurs
En poison respirée aux braves ravisseurs
De la chère alliance ; et Dieu en toute sorte
Par tous les éléments a monstre sa main forte.
Quoi, même les démons, quoi que grinçants les dents,
À la voix du grand Dieu logèrent au dedans
De Saül enragé quelles rouges tenailles
Sent telles que l'enfer qui fut en ses entrailles ?
Princes, un tel enfer est logé dedans vous,
Quand un cœur de caillou d'un fusil de courroux
Vous fait persécuter d'une haine mutine
Vos David trionphans de la gent philistine.
Absalon, qui faisait délices de cheveux
Par eux enorgueillily, et puis pendu par eux.

^a Grêlons ; allusion aux plaies d'Égypte.

Et son Achitofel^s, renommé en prudence,
 Par elle s'est acquis une infâme potence.
 Dans le champ de Naboth, Achaz montre à son rang
 Que tout sang va tirant après soi d'autre sang ;
 Jezabel marche après, et de près le vut suivre,
 Brûlante en soif de sang, encor qu'elle en fût ivre ;
 Jezabel, vif miroir des âmes de nos grands,
 Pourtraict des coups du ciel, salaire des tyrans.
 Flambeau de ton pais, piège de la noblesse,
 Peste des braves cœurs, que servit ta finesse,
 Tes ruzes, tes conseils et tes tours florentins ?
 Les chiens se sont saoulez des superbes tetins
 Que tu enflois d'orgueil, et cette gorge unie.
 Et cette tendre peau fut des mastins la vie.

Les rois sourds à Dieu

Les souverains refusent d'entendre les
avertissements de Dieu.

De ton sein sans pitié ce chaud cœur fut ravi,
 Lui qui n'avait été de meurtres assouvy.
 A fait crever les chiens : de ton fiel le carnage
 Aux chiens ôta la faim et leur donna la rage :
 Vivante, tu n'avais aymé que le combat ;
 Morte, tu attisois encores du débat
 Entre les chiens grondans qui donnoyent des batailles
 Aux butins dissipez de tes vives entrailles ;
 Le dernier appareil de ta feinte beauté
 Mit l'horreur sur le front, et fut précipité,
 Aussi bien que ton corps, de ton haut édifice,
 Ton âme et ton estât, d'un même précipice.
 Quand le baston qui sert pour attiser le feu
 Travaille à son mestier, il brusle peu à peu :
 Il vient si noir, si court, qu'il n'y a plus de prise.
 On le jette en la braize et un autre Pattise.
 Athalia suivit le train de cette-ci.
 Elle attisa le feu et fut bruslée aussi.
 Après, de ce troupeau je sacre à la mémoire
 L'effroiabable discours, la véritable histoire.

De cet arbre élevé, refoulé par les cieux,
De qui les rameaux longs s'étendaient ombrageux
D'orient au couchant, du midi à la bise :
La terre large était en son ombre comprise.
Et fut ce pavillon de superbes rameaux
Des bêtes le grand parc, le grand nid des oiseaux ;
Ce tronc est ébranché, ce monstre est mis à terre ;
Ce qui logeoit dedans misérablement erre
Sans logis, sans retraite : un roi victorieux.
De cent princes l'idole, enflammé, glorieux,
Ne connaissant plus rien digne de sa conquête,
Levait contre le ciel son orgueilleuse tête.
Dieu ne daigna lancer un des mortels esclats
De ses foudres volants, mais ploya contre-bas.
Ce visage élevé ; ce triomphant visage
Perdit la forme d'homme et de l'homme l'usage.
Nos petits géanteaux^b, par vanité, par vœux,
Font un bizarre orgueil d'ongles et de cheveux,
Et Dieu sur celui-ci, pour une peine dure,
Mit les ongles crochus et la grand chevelure.
Apprenez de lui, rois, princes et potentats,
Quelle peine a le ciel à briser vos états.
Ce roi n'est donc plus roi, de prince il n'est plus prince ;
Un désert solitaire est toute sa province ;
De noble n'est plus noble, et en un seul moment
L'homme des hommes roi n'est homme seulement ;
Son palais est le souil d'une puante boue,
La fange est l'oreiller parfumé pour sa joue ;
Ses chantres, les crapaux, compagnons de son lect.
Qui de cris enrouez le tourmentent la nuit ;
Ses vaisseaux d'or ouvrez furent les ordes fentes
Des rochers serpenteux, son vin les eaux puantes ;

^a Vent du nord ; par extension, le nord.

^b Petits géants : diminutif ironique de l'orgueil humain.

Les faisans, qu'on faisait galopper de si loin,
Furent les glands amers, la racine et le foin ;
Les orages du ciel roullent sur la peau nue ;
Il n'a daix, pavillon ni tente que la nue.
Les loups en ont pitié ; il est de leur troupeau,
Et il envie en eux la durté de la peau,
Au bois oii, pour plaisir, il se mettoit en quête,
Pour se jouer au sang d'une innocente bête,

Chasseur chassé

Le persécuteur devient la proie de la
chasse qu'il avait lancée.

Chasseur, il est chassé ; il fit fuir, il fuit ;
Tel qu'il a poursuivi maintenant le poursuit.
Il fut roi abruti, il n'est plus rien en somme
Il n'est homme ne bête et craint la bête et l'homme ;
Son âme raisonnable inaisonnable fut.
Dieu refit cette bête un roi quand il lui plût.
Merveilleux jugement et merveilleuse grâce
De T'ôter de son lieu, le remettre en sa place !
Le doigt qui escrivit, devant les yeux du fils
De ce roi abêti, que Dieu avait préfix^a
Ses vices et ses jours, sust l'advenir écrire,
Lui-même exécutant ce qu'il avait peu dire.
O tyrans, apprenez, voyez, résolvez-vous
Que rien n'est difficile au céleste courroux ;
Apprenez, abattus, que le Dieu favorable
Qui verse l'élevé hausse le misérable ;
Qui fait fondre dans l'air d'un Cherub l'empire,
De qui on sent le fer et la main sans la voir ;
L'œil d'un Sennachérib¹⁹⁸ voit la lame enflammée
Qui fait en se jouant un hachis d'une armée ;
Que c'est celui qui fait, par secrets jugements,
Vaincre Ester en mépris les favoris Amans :
Sur le seuil de la mort et de la boucherie,
La chetifve récent le throsne avec la vie ;

^a Préfix est une forme attestée dans les éditions anciennes, conservée ici pour le nombre de pieds.

L'autre, mignon d'un Roy, tout à coup s'est trouvé
 Enlevé au gibet qu'il avait élevé,
 Comme le fol malin journellement apprête
 Pour la tête d'autrui ce qui frappe sa tête.
 Ainsi le doigt de Dieu avait coupé les doigts
 D'un Adonibesec qui a septante rois.
 Il les avait tranchez ; j'ai laissé les vengeances
 Que ce doigt exerça par les faibles puissances
 Des femmes, des enfants, des valets desreiglez,
 Des Gédéons choisis, des Samsons aveuglez ;
 Le désespoir d'Antioch²³ et sa prompte charogne.
 Mon vol impétueux d'un long désir s'éloigne
 A la seconde Église, et l'outrageuse main
 Que dès lors fit sortir le grand siège Romain.
 Sortez, persécuteurs de l'Église première,
 Et marchez enchaînez au pied de la bannière

Le glaive invisible

Le châtimeut frappe sans que la main
humaine soit toujours visible.

De l'agneau triomphant ; vos sourcils indomptez,
 Voz fronts, vos cœurs si durs, ces fières majestés,
 Du Lion de Juda honorent la mémoire,
 Traisnez au chariot de l'immortelle gloire.
 Hausse du bas enfer l'aigreur de tes accents.
 Hurlé, en grinçant des dents, des enfants innocents
 Herode le boucher ; levé la main impuie
 Vers le ciel, du profond de ta demeure obscure ;
 Aujourd'hui, comme toi, les abusez tyrans
 Pour blesser l'Eternel massacrent ses enfants,
 Et sont imitateurs de la forcenerie.
 Qui pensais ployer Dieu parmi la boucherie,
 Les cheveux arrachés, les effroyables cris
 Des mères qui pressoient à leur sein leurs petits.
 Ces petits bras liez aux gorges de leurs mères,
 Les voix non encore voix, bramantes en tous lieux.
 Ne sonnoient la pitié dans leurs cœurs impiteux.
 Des tueurs résolus point ne furent ouïes
 Ces petites raisons qui demandoienc leurs vies

Ainsi qu'elles savaient ; quand ils tendaient leurs mains,
 Ces menottes monstroient par signe aux inhumains,
 Cela n'a point péché, cette main n'a ravie
 Jamais le bien, jamais rançon, jamais la vie.
 Mais ce cœur sans oreille et ce sein endurcy
 Que l'humaine pitié, que la tendre mercy
 N'avoient su transpercer, fut transpercé d'angoisses :
 Ses cris, ses hurlemens, son soucy, ses addresses
 Ne servirent de rien. Ces indomptez esprits.
 Qui n'oyoient point crier, en vain jettent des cris.
 Il fit tuer son fils et par lui fut esteinte
 Sa noblesse, de peur qu'il ne mourut sans plainte.
 Sa douleur fut sans pair. L'autre Herode, Antipas,
 Après ses cruautés et avant son trespas.
 Souffrit l'exil, la honte, une crainte Caïne,
 La pauvreté, la fuite et la fureur divine.
 Puis le tiers triomphant, élevé sur le haut
 D'un peuple adorateur et d'un brave échafaud^a
 Au point que l'on cria : O voix de Dieu, non d'homme !
 Un gros de vers et poux^b l'attaque et le consomme.
 La terre qui eut honte éventa tous les creux

Hérode mangé des vers

Le corps du tyran se défait comme
 signe de punition divine.

Où elle avait les vers ; l'air lui creva les yeux ;
 Lui-même se pourrit et sa peau fut changée
 En bêtes, dont la chair de dessous fut mangée ;
 Et comme les démons, d'un organe enrôlé,
 Ont le saint et sauvur par contrainte avoué,
 Celtuy-cy s'escria au fonds de ses misères :
 « Voici celui que Dieu vous adoriez naguère. »
 Somme, au lieu de ce corps idolâtré de tous
 Demeurent ses habits, un gros amas de poux,
 Tout grouille de vers, le peuple ému s'éloigne :

^a Plate-forme élevée ; ici, scène d'une gloire retournée en supplice.

^b La vermine matérialise la dégradation du tyran adoré.

On adoroit un roi, on fuit une charogne.
 Charognes de tyrans, balancez en haut lieu,
 Fantastiques rivaux de la gloire de Dieu,
 Que ferez-vous des mains, puis que vos faibles vues
 Ne surent jamais passer la région des nues ?
 Vous ne disposez pas, magnificques moqueurs,
 Ni de vos beaux esprits, ni de vos braves cœurs ;
 Ces dons ne sont que prêts, que Dieu tient par la longe ;
 Si vous en abusez, vous n'en usez qu'en songe.
 Quand l'orgueil va devant, suivez-le bien à l'œil,
 Vous verrez la ruine aux talons de l'orgueil.
 Vous estes tous subjects, ainsi que nous le sommes,
 A repâitre les vers^a des délices des hommes.
 Paul, pape incetueux, premier inquisiteur,
 S'est vu mangé des vers, sale persécuteur,
 Philippe, incetueux et meurtrier, cette peste
 T'en vut, puis qu'elle en vut au parricide incette.
 Néron, tu mis en poudre et en cendre et en sang
 Le vénérable front et la gloire et le flanc
 De ton vieux précepteur, ta patrie et ta mère,
 Trois que ton destin fit avorter en vipère.
 Chasser le docte esprit par qui tu fus savant,
 Mettre en cendre ta ville, et puis la cendre au vent ;
 Arracher la matrice à qui tu doibs la vie.
 Tu devois à ces trois la vie aux trois ravie,
 Miroûer de cruauté, duquel l'infâme nom
 Retentira cruel, quand on dira Neron.
 Homme tu ne tus point à qui l'avait fait homme ;
 Tu ne fus pas Romain envers ta belle Rome ;
 Dont l'âme tu reçeus l'âme tu fis sortir.

Paul, Philippe, Néron

Les exemples antiques et chrétiens
 composent une histoire des
 vengeances.

Si ton sens ne sentoit, le sang devoit sentir.

^a La corruption du corps devient signe visible du jugement.

Mais ton cœur put vouloir, et put ta main meurtrière
Tuer, brûler, meurtrir précepteur, ville et mère.
Bourreau de tes amis, du meurtre seul ami,
Ta mort n'a su trouver ami ni ennemi :
Il fallut que ta main à ta fureur extremes,
Après tout violé, te violast toi-même.
Domitian morgueur, qui pris plaisir à voir
Combien la cruauté peut contre Dieu pouvoir,
Quand tu oyois gémir le peuple pitoy'able,
Spectateur des mourants, tu ridois, effroiable,
Les sillons de ton front ; tu fronçois les sourcils
Aux yeux de ta fureur ; les visages transis
Laissoient là le supplice, et les tremblantes faces
Adoroient la terreur de tes fières grimaces.
Subtil, tu desrobois la pitié par la peur.
On te nommait le Dieu, le souverain Seigneur !
Où fut ta déité, quand tu te vids, infâme,
Dejetté par les tiens, condamné par ta femme,
Ton visage foulé des pieds de tes valets ?
Le peuple despouilla tes superbes palais
De tes infâmes noms, et ta bouche et ta joue
Et l'œil adoré n'eut de tombeau que la boue.
Tu sautois de plaisir, Adrian, une fois,
A remplir de chrétiens jusqu'à dix mille croix ;
Dix mille croix après, dessus ton cœur plantées,
Te firent souhaiter les peines inventées :
Sanglant, ton sang coula ; tu recherches en vain
Les moyens de finir les douleurs par ta main ;
Tu criois, on rioit ; la pitié t'abandonne ;
Nul ne t'en avait fait, tu n'en fis à personne.
Sans plus, on délaissa les ongles à ta peau ;
Altéré de poison, tu manques de couteau ;
On laissa dessus toi jouer la maladie,
On refusa la mort ainsi que toi la vie.
Sévère fut en tout successeur d'Adrian,
En forfaict et en mort. Après, Herminian,
Armé contre le ciel, sentit en même sorte
La vermine d'Herode encore n'être morte.

Périssant mi-mangé, de son dernier trespas

Adrien et Aurélien

Les empereurs persécuteurs
deviennent preuves de la justice de
Dieu.

Les propos les derniers furent : « Ne dites pas
La façon de mes maux à ceux qui Christ advoûent ;
Que Dieu, mon ennemi, mes ennemis ne louent. »
tyrans, vous dresserez sinon au Ciel les yeux,
Au moins l'air sentira hérissier vos cheveux.
Si quelqu'un d'entre vous à quelque heure contemple
Du vieux Valerian le spécieux exemple,
N'agueres empereur d'un empire si beau,
Aussi tôt marchepied, le fangeux escabeau
Du Perse Saporez. Quand cet abominable
Avoit sa face en bas, au montoûer de l'estable,
Se souvenoit-il point qu'il avait tant de fois
Des chrétiens prôternez méprisé tant de voix ;
Que son front élevé, si voisin de la terre,
Contre le fils de Dieu avait osé la guerre ;
Que ses mains, ores pieds, n'avoient fait leur devoir
Lors qu'elles emploioient contre Dieu leur pouvoir ?
Princes, qui maniez dedans vos mains impures
Au lieu de la justice une fange d'ordures,
Ou qui, s'il faut ouvrir les ploiez dans vos seins,
Voyez de quel mestier devindrent ces deux mains :
Elles changeoient d'usage en traictant l'injustice,
La justice de Dieu a changé leur office.
Plus lui debvoit peser sang sur sang, mal sur mal,
Que ce roi sur son dos qui montoit à cheval,
Qui en fin l'escorcha, vif le despouillant, comme
Vif il fut despoiiillé des sentiments de l'homme.
Le haut Ciel t'avertit, pervers Aurélien³¹ ;
Le tonnerre parla, ô Dioclétien³¹ ;
Ce trompette enrôlé de l'etfroiant tonnerre,
Avant vous guerroyer, vous dénonça la guerre ;
Ce héraut vous troubla et ne vous changea pas ;
Il vous fit chanceler, mais sans tourner vos pas ;

Avant que se vanger, le Ciel cria vengeance ;
Il vous causa la peur, et non la repentance.
Aurélien traitait les hommes comme chiens ;
Ce qu'il fit envers Dieu, il le reçut des siens.
Et quel prince à bon droit se pourra vanter d'être
Mesconnu par les siens, s'il mesconnoist son maistre ?

Maximien et les vingt mille

La cruauté impériale contre les saints
appelle une réponse mesurée.

Mesmes mains ont meüilly et servi celui-ci.
Le second fut vaincu d'un trop aident soucy ;
L'impuissant se tua, abattu de la rage
De n'avoir peu dompter des chrétiens le courage.
Maximien³¹, les feux de vingt mille enfermés,
La ville et les bourgeois en un tas consumés
Firent un si grand feu que l'espaisse fumée
Dans les narines de Dieu ému l'ire enflammée :
Des citoyens meurtris la charogne et les corps
Empuantirent tout de l'amas de ces morts,
L'air étant corrompu te corrompt l'haleine,
Et le flanc respirant la vengeance inhumaine :
Ta puanteur chassa les amis au besoin,
Chassa tes serviteurs, qui furent si loin
Que nul n'oyait tes cris, et faut que ta main torde
L'infâme nœud, le tour d'une vilaine corde.
Aussi puant que toi, Maximin³¹ frauduleux,
Forgeur de fausse paix, sentit saillir des yeux
Sa prunelle échappée, et commença par celle
Qui ne vid onc pitié, la part la plus cruelle :
La première périt, on saoula de poisons
Le cœur qui ne fut onc saoulé de trahisons.
Ces bourreaux furieux eurent des mains fumantes
Du sang tiède versé. Mais voici des mains lentes,
Voici un faux meurtrier, un arsenic si blanc
Qu'on le gousta pour sucre ; et sans tache de sang
L'ingénieux tyran, de qui la fraude a mise
A plus d'extremitez la primitive Église :

Il ne tacha de sang sa robe ne sa main,
Il avoit la main pure, et le cœur fut si plein
De meurtres desrobez ; il n'allumoit les flammes :
Ses couteaux et ses feux n'attaquoient que les âmes :
Il n'attaquoit les corps, mais privoit les esprits
De pasture de vie : il semoit le mépris
Aux plus volages cœurs, étouffant par la crainte
La sainte déité dedans les cœurs esteinte.
Le chevalier du ciel, au milieu des combats,
Descendit de si haut pour le verser à bas.
L'apôtat Julienst son sang fugitif empoigne,
Le jette vers le ciel ; l'air de cette charogne

Les noms catholiques de Sion

Le poète revendique pour Sion les
noms que Rome prétend confisquer.

Empoisonné fuma : puis l'infidèle chien
Cria : « Je suis vaincu par toi, Nazarien. »
Tu n'as eu point de honte, impudent Libanie,
De donner à ton Roy tel patron pour sa vie,
Exhالتant et nommant cet exemple d'erreurs
Des philosophes roi, maistre des empereurs.
Pacifiques meurtriers. Dieu découvre sa guerre
Et ne fait comme vous, qui cuidez de la terre
L'étouffer sans seigner, et de traistres appas
Empoisonner l'Église et ne la blesser pas.
Je laisse arrière-moi les actes de Commode
Et Valantinian, qui, de pareille mode.
Dépouillèrent sur Christ leurs courroux avuglez ;
Pareils en morts, tous deux par valets estranglez.
Galerian aussi rongé par les entrailles.
Et Decius, qui trouve au milieu des batailles
Un Dieu qui avait pris le contraire parti,
Puis le gouffre tout prêt dont il fut englouti.
Je laisse encore ceux qu'un faux nom catholique
A logé dans Sion, un Zenon Izaurique,
Vif enterré des siens ; Honorique pervers,
Qui échauffait sa mort en nourrissant les vers.

Constant, par trop constant à faire la doctrine
 D'Arius, qui versa en une orde latrine
 Ventre et vie à la fois, et lui, en pareil lieu.
 En blasphèmes pareils creva par le milieu.
 Tous ceux-là sont péris par des pestes cachées
 Comme ils furent aussi des pestes embuschées,
 Que le Sinon d'enfer établit par moyens
 En cheval duratée, au rempart des Troiens.
 Quand Satan guerroyait d'une ouverte puissance
 Contre le monde jeune et encore en enfance,
 Il trompoit cette enfance, et ses traits moins couverts
 A ce siècle plus fin descouvroient les enfers
 Dès la première veüe, et faut que la malice
 D'un plus espais manteau cache le fond du vice.
 Nous verrons cy après les effets moins sanglants,
 Mais des coups bien plus lourds et bien plus violents,
 En ce troisieme rang d'ennemis de l'Église,
 Masquans leur noir couroux d'une douce feintize,

L'enfant choisi dans les malheurs

Dieu choisit parfois un enfant pour
 manifester sa providence.

Satans vêtus en anges et serpents enchanteurs,
 De Julien le fin subtils imitateurs.
 Ils n'ont pas trompé Dieu ; leurs frivoles excuses,
 La nuit qui les couvroit, les frauduleuses ruzes,
 Leur feinte piété et masque ne put pas
 Rendre seiche leur mort, ni heureux leur trespas.
 Il faut que nous voyons si les hautes vengeances
 S'endorment au giron des célestes puissances,
 Et si (comme jadis) le véritable Dieu
 Distingua du gentil son héritage hebrieu,
 S'il sépare aujourd'hui par les marques anciennes
 Des troupes de l'enfer Teslection des sienes.
 O martyres aimez ! ô douce affection !
 Perpétuelle marque à la sainte Sion,
 Tesmoignage secret que l'Église en enfance
 Eut au front et au sein, à sa pauvre naissance,
 Pour choisir du troupeau de ses bastardes sœurs

L'héritière du ciel au milieu des malheurs !
 Qui a leu aux romans les fatales misères
 Des enfants exposez de peur des belles-mères,
 Nourris par les forests, gardez par les mastins,
 A qui la louve ou l'ourse ont porté leurs tetins.
 Et les pasteurs après du lait de leurs ouailles
 Nourrissent, sans savoir, un prince et des merveilles ?
 Au milieu des troupeaux on en va faire choix,
 Le valet des bergers va commander aux rois,
 Une marque en la peau où l'oracle découvre
 Dans le parc des brebis l'héritier du grand Louvre.
 Ainsi, l'Église ainsi accouche de son fruit ;
 En fuyant aux déserts le dragon la poursuit ;
 L'enfant chassé des rois est nourry par les besles ;
 Cet enfant brisera de ces grands rois les têtes
 Qui l'ont proscrit, banny, outragé, dejetté.
 Blessé, chassé, battu de faim, de pauvreté.
 Or ne t'advienne point, espouse et chère Église,
 De penser contre Christ ce que dit sur Moïse
 La simple Sophora, qui, voyant circoncir
 Ses enfants, estima qu'on les voulait occir.
 Tu es mary de sang, ce dit la mère folle.
 Téméraire et par trop blasphemante parole :

L'heureuse mort

La mort peut devenir heureuse
 lorsqu'elle délivre de la persécution.

Car cette effusion qui lui déplâit si fort
 Est arrhe^a de la vie, et non pas de la mort.
 Venez donc, pauvreté, faim, fuites et blessures.
 Bannissements, prison, proscriptions, injures ;
 Vienne l'heureuse mort, gage pour tout jamais
 De la fin de la guerre et de la douce paix.
 Fuyez, triomphes vains, la richesse et la gloire,
 Plaisirs, prospérité, insolente victoire,
 O pièges dangereux et signes évidents

^a Gage, avance qui promet l'accomplissement à venir.

Des ténèbres, du ver et grincements de dents !
 Entrons dans une piste^a et plus vive et plus fraîche,
 Du temps qu'au monde impur la pureté se prêche,
 Où le siècle qui court nous offre et va contant
 Autant de cruautés, des jugements autant
 Qu'aux trois mille ans premiers de l'enfance du monde,
 Qu'aux quinze cents après de l'Église seconde.
 Que si les derniers traits ne semblent à nos yeux
 Si hors du naturel et si malitieux
 Que les plus éloignés, voyons que les oracles
 Des vives voix de Dieu, les monstrueux miracles
 N'ont plus été fréquents dès que l'Église prit
 En des langues de feu la langue de l'Esprit.
 Si les pauvres Juifs les eurent en grand nombre,
 Très apropos à eux, qui esperoient en ombre,
 Ces ombres profitoient ; nous vivons en clarté,
 Et à l'œil possédons le corps de vérité.
 Ou soit que la nature en jeunesse, en enfance.
 Fut plus propre à souffrir le change et l'inconstance,
 Que quand ces esprits vieux, moins prompts, moins violent
 Jeunes, n'avortoient plus d'accidents insolents ;
 Ou soit que nos esprits, tous abrutis de vices,
 Les malices de l'air surpassent en malices.
 Ou trop meslez au corps, ou de la chair trop pleins,
 Susceptibles ne soient d'enthousiasmes saints.
 Encore trouvons-nous les exprès tesmoignages
 Que Nature ne peut avouer pour ouvrages :
 Encore le chreslien aura ici dedans
 Pour chanter ; l'aiheiste en grincera les dents.
 Archevesque Arondel, qui en la Cantorbie
 Voulus tarir le cours des paroles de vie.

Les vengeances à la mesure du crime

La peine divine répond exactement à la
forme du crime.

Ton sein contre Dieu enflé d'orgueil souffla,

^a Chemin, trace à suivre.

Ta langue blasphémante contre Dieu s'enfla :
 Et, lors qu'à vérité le chemin elle bousche,
 Au pain elle ferma le chemin et la bouche.
 Tu fermois le passage au subtil vent de Dieu,
 Le vent de Dieu passa, le tien n'eut point de lieu.
 Au ravisseur de vie à ce point fut ravie,
 Par l'instrument de vivre, et l'une et l'autre vie :
 L'Église il affama ; Dieu lui ôta le pain.
 Voici d'autres effets d'une bizarrhe faim,
 L'affamé qui voulut saouler sa brute rage
 Du nez d'un bon pasteur, l'arracher du visage,
 Le casser de ses dents et l'avaller après,
 Fut puni comme il faut, car il sortit exprès
 Du plus secret des bois un loup qui du visage
 Lui arrache le nez et lui cracha la rage :
 Il fut seul qui sentit la vengeance et le coup
 Et qui seul irrita la fureur de ce loup.
 C'est faire son proffict de ces leçons nouvelles
 De voir que tous péchés ont les vengeances telles

Dieu peint la vie par la mort

La mort révèle le sens caché d'une vie coupable.

Que mérite le fait, et que les jugements
 Dedans nous, contre nous, trouvent les instruments.
 De voir comme Dieu peint, par juste analogie,
 Du crayon de la mort les couleurs de la vie.
 Quand le comte Fœlix (nom sans félicité)
 De colère et de vin yvre, se fut vanté
 Qu'au lendemain ses pieds, prenants couleurs nouvelles,
 Rougiroient les esprons dans le sang des fidelles.
 Dieu entreprit aussi et jura à son rang :
 Ce sanglant dès la nuit étouffa dans son sang.
 Le stupide Mesnier, ministre d'injustice,
 Tout pareil en désirs, sentit pareil supplice,
 Supplice remarquable. Et plût au juste Dieu
 Ne me sentir contrainct d'attacher en ce lieu
 Deux semblables pourtraits des princes de notre âge.
 Princes qui comme jeu ont aymé le carnage.

Encontre qui Paris et Anvers tous sanglants
Solicitent le ciel de courroux violents.
Leur rouge mort aussi fut marque de leur vie.
Leur puante charogne et l'air empuantie
Partagèrent sortants de l'impudicque flanc
Une mer de forfaits et un fleuve de sang.
Aussi bien qu'Adrian, aux morts ils s'esjouirent ;
Comme Maximien, aux villes ils permirent
Le sac : leur sang coula ainsi que d'Adrian.
Ils ont eu des parfums du faux Maximien.
Quel songe ou vision trouble ma fantaisie,
A prévoir de Paris la fange cramoisie,
Traîner le sang d'un roi à la merci des chiens,
Roy qui eut en mépris le sang versé des siens ?
Qui vut savoir comment la vengeance divine
A bien su où dormoit d'Herode la vermine
Pour en persécuter les vers persécuteurs,
Qu'il voye le tableau d'un des inquisiteurs
De Merindol en feu. Sa barbarie extrême
Fut en horreur aux rois, aux persécuteurs même.
Il fut banny ; les vers suivirent son exil,
Et ne put inventer, cet inventeur subtil.
Armes pour empêcher cette petite armée
D'empoisonner tout l'air de puante fumée ;

Le comte Félix et les vers

Le comte impie est livré à une
décomposition exemplaire.

Ce chasseur dechassa ses compagnons au loin,
Si qu'un seul d'enterrer ce demi-mort eut soing,
Lui jetta un crochet et entraïna le reste,
Des diables et des vers allumettes de peste,
En un trou : la terre eut l'honneur de l'étouffer,
Cette terre à regret fut son premier enfer,
Ce ver sentit les vers. La vengeance divine
N'employa seulement les vers sur la vermine.
Du-Prat fut le gibier des mêmes animaux :
Le ver qui l'esveilloit, qui lui contoit ses maux,

Le ver qui de long-temps picquoit sa conscience
Produisit tant de vers qu'ils percèrent sa panse,
Voici un ennemi de la gloire de Dieu
Qui s'esleve en son rang, qui occupe ce lieu :
L'Aubespın, qui premier, d'une ambition folle,
Cuida fermer le cours h la vive parole.
Et qui, bridant les dents par des billons de bois,
Aux mourans refusa le soulas de la voix.
Voyant  ses côtés cette petite armée
Grouiller, l'ire de Dieu, en son corps animée.

Le bâillon de la faim

La faim devient instrument de punition
contre la parole impie.

Choisit pour ses parrains les ongles de la faim.
Lié par ses amis de l'une et l'autre main,
Comme il grinoit les dents contre la nourriture,
Ses amis d'un bâillon en firent ouverture ;
Mais avec les coulis de sa gorge coula
Un gros amas de vers qui  coup l'estrangla.
Le céleste courroux lui parut au visage.
Nul pour le délier n'eut assez de courage :
Chacun trembla d'horreur et chacun étonné
Quitta ce billonneur et mort et bâillonné.
Petits soldats de Dieu, vous renatrez encore
Pour détruire bien tôt quelque prince mi-mort.
O Roy, mépris du ciel, terreur de l'univers,
Hrode¹⁷ glorieux, n'attends rien que les vers ;
Espagnol triomphant, Dieu vengeur  sa gloire
Peindra de vers ton corps, de mes vers ta mémoire.
Ceux dont le cœur brûlait de rages au dedans.
Qui couvoient dans leur sein tant de flambeaux ardents
En attendant le feu préparé pour leurs âmes,
Ces enflammez au corps ont ressenly des flammes.
Bellomente, bruslant des infernaux tisons.
Eut pour jeu les procès, pour palais les prisons.

^a Morceau d'étoffe ou objet mis dans la bouche pour empêcher de parler.

Cachots pour cabinets, pour passe-temps les geïnes.
Dans les crottons obscurs, au contempler des peines.
Aux yeux des condamnez il prenoit ses repas :
Hors le seuil de la geôle il ne faisait un pas.
Le jour lui fut tardif et la nuit trop hastive
Pour haster les procès : la vengeance tardive
Contenta sa langueur par la sévérité.
Un petit feu l'atteint par une extrémité.
Et au bout de l'orteil ; ce feu était visible.
Cet insensible aux pleurs ne fut pas insensible,
Et lui tarda bien plus que cette vive ardeur
N'eust fait le long chemin du pied jusques au cœur
Que les plus longs procès longs et fâcheux ne furent :
Tous les membres, de rang, ce feu vengeur reçurent.
Ce hastif à la mort se mourut peu à peu.
Cet ardent au brûler fit espreuve du feu
Pour un péché pareil, même peine évidente
Brusla Pont-cher, l'ardent chef de la chambre ardente.

Picard appelle la mort

Le coupable finit par demander la mort
qu'il avait méprisée.

L'ardeur de cellui-cy se vid venir à l'œil.
La mort entre le cœur et le bout de l'orteil
Fit sept divers logis, et comme par tranchées
Partage l'assiégé ; ses deux jambes haschées,
Et ses cuisses après servirent de sept forts ;
En repoussant la mort, il endura sept morts.
L'evesque Castelan, qui, d'une froideur lente,
Cachoit un cœur bruslant de haine violente,
Qui, sans colère, usoit de flammes et de fer,
Qui pour dix mille morts n'eust daigné s'échauffer.
Ce fier doux en propos, cet humble de col roide,
Jugeoit au feu si chaud d'une façon si froide :
L'une moitié de lui se glaça de froideur,
L'autre moitié fuma d'une mortelle ardeur.
Voyez quels justes poids, quelles justes balances
Balencent dans les mains des célestes vengeances,

Qui entendent du ciel qui ouïrent les mots
 De l'impôteur Picard, duquel à la semonce
 La mort courut soudain pour lui faire response :
 « Vien, mort, vien^ prompte mort (ce disoit l'effronté),
 Si j'ai rien prononcé que sainte vérité,
 Venge ou approuve Dieu, le faux ou véritable. »
 La mort se resveilla, frappa le détestable
 Dans la chaire d'erreur : quatre mille auditeurs,
 De ce grand coup du ciel abrutis spectateurs,
 N'eurent pas pour ouïr de fidelles oreilles
 Et n'eurent des vrais yeux pour en voir les merveilles.
 Lambert, inquisiteur, ainsi en blasphémant
 Demeura bouche ouverte, emporté au couvent,
 Fut trouvé, sans savoir l'auteur du fait estrange,
 Aux fossez du couvent noyé dedans la fange.
 Maint exemple me cherche, et je ne cherche pas
 Mille nouvelles morts, mille étranges trespas
 De nos persécuteurs ; ces exemples m'ennuient,
 Ils poursuivent mes vers et mes yeux qui les fuient.
 suis importuné de dire comme Dieu
 Aux rois, aux ducs, aux chefs, de leur camp au milieu.
 Rendit, exerça, fit droit, vengeance et merveille,
 Crevant, poussant, frappant l'œil, l'espaule et l'oreille ;
 Mais le trop long discours de ces notables morts

Lambert, Sorbin, les prêcheurs frappés

Les prédicateurs persécuteurs
 reçoivent à leur tour le coup divin.

Me fait laisser à part ces vengeances des corps,
 Pour m'envoier plus haut et voir ceux qu'en ce monde
 Dieu a voulu arrher de la peine seconde :
 De qui l'esprit frappé de la rigueur de Dieu
 Déjà sentit l'enfer au partir de ce lieu.
 La justice de Dieu par voix sera louée,
 Vous donnerez à Dieu vostre voix enrouée,
 Démonz désespérez, par qui, victorieux.
 Le cruel désespoir fut vainqueur dessus eux
 Le désespoir, le plus des peines éternelles
 Ennemy de la foy, vainquit les infidelles.

Le Rhosne en a sonné, alors qu'en hurlements
 Renialme et Revêt desgorgeoient leurs tourments.
 » J'ai (dit l'un) condamné le sang et l'innocence. »
 Ce n'était repentir, c'était une sentence
 Qu'il prononçoit enflé et gros de même esprit
 Du démon qui, par force, avoua Jesus-Christ.
 Ce même esprit, prêchant en la publique chaire,
 Fit escrier Latome à sa fureur dernière :
 « Le grand Dieu m'a frappé en ce publique lieu,
 Moi qui publiquement blasphémais contre Dieu. »
 Nos yeux mêmes ont vu, en ces derniers orages,
 Où cet esprit immonde a semé de ses rages.
 C'est lui qui a ravy le sens aux insolents,
 A Bezihy, Cosseins, à Tavanès sanglants ;
 Le premier de ces trois a galoppé la France
 Monstrant ses mains au ciel, bourrelles d'innocence :
 « Voici (ce disoit-il) l'esclave d'un bourreau
 Qui a sur les agneaux desployé son couteau :
 Mon âme pour jamais en sa mémoire tremble,
 L'horreur et la pitié la déchirent ensemble. »
 Le second fut frappé aux murs des Rochelois.
 On a caché le fruit de ses dernières voix :
 La vérité pressée a trouvé la lumière.
 Car on n'a peu celer sa sentence dernière :
 Du style du premier, et pour même action
 Il prononça mourant sa condamnation.
 Le tiers, qui fut cinquième au conseil des coupables,
 Bavait plus abruti : il a semé ses fables
 A l'entour de Paris, et le changement d'air

Polus et ses compagnons

Une nouvelle série d'exemples montre
la vengeance contre les ennemis.

Ne le faisant jamais qu'en condamné parler.
 Il fut lié, mais plus géhenne de conscience,
 Satan fut son conseil, l'enfer son espérance.

Le cardinal Polus⁵⁹, plein de ménie^a démons,
 Fut jadis le miroir de ces trois compagnons.
 Nous en savons plusieurs que nos honteuses vues
 Ont vus nus et bavans et hurlans par les rues,
 Prophètes de leur mort, confesseurs de leurs maux.
 De nostres presageurs enseignements très-beaux.
 Il ne faut point penser que vers, couteaux ni flammes
 Soient tels que les flambeaux qui attacquoient les âmes.
 Rien n'est si grand que l'âme, il est très-évident
 Qu'à l'esgard du subject s'augmente l'accident,
 Comme, selon le bois, la flamme est durable.
 Ces barbares avoient au lieu d'une âme un diable,
 Duquel la bouche pleine a par force annoncé
 Les crimes de leurs mains, le sang des bons versé,
 Le désespoir minant qui leur tient compagnie.
 Rongeant^b cœur et cerveau jusqu'en fin de la vie.
 Que tu viens à regret, charlatan Florentin,
 Qui de France as sucé puis mordu le tetin,
 Comme un cancer mangeur et meurtrier insensible,
 Un cancer de sept ans, à toi, aux tiens horrible,
 T'ôte esprit, sens et sang ; un traistre et lent effort,
 Traistre, lent, te faisant charogne avant ta mort,
 Empuanty de toi, et t'atteint la vengeance
 Au point qui donna trefve au repos de la France.
 Excellente duchesse, ici la vérité
 A forcé les liens de la proximité,
 Dans mon sein allié tu as versé tes pleintes
 Du malheur domesticque, qui ne seroient esteintes,
 Non plus que la clameur qui donna gloire à Dieu,
 Lors que le condamné publia par advu
 Qu'en lui, cinquième autheur de l'inicque journée,
 La vengeance de Dieu s'en alloit terminée.
 Mais voici les derniers sur lesquels on a vu
 Du Dieu fort et jaloux le courroux plus esmeu,
 Quand de ses jugements les principes terribles

^a Troupe, compagnie, entourage.

^b Image d'une conscience dévorée de remords.

A ces cœurs endurcis se sont rendus visibles.

Crescence et le chien noir

Le prodige du chien noir marque
l'irruption du démoniaque.

Crescence, cardinal, qui à ton pourmenoir
Te vis accompagné du funèbre chien noir,
Chien qu'on ne put chasser, tu conneus ce chien même
Qui t'abbajoit au cœur de rage si extremes
Au concile de Trente : et ce même démon
Dont tu ne savais pas la ruse, bien le nom,
Ce chien te fil prévoir, non pourvoir à ta perte ;
Ta maladie fut en santé découverte ;
Il ne te quitta plus du jour qu'il t'eust fait voir
Ton mal, le mal la mort, la mort le désespoir.
Je me haste à porter dans le fond de ce temple
D'Olivier, chancelier, le tableau et l'exemple :
Cettuy-cy, visité du cardinal sans pair.
Sans pair en trahison, sentit saillir d'enfer
Les hôtes de Saül¹⁹¹ ou du cardinal même,
Quand son corps, plus changé que n'était la mort blême,
Ce corps sec, si caduc qu'il ne levoit la main
De l'estomac au front, aussitôt qu'il fut plein
Des dons du cardinal, du bas jusques au feste
Enlevoit les talons aussi-tôt que la tête,
Tomboit, se redressoit, mit en pièces son lict,
S'escria de deux voix : « O cardinal maudit,
Tu nous fais tous damner ! » Et, à cette parole,
Cette peste s'en va et cette âme s'envolle.
Cette force inconnue et ces bonds violents
Eurent même moteur que ces grands mouvements
Que sent encore la France, ou que ceux qui parurent
Quand dans ce cardinal tous les diables moururent
Au moins eussent plutôt supporté le tombeau
Que de perdre en ce monde un organe si beau :
On a celé sa mort et caché la fumée
Que ce puant flambeau de la France allumée,
Esteint, aura rendu ; mais le courroux des Cieux

Donna de ce spectacle une idée à nos yeux.
L'air, noirci de démons ainsi que de nuages,
Creva des quatre parts d'impétueux orages ;
Les vents, les postillons^a de l'ire du grand Dieu,
Troublez de cet esprit, retroublèrent tout lieu ;
Les déluges espaiz des larmes de la France
Rendirent l'air tout eau de leur noire abondance,
Cest esprit boutte-feu, au bondir de ces lieux,

Les bonds de l'esprit endiablé

Le corps possédé rend visible le désordre spirituel intérieur.

De foudres et d'esdairs mit le feu dans les cieux.
De l'enfer tout fumeux la porte desserrée
A celui qui l'emplit prépara cette entrée ;
La terre s'en creva, la mer enfla ses monts,
Ses monts et non ses flots, pour couler par ses fonds
Mille morts aux enfers, comme si par ses vies
Satan goûtait encore des vieilles inféries
Dont l'odeur lui plaisoit, quand les anciens Romains
Sacrifioient l'humain aux cendres des humains.
La terre en triompha, l'air et la terre et l'onde
Refaisant le cahos qui fut avant le monde.
Le combat des démons à ce butin fut tel
Que des chiens la curée au corps de Jezabel,
Ou d'un prince français qui, d'un clas de la sorte.
Fit sonner le maillet de l'infenalle porte.
Scribes, qui demandez aux tesmoignages saints
Qu'ils fascinent vos yeux de vos miracles feints,
Si vous pouvez user des yeux et des oreilles,
Voyez ces monstres hauts, entendez ces merveilles.
Y a-il rien commun ? Trouvez-vous de ces tours
De la sage nature en l'ordinaire cours ?
Le meurtrier sent le meurtre, et le paillard attise
En son sang le venin fruit de sa paillardise ;
L'irrité contre Dieu est frappé de courroux ;

^a Messagers rapides ; ici, les vents portent l'ire divine.

Les eslevez d'orgueil sont abattus de poux ;
 Dieu frappe de frayeur le fendant téméraire.
 De feu le boutte-feu, de sang le sanguinaire.
 Trouvez-vous ces raisons en la chaisne du sort,
 Telle proportion de la vie à la mort ?
 Est-il vicissitude ou fortune qui puisse
 Fausse et folle trouver si à point la justice ?
 Tels jugements sont-ilz d'un esgaré cerveau
 A qui vos peintres font un ignorant bandeau ?
 Sont-ce là des arrhests d'une femme qui roule '
 Sans yeux, au gré des vents, sur l'inconstante boule :
 Troubler tout l'univers pour ceux qui l'ont troublé :
 D'un diable emplir le corps d'un esprit endiablé ;
 A qui espère au mal arracher l'espérance ;
 Aux prudents contre Dieu la vie et la prudence ;
 Ôter la voix à ceux qui blasphémaient si fort ;

La peine retournée

Le châtimeut retourne contre le
coupable sa propre violence.

S'ils adjuroient la mort leur envoyer la mort ;
 Trancher ceux à morceaux qui détranchaient l'Église ;
 Aux exquis inventeurs donner la peine exquise ;
 Frapper les froids méchants d'une froide langueur ;
 Embraser les ardents d'une bouillante ardeur ;
 Brider ceux qui bridoient la louange divine ;
 La vermine du puits étouffer de vermine ;
 Rendre dedans le sang les sanglants submergés,
 Livrer le loup au loup, le fol aux enragés ;
 Pour celui qui enflait le cours d'une harangue
 Contre Dieu, l'étouffer d'une enflure de langue ?
 J'ai crainte, mon lecteur, que tes esprits, lassez
 De mes tragiques sens, aient dit C'est assez !
 Certes, ce serait trop si nos amères plaintes
 Vous contoient des romans les charmeuses feintes.

^a Recherchée, raffinée, inventée avec cruauté.

Je n'écris point à vous, enfants de vanité,
Mais recevez de moi, enfants de vérité,
Ainsi qu'en un faisceau^a les terreurs demi-vives,
Testaments d'Antioch, repentances tardives,
Le savoir prophané, les souspirs de Spera
Qui sentit ses forfaits et s'en désespéra ;
Ceux qui, dans Orléans, sans chiens et sans morsures,
Furent frappez de rage, à qui les mains impures
Des pères, mères, sœurs et frères et tuteurs
Ont apporté la fin, tristes exécuteurs ;
De Lizet l'orgueilleux la rude ignominie,
De lui, de son Simon la mortelle manie,
La lèpre de Romma et celle qu'un plus grand
Pour les siens et pour soy perpétuelle prend ;
Le despoir des Morins, dont l'un à mort se blesse,
Les foyers de Ruzé et de Faye d'Espesse.
Ici le haut tonnante sa voix grosse hors met,
Et guerre, et soulfhre et feu sur la guerre transmet,
Fait la charge sonner par l'airain du tonnerre.
Il a la mort, l'enfer, souldoyez pour sa guerre ;
Monté dessus le dos des Chérubins mouvans.
Il vole droit, guindé sur les aisles des vents.
Un temps, de son Église il soustint l'innocence,
Ne marchant qu'au secours, et non à la vengeance ;
Ores aux derniers temps et aux plus rudes jours,

Du secours à la vengeance

Le secours refusé aux fidèles devient
vengeance contre les persécuteurs.

Il marche à la vengeance, et non plus au secours.

^a Assemblage lié ; ici, réunion de récits exemplaires.

Livre VII — Jugement

Descends, Éternel

Le dernier livre appelle Dieu à descendre pour juger le monde.

Laisse donc, Éternel, tes hauts cieux pour descendre,
Frappe les monts cornus^a, fais-les fumer et fendre ;
Loge le pâle effroi, la damnable terreur,
Dans le sein qui te hait et qui loge l'erreur ;
Donne aux faibles agneaux la salutaire crainte,
La crainte, et non la peur, rende la peur éteinte.
Pour néant nous semons, nous arrosons en vain,
Si l'esprit de vertu ne porte dans sa main
L'heureux accroissement. Pour les hautes merveilles,
Les Pharaons¹⁷⁰ ferrés n'ont point d'yeux ni d'oreilles.
À vous la vie, à vous qui pour Christ⁶⁷ la perdez,
Et qui, en la perdant, très sûre la rendez ;
Dieu tient son van trieur^b pour mettre l'aire en point
Et consumer l'éteule^c au feu qui ne meurt point.
Le Gédéon¹⁰⁷ du ciel, que ses frères voulaient
Mettre aux mains des tyrans alors qu'ils les foulaient,
Sortez trois cents choisis et de cœurs non esclaves,
Sans compter Israël¹²¹, lapez en hâte l'eau^d,
Et Madian¹⁰⁷ sera défait par son couteau.
Je retourne à la gauche, ô esclaves tondus,
Aux diables faux marchands et pour néant vendus.
Je vous vois là cachés, vous que la peur de mort
A fait si mal choisir l'abîme pour le port ;
Maquignons^e de Satan, qui, par espoirs et craintes,
Par feintes piétés et par charités feintes,
Je vous en veux à vous, apostats^f dégénères,

^a montagnes aux sommets dressés comme des cornes ; image biblique de la création ébranlée par Dieu.

^b grand panier ou instrument servant à séparer le grain de la balle ; image du tri des élus et des réprouvés.

^c chaume qui reste dans le champ après la moisson ; ici, ce qui ne vaut que pour le feu.

^d allusion aux soldats de Gédéon, choisis parce qu'ils lapent l'eau sans s'abandonner au repos.

^e marchands de chevaux, puis trafiquants sans scrupule ; le mot vise les consciences vendues.

^f ceux qui renient leur foi ou leur parti religieux.

Qui léchez le sang frais tout fumant de vos pères
Vos pères sortiront des tombeaux effroyables ;
Leurs images au moins paraîtront vénérables.
Trois Bourbons⁴⁸, autrefois de Rome¹⁸¹ la terreur,

Les portraits du jugement

Le poète accumule les images qui
rendent sensible le Jugement.

Pourraient-ils voir du ciel, sans ire et sans horreur,
Faire amende honorable^a à Satan¹⁸⁸ redouté ?
Que dirais-tu, Bourbon, de ta race honteuse ?
Tu dirais, je le sais, que l'engeance est douteuse.
Ainsi de Scanderbeg⁴⁸ l'enfance fut ravie
Sous de tels précepteurs, sa nature asservie ;
Mais le bon sens vainquit l'illusion des sens,
Lui faisant mépriser tant d'arborés croissants^b.
Or cependant voici que promet sûrement,
Comme petits portraits du futur jugement,
L'Éternel aux méchants, et sa colère ferme
N'oublie, mais par rigueur se paiera du terme.
Vous, sanglantes cités, Sodomes²⁰⁵ aveuglées,
Qui, d'aveugles courroux contre Dieu dérégées,
N'avez transi d'horreur aux visages transis,
Puantes de la chair, du sang de mes occis.
Entre toutes, Paris¹⁶⁷, Dieu en son cœur imprime
Tes enfants qui criaient sur la Hiérosolyme²⁰⁵.
Mais tu seras un jour labourée en sillons,
Babel³⁴, où l'on verra les os et les charbons.
Vous ne semez que vent en stériles sillons,
Vous n'y moissonnerez que volants tourbillons.
L'œil hâve^c et affamé des femmes enragées
Regardera la chair de leurs maris aimés ;
Et les déchireront de leurs dents affamées.

^a rite public d'humiliation et de réparation imposé au coupable.

^b symbole de l'Islam ottoman ; Scanderbeg résiste aux puissances turques.

^c nom savant de Jérusalem ; d'Aubigné rapproche Paris de la ville coupable qui appelle le sang sur elle.

^d amaigri, blême, marqué par la faim ou l'épuisement.

Ce sont du jugement à venir quelques traits,
De l'enfer préparé les débiles portraits.
Athéistes vaincus, votre infidélité
N'amusera^a le cours de la Divinité ;
L'Éternel jugera et les corps et les âmes,

Les corps et les âmes jugés

Le tribunal final réunit les corps
ressuscités et les âmes.

Les bénits à la gloire et les autres aux flammes.
De ce corps les cinq sens ont ému les désirs ;
Les membres, leurs valets, ont servi aux plaisirs.
N'apportez point ici, Sadducéens^{s¹⁸³} pervers,
Les corps mangés des loups : qui les tire des vers
Des loups les tirera. Si on demande comme
Un homme sortira hors de la chair de l'homme
En vain vous avez peur que la chair dévorée^b
Soit en dispute à deux : la nature ne crée
Nulle confusion parmi les éléments.
Enfants de vanité, qui voulez tout poli,
À qui le style saint ne semble assez joli,
Qui voulez tout coulant et coulez périssables
Dans l'éternel oubli, endurez mes vocables
Longs et rudes ; et, puisque les oracles saints,
Ne vous émeuvent pas, aux philosophes vains
Vous trouverez encor, en doctrine cachée,
La résurrection par leurs écrits prêchée.
Ainsi le changement ne sera la fin nôtre :
Il nous change en nous-même, et non point en un autre.
L'homme, seul raisonnable, eut l'âme de raison ;
Cette âme unit à soi d'entière liaison
Ce corps essentié^c du pur de la nature.
Les pointes^d de Memphis^{s¹⁵²}, ses grands arcs triomphaux,
Obélisques logeant les cendres aux lieux hauts,

^a ne retardera pas, ne détournera pas.

^b objection classique contre la résurrection : que devient un corps mangé par un autre corps ?

^c formé dans son essence, constitué dans ce qui le fait vraiment être.

^d pyramides d'Égypte, monuments funéraires dressés vers le ciel.

Les travaux sans utile élevés pour la gloire
Promettaient à vos sens part en cette mémoire.
Vous appelez divins ceux où je veux prendre
Ces axiomes vrais : oyez chanter Pymandre¹⁵².
Voyez dedans l'ouvroir^a du curieux chimique :
Quand des plantes l'esprit et le sel il pratique,
De cette mort revivre un ouvrage parfait.
Leur résurrection doit aux craintifs apprendre

Du vers au corps rendu

Le vers participe lui-même à la
restitution des corps défaits.

Que les brûlés desquels on met la cendre au vent
Se relèvent plus vifs et plus beaux que devant.
Païens, qui adorez l'image de Nature,
En qui la vive voix, l'exemple et l'écriture
N'autorisent le vrai, qui dites : « Je ne crois,
Si du doigt et de l'œil je ne touche et ne vois »,
Tel spectacle en Aran²⁶ à qui veut se présente ;
Mais qui veut voir le Caire²⁶ et en un lieu précis
Le miracle plus grand de l'antique Memphis...
Pour voir le grand tableau qu'Ézéchiél²⁶ dépeint,
Merveille bien visible et miracle non feint :
La résurrection ; car de ce nom l'appelle
Toute gent qui court là, l'un pour chose nouvelle,
L'autre pour y chercher avec la nouveauté
Un bain miraculeux, ministre de santé.
On voit les os couverts de nerfs, les nerfs de peau,
La tête de cheveux ; on voit à ce tombeau
Percer en mille endroits les arènes^b bouillantes
De jambes et de bras et de têtes grouillantes.
Haussez-vous sur les monts que le soleil redore,
Et vous prendrez plaisir de voir plus haut encore.
Ces hauts monts que je dis sont prophètes, qui font
Demeure sur les lieux où les nuages sont.

^a atelier ; le « chimique » désigne ici l'alchimiste ou l'expérimentateur.

^b sables ; le passage évoque un lieu où la nature semble rejouer la résurrection des corps.

C'est le cahier sacré, le palais des lumières,
Les sciences, les arts ne sont que chambrières.
Suivez, aimez Sara, si vous avez dessein
D'être fils d'Abraham, retirez en son sein :
Là les corps des humains et les âmes humaines
Unis au grand triomphe aussi bien comme aux peines.
Mais quoi ! c'est trop chanter, il faut tourner les yeux,
Éblouis de rayons, dans le chemin des cieus :
C'est fait : Dieu vient régner ; de toute prophétie
Se voit la période à ce point accomplie.
La terre ouvre son sein, du ventre des tombeaux
Naissent des enterrés les visages nouveaux.
Ici, un arbre sent des bras de sa racine
Grouiller un chef^b vivant, sortir une poitrine ;

La terre rend ses morts

La terre rend tous les morts qu'elle
avait gardés.

Tous sortent de la mort comme l'on sort d'un songe.
Les cendres des brûlés volent de toutes parts ;
Les brins, sitôt unis qu'ils ne furent épars,
Viennent à leur poteau en cette heureuse place,
Riant au ciel riant d'une agréable audace.
Le curieux s'enquiert si le vieux et l'enfant
Tels qu'ils sont jouiront de l'état triomphant,
Leurs corps n'étant parfaits ou défaits en vieillesse :
Sur quoi, la plus hardie ou plus haute sagesse
Ose présupposer que la perfection
Veut en l'âge parfait son élévation,
Et la marquer au point des trente-trois années
Qui étaient en Jésus^a closes et terminées.
Quand il quitta la terre et changea, glorieux,
La croix et le sépulcre au tribunal des cieus.
Venons de cette douce et pieuse pensée
À celle qui nous est aux saints écrits laissée.

^a terme, accomplissement final d'un cycle ou d'une prophétie.

^b tête ; sens ancien fréquent en poésie.

Voici le Fils de l'homme¹⁰⁰ et du grand Dieu le Fils,
 Le voici arrivé à son terme préfix.
 Déjà l'air retentit et la trompette sonne,
 Le bon prend assurance et le méchant s'étonne.
 Dieu paraît ; le nuage d'entre lui et nos yeux
 S'est tiré à l'écart, il est armé de feux.
 Un grand ange s'écrie à toutes nations :
 « Venez répondre ici de toutes actions :
 L'Éternel veut juger. » Toutes âmes venues
 Font leurs sièges en rond en la voûte des nues.
 Les bons du Saint-Esprit⁷⁸ sentent le témoignage ;
 L'aise leur saute au cœur et s'épand au visage.
 Ô tribus de Juda⁶⁷ ! vous êtes à la dextre^a ;
 Édom⁸⁴, Moab⁸⁴, Agar⁸⁴ tremblent à la senestre^b.
 Tout s'élève contre eux : les beautés de Nature,
 Que leur rage troubla de venin et d'ordure.
 « Pourquoi, dira le Feu⁹⁸, avez-vous de mes feux
 Fait des bourreaux, valets de votre tyrannie ? »

L'âge parfait des ressuscités

Les ressuscités paraissent dans une perfection qui dépasse les âges.

Les livres sont ouverts ; là paraissent les rôles^c
 De nos sales péchés, de nos vaines paroles.
 Voici donc, Antéchrist²⁰, l'extrait des faits et gestes.
 Jusqu'à la putain^d qui monta sur le siège.
 Venez, races du ciel, venez, élus du Père ;
 Vos péchés sont éteints, le juge est votre frère.
 Allez, maudits, allez grincer vos dents rebelles
 Aux gouffres ténébreux des peines éternelles.
 Ce que le monde a vu d'effroyables orages,
 Des gouffres caverneux et de monts de nuages,
 Était sérénité ; nulles douleurs amères

^a la droite, côté des élus dans la scène du Jugement dernier.

^b la gauche, côté des réprouvés.

^c registres, listes écrites où les actions sont consignées.

^d figure de la grande Prostituée de l'Apocalypse, souvent identifiée par les protestants à Rome corrompue.

Ne troublent le visage et ne changent si fort.
Voici la mort du ciel en l'effort douloureux
Qui lui noircit la bouche et fait saigner les yeux.
Le Soleil vêt de noir le bel or de ses feux ;
La Lune tourne en haut son visage de sang.

Les cieux nouveaux

La création renouvelée annonce la fin
de l'ancien monde.

Crient aux monts cornus : « Ô Monts, que faites-vous ?
Ébranlez vos rochers et vous crevez sur nous ;
Cachez-nous, et cachez l'opprobre et l'infamie
Qui, comme chiens, nous met hors la cité de vie ;
Cachez-nous pour ne voir la haute majesté
De l'Agneau triomphant sur le trône monté. »
Dieu aurait-il sans fin éloigné sa merci ?
Qui a péché sans fin souffre sans fin aussi.
Transis, désespérés, il n'y a plus de mort
Qui soit pour votre mer des orages le port.
À l'espoir du poignard, le poignard plus ne tue.
Courez au feu brûler, le feu vous gèlera ;
Noyez-vous, l'eau est feu, l'eau vous embrasera.
Criez après l'enfer, de l'enfer il ne sort
Que l'éternelle soif de l'impossible mort.
Mais de ce dur état le point plus ennuyeux,
C'est savoir aux enfers ce que l'on fait aux cieux.
Où l'accord très parfait des douces unissons^a
À l'univers entier accorde ses chansons,
« Saint, saint, saint le Seigneur ! ô grand Dieu des armées,
De ces beaux cieux nouveaux les voûtes enflammées
Et la nouvelle terre, et la neuve cité,
Jérusalem¹²³ la sainte, annoncent ta bonté. »
Plus ne faut de soleil : car la face de Dieu

^a accords parfaits, harmonies où toutes les voix se rejoignent.

Dieu devient lumière directe, plus forte
que le soleil créé.

Est le soleil unique et l'astre de ce lieu.
Oui de tout, et en tout, et non totalement.
Ces termes sont obscurs pour notre enseignement ;
On s'enquiert si le frère y connaîtra le frère,
La mère son enfant et la fille son père.
Adam^a pouvait pécher et du péché périr,
Les saints ne sont sujets à pécher ni mourir.
Ainsi, dedans la vie immortelle et seconde
Nous aurons bien les sens que nous eûmes au monde,
Le voir, l'odeur, le goût, le toucher et l'entendre ;

L'âme au giron de Dieu

Le poème s'achève dans l'union
bienheureuse de l'âme avec Dieu.

Chétif, je ne puis plus approcher de mon œil
L'œil du ciel ; je ne puis supporter le soleil.
Mes sens n'ont plus de sens, l'esprit de moi s'envole,
Le cœur ravi se tait, ma bouche est sans parole ;
Tout meurt, l'âme s'enfuit et, reprenant son lieu,
Extatique, se pâme au giron^b de son Dieu.

FIN DES TRAGIQUES.

^a formule théologique obscure : d'Aubigné suggère la présence de Dieu en toutes choses sans l'enfermer dans aucune.

^b sein, lieu d'accueil intime et maternel ; image finale du repos en Dieu.

Index narratif des noms propres

Mode d'emploi : les appels numériques en exposant placés dans le texte renvoient au présent index. Les lettres en exposant, elles, renvoient aux notes de bas de page. L'index est désormais unifié et classé alphabétiquement : il ne sépare plus les anciens compléments des notices déjà établies. Chaque entrée raconte d'abord le nom, puis indique le sens symbolique et l'usage qu'en fait d'Aubigné.

A

Abel [1] — Livre VI — Vengeances. Dans la Genèse, Abel est le second fils d'Adam et d'Ève, berger paisible dont l'offrande est agréée par Dieu. Son frère Caïn, jaloux, l'attire aux champs et le tue : c'est le premier meurtre, et déjà un meurtre de frère. Dieu dit alors que le sang d'Abel crie depuis la terre. D'Aubigné reçoit ce récit comme une matrice de toute guerre civile. Quand Abel paraît dans *Les Tragiques*, il n'est donc pas seulement un nom ancien : il est le premier mort innocent qui continue de parler après sa mort. Sa plainte donne une voix aux victimes huguenotes, aux enfants, aux suppliciés, à tous ceux que la violence a voulu réduire au silence. Chez d'Aubigné, Abel est le sang devenu témoignage, et ce témoignage monte jusqu'au juge divin.

Achab, Michée et Sédécias [2] — Livre V — Les Fers. Dans le Premier Livre des Rois, Achab veut entendre des prophètes qui lui promettent la victoire ; Michée, seul, annonce le désastre. D'Aubigné reprend cette scène pour décrire la politique religieuse de son temps : les princes préfèrent les voix payées, les paroles douces et les signes théâtraux. Le faux prophète ne ment pas seulement : il donne au mensonge l'apparence de Dieu.

Achan [3] — Livre III — La Chambre dorée. Dans le livre de Josué, Achan dérobe un manteau précieux, de l'argent et de l'or pris dans les dépouilles de Jéricho, alors que ces biens étaient voués à l'interdit. Sa faute reste d'abord cachée ; pourtant Israël est battu devant Aï, comme si le crime d'un seul avait troublé tout le peuple. Achan est découvert, puis puni avec ce qu'il avait enfoui. Dans *La Chambre dorée*, son histoire éclaire la corruption des juges et des puissants : un présent gardé en secret, un profit dissimulé, une richesse mal acquise ne restent jamais de simples affaires privées. D'Aubigné transforme Achan en exemple judiciaire. Le butin enfoui devient l'image de la conscience chargée ; la faute cachée devient une plaie publique que Dieu finit par ouvrir.

Achille et Thersite [4] — Livre II — Princes. Achille est le plus grand guerrier grec de l'Iliade : rapide, redoutable, presque invincible, il incarne la valeur héroïque. Thersite, dans le même poème, est au contraire le soldat railleur et difforme que les chefs méprisent ; il parle trop, attaque les puissants et reçoit des coups. Quand d'Aubigné dit qu'on nomme « Achille » un Thersite, il montre le renversement des valeurs à la cour. Le nom glorieux est donné au lâche ou au vil, tandis que la vraie vertu est chassée. La référence n'est donc pas décorative : elle prouve que la flatterie ne se contente pas de mentir, elle refait le vocabulaire même de l'honneur.

Achitophel / Achitofel [5] — Livres I et VI. Achitophel est, dans la Bible, le conseiller réputé très sage du roi David. Lors de la révolte d’Absalom contre son père, il passe du côté du fils rebelle et lui donne des avis politiques redoutables. Mais son conseil n’étant pas suivi, il comprend que la cause d’Absalom est perdue ; il rentre chez lui, met ordre à sa maison et se pend. Ce destin de conseiller brillant, traître et suicidaire, est précieux pour d’Aubigné. Dans *Les Tragiques*, Achitophel figure l’intelligence politique séparée de la fidélité et de Dieu. Il devient le patron des hommes de cour qui savent dresser les fils contre les pères, pousser les princes aux crimes, puis tomber dans le piège de leur propre prudence. Son savoir n’éclaire pas : il empoisonne.

Adam [6] — Livres III et VII. Adam est le premier homme du récit biblique : formé de la poussière, placé au jardin d’Éden, il reçoit avec Ève un monde bon et une limite à ne pas franchir. La désobéissance ouvre la mort, le travail douloureux, l’exil, et toute l’histoire humaine sous le signe de la chute. D’Aubigné invoque Adam comme origine commune : les juges, les rois, les pauvres, les martyrs, tous appartiennent à cette humanité blessée. Dans *La Chambre dorée*, les fils d’Adam devraient se souvenir qu’ils ne sont pas des dieux au-dessus de la loi. Dans *Jugement*, Adam sert aussi de seuil inverse : l’homme tombé annonce l’homme relevé. Le nom tient donc ensemble la fragilité première et l’espérance finale.

Adam et la vie seconde [7] — Livre VII — Jugement. Adam pouvait pécher et mourir ; les saints ressuscités ne peuvent plus ni pécher ni mourir. D’Aubigné oppose ainsi la première création, exposée à la chute, à la vie seconde, stabilisée dans la grâce. Le nom d’Adam, déjà chargé de poussière et d’exil, devient au dernier livre le point de comparaison nécessaire pour comprendre la nouveauté du salut : l’homme relevé n’est pas un autre être, mais l’homme enfin gardé de sa propre perte.

Adriens [8] — Livre III — *La Chambre dorée*. Les Adriens renvoient à Hadrien, empereur romain voyageur, bâtisseur, administrateur de l’Empire et protecteur des frontières. Son nom évoque moins le conquérant que le prince organisateur, celui qui parcourt, connaît et règle. D’Aubigné le cite avec Trajan parmi ceux qui « seraient bien de ce rang ». Le pluriel transforme l’individu en type : le bon souverain païen devient mesure de la faiblesse moderne. Dans *La Chambre dorée*, Hadrien rappelle que gouverner suppose regarder l’étendue du monde et le maintenir par la justice, non s’enfermer dans l’intrigue d’un palais.

Agathocle [9] — Livre III — *La Chambre dorée*. Agathocle, tyran de Syracuse, est une figure antique de l’homme parti de bas et monté par l’audace, la ruse et la violence. Les moralistes retiennent souvent de lui l’instabilité du pouvoir acquis par le crime : fortune éclatante, mais fondée sur la peur. D’Aubigné le place sous la même bannière que d’autres puissants exemplaires. Le nom sert à rappeler que l’ascension politique n’est pas une preuve de grandeur morale. Dans *La Chambre dorée*, Agathocle est un avertissement : la réussite peut être infâme, et l’histoire garde aussi la mémoire des vainqueurs pour les faire comparaître.

Agen, Cahors, Tours, Sens [10] — Livre V — *Les Fers*. Ces villes françaises ne sont pas de simples points sur une carte. D’Aubigné les place dans les tableaux célestes des massacres pour montrer que la violence s’est répandue comme une contagion. Sens

ouvre l'apprentissage sanglant de la Seine ; Agen et Cahors ajoutent leurs charniers ; Tours donne l'image de l'enfance vendue, noyée, sans même avoir vécu.

Agésilas [11] — Livre III — La Chambre dorée. Agésilas II, roi de Sparte, est une figure de sobriété, de courage et de discipline. Les traditions antiques le montrent boiteux mais énergique, puissant sans luxe, capable de commander parce qu'il sait se commander lui-même. Pour la Renaissance morale, Sparte est souvent le nom d'une vertu austère opposée aux cours molles et corrompues. D'Aubigné l'insère dans une galerie de princes ou de juges qui servent de comparaison. Son nom apporte une sévérité antique au procès du présent : les magistrats français, couverts d'or et de compromissions, sont jugés par la mémoire d'un roi pauvre en apparence, mais riche de vertu.

Albigeois [12] — Livre V — Les Fers. Les Albigeois désignent les cathares du Midi, combattus au XIII^e siècle par la croisade et l'Inquisition. La mémoire protestante les relit souvent comme des précurseurs persécutés. Chez d'Aubigné, leur nom allonge la généalogie des témoins : avant les huguenots, d'autres communautés avaient déjà payé leur dissidence de leur sang.

Alcine [13] — Livre III — La Chambre dorée. Alcine vient du Roland furieux de l'Arioste : c'est une magicienne séduisante qui attire les chevaliers dans son île, les enchante, les détourne de leur vocation, puis révèle une vieilleuse hideuse sous les apparences du charme. Elle appartient à la grande famille des figures trompeuses : beauté de théâtre, métamorphose, illusion. Dans La Chambre dorée, d'Aubigné la place du côté de l'Ambition, qui sait changer d'habit et de visage selon l'intérêt du moment. Le lecteur doit entendre que le vice politique n'arrive pas toujours sous une forme repoussante. Il sait se parer, jouer la modestie, feindre la sagesse. Alcine devient donc l'emblème de la séduction des charges et des honneurs : ce qui charme d'abord finit par corrompre.

Alexandre et Germanicus [14] — Livre II — Princes. Alexandre le Grand est le conquérant macédonien dont l'Antiquité a fait un modèle ambigu : génie militaire, mais aussi prince exposé à l'orgueil. Germanicus, général romain aimé de ses soldats, passe pour un chef noble, proche des armées et soucieux de leur voix. D'Aubigné les évoque parce qu'ils auraient voulu entendre, sous déguisement, ce que l'on disait vraiment d'eux. Le bon prince accepte de quitter le théâtre de la cour pour écouter la vérité nue. Ces noms deviennent donc l'emblème d'une souveraineté qui ne craint pas le jugement des simples.

Alpes [15] — Livres I et III. Les Alpes sont d'abord une montagne réelle, barrière entre l'Italie et la Gaule, mais elles arrivent dans le poème avec le souvenir d'Hannibal. Les récits antiques racontent que le chef carthaginois, marchant contre Rome, força ce passage presque impossible avec ses troupes et ses éléphants ; la légende lui prête même des feux et du vinaigre pour entamer la pierre. D'Aubigné reprend cette image au seuil de Misères. Lui aussi veut marcher contre Rome, non avec une armée, mais avec un livre. Les Alpes deviennent donc le symbole d'une entreprise qui doit ouvrir une voie là où tout semble fermé. L'érudition géographique devient une scène poétique : écrire Les

Tragiques, c'est tailler un passage dans la montagne de la peur, de l'erreur et du respect humain.

Amérique, Brésil et martyrs du Nouveau Monde [16] — Livre IV — Les Feux. L'Amérique et le Brésil désignent ici les terres lointaines où des protestants français, notamment dans l'aventure de la France antarctique, connurent l'exil, la faim, la noyade ou le supplice. Pour les Européens du XVII^e siècle, le Nouveau Monde est souvent décrit comme sauvage, éloigné, presque hors de l'histoire. D'Aubigné renverse cette image : Dieu poursuit Satan jusque-là, et les peuples nouveaux deviennent spectateurs de la vérité des martyrs. L'espace colonial n'est donc pas décor exotique ; il agrandit la scène du témoignage. Les Feux montrent que la persécution n'a pas de frontière, mais que la providence non plus.

Anange [17] — Livre II — Princes. Anankè, que le texte francise en Anange, est dans la culture grecque la Nécessité : puissance dure, antérieure aux volontés humaines, parfois même supérieure aux dieux. Elle désigne ce qui contraint, ce qui enferme, ce à quoi l'on n'échappe pas. Quand d'Aubigné fait de ce nom un logis ou une identité, il transforme une notion philosophique en demeure morale. Le poète suggère que certains hommes habitent la nécessité comme une prison : nécessité du péché, nécessité du jugement, nécessité de la honte. Anange donne ainsi une grandeur tragique à la satire : les coupables ne sont pas seulement ridicules, ils sont pris dans une force qui les mène à leur perte.

Angers [18] — Livre V — Les Fers. Angers, ville d'étudiants et de douceur humaniste dans la représentation du passage, est appelée à reconnaître qu'elle aussi a senti l'influence du massacre. D'Aubigné insiste sur le contraste : une cité que son air, ses écoles ou ses mœurs auraient dû rendre moins cruelle suit pourtant la cadence commune. Angers devient ainsi la preuve que la culture ne protège pas nécessairement de la barbarie. Le nom est précieux pour ton projet éditorial : il montre que le savoir sans justice ne suffit pas. Même une ville savante peut tomber si la violence collective l'emporte.

Angrogne [19] — Livre V — Les Fers. Angrogne renvoie aux vallées vaudoises du Piémont, lieux de refuge et de combat pour des communautés évangéliques anciennes. D'Aubigné y voit les agneaux devenir lions : le peuple faible reçoit une force de défense. Le nom géographique devient symbole de métamorphose spirituelle.

Antéchrist [20] — Livres III et V. Dans la tradition chrétienne, l'Antéchrist est la figure de l'adversaire ultime : celui qui se dresse contre le Christ en prenant parfois les apparences de la religion. Le mot sert à nommer non seulement un personnage de la fin des temps, mais tout pouvoir spirituel qui inverse l'Évangile en domination. Dans *La Chambre dorée*, le « contre-Antéchrist » désigne ironiquement l'autorité romaine qui nourrit la chicane et protège les abus ; dans *Les Fers*, la figure devient plus vaste encore, puissance d'enfermement et de persécution. Le nom donne au conflit judiciaire et politique une portée apocalyptique : mal juger, pour d'Aubigné, ce n'est pas seulement fausser un procès, c'est servir l'ennemi de Dieu.

Antéchrist et la grande Prostituée [21] — Livre VII — Jugement. L'Antéchrist est l'adversaire ultime du Christ ; la grande Prostituée de l'Apocalypse est une puissance religieuse et politique figurée comme femme impure assise sur la bête. La polémique protestante identifie souvent cette figure à Rome corrompue. Dans Jugement, d'Aubigné ne débat plus : il présente l'extrait des faits et gestes. L'emblème devient pièce du procès final.

Antée [22] — Livre I — Misères. Antée est un géant de la mythologie grecque, fils de la Terre. Tant qu'il touchait le sol, sa mère lui rendait ses forces ; les voyageurs qu'il combattait étaient vaincus par cette puissance toujours renouvelée. Hercule comprit le secret, le souleva, le priva du contact de la terre et l'étouffa dans ses bras. Chez d'Aubigné, Antée est cité parmi les monstres antiques dont la violence avait pourtant une limite. Il affligeait la Libye, mais non le monde entier. Cette précision est capitale : le poète ne convoque pas la mythologie pour embellir son propos, mais pour montrer que les fables anciennes sont presque modestes devant les fureurs modernes. Antée devient un repère dépassé : la France en guerre produit des monstres plus vastes que ceux des anciens récits.

Antioch [23] — Livre VI — Vengeances. Antioch IV Épiphane, roi séleucide, est dans les livres des Maccabées le persécuteur des Juifs : il profane le Temple, impose des pratiques païennes et fait mourir ceux qui demeurent fidèles à la Loi. La tradition raconte sa fin comme une agonie honteuse, travaillée par la douleur, la pourriture et un repentir trop tardif. D'Aubigné le place au cœur de la logique des Vengeances : le persécuteur qui a voulu briser les corps saints est livré à son propre corps corrompu. Son testament et ses regrets ne sauvent pas sa mémoire ; ils l'accusent.

Antonin [24] — Livre III — La Chambre dorée. Antonin peut renvoyer à Antonin le Pieux, empereur romain réputé pour la modération, la piété civile et l'administration paisible. Dans la tradition morale, il appartient à l'image des bons empereurs : pouvoir fort, mais réglé par la mesure. D'Aubigné le fait paraître avec Sévère à la fin d'une troupe de grands noms. Antonin n'est donc pas seulement un souvenir d'histoire romaine ; il donne un contrepoint éthique au présent. Face à des princes capricieux et des juges intéressés, il rappelle qu'un gouvernement peut se vouloir paternel, sobre et juste, au lieu de faire de la loi une arme de parti.

Antonin et Sévère [25] — Livre III — La Chambre dorée. Antonin et Sévère forment un couple de noms impériaux romains. Antonin évoque la paix administrative et la modération ; Sévère, selon qu'on pense à Septime Sévère ou à Alexandre Sévère, rappelle une autorité plus dure, militaire ou réformatrice. D'Aubigné les réunit dans une même procession de modèles antiques. Leur fonction n'est pas de flatter Rome, mais de donner au lecteur une échelle de comparaison. Même les empereurs païens, avec leurs vertus imparfaites, peuvent paraître plus dignes que les princes chrétiens corrompus. C'est une humiliation polémique : le paganisme exemplaire accuse la chrétienté déchu.

Aran, Le Caire et Ézéchiël [26] — Livre VII — Jugement. Aran et Le Caire conduisent le lecteur vers l'Orient des merveilles, proche de l'Égypte ancienne. Ézéchiël, prophète biblique, voit dans une vallée des ossements desséchés se couvrir de nerfs, de chair et de peau, puis recevoir le souffle. D'Aubigné superpose le spectacle naturel, le voyage

merveilleux et la prophétie : le monde visible devient une illustration du texte sacré. Les os qui remuent annoncent les morts relevés.

Arles [27] — Livre V — Les Fers. Arles, grande ville ancienne du Rhône, est évoquée dans une image terrible : privée d'eau buvable parce que le fleuve est souillé par le sang. La ville qui devrait vivre de son fleuve reçoit le sang comme interdiction de boire. D'Aubigné reprend ici une logique apocalyptique : dans l'Apocalypse, les eaux changées en sang punissent ceux qui ont versé le sang des saints. Arles devient donc plus qu'une ville provençale. Elle est le lieu où la nature elle-même témoigne contre le crime. Le Rhône ne nourrit plus : il accuse.

Askeuve [28] — Livre IV — Les Feux. Askeuve désigne Anne Askew, jeune femme anglaise du XVI^e siècle, arrêtée pour ses convictions évangéliques, torturée puis brûlée en 1546. La tradition protestante retient surtout sa résistance à la question : son corps est brisé, mais sa parole et sa foi demeurent. D'Aubigné en fait l'une des grandes figures féminines des Feux. Elle console les autres martyrs au moment même où elle souffre, comme si la faiblesse corporelle devenait autorité spirituelle. Le récit inverse les hiérarchies : les juges, actifs et puissants, sont tourmentés par leur propre cruauté ; la prisonnière, immobile et rompue, conduit les âmes vers le ciel.

Assuère [29] — Livre III — La Chambre dorée. Assuère est le nom biblique du roi perse du Livre d'Esther, souvent identifié à Xerxès. Il règne sur un immense empire, mais son pouvoir est travaillé par l'influence des conseillers, notamment Haman, qui prépare l'extermination des Juifs avant d'être lui-même confondu. Dans l'imaginaire biblique, Assuère représente donc la majesté dangereuse d'un roi qui peut être mal conseillé, puis retourné vers une justice inattendue. Chez d'Aubigné, son nom introduit dans la galerie des princes l'idée que le trône n'est jamais innocent : quand il écoute le mauvais conseil, il devient instrument de mort ; quand la vérité l'atteint, il peut devenir instrument de renversement.

Auguste [30] — Livre III — La Chambre dorée. Auguste, premier empereur romain, incarne la fin des guerres civiles et l'établissement d'un ordre impérial. Sa mémoire est pourtant double : prince de paix dans la propagande, héritier d'une violence politique dans l'histoire. D'Aubigné l'appelle « très heureux » parce qu'il bénéficie de l'image d'un règne stabilisé. Mais placé dans La Chambre dorée, le nom d'Auguste invite aussi à se méfier des paix qui recouvrent les violences fondatrices. Il devient un miroir pour les pouvoirs modernes : l'ordre peut être nécessaire, mais il ne devient juste que s'il ne s'achète pas par l'oubli du sang.

Aurélien, Dioclétien, Maximien, Maximin et Julien [31] — Livre VI — Vengeances. Ces empereurs romains forment une série de persécuteurs dans la mémoire chrétienne. Dioclétien et Maximien sont liés aux grandes persécutions de l'Église ; Maximin prolonge l'image du tyran cruel et frauduleux ; Julien, dit l'Apostat, est l'empereur qui tenta de restaurer le paganisme contre le christianisme. D'Aubigné ne les cite pas comme des noms d'école, mais comme les pièces d'un dossier. Chacun apporte son mode de chute : peur, maladie, puanteur, sang, corde, défaite intérieure. L'Empire devient un théâtre où les ennemis de l'Église finissent par servir la preuve de Dieu.

Averne [32] — Livre II — Princes. L'Averne est un lac volcanique de Campanie, près de Cumès, que les Anciens tenaient pour une entrée des Enfers. Dans l'Énéide, Énée descend aux morts par cette région sombre ; le nom garde donc l'odeur d'un passage souterrain, d'une bouche ouverte vers le monde infernal. D'Aubigné ouvre l'Averne au début de Princes comme on arrache un couvercle. Le palais des grands, au lieu d'être un lieu de lumière et d'honneur, devient une caverne d'air empoisonné. Ce n'est pas un simple décor mythologique : c'est une clef de lecture. Le lecteur doit comprendre que la corruption politique est une descente aux enfers déjà commencée. Les princes vivent au-dessus du peuple, mais leur vérité est au-dessous, dans le gouffre.

B

Baalim [33] — Livre V — Les Fers. Baalim est le pluriel de Baal, nom donné dans la Bible à des divinités païennes. Entrer dans les temples des Baalim, c'est céder au culte faux, même par peur. D'Aubigné montre ainsi les consciences faibles qui inclinent le corps vers les idoles pour sauver la vie.

Babel [34] — Livres I, III, V, VI et VII. Babel vient de la Genèse. Les hommes, parlant une seule langue, veulent construire une ville et une tour dont le sommet touche le ciel ; Dieu confond leurs langues et les disperse. Depuis, Babel signifie l'orgueil humain, la confusion des paroles, l'unité fautive qui finit en dispersion. D'Aubigné reprend ce nom à plusieurs moments du poème. Babel y devient la cité de l'orgueil religieux et politique, la puissance qui parle trop haut, qui divise les hommes tout en prétendant les rassembler, et que le jugement doit frapper. Face à elle se profile Jérusalem ou Sion, la cité de Dieu. Ainsi l'allusion biblique donne au lecteur une carte symbolique : Babel est le royaume de la confusion ; l'œuvre annonce sa ruine.

Bainan [35] — Livre IV — Les Feux. Bainan correspond au martyr anglais Bainam ou Bainham, que les martyrologes protestants rangent parmi les témoins de la Réforme anglaise. Le passage raconte qu'il presse de ses bras les fagots embrasés et baise les instruments de sa mort comme des armes de victoire. L'histoire importe moins ici comme détail judiciaire que comme geste : le supplice est retourné en triomphe. Chez d'Aubigné, Bainan inaugure une série anglaise où le feu ne détruit pas seulement le corps ; il révèle la force intérieure. Le condamné embrasse ce qui le tue, parce que le bûcher devient passage, escalier, trophée.

Bathille, Pythagore et d'O [36] — Livre II — Princes. Bathille est, dans la culture antique, un nom associé aux favoris et aux plaisirs de cour ; Pythagore, ici, ne désigne pas le philosophe de Samos, mais renvoie à un favori masculin de Néron dans les récits scandaleux de l'empereur ; d'O rappelle François d'O, favori d'Henri III. D'Aubigné rapproche ces noms pour construire une généalogie de la cour corrompue : Rome impériale et France contemporaine se répondent. Le lecteur doit entendre moins une chronique mondaine qu'une accusation morale : le favori devient signe d'un pouvoir livré au désir, à l'argent et au théâtre de soi.

Béarn [37] — Livre V — Les Fers. Le Béarn est la terre pyrénéenne d'Henri de Navarre et un haut lieu du protestantisme politique français au XVI^e siècle. Pour d'Aubigné, ce n'est pas seulement une province : c'est une voix, presque un timbre. Quand le Béarn

résonne dans Les Fers, il porte la mémoire d'un camp, d'une fidélité, d'une noblesse combattante. Le nom peut aussi devenir douloureux, car Henri de Navarre deviendra Henri IV et abjurera. Ici, le Béarn garde encore sa valeur de terre fidèle. Il fait entendre, au milieu des chaînes, une louange venue d'un pays de résistance.

Beaumont, pasteur [38] — Livre V — Les Fers. Beaumont est un pasteur protestant évoqué dans un contexte de combat et de délivrance. Le titre de pasteur importe autant que le nom : dans la Bible, le pasteur garde le troupeau, le nourrit, le défend contre les loups. Dans les guerres de Religion, le ministre réformé n'est pas seulement prédicateur ; il devient souvent conseiller, consolateur, parfois compagnon de danger. D'Aubigné le place comme on place un homme au milieu des batailles. Beaumont représente donc la parole pastorale exposée au fer : une voix faite pour conduire les âmes, mais contrainte de marcher dans l'histoire sanglante.

Bellone [39] — Livre V — Les Fers. Bellone est la déesse romaine de la guerre, souvent représentée furieuse, sanglante, échevelée, précédant ou accompagnant Mars. Elle personnifie moins la stratégie que l'ivresse brutale du combat. Quand d'Aubigné présente une « aveugle Bellone », il fait de la guerre une puissance sans regard, incapable de discerner les innocents. Le nom antique donne une figure au désordre moderne : ce ne sont plus seulement des soldats qui frappent, c'est la guerre elle-même devenue déesse folle. Bellone transforme l'histoire française en scène mythologique, mais une mythologie dégradée par le sang civil.

Belzébuth [40] — Livre I — Misères. Belzébuth vient d'un ancien nom biblique, Baal-Zebub, divinité étrangère que la tradition chrétienne a fait entrer parmi les noms du démon. On l'entend souvent comme le prince des puissances impures, le seigneur d'un culte retourné contre Dieu. Dans Misères, d'Aubigné l'invoque au cœur d'une scène de magie noire attribuée à la reine et à ses conseillers infernaux : des restes d'enfants innocents servent à nourrir les opérations du mal. Pour un lecteur non préparé, le nom signale donc bien plus qu'un diable pittoresque. Il montre que la politique, lorsqu'elle sacrifie les faibles, devient une liturgie renversée. Belzébuth reçoit ce que Dieu aurait dû protéger : l'innocence. L'allusion fait basculer la cour dans le sabbat.

Bernard Palissy, Henri III et la Bastille [41] — Livre IV — Les Feux. Bernard Palissy, potier, savant et artiste protestant, est célèbre pour ses recherches sur les émaux et pour sa fidélité religieuse. Enfermé à la Bastille à la fin de sa vie, il devient chez d'Aubigné le « vieux Bernard » qui refuse de feindre. Henri renvoie ici au pouvoir royal, vraisemblablement Henri III dans la mémoire des persécutions tardives. La formule du potier et du roi est superbe : la France aurait eu besoin que le potier fût roi, et que le roi fût potier. L'artisan possède la vraie noblesse, celle de la conscience ; le prince, lui, manque de cette matière ferme que le feu éprouve.

Béroalde [42] — Livre IV — Les Feux. Béroalde renvoie à la famille Béroalde, liée au monde savant et réformé de la Renaissance française. Dans le passage sur Gastine, d'Aubigné invoque un « grand Béroalde » comme témoin ou héritier de cette mémoire. Le nom fait entrer le livre dans un réseau de transmission : écoles, compagnons d'étude, récits de mort, écriture des survivants. Le martyr ne vit pas seulement par le supplice ; il vit parce que quelqu'un l'a vu, appris, écrit, répété. Béroalde devient ainsi la figure du

témoin lettré, celui qui reçoit les fruits d'une discipline spirituelle et peut les porter plus loin.

Béthulie et Holoferne [43] — Livre V — Les Fers. Dans le Livre de Judith, Holoferne assiège Béthulie ; Judith le tue dans sa tente et sauve son peuple. D'Aubigné évoque cet épisode pour penser la paix obtenue par la mort d'un tyran, mais rappelle que la victoire humaine ne suffit pas sans paix avec Dieu.

Bewerlan [44] — Livre IV — Les Feux. Bewerlan, ou Bewerland selon d'autres graphies, est un martyr cité dans la série anglaise des témoins de la Réforme. Son identification précise demeure délicate dans la tradition imprimée, mais d'Aubigné l'emploie clairement comme l'un des noms conservés par la mémoire martyrologique. Il apparaît avec Thorb et Sautrée dans une naissance collective de l'Église. Ce qui compte poétiquement est cette pluralité : le martyr n'est plus une figure solitaire mais une lignée. Bewerlan donne un visage à ceux que l'histoire risque d'effacer. L'index doit donc garder ce nom, même obscur, parce que d'Aubigné le sauve de l'anonymat.

Bilnée, Gardiner et les Agnoz [45] — Livre IV — Les Feux. Bilnée renvoie à Thomas Bilney, prédicateur anglais associé aux débuts de la Réforme et brûlé pour hérésie. Gardiner désigne William Gardiner, Anglais exécuté au Portugal après avoir profané l'hostie dans un geste de protestation. Les Agnoz, nom conservé dans la graphie du poème, appartiennent à la même galerie de témoins anglais. D'Aubigné les choisit pour montrer différentes manières d'entrer dans le feu : l'un éprouve sa force à la chandelle avant le bûcher ; l'autre défie publiquement l'idole ; les autres forment une gerbe de vies offertes. Leur nom fait passer le lecteur du récit individuel au martyrologe collectif.

Bohême et Zischa [46] — Livre V — Les Fers. Jan Zizka, chef hussite de Bohême, mena des armées victorieuses au XVI^e siècle. Pour les protestants, la Bohême hussite appartient à la préhistoire de la Réforme. D'Aubigné fait de Zischa un relais entre les martyrs anciens et les combats modernes.

Bordeaux [47] — Livre V — Les Fers. Bordeaux est appelée « favorable », mais le poète ajoute que ce nom se perd lorsqu'elle suit l'exemple abominable. La ville, grande capitale du Sud-Ouest, associée au parlement, au commerce et à une certaine majesté urbaine, devient ici un nom retourné contre lui-même. Être favorable devrait signifier secourir, accueillir, protéger ; dans le poème, la faveur se corrompt si elle accompagne la violence. D'Aubigné joue donc sur la réputation ou l'épithète de la cité. Bordeaux devient une leçon sur les noms : un beau nom ne sauve pas une ville quand ses actes le démentent.

Bourbons et Scanderbeg [48] — Livre VII — Jugement. Les Bourbons rappellent la noblesse française et, dans le contexte des guerres de Religion, la question de la fidélité des grands. Scanderbeg, prince albanais du XVI^e siècle, fut élevé chez les Ottomans puis revint combattre leur domination. D'Aubigné rapproche ces figures pour penser l'enfance ravie, l'éducation ennemie, la fidélité retrouvée ou perdue. Le nom propre devient un miroir politique : naître d'une race illustre ne suffit pas, il faut revenir au vrai combat.

Du Bourg et Caille [49] — Livre IV — Les Feux. Anne du Bourg, conseiller au Parlement de Paris, fut exécuté en 1559 pour ses convictions réformées après avoir dénoncé la persécution. Dans *Les Feux*, il parle aux juges comme un condamné devenu leur juge : leurs voix ne rendent plus la justice, elles prêtent main au bourreau. Caille, femme pauvre mais riche de foi, lui rend courage par l'exemple et la parole. D'Aubigné montre ainsi deux formes de noblesse : l'autorité d'un magistrat qui accepte de mourir pour Dieu, et la force d'une femme humble capable de soutenir un grand. Le martyr renverse le tribunal : le condamné prononce la vraie sentence.

Boutonne [50] — Livre I — Misères. La Boutonne est une rivière de l'Ouest, liée aux paysages du Poitou et de la Saintonge que d'Aubigné connaît. Elle n'appartient ni à la Bible ni à la mythologie ; son histoire est celle d'un pays réel, d'une eau locale, d'un nom qu'un lecteur du royaume pouvait situer ou entendre comme proche. Dans *Misères*, elle lave le sang d'un duel féminin que le poète affirme véritable, non feint ni rêvé. Cette entrée géographique joue un rôle important dans l'index : elle rappelle que l'érudition des grands noms ne doit pas effacer le témoignage. À côté de Troie, Rome ou Babel, la Boutonne dit que l'horreur a eu lieu ici, dans des provinces ordinaires. Le symbole naît de la précision même du lieu.

Briou [51] — Livre V — Les Fers. Briou apparaît avec Rameau et Chappes dans la scène des vieillards protestants massacrés. D'Aubigné le caractérise par une blancheur double : blanc de piété comme de cheveux. La formule unit l'âge du corps et la pureté morale. Briou n'est donc pas seulement vieux ; il est vénérable. Le meurtre d'un tel homme prend une valeur sacrilège, comme si l'on frappait une image de paix. Dans l'économie du poème, son nom sert à ralentir la lecture : au milieu des masses de morts, un vieillard nommé oblige le lecteur à regarder un visage.

Brisson, L'Archer, Tardif, Boucher et Pragenat [52] — Livre III — La Chambre dorée. Barnabé Brisson, président au Parlement de Paris, fut pendu pendant les troubles de la Ligue en 1591 avec deux conseillers, Larcher et Tardif. Boucher et Pragenat évoquent les ligueurs et agents de cette violence politico-religieuse. D'Aubigné les introduit dans une scène où les juges assassinés entraînent leurs meurtriers. L'histoire est récente, presque brûlante pour les premiers lecteurs. La justice humaine s'est retournée en meurtre ; le palais, lieu du droit, est devenu théâtre de vengeance. En les nommant, le poème ne fait pas seulement mémoire : il annonce que toute sentence sanglante sera rejugée, et que les assassins porteront eux-mêmes la preuve de leur crime.

Le Brun [53] — Livre IV — Les Feux. Le Brun est présenté comme un Dauphinois savant et avisé. Dans la série des martyrs, son nom appartient aux témoins français dont la constance prolonge celle des anciens chrétiens. D'Aubigné ne lui donne pas seulement une place historique : il le fait entrer dans une procession de corps souffrants et de paroles fidèles. Le nom rappelle que le martyr n'est pas réservé aux grandes capitales ni aux figures célèbres. Le Dauphiné, province de montagnes et de passages, fournit lui aussi son témoin. Le Brun devient une pierre locale dans le grand temple de mémoire construit par *Les Feux*.

Brutes [54] — Livre III — La Chambre dorée. Les Brutes désignent la famille romaine des Brutus. Lucius Junius Brutus est le libérateur qui chasse les rois de Rome ; Marcus

Junius Brutus est l'un des meurtriers de César, présenté tantôt comme défenseur de la liberté, tantôt comme traître. Le pluriel condense donc une mémoire républicaine de dureté, de vertu et de violence politique. D'Aubigné les range avec les Scipions, Pompées et Fabies parmi les grands noms romains. Ils servent de tribunal antique : face aux juges serviles et aux princes corrompus, Brutus rappelle que la justice peut exiger de rompre avec la tyrannie, même au prix d'un geste terrible.

C

Cabrières et Mérindol [55] — Livre V — Les Fers. Mérindol et Cabrières furent deux lieux vaudois de Provence détruits lors d'une répression sanglante. Dans *Les Fers*, leurs « traits » ne sont pas effacés : ils restent des cicatrices dans le grand tableau céleste.

Caïn [56] — Livres IV et VI. Caïn est le premier fils d'Adam et d'Ève, cultivateur jaloux de son frère Abel. Parce que Dieu agréa l'offrande d'Abel et non la sienne, il tue son frère ; puis il répond à Dieu par la phrase célèbre : « Suis-je le gardien de mon frère ? » Marqué par Dieu, il erre avec sa faute. D'Aubigné voit en Caïn l'ancêtre de toute violence fraternelle. Dans *Les Tragiques*, son nom éclaire la guerre civile : le meurtrier ne supprime pas son frère, il crée un monde où chacun craint un autre Caïn. La faute devient contagieuse, le sang appelle le sang, la peur accompagne le vainqueur. Caïn n'est donc pas seulement un criminel des origines : il est la conscience coupable d'une nation qui se tue elle-même.

Caïns français [57] — Livre V — Les Fers. Caïn tue son frère Abel dans la Genèse. En parlant des « Caïns français », d'Aubigné accuse les meurtriers de la guerre civile de rejouer ce crime premier. La France devient famille homicide.

Canaan [58] — Livres II et V. Canaan est la terre promise aux descendants d'Abraham, puis désirée par Israël pendant l'Exode. Moïse la voit sans y entrer ; Josué y conduit le peuple après le passage du Jourdain. Elle est souvent décrite comme une terre de lait et de miel, mais elle n'est pas atteinte sans marche, sans désert, sans combat, sans fidélité. Dans *Les Tragiques*, Canaan n'est donc pas une simple région biblique. Elle devient l'horizon spirituel des fidèles persécutés, le lieu où l'épreuve prend sens parce qu'elle conduit vers une promesse. Ne pas parler la langue de Canaan, c'est rester étranger à la vraie patrie. D'Aubigné fait du nom une boussole : l'histoire présente est douloureuse, mais elle est orientée vers une délivrance.

Cardinal Polus [59] — Livre VI — Vengeances. Le cardinal Polus renvoie à Reginald Pole, cardinal anglais du XVI^e siècle, associé au retour catholique sous Marie Tudor et à la répression des protestants anglais. Dans la mémoire réformée, son nom peut devenir celui d'un conseiller religieux entouré de démons, d'une conscience travaillée par la violence qu'elle a cautionnée. D'Aubigné le transforme en miroir de plusieurs persécuteurs modernes : non plus seulement le bourreau à l'épée, mais l'homme d'Église qui donne doctrine, conseil et espérance à la cruauté. Le cardinal devient une conscience hantée.

Catherine [60] — Livres I, II et V. Catherine de Médicis fut reine de France par son mariage avec Henri II, puis mère de trois rois et figure centrale de la politique française pendant les guerres de Religion. Venue de la famille florentine des Médicis, elle fut

entourée de soupçons, de légendes noires, d'accusations de poison, de ruse italienne et de responsabilité dans la Saint-Barthélemy. L'historien moderne nuance ces images ; d'Aubigné, lui, écrit en poète militant et en témoin protestant. Dans *Misères*, Catherine devient presque une créature d'Enfer : Jézabel, magicienne, bête carnassière, verge du courroux. Son nom n'est plus seulement celui d'une reine : il concentre la peur d'une politique secrète, maternelle en apparence, meurtrière en effet. L'index doit donc lire à la fois la personne historique et son masque poétique.

Caton [61] — Livre IV — Les Feux. Caton d'Utique est le Romain qui se donne la mort plutôt que de vivre sous la domination de César. Pour la tradition stoïcienne, il incarne la liberté intérieure, la fermeté et le refus de la servitude. D'Aubigné l'évoque au milieu des martyrs pour établir une comparaison : les païens ont su mépriser la mort pour l'honneur, mais les chrétiens la traversent pour une vérité plus haute. Caton n'est donc pas un modèle suffisant ; il est une marche. Son courage naturel prépare le lecteur à comprendre la constance surnaturelle des martyrs.

Caton, Cicéron, Sénèque, Thrasée et les justes Romains [62] — Livres II et III. Caton d'Utique, Cicéron, Sénèque et Thrasée appartiennent à la mémoire romaine des hommes qui opposent la parole, la vertu ou la mort au pouvoir injuste. Dans *La Chambre dorée*, d'Aubigné élargit cette lignée : les Catons, Manlius, les Fabrices, Auguste, les Brutes, Scipions, Pompées, Fabies, Justinien, Antonin, Sévère, Adrien et Trajan composent une procession de magistrats, de législateurs et de princes. Tous ne sont pas des saints chrétiens ; certains portent même les ambiguïtés de l'Empire. Mais leur présence accuse les juges modernes : des païens ont parfois mieux gardé le droit que ceux qui se disent chrétiens. Le nom romain devient ainsi une mesure sévère de la décadence présente.

Cavagne, Briquemaut, Montgomery et Montbrun [63] — Livre III — La Chambre dorée. Cavagne, Briquemaut, Montgomery et Montbrun appartiennent à la mémoire protestante des guerres de Religion. Briquemaut et Cavagnes furent exécutés après la Saint-Barthélemy ; Montgomery, célèbre pour avoir mortellement blessé Henri II dans un tournoi avant de devenir chef huguenot, fut exécuté en 1574 ; Montbrun, capitaine protestant du Dauphiné, connut lui aussi une mort judiciaire. D'Aubigné les fait marcher parmi ceux qui ont « gagné leur procès en mourant ». Le paradoxe est essentiel : condamnés par les hommes, ils deviennent appelants devant Dieu. Leur nom transforme l'histoire récente en scène de jugement dernier, où les victimes reviennent citer leurs juges.

César [64] — Livres I, II, IV et V. Jules César est le général romain qui, en franchissant le Rubicon avec son armée en 49 avant notre ère, déclencha la guerre civile contre Pompée et le Sénat. Son nom porte à la fois la grandeur militaire, l'audace politique et le risque de tyrannie. D'Aubigné l'invoque dès l'ouverture : César hésite devant Rome, tandis que le poète doit, lui aussi, franchir une limite et entrer dans un combat. Plus loin, César rejoint la galerie des puissances antiques qui servent de mesure aux violences modernes. Le nom est donc ambigu : modèle de résolution, mais aussi signe d'un monde où la guerre civile naît au cœur même de la République. D'Aubigné s'en sert pour donner à son écriture la gravité d'un passage irréversible.

Chappes [65] — Livre V — Les Fers. Chappes est cité parmi les vieillards massacrés lors de la Saint-Barthélemy. Le poète insiste sur l'âge : « caducs », les cheveux blancs rougis par le sang. Le nom propre empêche la victime de se dissoudre dans le nombre. Il rappelle que le massacre n'atteint pas seulement des chefs armés, mais des corps affaiblis, des anciens, des hommes déjà proches de la mort naturelle. D'Aubigné retourne ainsi l'argument de la guerre : tuer Chappes, ce n'est pas vaincre un ennemi dangereux, c'est voler à l'âge et à Dieu leur œuvre. Le nom devient accusation.

Charles IX [66] — Livre V — Les Fers. Charles IX est le roi de la Saint-Barthélemy. D'Aubigné le montre spectateur, tireur, tyran, puis conscience rongée par les voix de la nuit. Le roi devient une figure tragique inversée : non un héros poursuivi par le destin, mais un coupable poursuivi par l'écho de son crime.

Christ / Jésus, Lion de Juda et caillou blanc [67] — Dans l'ensemble du poème, surtout Livre IV. Jésus-Christ est, pour la foi chrétienne, le Fils de Dieu incarné, crucifié, ressuscité, juge et sauveur. Le Lion de Juda vient de l'Apocalypse : il désigne le Messie victorieux, capable d'ouvrir le livre scellé. Le caillou blanc, promis au vainqueur, porte un nom nouveau que Dieu connaît. Dans *Les Feux*, ces images ouvrent le cortège des martyrs : ceux que les hommes brûlent sont reconnus par le Christ, inscrits dans le ciel, vêtus de blanc et marqués pour la victoire. D'Aubigné transforme ainsi le supplice en liturgie triomphale : le feu des bourreaux devient l'épreuve qui blanchit les élus.

Cinna [68] — Livre I — Misères. Cinna est un nom romain chargé de troubles civils. Il peut rappeler Lucius Cornelius Cinna, consul allié de Marius dans les violences de la fin de la République, ou plus largement les conjurations et les fureurs politiques que l'histoire romaine associe à ce nom. Pour un lecteur du XVI^e siècle, Cinna appartient à la mémoire des guerres intestines, des proscriptions, des couteaux levés au nom du pouvoir. D'Aubigné l'insère dans une série d'exemples antiques : Sylla, César, Phalaris, Diomède. Mais cette série ne sert pas à montrer que le présent ressemble au passé ; elle montre qu'il le dépasse. Cinna devient un jalon de cruauté. Son nom prépare le verdict : la France moderne n'a rien à envier aux pires souvenirs de Rome.

Coligny [69] — Livre II — Princes. Gaspard de Coligny, amiral de France et chef protestant, fut l'une des grandes victimes de la Saint-Barthélemy. Blessé une première fois par un attentat, il fut assassiné lors du massacre, puis son corps fut outragé. Pour les protestants, il devient une figure de fidélité politique et religieuse, mais aussi un martyr de la trahison. D'Aubigné imagine Coligny regardant d'en haut la foule qui joue avec son cadavre. Le déplacement est décisif : le corps humilié au sol devient âme souveraine au ciel. Coligny ne subit plus le spectacle ; il le juge. Son nom transforme l'abjection historique en victoire spirituelle.

Combat de Saint-Tirier [70] — Livre V — Les Fers. Le combat de Saint-Tirier appartient à la mémoire militaire des guerres de Religion telle que d'Aubigné la rassemble. Le nom désigne un épisode précis de résistance et de délivrance, mais il fonctionne surtout comme une borne dans la géographie protestante de l'épreuve. En le nommant, le poète refuse que les combats secondaires disparaissent derrière les grands massacres. Saint-Tirier devient un petit monument verbal. L'événement rappelle que *Les Tragiques* ne sont pas seulement le livre des victimes ; ils gardent aussi la

mémoire des sursauts, des secours inattendus et des lieux où la fidélité s'est montrée armée.

Crassus [71] — Livre III — La Chambre dorée. Marcus Licinius Crassus, riche aristocrate romain et membre du premier triumvirat avec César et Pompée, fut célèbre pour son immense fortune. Après sa défaite contre les Parthes à Carrhes, une tradition hostile raconte que ses vainqueurs lui versèrent de l'or fondu dans la bouche pour punir son avidité. D'Aubigné le rapproche de Crésus : tous deux incarnent l'or devenu châtiment. Crassus n'est plus seulement un homme d'État romain ; il devient l'exemple d'une justice poétique, où le vice reçoit sa propre matière en supplice. L'avare meurt de ce qu'il a voulu boire toute sa vie.

Crésus [72] — Livre III — La Chambre dorée. Crésus, roi de Lydie, est devenu dans l'imaginaire européen le nom même de la richesse. Mais son histoire antique n'est pas seulement celle d'un homme riche : elle raconte aussi l'illusion de celui qui se croit heureux parce qu'il possède. Vaincu par Cyrus, menacé du bûcher, il comprend trop tard la fragilité de la fortune. D'Aubigné le fait boire l'or chaud : l'image retourne la richesse en supplice. Ce que Crésus adorait devient sa brûlure. Le nom sert donc à condamner l'avarice judiciaire et politique : l'or amassé par injustice finit par entrer dans la gorge du coupable comme un feu liquide.

Cyrus [73] — Livre III — La Chambre dorée. Cyrus le Grand, fondateur de l'Empire perse, possède une image double. La Bible garde de lui le souvenir favorable du roi qui permet aux Juifs de revenir d'exil ; les récits grecs en font aussi un conquérant ambitieux, finalement renversé dans certaines traditions par Tomyris. D'Aubigné retient surtout la grandeur exposée à la chute. Le nom de Cyrus rappelle que les empires les mieux établis ne sont pas à l'abri du jugement. Dans La Chambre dorée, il sert à placer les puissants contemporains sous le regard long de l'histoire : ceux qui paraissent invincibles peuvent finir comme exemples peints au mur des vaincus.

D

David [74] — Livres III et VI. David est le jeune berger qui abat Goliath, puis le roi d'Israël, poète des psaumes, homme de guerre, de prière et de faute. La Bible le montre inspiré, mais non sans larmes : il connaît la persécution de Saül, le péché avec Bethsabée, la révolte de son fils Absalom. D'Aubigné aime cette complexité. Dans La Chambre dorée, David peut servir de modèle à la justice royale et au chant sacré ; dans Vengeances, sa maison et ses ennemis rappellent que Dieu juge les rois comme les autres hommes. Le nom de David n'est donc pas une décoration biblique. Il unit le pouvoir, la poésie, la repentance et la vengeance divine. Pour le poète, il est presque un ancêtre : celui qui chante en sachant que le trône lui-même tremble devant Dieu.

Dax [75] — Livre V — Les Fers. Dax, ville du Sud-Ouest, clôt dans ce passage la série des cités qui suivent le même jeu. Son nom bref, placé après Bordeaux, donne à la litanie une retombée sèche. D'Aubigné ne cherche pas seulement à dresser une carte complète ; il accumule les lieux pour montrer la contagion morale. Dax vaut donc comme témoin provincial : même les villes éloignées du centre politique peuvent reproduire le crime. Le nom rappelle que la Saint-Barthélemy, chez d'Aubigné, n'est pas

seulement un événement parisien. C'est une onde qui gagne le royaume et transforme chaque cité en cas de conscience.

Débora [76] — Livre V — Les Fers. Débora, dans le Livre des Juges, est prophétesse et juge d'Israël. D'Aubigné appelle « notre Débora » une femme protectrice dont la mort ouvre la tragédie. L'allusion donne à une figure historique une aura biblique de guide et de mère spirituelle.

Dextre et senestre [77] — Livre VII — Jugement. Dans l'Évangile de Matthieu, le Fils de l'homme place les brebis à sa droite et les boucs à sa gauche. La dextre devient le côté des élus, la senestre celui des réprouvés. D'Aubigné reprend cette géographie morale du dernier jour. L'espace entier se met à parler : être à droite ou à gauche n'est plus une position neutre, mais la forme visible d'un choix éternel.

Dieu [78] — Dans l'ensemble du poème. Dieu n'est pas, dans Les Tragiques, une idée vague de religion. C'est le Dieu biblique : créateur, voyant, juge, père, vengeur, protecteur de l'Église et témoin du sang innocent. Dès l'ouverture, d'Aubigné lui demande de purifier sa plume et son cœur, afin que la colère du poème ne soit pas une passion privée mais un service de vérité. Pour un lecteur non familier de cette poésie, il faut comprendre que Dieu est le véritable personnage souverain de l'œuvre. Les rois croient régner, les juges croient juger, Rome croit dominer ; mais au-dessus d'eux, Dieu voit, inscrit, retient, puis frappe. Son nom transforme l'histoire en procès. Les Tragiques ne racontent pas seulement des crimes : ils les déposent devant un tribunal éternel.

Diomède [79] — Livre I — Misères. Le Diomède visé ici n'est pas le héros grec de l'Iliade, mais le roi de Thrace dont les juments, dans la légende d'Hercule, se nourrissaient de chair humaine. Hercule dompta ces bêtes monstrueuses et fit périr leur maître. Quand d'Aubigné évoque les étables de Diomède, il rappelle donc un lieu de dévoration, un supplice fabuleux où l'homme devient nourriture pour des bêtes. Mais, comme avec Phalaris ou Antée, l'allusion sert à mesurer l'excès du présent. Dans la fable, quelqu'un pouvait encore échapper aux étables ; dans la France ensanglantée, la violence semble partout. Diomède devient un emblème de la cruauté nourrie, entretenue, presque domestiquée. Les monstres antiques avaient des étables ; les modernes ont des royaumes.

Dominique [80] — Livres III et IV. Dominique désigne saint Dominique, fondateur au XIII^e siècle de l'ordre des Prêcheurs, ou dominicains. Historiquement, l'ordre joue un grand rôle dans la prédication, l'enseignement et, plus tard, dans certaines institutions inquisitoriales. Dans la mémoire protestante du XVI^e siècle, ce nom peut donc devenir celui d'une persécution savante, d'une parole religieuse changée en tribunal. Dans Les Feux, les jacobins sont appelés les « écoliers » de Dominique : l'invective vise une religion qui a appris à brûler au nom de la vérité. Le nom propre transporte une mémoire confessionnelle : le prêcheur devient, chez d'Aubigné, l'ombre du juge et du bourreau.

Domitien [81] — Livre V — Les Fers. Domitien, empereur romain de la fin du I^{er} siècle, a gardé dans la tradition chrétienne la réputation d'un tyran persécuteur. Les récits antiques le montrent soupçonneux, autoritaire, entouré de peur. D'Aubigné le

convoque pour comparer la terreur romaine à celle de Charles IX après la Saint-Barthélemy. Le nom permet de lire le roi de France comme un empereur persécuteur : non un prince chrétien, mais un tyran de l'ancienne Rome. Domitien donne donc une généalogie infâme au pouvoir moderne. Il transforme les regards du roi en armes qui épouvantent les larmes elles-mêmes.

Dreux, Jarnac et Montcontour [82] — Livre V — Les Fers. Dreux, Jarnac et Montcontour sont trois batailles des guerres de Religion. Le poète ne les lit pas seulement en historien militaire : chacune devient une leçon sur l'espérance mal placée dans les armes, les princes ou le nombre.

Druides [83] — Livre III — La Chambre dorée. Les druides sont les prêtres, savants et juges des anciens peuples gaulois selon les auteurs antiques. La Renaissance les imagine volontiers comme une sagesse primitive de la Gaule : gardiens des rites, de la mémoire et de la justice avant Rome. D'Aubigné les appelle « justes mondains » : ils n'ont pas la lumière chrétienne, mais ils peuvent posséder une droiture naturelle. Leur présence est polémique. Si même les druides, figures d'un âge païen et lointain, peuvent être dits justes, alors les juges chrétiens corrompus sont plus coupables qu'eux. L'ignorance ancienne accuse la science dévoyée.

E

Édom, Moab et Agar [84] — Livre VII — Jugement. Édom et Moab sont des peuples voisins d'Israël, souvent présentés dans la Bible comme adversaires, parents hostiles ou nations jugées. Agar, servante d'Abraham et mère d'Ismaël, représente une descendance placée hors de la promesse principale dans la lecture paulinienne. D'Aubigné les rassemble à la gauche du tribunal : ce ne sont pas de simples peuples anciens, mais des noms de séparation, d'exil et de tremblement devant l'alliance.

Église [85] — Dans l'ensemble du poème. L'Église, pour d'Aubigné, n'est pas d'abord un bâtiment ni une administration. Dans la Bible et dans la tradition chrétienne, elle est l'assemblée des fidèles, le corps du Christ, parfois figurée comme une épouse, une mère, une cité. Les Tragiques reprennent ces images en les rendant visibles et blessées. Dès Misères, l'Église apparaît captive, le visage meurtri, appelant le poète à la délivrer. Ailleurs, elle chante dans les fers, prie dans les cimetières, garde un psaume dans la bouche quand la corde est à la gorge. Le nom devient donc un personnage collectif. Il permet de lire les protestants persécutés non comme un parti politique seulement, mais comme une communauté sacrée traversant l'épreuve, pauvre en apparence, invincible par sa promesse.

Égypte, Canaan, Israël et la mer Rouge [86] — Livre V — Les Fers. Le récit de l'Exode donne au Livre V sa grammaire spirituelle : sortir d'Égypte, traverser la mer de sang, marcher vers Canaan. L'histoire française devient une nouvelle traversée du désert.

Éléazar et les vieillards martyrs [87] — Livre IV — Les Feux. Éléazar est, dans les livres des Maccabées, un vieillard juif qui refuse de manger des viandes interdites et préfère mourir plutôt que donner un mauvais exemple. Son histoire est l'un des grands récits antiques du martyr avant le christianisme. D'Aubigné appelle « Éléazars » les vieillards qui meurent avec l'enfant martyr : leurs cheveux blancs ne sont plus signe de faiblesse,

mais de dignité exemplaire. La référence donne une profondeur biblique à la scène française. Les vieillards ne meurent pas comme des vaincus ; ils entrent dans une lignée où l'âge devient autorité et où la mort enseigne les vivants.

Élie, Merlin et la poule [88] — Livre V — Les Fers. Élie est nourri par des corbeaux dans la Bible. D'Aubigné rapproche ce miracle d'une histoire plus familière, celle d'un fugitif nourri par une poule. Le petit secours devient signe de Providence.

Élisabeth d'Angleterre, le Paraclet et la Rose [89] — Livre III — La Chambre dorée. Élisabeth Ire d'Angleterre, fille d'Henri VIII et d'Anne Boleyn, règne de 1558 à 1603 et devient, pour beaucoup de protestants européens, l'image d'une souveraine protectrice de la Réforme. Le Paraclet est le nom donné dans l'Évangile de Jean à l'Esprit Saint comme consolateur et défenseur. La Rose renvoie à l'emblème anglais et, chez d'Aubigné, à la puissance maritime qui fait le tour du monde. Dans La Chambre dorée, Élisabeth reçoit une louange presque prophétique : sauvée du danger, habile avec les ambassadeurs, victorieuse par mer, elle contraste avec les rois persécuteurs. Le nom n'est pas neutre : il offre au poème une contre-image de la royauté, féminine, ferme, inspirée, capable de justice.

Enfer et impossible mort [90] — Livre VII — Jugement. L'enfer de d'Aubigné n'est pas seulement feu ou ténèbres. Son supplice le plus terrible est l'impossibilité de mourir : le poignard ne tue plus, l'eau embrase, le feu glace, la mort se refuse à ceux qui la désirent. Cette logique renverse toutes les échappatoires humaines. L'enfer est le lieu où l'on subit sans terme ce que l'on voudrait fuir sans pouvoir sortir de soi.

Éole [91] — Livre III — La Chambre dorée. Éole est, dans la mythologie antique, le maître des vents. Dans l'Odyssée, il garde les vents enfermés dans une outre et les donne à Ulysse ; une ouverture imprudente déchaîne la tempête. Son nom sert souvent aux poètes à personnifier la mobilité de l'air, les bourrasques et les messages invisibles. Dans La Chambre dorée, les vents sont les postes du grand Éole : ils tournent autour de l'édifice orgueilleux que Dieu inspecte. L'image donne vie à l'atmosphère elle-même. Même les éléments semblent convoqués comme témoins du procès. Éole n'est pas ici une croyance païenne adoptée par le poète, mais un nom d'emprunt qui rend sensible l'agitation du monde devant le jugement divin.

Ésaü et Jacob [92] — Livres I et II. Ésaü et Jacob sont les deux fils jumeaux d'Isaac et de Rébecca. Ésaü, l'aîné, vend son droit de naissance pour un plat ; Jacob, plus rusé, reçoit ensuite la bénédiction paternelle. La Bible fait de leur rivalité une histoire de choix, de conflit fraternel et de destinée spirituelle. D'Aubigné transpose cette scène dans la grande allégorie de la France mère, qui porte deux enfants à son sein. Ésaü, violent et voleur, accapare le lait ; Jacob, d'abord patient, finit par se défendre. Le récit biblique devient une image de la guerre civile : deux frères se disputent la même mère, le même royaume, la même nourriture. Mais l'allusion oriente déjà le jugement : l'un a la force brutale, l'autre la juste querelle.

Étienne [93] — Livre IV — Les Feux. Étienne est, dans les Actes des Apôtres, le premier martyr chrétien. Accusé devant le Sanhédrin, il voit les cieus ouverts et le Fils de l'homme à la droite de Dieu ; lapidé, il prie pour ses bourreaux. Son visage, dit le

récit biblique, apparaît comme celui d'un ange. D'Aubigné l'évoque lorsque les martyrs resplendent d'une beauté surnaturelle au moment de mourir. Étienne donne le modèle premier de cette transfiguration : le corps va être détruit, mais la face reçoit déjà la lumière du ciel. Dans *Les Feux*, toute beauté au supplice descend de ce premier visage martyr.

Ézéchie [94] — Livre III — La Chambre dorée. Ézéchie, ou Ézéchiás, est un roi de Juda que la Bible présente comme réformateur pieux. Il détruit les cultes idolâtres, remet sa confiance dans le Dieu d'Israël et résiste à la menace assyrienne. Sa prière, au moment où Jérusalem paraît perdue, devient une figure de confiance dans le secours divin. D'Aubigné le place avec Josaphat et Josias parmi les rois justes : ces noms bibliques forment un contre-modèle à la justice corrompue et aux princes infidèles. Ézéchie rappelle qu'un pouvoir peut être fort sans être impie, et que la vraie majesté royale se mesure à la fidélité, non au faste.

F

Fabrices [95] — Livre III — La Chambre dorée. Les Fabrices renvoient à Fabricius, type romain de la pauvreté vertueuse. Les récits antiques célèbrent son refus des présents, sa simplicité de mœurs, son attachement à la République plutôt qu'à l'enrichissement personnel. Il est souvent présenté comme un prince ou magistrat laboureur : homme assez grand pour gouverner, assez libre pour rester pauvre. D'Aubigné oppose cette mémoire à l'or de *La Chambre dorée*. Les Fabrices sont des juges imaginaires qui condamnent les juges présents. Leur nom dit au lecteur qu'une autorité sans avidité est possible, et que la vraie noblesse peut tenir une charrue sans perdre sa majesté.

Ferdinand, Isabelle et Sixte [96] — Livre III — La Chambre dorée. Ferdinand d'Aragon et Isabelle de Castille sont les souverains catholiques qui achèvent la conquête de Grenade en 1492 et soutiennent l'Inquisition espagnole. Sixte désigne ici le pape Sixte IV, sous le pontificat duquel l'Inquisition espagnole est autorisée et organisée. Ces noms appartiennent donc à l'histoire religieuse et politique de l'Espagne moderne. Dans *La Chambre dorée*, ils figurent sur l'étendard d'une justice devenue bourreau. D'Aubigné ne raconte pas l'Espagne pour elle-même : il en fait le modèle redouté d'une institution qui brûle, humilie et transforme la foi en spectacle. Ferdinand, Isabelle et Sixte deviennent les blasons d'un pouvoir sacralisé par la pompe, mais démasqué par le sang.

Fers [97] — Livre V — Les Fers. Les fers sont des chaînes, mais aussi l'épreuve des consciences. Satan affirme que les prisonniers aimeront leurs fers s'ils y trouvent du pain ; Dieu répond par la constance des saints. Le titre désigne un combat intérieur autant qu'une prison.

Le Feu accusateur [98] — Livre VII — Jugement. Le feu a servi tout au long des Tragiques à brûler les martyrs, à ravager les villes, à punir, mais aussi à purifier. Au Jugement, il parle. Il demande aux tyrans pourquoi ils l'ont changé en valet de leur cruauté. D'Aubigné donne ainsi une voix aux éléments : la nature elle-même témoigne contre ceux qui l'ont détournée. Le feu n'est plus seulement instrument, il devient accusateur.

Feu, cendre et semence [99] — Livre IV — Les Feux. Le feu est d'abord l'instrument du bourreau : il brûle les corps, dresse les bûchers, transforme la ville en théâtre de supplice. Mais, dans l'imaginaire biblique et protestant de d'Aubigné, il devient aussi épreuve, purification et passage. Les cendres des martyrs ne sont pas une fin : elles deviennent graines, semence jetée au vent, à l'air et à l'eau. Le poète reprend ainsi un vieux paradoxe chrétien : plus on détruit les témoins, plus leur témoignage se répand. Les Feux ne sont donc pas seulement le livre des bûchers ; ils sont le livre où la flamme ennemie est retournée contre elle-même, changée en lumière et en fécondité.

Fils de l'homme et trompette [100] — Livre VII — Jugement. Le « Fils de l'homme » est un titre biblique venu de Daniel et repris par les Évangiles pour désigner le Christ juge et glorieux. La trompette appartient aux scènes apocalyptiques : elle réveille, convoque, annonce. Chez d'Aubigné, elle marque l'instant où le temps ordinaire cesse. Le son n'est plus une musique terrestre, mais l'ordre de comparaître. La parole poétique devient elle-même trompette du jugement.

Flandres : Anvers, Cambrai, Tournai, Mons et Valenciennes [101] — Livre IV — Les Feux. Anvers, Cambrai, Tournai, Mons et Valenciennes forment une géographie des Pays-Bas et des Flandres, régions où les conflits religieux du XVI^e siècle furent particulièrement violents. D'Aubigné les appelle avec les Français comme un seul peuple de témoins. Les villes ne sont pas seulement des points sur une carte : elles deviennent des foyers, des noms de tenailles, de brûlements, d'enterrements vifs. Le poète annonce qu'il ne fait ici qu'un « indice » pour un plus grand ouvrage. Leur présence ouvre Les Feux au-delà de la France et montre une Europe entière traversée par la question du témoignage.

Fortune [102] — Livres I et II. Fortune est, dans l'Antiquité, la puissance changeante qui distribue les biens et les revers. On la représente souvent avec une roue : elle élève aujourd'hui ceux qu'elle abaissera demain. Dans Misères, son nom aide à penser les faux hasards de la guerre et des grandeurs humaines. Dans Princes, elle prend presque corps : elle entre de nuit auprès du jeune courtisan, avec ses enfants aveugles, pour le détourner de la Vertu. D'Aubigné transforme alors l'allégorie en tentatrice de cour : Fortune promet l'éclat, le plaisir et l'avancement, mais elle cache sous ses fleurs le serpent. Elle devient l'emblème de tout ce que la cour offre de brillant et de pourri.

France [103] — Dans l'ensemble du poème. La France est un royaume réel, ravagé par les guerres de Religion ; mais chez d'Aubigné elle devient aussi une personne, presque un corps mythologique. Dans Misères, elle est mère affligée, navire fracassé, géant malade, corps hydropique, ville morte, mourante qui n'a plus du lait mais du sang pour ses enfants. Cette personnification permet au lecteur de sentir que la guerre civile n'est pas seulement une suite d'événements : c'est une auto-dévoration. Les Français blessent le sein qui les nourrit, scient les membres qui les portent, percent leurs propres veines. Le nom France devient alors le plus grand emblème du poème. Il réunit la patrie, la mère, le corps politique et la victime. D'Aubigné ne décrit pas la France : il la fait gémir.

Frich [104] — Livre IV — Les Feux. Frich, ou Fricht, renvoie à John Frith, théologien anglais de la première Réforme, condamné pour hérésie et brûlé à Smithfield en 1533. Les martyrologes protestants retiennent sa science biblique, sa jeunesse et sa constance.

D'Aubigné lui prête un geste extraordinaire : sa main déliée vient au secours du feu, prend une poignée de bois et la baise. Le feu n'est plus seulement l'instrument du bourreau ; il devient matière de consécration. Frich montre ainsi que la victoire du martyr n'est pas de ne pas souffrir, mais de transformer le supplice en offrande volontaire.

G

Gastine, Croquet et l'enfant martyr [105] — Livre IV — Les Feux. Philippe de Gastine, marchand parisien exécuté pour sa foi, appartient à la mémoire huguenote des martyrs de Paris ; Croquet est associé dans le poème à cette scène familiale de prison et de mort. D'Aubigné place entre eux un enfant qui devient docteur en six mois de captivité. La scène est bouleversante parce qu'elle inverse l'ordre naturel : le père, l'oncle et l'enfant se consolent mutuellement, les vieillards deviennent Éléazars, l'enfant devient prédicateur. Le nom de Gastine ne désigne donc pas seulement une victime historique ; il ouvre une méditation sur la famille chrétienne, où le sang naturel cède devant la parenté du témoignage.

Gaulois, Saliens et Charlemagne [106] — Livres I et III. Les Gaulois renvoient aux anciens habitants de la Gaule, que l'historiographie renaissante aime présenter comme libres, courageux et jaloux de leurs lois. Les Saliens évoquent les Francs saliens et la loi salique, souvent invoquée pour régler la succession au trône de France. Charlemagne, roi des Francs puis empereur, incarne l'idéal d'un pouvoir chrétien qui ordonne, juge et protège. Dans La Chambre dorée, d'Aubigné rassemble ces noms pour rappeler une vieille dignité française : les peuples voisins auraient jadis confié leurs différends aux Gaulois. La justice actuelle, vendue et formaliste, trahit donc non seulement Dieu mais l'histoire du royaume.

Gédéon, Israël et Madian [107] — Livre VII — Jugement. Gédéon, dans le livre des Juges, reçoit mission de délivrer Israël de Madian. Dieu réduit volontairement son armée à trois cents hommes afin que la victoire ne puisse être attribuée à la force humaine. D'Aubigné reprend ce récit pour parler du petit nombre fidèle. Les élus ne sont pas puissants par masse ou par prestige : ils sont choisis, sobres, vigilants, et leur faiblesse même fait éclater la puissance de Dieu.

Gnathon [108] — Livre II — Princes. Gnathon est un personnage de comédie antique, notamment chez Térence : parasite habile, flatteur professionnel, il vit aux dépens des autres en sachant plaire et se plier. Son nom est devenu un type moral, comme « Tartuffe » le deviendra plus tard. D'Aubigné l'emploie pour dire que les anciens flatteurs de table ont changé de costume. Ils ne sont plus seulement des parasites comiques ; ils portent maintenant les titres de conseillers ou même les habits de prédicateurs. Le nom comique devient ainsi un outil satirique : la cour moderne a donné à Gnathon une chaire, un rang et une autorité.

Goliath [109] — Livres II et III. Goliath est le géant philistin qui défie l'armée d'Israël jusqu'au jour où David, jeune berger sans armure, l'abat d'une pierre lancée à la fronde. Le récit biblique oppose la masse orgueilleuse à la confiance en Dieu, la force visible à la faiblesse inspirée. D'Aubigné reprend cette scène pour définir sa propre poésie. Dans

Princes, il demande à la Vérité sa fronde afin de frapper le vice-Goliath au front. La disproportion est voulue : un poète paraît peu de chose devant les princes, les cours, Rome, les juges, les armées. Mais si la pierre est vraie, elle peut tuer le géant. Goliath devient donc l'emblème du pouvoir arrogant que le vers, armé par Dieu, peut renverser.

Graveron et Marie [110] — Livre IV — Les Feux. Graveron et Marie sont deux figures féminines que d'Aubigné détache du grand nombre des martyrs. Graveron, d'abord craintive, reçoit dans la lecture des martyres la force qui lui manque ; ses larmes deviennent le dernier reste d'eau avant que son cœur ne se change en feu. Marie, promise à être enterrée vive, comprend la terre comme une semence et non comme une prison. Ces deux noms donnent aux éléments une valeur spirituelle : l'eau des pleurs, le feu de la foi, la terre du tombeau. Chez d'Aubigné, la femme réputée faible devient le lieu où la puissance de Dieu éclate avec le plus de netteté.

H

Hannibal [111] — Livre I — Misères. Hannibal est le général carthaginois qui, pendant la deuxième guerre punique, mena son armée d'Espagne en Italie et franchit les Alpes pour surprendre Rome. Son passage, avec des soldats épuisés et des éléphants, est devenu un modèle d'audace stratégique. D'Aubigné place ce nom dans les premiers vers de Misères : pour attaquer Rome, dit-il, il faudra faire comme Hannibal. Le lecteur comprend alors que le poème se veut une expédition. Il ne s'agit pas d'une promenade savante parmi les allusions antiques, mais d'une guerre spirituelle et littéraire. Hannibal donne au poète son geste inaugural : forcer les montagnes, ouvrir une brèche, traverser l'impossible pour porter le combat jusqu'au cœur de l'ennemi.

Hasmal, Chérubins et Assur [112] — Livre III — La Chambre dorée. Hasmal est un mot mystérieux du livre d'Ézéchiel, souvent compris comme un éclat d'ambre ou de feu au cœur de la vision divine. Les Chérubins sont des êtres célestes associés à la présence de Dieu, au trône, à la garde du sanctuaire et aux visions prophétiques. Assur désigne l'Assyrie, empire biblique de puissance et d'orgueil, souvent instrument du châtement. Dans La Chambre dorée, ces noms donnent au tribunal de Dieu une grandeur d'Apocalypse. La justice céleste n'est pas une idée abstraite : elle arrive avec des roues, des feux, des vivants ailés, des puissances guerrières. D'Aubigné oppose ainsi la pompe morte des palais humains à l'énergie brûlante du vrai jugement.

Haux [113] — Livre IV — Les Feux. Haux correspond à Thomas Haukes, martyr anglais brûlé sous Marie Tudor. La tradition raconte qu'il avait promis à ses amis de donner un signe si la douleur du feu était supportable avec l'aide de Dieu ; au milieu du supplice, les bras déjà brûlés, il les aurait élevés comme une couronne. D'Aubigné reprend exactement cette scène : les os qui furent bras deviennent couronne sur sa tête. Le nom condense toute la poésie des Feux : le bûcher voulu pour humilier devient sacré. Haux ne nie pas la souffrance ; il la retourne en signe public de victoire spirituelle.

Hébé et Roboam [114] — Livre III — La Chambre dorée. Hébé est, dans la mythologie grecque, la déesse de la jeunesse et l'échanson des dieux ; elle verse le nectar de l'Olympe. Roboam, fils de Salomon, est le roi biblique qui refuse d'alléger les charges du peuple et suit le conseil brutal des jeunes gens plutôt que celui des anciens ; son

imprudence provoque la division du royaume. D'Aubigné réunit ces deux horizons pour peindre la Jeunesse siégeant au tribunal : grâce païenne d'un côté, témérité politique de l'autre. Chez lui, la jeunesse sans sagesse devient échanson de sang. Le nom de Roboam avertit le lecteur : quand un pouvoir préfère l'orgueil juvénile à la prudence, il fait de la loi une violence.

Henri [115] — Livres I à IV. Henri est un prénom royal chargé d'ambiguïté dans Les Tragiques. Il peut faire entendre Henri de Navarre, chef protestant devenu espérance politique et futur Henri IV, mais aussi les rois Valois du temps, notamment Henri III, pris dans les violences et les contradictions de la monarchie. Dans Les Feux, le nom apparaît près de Bernard Palissy et de la Bastille : il renvoie à un pouvoir qui pourrait protéger les justes mais se laisse prendre par la peur, la raison d'État ou la contrainte. D'Aubigné fait du prénom un lieu de tension : entre le roi juste que la France attend et les princes que l'histoire a compromis.

Hercule [116] — Livre I — Misères. Hercule, ou Héraclès, est le héros des travaux : il tue le lion de Némée, le sanglier d'Érymanthe, l'hydre de Lerne, dompte les juments de Diomède et triomphe de nombreux monstres. La mythologie en fait le grand nettoyeur du monde, celui qui affronte les bêtes que les hommes ordinaires ne peuvent vaincre. D'Aubigné le convoque dans une comparaison subtile. Les monstres qu'Hercule a tués avaient des lieux, des bornes, des forêts, des marais, des étables. Les violences modernes, elles, dépassent ces limites et atteignent tout le royaume. Hercule sert donc moins à héroïser le présent qu'à l'accuser. Si même ses monstres paraissent localisés, alors la France de d'Aubigné est devenue un espace plus monstrueux que la fable.

Hérode et les vers [117] — Livre VI — Vengeances. Le livre des Actes raconte qu'Hérode Agrippa, acclamé comme un dieu, est frappé par l'ange du Seigneur et meurt rongé par les vers. Le récit inverse brutalement l'idolâtrie : celui qu'on prenait pour une voix divine redevient chair exposée à la vermine. D'Aubigné s'empare de cette image avec une violence calculée. Les vers du corps répondent aux vers du poète : la corruption physique devient inscription mémorable. Hérode est l'emblème du prince qui reçoit trop bien les adorations humaines et découvre, dans sa chair, la limite de toute gloire.

Hippocrène et Melpomène [118] — Livre I — Misères. Hippocrène est la source des Muses, que la tradition fait jaillir sous le sabot de Pégase ; elle symbolise l'inspiration poétique, claire, noble, souvent associée aux chants savants. Melpomène est la Muse de la tragédie, celle du théâtre grave, des larmes, des rois tombés et des catastrophes. Au début de Misères, d'Aubigné congédie l'Hippocrène aimable : ses eaux ne conviennent plus à un pays où les ruisseaux sont rouges de morts. Il appelle Melpomène, mais une Melpomène ensanglantée, échevelée, sortie des tombeaux. L'érudition mythologique devient ici un manifeste poétique. Les Tragiques ne boiront pas à la source des élégances ; ils feront parler la Muse du deuil, de la guerre et du jugement.

Hus et Jérôme de Prague [119] — Livre IV — Les Feux. Jan Hus, réformateur tchèque du début du XV^e siècle, prêcha contre les abus de l'Église et fut brûlé au concile de Constance en 1415. Jérôme de Prague, son compagnon et disciple, subit le même sort l'année suivante. Dans la mémoire protestante, ils sont les précurseurs de la Réforme :

avant Luther, ils témoignent déjà contre Rome. D'Aubigné les place au seuil du livre comme deux vieillards de feu et de papier : mitres de dérision, couronnes de gloire. Leurs cendres jetées au vent deviennent semence. Leur histoire enseigne au lecteur que le martyr ne ferme pas une doctrine : il l'ouvre, la disperse et la rend féconde.

Hydre de Lerne, taureau de Candie et Libye [120] — Livre I — Misères. L'hydre de Lerne est le serpent à plusieurs têtes qu'Hercule combat dans un marais : quand on en coupe une, d'autres repoussent. Le taureau de Candie, c'est-à-dire de Crète, rappelle une autre bête furieuse des travaux d'Hercule. La Libye, enfin, est le pays associé à Antée. D'Aubigné rassemble ces noms dans une même phrase pour rappeler que les monstres antiques avaient chacun leur territoire : Lerne, Candie, Libye. Le lecteur apprend ainsi que la fable ancienne était compartimentée. Tel monstre ravageait tel lieu. Or la reine et les violences modernes, chez d'Aubigné, ne connaissent pas ces frontières. L'allusion géographique et mythologique fait donc ressortir l'illimitation du mal contemporain. La France entière devient le marais, l'île, le désert et l'arène à la fois.

I

Israël [121] — Livres III, IV, V et VII. Israël est d'abord le nom donné à Jacob après sa lutte mystérieuse avec l'ange ; il devient ensuite le nom du peuple de l'alliance, tiré d'Égypte, conduit au désert, jugé, pardonné, exilé, puis rappelé. Toute la Bible raconte ses infidélités et les fidélités de Dieu. D'Aubigné lit dans Israël le miroir des fidèles persécutés de son temps. Les réformés peuvent s'y reconnaître : petit peuple exposé, traversant les eaux, chantant dans l'épreuve, attendant la terre promise. Mais Israël sert aussi à juger les puissants, car le peuple élu lui-même fut puni quand il trahit la loi. Le nom donne donc une double clef : consolation pour les martyrs, avertissement pour les juges et les rois. L'histoire sacrée devient une grammaire du présent.

J

Jephthé, Débora et Samuel [122] — Livre III — La Chambre dorée. Jephthé, Débora et Samuel appartiennent au temps des Juges et des prophètes d'Israël. Jephthé est le chef victorieux dont le vœu imprudent coûte la vie ou la consécration de sa fille ; Débora est prophétesse et juge, qui encourage la victoire contre Sisera ; Samuel est prophète, juge et faiseur de rois, celui qui oint Saül puis David. D'Aubigné les convoque dans La Chambre dorée pour opposer l'ancienne justice inspirée à la justice vénale de son temps. Chacun porte une facette : le jugement guerrier, la parole prophétique, l'autorité qui sait reprendre les rois. Le lecteur non érudit découvre ainsi une galerie biblique de magistrats sacrés. Leur présence accuse les juges modernes : eux avaient Dieu pour mesure ; ceux-ci ont l'or.

Jérusalem et Sion [123] — Livres III, IV, VI et VII. Jérusalem est la ville sainte de la Bible, lieu du Temple, des rois, des prophètes, puis de la Passion du Christ. Sion désigne d'abord une hauteur de Jérusalem, puis devient le nom poétique de la cité de Dieu et du peuple fidèle. Dans Les Feux, les martyrs marchent vers cette ville comme vers leur vraie patrie : les prisons, les charrettes et les bûchers ne sont que les portes basses d'une entrée céleste. Babel s'élève dans la confusion ; Jérusalem respandit dans la promesse. D'Aubigné donne ainsi au lecteur une géographie spirituelle : il y a les lieux

du massacre et le lieu de la gloire, les villes des hommes et la cité qui recueille les vainqueurs.

Jézabel [124] — Livre I — Misères. Jézabel est, dans les livres des Rois, une princesse phénicienne devenue reine d'Israël par son mariage avec Achab. Elle favorise le culte de Baal, persécute les prophètes, pousse au meurtre de Naboth pour prendre sa vigne, et meurt finalement jetée d'une fenêtre, son corps dévoré par les chiens selon la parole d'Élie. D'Aubigné applique ce nom à Catherine de Médicis. L'effet est violent : la reine française est lue à travers l'image biblique de la femme étrangère, idolâtre, politique, sanguinaire, ennemie des prophètes. Jézabel n'est donc pas une simple injure. C'est une clef narrative qui raconte déjà un destin : celle qui manipule les rois et fait couler le sang finira sous le jugement de Dieu. L'allusion condense crime, idolâtrie et châtement.

Jonas et Ninive [125] — Livre VI — Vengeances. Jonas est le prophète qui refuse d'abord d'aller prêcher à Ninive, ville ennemie et pécheresse ; il fuit par mer, est englouti par un grand poisson, puis rejeté vivant pour accomplir enfin sa mission. Ninive, dans le récit biblique, se convertit à l'appel du prophète et obtient un sursis. D'Aubigné reprend cette histoire pour se peindre lui-même en prophète récalcitrant : lui aussi a fui, différé, résisté à la parole. Mais la Ninive de son siècle, puante et endurcie, ne se repent pas. Le nom devient alors l'image d'une société avertie, mais incapable de sac et de larmes.

Joseph [126] — Livre II — Princes. Joseph, dans la Genèse, est le fils de Jacob vendu par ses frères et conduit en Égypte. Dieu lui donne le don d'interpréter les songes : il explique les rêves de Pharaon, annonce les années d'abondance et de famine, puis sauve l'Égypte par sa prudence. Il est donc à la fois victime innocente, sage conseiller et lecteur des signes. Chez d'Aubigné, le « bon Joseph » désigne celui qui saurait interpréter correctement le songe du prince. Là où les flatteurs travestissent les images pour servir le pouvoir, Joseph lirait le vrai danger. Le nom oppose la sagesse inspirée à l'intelligence courtisane : comprendre un rêve ne consiste pas à rassurer le roi, mais à lui dire ce qui le menace.

Jugement [127] — Livre VII — Jugement. Le dernier livre ne raconte plus seulement un malheur historique : il ouvre le tribunal final. Dans la Bible, le Jugement dernier est le moment où Dieu fait lever les morts, ouvre les livres, sépare les justes des méchants et rend visible ce qui était caché. D'Aubigné y conduit tout le poème. Les guerres, les martyrs, les tyrans et les symboles accumulés dans les livres précédents trouvent ici leur sens : rien n'est perdu, rien n'est oublié, tout comparât.

Juges bibliques : Josaphat, Ézéchias, Josias, Néhémias, Esdras et Daniel [128] — Livre III — La Chambre dorée. Josaphat, Ézéchias et Josias sont des rois bibliques associés à des réformes religieuses, à la fidélité à Dieu et à la restauration du droit. Néhémias rebâtit Jérusalem et réorganise la communauté revenue d'exil ; Esdras rapporte la Loi au peuple ; Daniel démasque les faux témoins dans l'histoire de Suzanne et devient modèle de discernement judiciaire. D'Aubigné les rassemble pour donner à la justice une généalogie sacrée. Ce ne sont pas de simples références pieuses : ils montrent que juger demande mémoire, vérité, réforme et courage. Face à eux, les juges de la Chambre dorée paraissent d'autant plus déçus qu'ils occupent une fonction ancienne et sainte.

Juges grecs : Aristide, Solon et l'Aréopage [129] — Livre III — La Chambre dorée. Aristide est surnommé le Juste dans la tradition grecque ; son ostracisme, voté par un citoyen qui ne supportait plus d'entendre ce surnom, en fit un exemple de vertu reconnue et jalouée. Solon est le législateur d'Athènes, figure d'équilibre entre les riches et les pauvres. L'Aréopage est le conseil athénien, réputé pour sa gravité judiciaire. Autour d'eux, d'Aubigné place Agésilas, Ochus, Tomyris, Crésus, Crassus, Cyrus, Assuère et Agathocle : autant de noms qui racontent jugements, fortunes renversées et leçons de pouvoir. La Grèce devient une salle d'exemples. Même les païens, par la mémoire du juste, condamnent les juges chrétiens corrompus.

Juifs (épisode du démèlement) [130] — Livre V — Les Fers. L'expression renvoie à un épisode de cruauté romaine lors de la prise de Jérusalem, tel que la mémoire ancienne l'a transmis : des soldats ouvrent les corps de Juifs pour y chercher l'or qu'ils auraient avalé ou caché. D'Aubigné compare cette avidité à celle des massacreurs qui fouillent le ventre du chef de la justice. L'image est atroce parce qu'elle unit deux violences : tuer et chercher le profit dans le cadavre. Le nom des Juifs n'est pas ici un peuple à mépriser ; il rappelle une victime historique dont le corps devient butin. D'Aubigné s'en sert pour dénoncer l'avarice sacrilège du massacre.

Justice [131] — Dans l'ensemble du poème. La Justice, chez d'Aubigné, n'est pas seulement une vertu abstraite. Dans la culture antique et chrétienne, elle peut être représentée comme une figure, une femme droite, parfois armée d'une balance ou d'un glaive, chargée de rendre à chacun son dû. Les Tragiques montrent d'abord son contraire : le meurtre public reçoit le nom de justice, les tribunaux condamnent les innocents, les juges vendent leur voix. Mais cette inversion rend la vraie Justice plus nécessaire encore. Elle apparaît humiliée sur terre et souveraine devant Dieu. L'index doit donc la lire comme un personnage caché de l'œuvre. Quand les chambres humaines mentent, une autre chambre se prépare ; quand les magistrats trahissent, le jugement final se lève. La Justice est l'absente qui gouverne tout le poème.

Justinien [132] — Livre III — La Chambre dorée. Justinien est l'empereur byzantin du VI^e siècle célèbre pour avoir fait rassembler et organiser le droit romain dans le Corpus juris civilis. Sa mémoire est donc celle d'un législateur : il donne forme, ordre et durée aux lois. D'Aubigné l'appelle « législateur sévère » et le place dans la galerie qui juge la justice française. Le nom est redoutable par contraste. Là où Justinien symbolise une loi qui veut organiser le monde, La Chambre dorée montre une justice vendue, molle ou complice. Justinien devient la figure d'une loi exigeante devant laquelle les magistrats contemporains paraissent rapetissés.

K

Krammer [133] — Livre IV — Les Feux. Krammer désigne Thomas Cranmer, archevêque de Cantorbéry, acteur majeur de la Réforme anglaise sous Henri VIII et Édouard VI. Sous Marie Tudor, il renia d'abord certaines positions sous la pression, puis se rétracta publiquement et fut brûlé en 1556. La tradition protestante retient surtout son dernier geste : il aurait exposé au feu la main qui avait signé la rétractation. D'Aubigné ne cache pas la faiblesse possible des grands ; au contraire, il en fait un « rare

exemple » de Dieu. Krammer montre que le martyr peut passer par la chute, le repentir et la reconquête de soi au moment final.

L

Latiars et Sabins [134] — Livre II — Princes. Les Latiars renvoient aux délateurs et espions associés, dans la mémoire de Rome impériale, à la tyrannie de Tibère ; le nom évoque les faux témoins, les agents masqués, ceux qui prennent l'apparence de la justice pour perdre les innocents. Les Sabins, peuple ancien de l'Italie, rappellent une justice primitive et une vertu romaine des origines. D'Aubigné oppose ainsi le masque et la droiture : les « Latiars feints » prétendent chercher la justice des Sabins, mais ils servent en réalité la tyrannie. Le nom propre dévoile une imposture : la langue du droit peut devenir l'instrument du meurtre.

Libithine [135] — Livre I — Misères. Libitina, que la tradition française nomme aussi Libithine, est une divinité romaine liée aux funérailles. Son temple passait pour un lieu où l'on tenait registre des morts et où l'on préparait ce qui concernait les obsèques. Le nom transporte donc avec lui une administration de la mort : non pas seulement le tombeau, mais l'organisation sociale du mourir. Dans Misères, d'Aubigné évoque les duels comme des machines à « remplir Libithine ». Les jeunes nobles croient défendre leur honneur ; le poète voit surtout qu'ils alimentent le cimetière. La mythologie romaine sert ici à dégonfler la gloire du duel : derrière les parades, les chemises fendues et les postures de bravoure, il y a une déesse funéraire qui compte les corps. Libithine devient l'emblème froid d'une noblesse qui se livre elle-même aux registres de la mort.

Livres ouverts et rôles du ciel [136] — Livre VII — Jugement. L'Apocalypse imagine des livres ouverts devant le trône : les morts sont jugés selon ce qui y est écrit. Les « rôles » sont des registres. Pour d'Aubigné, l'histoire humaine n'est donc pas une suite confuse de violences : elle est archivée au ciel. Ce que les tribunaux ont falsifié, ce que les puissants ont couvert, ce que les victimes n'ont pu dire, tout revient sous forme d'écriture exacte.

Loire, Seine, Garonne et Rhône [137] — Livre V — Les Fers. Les fleuves français ne sont pas un décor : ils portent les corps, reçoivent le sang, gardent ou rejettent les morts. L'eau, censée laver, devient archive liquide et accusation.

Lorrains [138] — Livre I — Misères. Les Lorrains désignent surtout, dans le contexte des guerres de Religion, la puissante maison de Guise, issue de Lorraine. Les Guise furent des chefs majeurs du parti catholique, proches du pouvoir royal, associés dans la mémoire protestante à la répression et aux violences confessionnelles. D'Aubigné les appelle les « superbes Lorrains » et les imagine comme un édifice élevé qui finira par écraser Catherine elle-même. Le nom raconte donc une alliance dangereuse : la reine aurait soutenu ou utilisé ces forces, mais la construction politique qu'elle a étayée pourrait retomber sur elle. L'allusion historique devient image architecturale. Les Lorrains sont moins une famille à définir qu'un poids, une masse, un bâtiment d'ambition dressé au-dessus de la France et prêt à s'écrouler.

Lot, Sodome et Gomorrhe [139] — Livre II — Princes. Dans la Genèse, Sodome et Gomorrhe sont des villes promises à la destruction pour leur corruption. Lot, averti par

les anges, doit fuir avec sa famille sans se retourner ; sa femme se retourne pourtant et devient statue de sel. D'Aubigné transforme cet épisode en avertissement aux hommes de bien qui restent auprès des cours corrompues. Il ne suffit pas de ne pas participer au mal : se taire, demeurer, profiter de la protection des tyrans, c'est déjà partager leur péril. Lot devient l'emblème du départ nécessaire, Sodome et Gomorrhe celui d'un monde qu'il faut quitter avant le feu.

Louis [140] — Livre V — Les Fers. Le Louis évoqué ici est un prince de sang, rattaché à la mémoire politique des guerres de Religion. Dans le passage, sa fille ou son héritage sert à inscrire un personnage dans une lignée noble. Le prénom est lourd en France : il rappelle les rois, la sainteté monarchique de Louis IX, mais aussi les princes contemporains dont les choix pèsent sur les guerres civiles. Chez d'Aubigné, un nom dynastique n'est jamais neutre. Il demande : que fait la noblesse de son sang ? Protège-t-elle les faibles, ou couvre-t-elle les violences ? Louis devient ainsi un nom d'héritage à juger.

Louvre et Tuileries [141] — Livre V — Les Fers. Le Louvre est le palais royal ; les Tuileries évoquent le projet, l'architecture de cour et Catherine de Médicis. Satan entre dans ces lieux comme dans des corps. Le palais devient machine de conseil, de séduction et de meurtre.

Loyola [142] — Livre I — Misères. Ignace de Loyola est le fondateur de la Compagnie de Jésus, approuvée par Rome au XVI^e siècle. Les jésuites se veulent soldats spirituels du pape, éducateurs, missionnaires, controversistes. Pour les protestants de l'époque, ils deviennent souvent le symbole d'une obéissance romaine active, subtile, dangereuse, capable d'entrer dans les consciences sous couleur de paix. Quand d'Aubigné apostrophe l'« engeance de Loyola », il ne fait pas une histoire de l'ordre jésuite ; il reprend une peur polémique très vive. Le nom signifie une religion organisée comme une stratégie, une parole douce qui prépare le couteau, une piété soupçonnée de couvrir le poison. L'érudition donne ici la clef du ton : Loyola est moins l'homme Ignace que le signe, pour d'Aubigné, d'une Rome moderne et militante.

Luçon [143] — Livre V — Les Fers. Luçon est une ville du Bas-Poitou. Dans Les Tragiques, les noms de villes ne servent pas seulement à localiser : ils font entrer dans le poème une France concrète, faite de places, de prisons, de fleuves, de refuges et de massacres. Luçon apparaît dans une troupe heureuse, liée aux délivrances et aux fidélités protestantes. Le nom rappelle que la guerre religieuse ne se joue pas seulement à Paris ou dans les grands palais. Elle traverse aussi des villes moyennes, des diocèses, des marges provinciales. Luçon donne au poème une précision territoriale : l'histoire a des adresses.

Lycaon et Thyeste [144] — Livres I et III. Lycaon, dans la mythologie grecque, est un roi d'Arcadie qui sert à Zeus de la chair humaine pour éprouver sa divinité ; Zeus le punit en le changeant en loup. Thyeste, frère d'Atrée, subit un autre repas d'horreur : Atrée lui fait manger ses propres enfants sans qu'il le sache. Ces récits antiques disent la limite extrême de l'inhumain, lorsque la table devient meurtre et que la nourriture devient crime. Dans Misères, Thyeste sert déjà à nommer la faim cannibale ; dans La Chambre dorée, Lycaon et Thyeste éclairent la justice corrompue. Les juges et

profiteurs y dévorent symboliquement les veuves, les orphelins et les condamnés. D'Aubigné transforme le banquet mythologique en emblème social : la cruauté administrative mange les vivants.

Lyon, les Terreaux et les frères martyrs [145] — Livre IV — Les Feux. Lyon est l'une des grandes villes de la Réforme française et l'un des lieux où la répression frappa durement. Les Terreaux, place lyonnaise, furent un espace de supplices publics.

D'Aubigné y place des frères que le feu ne parvient pas d'abord à consumer : le vent repousse la flamme, la foule s'acharne, puis les corps brûlés crient encore le nom du Christ. Le lieu urbain devient théâtre théologique. Les Terreaux ne sont plus seulement une place ; ils sont la scène où le peuple, les religieux, le feu et le ciel se disputent le sens de la mort.

M

Machiavel [146] — Livre I — Misères. Nicolas Machiavel est un écrivain et homme politique florentin du début du XVI^e siècle, auteur du Prince et des Discours. Il observe comment les États se conquièrent, se gardent et se perdent ; son nom est vite devenu, surtout chez ses adversaires, le symbole d'une politique séparée de la morale. Le « machiavélisme » du temps de D'Aubigné ne correspond pas toujours exactement à Machiavel lui-même : c'est souvent une légende noire, où ruse, raison d'État, poison, trahison et calcul italien se confondent. Quand Les Tragiques parlent des apprentis du faux Machiavel, il faut entendre cette réputation. D'Aubigné accuse ceux qui font de la guerre civile un art de gouvernement. Le nom donne une clef historique : derrière les querelles d'honneur et de cour, le poète voit une école de cynisme politique.

Mammon [147] — Livre III — La Chambre dorée. Mammon est un mot d'origine araméenne qui désigne les richesses, puis, dans la tradition chrétienne, la richesse devenue idole. Dans l'Évangile, on ne peut servir Dieu et Mammon : le nom oppose deux fidélités incompatibles. D'Aubigné l'introduit au moment où la justice céleste écrase les monstres de la Chambre dorée. Les bijoux de Mammon n'achètent plus les soldats de Dieu. Le symbole est limpide : l'argent qui corrompt les juges humains perd tout pouvoir devant le tribunal divin. Mammon n'est donc pas seulement l'avarice ; c'est une fausse divinité judiciaire, le dieu secret des charges, des présents et des sentences vendues.

Manlius [148] — Livre III — La Chambre dorée. Manlius Capitolinus est un héros romain associé au Capitole : selon la tradition, il sauva la citadelle lors de l'attaque gauloise. Mais le même homme fut ensuite accusé d'ambition tyrannique et condamné. Son nom est donc profondément ambigu : il unit le service héroïque de la cité et la tentation de la grandeur personnelle. D'Aubigné l'évoque comme celui qui « gagna son nom de Capitole ». La mention rappelle que la gloire civique ne suffit pas à innocenter toute une vie. Dans un livre consacré à la justice, Manlius montre combien le passage du mérite à l'orgueil peut être étroit.

Mars [149] — Livre I — Misères. Mars est le dieu romain de la guerre. Dans la poésie antique, son nom permet de dire le combat, l'ardeur militaire, le fracas des armes, parfois la noblesse héroïque. D'Aubigné reprend ce vocabulaire, mais il le tord : il parle

d'un « inique Mars ». La guerre qui inspire Les Tragiques n'a rien d'une belle épopée. Elle salit le papier, l'encre, les bras, les villes, les mères. Comprendre Mars aide donc à mesurer le renversement poétique. Le poète aurait pu chanter une guerre glorieuse sous le patronage du dieu ; il montre au contraire une guerre injuste, civile, impure, qui détruit ceux qu'elle prétend servir. Mars devient l'emblème d'une énergie héroïque dégradée en carnage fraternel.

Meaux, Orléans, Lyon et Toulouse [150] — Livre V — Les Fers. Ces villes forment la grande propagation de la Saint-Barthélemy hors de Paris. Le même crime change de lieu, mais garde sa forme. La géographie devient imitation du mal.

Médicis, Florence, Italie et Rome [151] — Livres I, IV et ailleurs. L'Italie de d'Aubigné n'est jamais seulement une géographie. Elle porte la mémoire des Médicis, de Florence, des poisons, de la ruse politique, mais aussi celle de Rome, centre de l'autorité pontificale. Dans Les Feux, l'Italie et Rome deviennent le théâtre où des martyrs portent la contradiction jusqu'au cœur de l'adversaire. Montalchine, Le Maigre et d'autres y affrontent non un pays, mais un système : tribunal secret, hostie imposée, pape exalté, langue confisquée. L'Italie n'est donc pas réduite à une nation ; elle devient l'espace symbolique où se nouent pouvoir religieux, spectacle et persécution.

Memphis, Pymandre et l'ouvroir chimique [152] — Livre VII — Jugement. Memphis renvoie à l'Égypte ancienne, à ses pyramides et à ses monuments funéraires. Pymandre évoque le Poimandrès hermétique, texte antique associé à Hermès Trismégiste. L'ouvroir du chimiste rappelle l'alchimie, qui croit voir renaître les formes par séparation et recombinaison. D'Aubigné utilise ces savoirs non pour remplacer la foi, mais pour les faire témoigner malgré eux : même la sagesse païenne et les arts secrets balbutient l'idée de résurrection.

Mercuriale [153] — Livre III — La Chambre dorée. Mercure est le dieu romain des messagers, des passages, du commerce, mais aussi des ruses et des voleurs ; la tradition en fait parfois un dieu ambigu, mobile, médiateur et trompeur. La Mercuriale est une assemblée solennelle du Parlement, tenue à l'origine le mercredi, où l'on rappelait les devoirs des magistrats. D'Aubigné exploite le jeu de mots : la cour qui devrait examiner sa conscience ressemble à Mercure maquereau, entremetteur d'injustice. Le terme judiciaire devient satire. Dans La Chambre dorée, la Mercuriale d'Henri II, liée à la répression des protestants, n'est plus purification de la justice mais pacte servile avec le pouvoir royal.

Moïse, Phinéas, Josué et Salomon [154] — Livre III — La Chambre dorée. Moïse reçoit la Loi sur le Sinaï et conduit Israël hors d'Égypte ; Phinéas, dans les Nombres, arrête le fléau par un geste de zèle violent ; Josué mène le peuple en Terre promise et punit l'interdit d'Achan ; Salomon est célèbre pour son jugement entre deux femmes qui revendiquent le même enfant. D'Aubigné les place au début de la procession des justes juges. Chacun porte un aspect du vrai jugement : la loi reçue de Dieu, le zèle contre le scandale, la rigueur envers la faute cachée, le discernement qui reconnaît la vraie mère. La Chambre dorée se trouve ainsi jugée par l'histoire sainte elle-même. Les magistrats modernes vendent ce que ces figures servaient.

Montalchine et Le Maigre [155] — Livre IV — Les Feux. Montalchine est présenté comme un vieux soldat du Christ qui feint la repentance afin d'obtenir une tribune publique ; au lieu de se rétracter, il résume devant tous les points de doctrine réformée : Christ seul, foi seule, grâce seule, Écriture seule, prière en langue comprise. Le Maigre, capucin, affronte lui aussi Rome en appelant le pape Antéchrist. Tous deux incarnent une ruse sainte. D'Aubigné oppose finesse spirituelle et ruse inquisitoriale : les persécuteurs veulent cacher les morts, mais les martyrs transforment l'échafaud en chaire. Leur parole fait du supplice un acte de prédication.

Montmoreau et Périgord [156] — Livre I — Misères. Montmoreau est un lieu du Sud-Ouest, et le Périgord une région que d'Aubigné connaît par l'expérience des guerres. Ces noms n'ont pas besoin d'une grande légende antique : leur force vient du témoignage. Dans Misères, le poète interrompt le discours général pour dire qu'il a vu. Un homme blessé, parlant son patois de Périgord, raconte les reîtres, la faim, sa femme battue, les enfants abandonnés. Montmoreau devient ainsi le contraire d'une allusion décorative. C'est le point où l'histoire entre dans la chair du poème. Le lecteur apprend que Les Tragiques ne sont pas seulement bâtis sur la Bible et les Anciens ; ils reposent aussi sur des lieux précis, des voix locales, des morts rencontrés.

N

Navarrin [157] — Livre V — Les Fers. Navarrin désigne un homme ou un parti lié à la Navarre, c'est-à-dire au monde d'Henri de Navarre, futur Henri IV, et plus largement à l'espace protestant du Sud-Ouest. Le mot porte une couleur politique très forte chez d'Aubigné : la Navarre est à la fois refuge, espérance militaire, fidélité blessée et lieu de la future déception. Dans le passage, la délivrance de Navarrin fait entendre une louange venue du Béarn. Le nom n'est donc pas pure géographie. Il donne à la scène un accent de patrie huguenote, de reconnaissance et d'espérance encore possible.

Néron, Cyprien et l'Église primitive [158] — Livres I, II, IV, V et VI. Néron est l'empereur romain que la tradition chrétienne associe aux premières persécutions ; Cyprien, évêque de Carthage au III^e siècle, fut martyr et écrivain de l'Église ancienne. Dans Les Feux, d'Aubigné rapproche les calomnies portées contre les protestants de celles qui frappaient les premiers chrétiens : on les accusait de crimes nocturnes, de repas monstrueux, d'inceste ou d'impiété. Cyprien sert alors de témoin ancien contre la calomnie moderne. Le présent se lit dans le miroir de Rome païenne : les persécuteurs catholiques deviennent les nouveaux Nérons, tandis que les réformés revendiquent l'héritage de l'Église primitive.

Norris [159] — Livre IV — Les Feux. Norris est cité dans la série des martyrs anglais. Le passage insiste sur une marche pieds nus depuis la prison jusqu'au lieu du supplice, sur un chemin jonché d'épines ou de pointes qui rougit de son sang. La tradition exacte du nom est difficile à stabiliser sans l'appareil des martyrologes, mais d'Aubigné en fait un nourrisson de l'Angleterre sainte. Norris devient moins un portrait biographique isolé qu'une image du chemin chrétien pris au sens littéral. Le « sentier étroit » de l'Évangile cesse d'être une métaphore : le martyr le foule avec ses pieds blessés.

O

Océan [160] — Livre V — Les Fers. L'Océan est personnifié comme un vieillard au chef blanc, d'abord irrité de recevoir les corps que les fleuves lui apportent. Puis il comprend que ces morts sont des saints et accepte de les garder. La mer devient juge et sépulcre.

Ochus [161] — Livre III — La Chambre dorée. Ochus, nom royal porté par Artaxerxès III de Perse, est réputé dans les récits antiques pour sa cruauté, notamment envers l'Égypte qu'il reconquit avec violence. D'Aubigné le nomme « l'Égyptien » parce que sa mémoire est attachée à cette domination brutale. Dans la galerie de La Chambre dorée, il représente le souverain tyrannique qui confond puissance et droit. Son intérêt symbolique vient du contraste : les juges devraient protéger les faibles, mais ils prennent place dans une lignée de conquérants impitoyables. Ochus fait entrer dans le palais de justice une odeur de despotisme oriental.

Olinville, Chicot et Hamon [162] — Livre II — Princes. Olinville, Chicot et Hamon appartiennent au monde des familiers, bouffons, serviteurs ou favoris attachés aux cours des derniers Valois. Ils n'ont pas la stature mythologique de Néron ou de Caton ; leur force vient justement de leur petitesse historique. D'Aubigné les place près des figures antiques pour montrer que la tyrannie ne se compose pas seulement de grands monstres : elle a aussi ses valets, ses amuseurs, ses intermédiaires, ses témoins impurs. Ces noms donnent une précision contemporaine à la satire : derrière Rome, c'est bien la cour française qui est visée.

Oreste et Charles Quint [163] — Livre III — La Chambre dorée. Oreste est le fils d'Agamemnon et de Clytemnestre dans la tragédie grecque : il venge son père en tuant sa mère, puis devient la figure d'une culpabilité poursuivie par les Érinyes. Charles Quint est l'empereur du Saint-Empire, roi d'Espagne sous le nom de Charles Ier, dont la fin de règne et l'abdication ont beaucoup frappé l'Europe du XVI^e siècle. D'Aubigné les rapproche dans le passage sur l'Inquisition pour faire sentir que le crime peut entrer au cœur même des familles royales et impériales. Le nom d'Oreste dramatise la filiation sanglante ; celui de Charles Quint donne une assise historique au soupçon religieux et politique.

Orphée, Bacchantes et Évhé [164] — Livre III — La Chambre dorée. Orphée est le poète-musicien de la mythologie grecque : son chant charme les bêtes, les arbres et même les puissances infernales lorsqu'il descend chercher Eurydice. Les Bacchantes, femmes possédées par l'ivresse sacrée de Dionysos, le mettent en pièces dans plusieurs récits antiques. Évhé est le cri bachique qui accompagne cette fureur. Dans La Chambre dorée, d'Aubigné compare l'Ivrognerie judiciaire aux bacchantes déchirant Orphée. Le chant harmonieux de la justice est mis en pièces par le bruit, le vin, le tumulte. Le mythe sert donc à rendre visible une parole judiciaire dégradée : au lieu d'écouter la raison, la cour hurle et condamne.

P

Pandore [165] — Livre I — Misères. Pandore appartient à la mythologie grecque. Après que Prométhée a volé le feu pour les hommes, Zeus fait façonner la première

femme, belle et dangereuse, à qui les dieux donnent chacun un don. Elle reçoit un vase, devenu plus tard une « boîte » dans la tradition, qu'elle ouvre malgré l'interdit : les maux s'en échappent et se répandent parmi les hommes ; seule l'Espérance demeure au fond. D'Aubigné appelle Pandore « traîtresse » et l'inscrit dans une image de feu couvert sous la cendre, d'énigmes et de tapisseries noires. Pour comprendre l'allusion, il faut donc savoir qu'elle est la porteuse des malheurs. Dans *Misères*, elle devient l'emblème d'une politique qui apporte au royaume les guerres, les ruses et les larmes, tout en cachant encore l'ardeur sous la flamme éteinte.

Paris et la Saint-Barthélemy [166] — Livre V — Les Fers. La Saint-Barthélemy commence à Paris dans la nuit du 23 au 24 août 1572. Dans *Les Fers*, cloche, palais, ponts, chambres, lits et fleuve deviennent instruments de mort. Paris n'est plus cité des lois : elle est scène d'un sacrifice inversé.

Paris et le Louvre [167] — Livres II, III, V, VI et VII. Paris est la capitale du royaume, ville de peuple, de justice, d'université, de passions religieuses ; le Louvre est le palais royal, lieu du pouvoir, des conseils, des fêtes et des secrets. Pour un lecteur de d'Aubigné, ces noms portent aussi l'ombre de la Saint-Barthélemy, commencée à Paris en août 1572, et des violences qui rayonnèrent ensuite. Dans *Les Tragiques*, Paris n'est donc pas seulement un décor urbain, ni le Louvre une résidence. Ils deviennent les lieux où la majesté royale se retourne en piège : palais-prison, ville de sang, théâtre de massacres, bouche politique d'où sortent les ordres. Le nom propre donne à la tragédie un centre. Ce qui devrait protéger le royaume devient le lieu d'où part sa blessure.

Pauvres de Lyon, Albigeois et Gérard [168] — Livre IV — Les Feux. Les Pauvres de Lyon renvoient aux vaudois, mouvement né autour de Pierre Valdo au XII^e siècle, prêchant pauvreté évangélique et retour à l'Écriture. Les Albigeois désignent les cathares du Midi, persécutés lors de la croisade albigeoise. Gérard et sa bande représentent, chez d'Aubigné, des témoins anglais exposés à mourir de froid et de faim. Le poète rassemble ces groupes divers dans une même généalogie du témoignage. Historiquement, leurs doctrines ne sont pas identiques ; symboliquement, ils forment une chaîne de voix étouffées par l'institution. D'Aubigné les lit comme les ancêtres d'une Église persécutée, semée d'un pays à l'autre.

Phalaris et Pérille [169] — Livres I, IV et V. Phalaris est un tyran d'Agrigente, en Sicile, célèbre pour son taureau d'airain : on y enfermait les victimes avant de chauffer le bronze, et leurs cris semblaient mugir. Pérille, ou Perillos, passe pour l'inventeur de cette machine ; la légende veut qu'il en ait été la première victime. Dans *Les Feux*, d'Aubigné appelle les bourreaux « Périlles » lorsqu'ils cherchent des supplices longs et ingénieux. Le nom ne désigne donc pas seulement une cruauté antique : il nomme l'intelligence technique mise au service de la douleur. Les persécuteurs modernes inventent, combinent, perfectionnent ; ils sont les artisans d'une industrie du martyre.

Pharaon et Nébucadnézer [170] — Livre IV — Les Feux. Pharaon est, dans l'Exode, le roi d'Égypte qui retient Israël en esclavage et résiste aux signes de Dieu jusqu'aux plaies. Nébucadnézer, roi de Babylone dans le livre de Daniel, fait jeter trois jeunes Hébreux dans la fournaise parce qu'ils refusent d'adorer sa statue ; ils en sortent indemnes, accompagnés d'une présence céleste. Dans *Les Feux*, ces noms donnent une grammaire

biblique à la persécution. Les rois qui brûlent les fidèles répètent Babylone et l'Égypte. Mais le feu, comme dans Daniel, peut devenir le lieu même où Dieu se montre présent.

Piémont [171] — Livre V — Les Fers. Le Piémont, au pied des Alpes, est lié dans la mémoire protestante aux Vaudois, communautés évangéliques anciennes souvent persécutées. Il est aussi un espace de passage entre France, Italie et monde alpin. Dans *Les Tragiques*, le Piémont n'est donc pas une simple région étrangère : il prolonge la carte de l'Église souffrante. Les deux drapeaux blancs de Piémont et de France rapprochent des combats que les frontières politiques séparent. D'Aubigné fait de ce nom un trait d'union : la cause des fidèles débordé le royaume et rejoint une mémoire européenne de persécution.

Poitiers [172] — Livre V — Les Fers. Poitiers est qualifiée de courtoise et délicate. La ville porte une mémoire intellectuelle, religieuse et judiciaire importante ; elle appartient aussi à l'espace poitevin si présent dans la vie de d'Aubigné. En la nommant dans la série des massacres, le poète accuse la contradiction entre le raffinement d'une cité et sa participation au crime. Poitiers n'est pas traitée comme un lieu brutal par nature, mais comme une douceur qui a failli. Le nom fait donc mal : plus la ville était censée être policée, plus sa chute révèle que la civilisation extérieure peut céder devant l'exemple abominable.

Pompées [173] — Livre III — La Chambre dorée. Les Pompées renvoient d'abord à Pompée le Grand, général romain couvert de victoires, rival puis adversaire de César. Il finit vaincu à Pharsale et assassiné en Égypte. Son nom porte donc la splendeur et la fragilité de la fortune politique. D'Aubigné l'emploie au pluriel, comme un nom de lignée héroïque et malheureuse. Dans le livre de la justice corrompue, les Pompées rappellent que la grandeur humaine, même immense, peut être brisée. Le juge qui se croit solide parce qu'il sert les puissants devrait voir, dans ce nom, que la faveur du monde est une mer changeante.

Pompées et Fabies [174] — Livre III — La Chambre dorée. Les Fabies, comme les Pompées, appartiennent à la mémoire des grandes familles romaines. La gens Fabia évoque le service de la République, la guerre, la constance patricienne ; les Pompées rappellent la gloire militaire suivie de la chute. D'Aubigné les associe pour produire un chœur de noms romains. Il ne demande pas au lecteur de distinguer tous les individus : il lui fait entendre une noblesse antique qui accuse la fausse noblesse moderne. Ces noms fonctionnent comme des ancêtres sévères : ils rappellent que la grandeur est une charge, non une décoration.

Porcie [175] — Livre IV — Les Feux. Porcie, fille de Caton et épouse de Brutus, appartient à la mémoire romaine de la fermeté héroïque. La tradition raconte qu'après la mort de Brutus, empêchée d'avoir une arme, elle se serait tuée en avalant des charbons ardents. D'Aubigné cite ses charbons parmi les morts courageuses de l'Antiquité. Mais, dans *Les Feux*, cette grandeur païenne est dépassée : les martyrs ne cherchent pas la mort par désespoir, ils reçoivent le supplice comme témoignage. Porcie sert donc de contraste noble. Son courage est réel, mais il reste sans l'espérance qui transfigure le bûcher chrétien.

Psylles [176] — Livre II — Princes. Les Psylles étaient, dans les récits antiques, un peuple d'Afrique réputé résister au venin des serpents et savoir guérir leurs morsures. Leur nom passa dans la littérature comme image d'une immunité au poison. D'Aubigné appelle le jeune homme « Psylle bien approuvé » parce qu'il a résisté aux aspics symboliques de la cour : flatterie, vice, ambition, volupté. Le nom transforme l'épreuve morale en épreuve physique. Être vertueux, c'est avoir traversé un nid de serpents sans mourir ; c'est prouver que le poison du siècle n'a pas pris sur l'âme.

Python [177] — Livre II — Princes. Python est le serpent monstrueux que la mythologie grecque place près de Delphes. Il garde un lieu obscur, humide, pestilentiel, avant qu'Apollon ne le tue et n'établisse sur cette victoire son sanctuaire et son oracle. Le nom porte donc deux choses à la fois : la bête tapie dans son antre et la lumière qui vient la frapper. Quand d'Aubigné veut « crever l'enflé Python », il ne se contente pas d'insulter ses ennemis. Il donne à sa parole poétique une fonction apollinienne : ouvrir la tanière, percer le mensonge, exposer à l'air ce qui vivait dans l'ombre. Python devient l'image du pouvoir corrompu qui enfle dans les ténèbres et que la vérité doit éventrer.

R

Rameau [178] — Livre V — Les Fers. Rameau est ici un vieillard nommé dans la scène de la Saint-Barthélemy. Son nom commun évoque aussi la branche : d'Aubigné joue probablement de cette résonance lorsqu'il parle du « vieil Rameau à la fertile branche ». L'homme devient image de descendance, de famille, de vie ancienne encore porteuse de fruits. Le massacre détruit donc plus qu'un individu : il brise une branche chargée d'années et de piété. Dans la logique du poème, Rameau donne un visage aux vieillards tués. Sa faiblesse aurait dû le protéger ; elle rend au contraire le crime plus odieux.

Renée de France et Montargis [179] — Livre V — Les Fers. Renée de France, fille de Louis XII, protégea des protestants à Montargis. Quand Charles fait vider ce refuge, la mesure politique devient profanation d'un asile. Renée figure une noblesse hospitalière opposée à la cruauté d'État.

Reniers et Vessin [180] — Livre V — Les Fers. Reniers est secouru par son ennemi Vessin, qui l'accompagne au lieu de le tuer. L'épisode a la force d'un miracle moral : Dieu peut tirer secours même d'un adversaire.

Rome [181] — Dans l'ensemble du poème. Rome est double dans Les Tragiques. Elle est d'abord la Rome antique : César, Néron, Sylla, les guerres civiles, les empereurs, les tyrans, toute une mémoire de grandeur et de sang. Elle est aussi la Rome pontificale, siège du pape, que d'Aubigné protestant accuse d'orgueil, d'idolâtrie et de domination sur les rois. Cette superposition est une clef majeure. Quand le poète marche contre Rome, il marche à la fois contre l'ancien empire des armes et contre l'empire religieux qu'il voit dans son siècle. Le nom rassemble l'histoire et l'actualité, le latin des livres et la polémique confessionnelle. Rome devient l'emblème de toute puissance qui se dit sacrée pour mieux commander, juger, délier, lier et persécuter.

Rubicon [182] — Livre I — Misères. Le Rubicon est un petit fleuve du nord de l'Italie qui marquait, dans l'Antiquité, une limite politique : un général romain ne devait pas le franchir avec son armée. En 49 avant notre ère, César le passe et engage la guerre civile.

Depuis, « franchir le Rubicon » signifie accomplir un acte irréversible. D'Aubigné place ce fleuve dans l'ouverture de *Misères* : ses désirs ont déjà volé au-delà de la rive. L'allusion donne à l'écriture la force d'une décision militaire. Il ne s'agit plus de composer des vers d'amour ou d'agrément, mais de s'engager dans une guerre de vérité. Le Rubicon est donc la frontière intérieure du poète : après lui, plus de recul possible devant Rome, les princes et le sang.

S

Sadducéens et résurrection des corps [183] — Livre VII — Jugement. Les Sadducéens, dans le judaïsme ancien, sont connus par les Évangiles et les Actes pour nier la résurrection. D'Aubigné les convoque au moment où il défend la résurrection des corps, même ceux qui furent brûlés, mangés ou dispersés. L'objection matérielle devient l'occasion d'une affirmation théologique : Dieu saura rendre à chacun son corps, sans confusion, parce que la création entière reste sous sa main.

Saint Mathurin [184] — Livre III — La Chambre dorée. Saint Mathurin est un saint populaire que la tradition invoquait notamment contre la folie et les possessions. Son sanctuaire de Larchant, près de Nemours, fut longtemps un lieu de pèlerinage. D'Aubigné le cite lorsque la cour semble peuplée de fous, comme si les juges eux-mêmes relevaient non du palais mais d'un traitement contre la démence. Le nom fait rire et accuse à la fois : il rabaisse l'aréopage corrompu au rang d'hospice d'insensés. Dans *La Chambre dorée*, la folie n'est pas seulement médicale ; elle est morale. Juger contre le droit, c'est avoir perdu l'esprit de justice.

Salomon [185] — Livre III — La Chambre dorée. Salomon, fils de David, est le roi biblique auquel Dieu donne une sagesse exceptionnelle. Le récit le plus célèbre raconte deux femmes revendiquant le même enfant : Salomon ordonne de le couper en deux, non pour le tuer, mais pour faire apparaître la vraie mère, celle qui préfère renoncer à l'enfant plutôt que de le voir mourir. Dans *La Chambre dorée*, cette scène devient tableau de la justice parfaite : le juge découvre le vrai non par brutalité, mais par discernement. D'Aubigné l'oppose aux magistrats qui coupent réellement, condamnent réellement, et ne savent plus distinguer la vérité de la procédure. Salomon est la ruse sainte du jugement juste.

Sardanapale [186] — Livres II et V. Sardanapale est un roi d'Assyrie connu surtout par une légende grecque et latine : prince fastueux, efféminé selon les moralistes anciens, livré aux plaisirs, il aurait fini par faire brûler son palais, ses richesses et ses femmes plutôt que de tomber vivant aux mains de ses ennemis. Son nom est devenu le symbole du luxe mou, de la volupté qui défait le courage. D'Aubigné l'emploie pour dénoncer les portraits flatteurs des princes : peindre un Sardanapale en César, c'est transformer la honte en grandeur. Le lecteur doit entendre l'accusation contre la poésie de cour. Là où les flatteurs voient magnificence, Les Tragiques voient décadence. Sardanapale est le pouvoir enveloppé d'or, mais déjà condamné par sa mollesse et son aveuglement.

Sarmates [187] — Livre II — Princes. Les Sarmates sont, pour les auteurs anciens, des peuples des steppes orientales de l'Europe, souvent associés à une liberté rude, guerrière, presque barbare. La Renaissance aime ces noms lointains parce qu'ils

permettent de juger l'Europe depuis ses marges. D'Aubigné les évoque comme un peuple qui, « étant sans rois », avait le droit pour roi et se gouvernait par ses propres lois. Le nom ne sert donc pas seulement à produire de l'exotisme. Il crée une comparaison politique : des peuples que l'on dirait barbares peuvent apparaître plus justes que les cours civilisées. Les Sarmates deviennent un miroir humiliant tendu aux princes français.

Satan [188] — Dans l'ensemble du poème. Satan est, dans la Bible, l'adversaire : tentateur, accusateur, ennemi de Dieu et des hommes. La tradition chrétienne lui donne la figure du chef des démons, ange révolté et maître des séductions. Dans *Les Tragiques*, il n'habite pas seulement un enfer lointain. Il travaille dans l'histoire : il inspire les ruses, reçoit les âmes, soutient les fausses sciences, pousse les bourreaux à transformer la religion en meurtre. Son nom permet à d'Aubigné de lire les événements politiques comme les signes d'un combat spirituel. Les conseillers pervers, les magiciens, les juges iniques et les persécuteurs ne sont pas seulement coupables humainement ; ils participent d'une économie infernale. Satan devient la signature invisible du monde renversé que le poème dénonce.

Satan dans le ciel [189] — Livre V — *Les Fers*. Le début du livre reprend le modèle de Job : Satan paraît devant Dieu après avoir parcouru la terre. Chez d'Aubigné, le démon devient stratège de cour, conseiller, prédicateur, séducteur et corrupteur. Les fers les plus dangereux sont ceux qui se présentent comme liberté.

Saturne [190] — Livre I — *Misères*. Saturne est un ancien dieu romain, associé au temps, à l'âge d'or, mais aussi, par rapprochement avec le Cronos grec, au père qui dévore ses enfants. La pensée médicale et astrologique de la Renaissance l'associe volontiers à la mélancolie, au froid, à la vieillesse, aux influences sombres. Dans *Misères*, d'Aubigné dit que le dieu tutélaire du duel n'est pas Mars, mais Saturne. Le déplacement est décisif. Les duellistes croient servir l'honneur guerrier ; en réalité, ils servent une puissance triste, stérile et dévorante. Saturne révèle la vérité du faux héroïsme : la noblesse se mange elle-même, la jeunesse se livre à un vieux dieu de mort. Le nom transforme une mode sociale en emblème de décadence collective.

Saül [191] — Livre VI — *Vengeances*. Saül est le premier roi d'Israël. Choisi puis rejeté par Dieu, il s'enfonce dans la jalousie contre David, consulte la nécromancienne d'Endor et finit par mourir après la défaite de Gelboé. Dans *Les Tragiques*, son nom évoque l'hôte mauvais, le roi possédé par la peur et par l'envie, celui qui ne sait plus reconnaître l'élu de Dieu. Saül sert ainsi à lire les princes modernes : leur autorité demeure extérieure, mais leur âme est déjà défaite. Le roi qui persécute David annonce tous les pouvoirs qui poursuivent l'innocent et se perdent eux-mêmes.

Sautrée [192] — Livre IV — *Les Feux*. Sautrée renvoie très probablement à William Sawtrey, prêtre anglais lollard, brûlé en 1401 et souvent présenté comme l'un des premiers martyrs anglais condamnés pour hérésie. Disciple de la mouvance issue de Wicléf, il incarne une mémoire antérieure à la Réforme du XVI^e siècle. D'Aubigné l'appelle « l'invaincu » : le pouvoir a vaincu son corps, non sa fidélité. Le nom sert à allonger l'histoire protestante vers le passé. Les Réformés ne sont pas, pour d'Aubigné,

une nouveauté sans racines ; ils héritent d'une chaîne ancienne de témoins brûlés avant eux.

Scipion [193] — Livre II — Princes. Scipion l'Africain est le général romain vainqueur d'Hannibal. Dans la tradition antique, son nom évoque la grandeur militaire, la discipline, la gloire de Rome et la hauteur d'âme. Mais d'Aubigné fait surtout signe vers le fameux « Songe de Scipion » transmis par Cicéron : Scipion y contemple la terre depuis le ciel et comprend combien les royaumes humains sont petits. Chez d'Aubigné, voir la terre comme Scipion, c'est apprendre à mépriser les honneurs fragiles. Le nom élève le regard du lecteur : depuis le ciel, la France elle-même devient un atome, et la gloire des mignons une poussière.

Scipions [194] — Livre III — La Chambre dorée. Les Scipions sont l'une des grandes familles de Rome, rendue célèbre surtout par Scipion l'Africain, vainqueur d'Hannibal, et Scipion Émilien, destructeur de Carthage. Leur nom évoque la discipline militaire, la grandeur civique, la gloire du service rendu à la République. Chez d'Aubigné, le pluriel n'appelle pas une biographie unique : il convoque une lignée exemplaire. La Chambre dorée se trouve ainsi jugée par la mémoire romaine. Les Scipions disent ce qu'une noblesse d'État pourrait être : non pas parasitisme, faveur ou mollesse, mais responsabilité, courage et hauteur.

Seine, Loire, Rhosne/Rhône et Garonne [195] — Livres V et VI. La Seine, la Loire, le Rhosne — graphie ancienne du Rhône — et la Garonne sont les grands fleuves du royaume. Ils organisent la géographie française, portent les villes, les échanges, les mémoires locales. Dans une poésie paisible, ils pourraient chanter l'abondance et l'unité du pays. Chez d'Aubigné, ils deviennent des veines blessées. La Seine rappelle Paris, le Rhosne entraîne sa violence, la Loire claire se trouble, la Garonne inscrit le Sud-Ouest dans la même catastrophe. Les fleuves lavent, charrient, rougissent, témoignent. Le lecteur doit comprendre que la guerre civile ne reste pas sur un champ de bataille : elle entre dans le réseau même du royaume. En nommant les eaux, d'Aubigné fait de la France un corps où le sang circule jusque dans les rivières.

Sel sans saveur, bois vert et nuage sans eau [196] — Livre IV — Les Feux. Ces images viennent de la Bible et de la prédication morale. Le sel qui perd sa saveur ne sert plus à rien ; le bois vert qui fume sans brûler figure une vie sans vraie flamme ; le nuage sans eau promet la pluie mais ne donne rien. D'Aubigné les applique aux faux hommes d'Église qui portent la croix en or, non dans le cœur, et qui président au sang au lieu de servir les pauvres. Le symbole est sévère : l'institution religieuse peut garder ses signes tout en perdant sa substance. Le poète oppose alors les martyrs, brûlés mais féconds, aux prélats qui fument sans lumière.

Séméis / Shimei [197] — Livre VI — Vengeances. Séméis, ou Shimei, apparaît dans l'histoire de David : lorsque le roi fuit devant la révolte d'Absalom, cet homme sort de sa maison, l'insulte et lui jette des pierres. David refuse d'abord de le faire tuer, recevant l'humiliation comme une épreuve permise par Dieu. Pour d'Aubigné, les Séméis sont les petits haineux qui attaquent l'homme abattu. Ils ne sont pas de grands tyrans, mais des voix venimeuses, des bouches de boue. Le symbole est précieux : la persécution ne vient pas seulement des rois, elle sort aussi des creux vulgaires de la terre sociale.

Sennachérib [198] — Livre VI — Vengeances. Sennachérib, roi d'Assyrie, assiège Jérusalem dans la Bible et menace le peuple de Dieu avec une puissance écrasante. Le récit raconte que l'ange du Seigneur frappe son armée, puis que le roi, rentré chez lui, meurt assassiné par ses propres fils. Chez d'Aubigné, son nom condense l'arrogance militaire humiliée par une main invisible. La lame qui le tue n'est pas seulement un événement politique : elle prouve que la force qui encercle les fidèles peut être défaite sans bataille. Sennachérib devient ainsi un miroir tendu aux princes qui se croient maîtres du siège, du glaive et de l'histoire.

Séraphins et Chérubins [199] — Livre V — Les Fers. Ces ordres angéliques ouvrent le livre sur une cour céleste opposée à la cour terrestre. Là-haut, ordre, lumière et adoration ; ici-bas, déguisement, ruse et sang. Le contraste donne au Livre V son axe vertical.

Sforce, Vénitiens et prince de Melphe [200] — Livre III — La Chambre dorée. Sforce renvoie à la famille des Sforza, puissants ducs de Milan, dont certains princes furent donnés en exemples de maîtrise de soi ou de gouvernement. Les Vénitiens évoquent la république de Venise, souvent admirée pour sa liberté aristocratique et ses institutions. Le prince de Melphe, figure plus proche de l'histoire moderne, sert de d'Aubigné d'exemple rare de justice rendue contre l'abus et la violence. Ces noms forment une petite galerie italienne qui n'a pas la noirceur de la Florence médicéenne ailleurs dénoncée. Dans La Chambre dorée, ils prouvent que même dans un siècle corrompu, certains princes peuvent encore sauver l'honneur du jugement.

Silence extatique [201] — Livre VII — Jugement. Le poème s'achève sur une défaillance de la parole : les sens perdent leurs sens, l'esprit s'envole, la bouche se tait. Après avoir nommé les tyrans, les supplices, les villes, les monstres et les saints, d'Aubigné arrive au seuil où le langage ne suffit plus. Ce silence n'est pas échec, mais accomplissement. L'encyclopédie des symboles se ferme dans l'extase : tout ce qui pouvait être raconté conduit au giron de Dieu.

Sinon [202] — Livres II, III, IV, V et VI. Sinon est le Grec qui, dans le récit de la chute de Troie, se laisse volontairement trouver par les Troyens et leur raconte un mensonge habile. Il les persuade d'introduire dans leur ville le cheval de bois où sont cachés les soldats grecs. Par sa parole, Troie ouvre elle-même la porte à sa ruine. D'Aubigné fait de Sinon le nom de la perfidie éloquente. Dans Princes, un traître Sinon peut passer pour sage : c'est l'un des grands scandales du poème, la cour admirant comme prudence ce qui n'est que trahison. Le nom apprend au lecteur à se méfier des beaux récits politiques. Une cité ne tombe pas seulement par les armes ; elle tombe quand elle croit le mensonge qui les fait entrer.

Socrate [203] — Livre IV — Les Feux. Socrate, philosophe athénien condamné à mort, boit la ciguë après avoir refusé de fuir. Dans le Phédon, Platon le montre parlant de l'âme et de la mort avec une sérénité qui a fasciné toute l'Europe chrétienne. D'Aubigné évoque son poison comme une « pure douceur » devant les supplices des martyrs. Le nom ne rabaisse pas Socrate ; il mesure l'excès des Feux. Si la mort du sage païen paraît douce, c'est que le martyr protestant atteint une violence autre. Socrate devient l'étalon noble qui permet de sentir combien les martyrs vont plus loin.

Sodome et le feu du ciel [204] — Livre VI — Vengeances. Sodome, dans la Genèse, est la ville dont la violence et la corruption appellent le jugement divin ; Lot en est tiré par les anges avant que le feu et le soufre ne tombent du ciel. Le récit biblique joint hospitalité violée, désir d'outrage et destruction soudaine. D'Aubigné y trouve un modèle de châtement proportionné : lorsque les hommes veulent souiller jusqu'aux messagers célestes, le ciel répond par le feu. Sodome n'est donc pas seulement un exemple moral ; elle devient l'emblème d'un monde qui renverse l'ordre au point de forcer Dieu à manifester sa colère.

Sodomes, Paris, Hiérosolyme et Babel [205] — Livre VII — Jugement. Sodome est la cité détruite par le feu pour son péché ; Jérusalem, appelée ici Hiérosolyme, est la ville sainte qui peut devenir coupable lorsqu'elle refuse les envoyés de Dieu ; Babel est la ville de l'orgueil et de la confusion. Paris entre dans cette constellation biblique. D'Aubigné ne décrit plus seulement une capitale française : il la fait comparaître comme cité-symbole, chargée du sang versé et promise au labour du jugement.

Soleil de Dieu [206] — Livre VII — Jugement. Dans la Jérusalem céleste de l'Apocalypse, il n'est plus besoin de soleil ni de lune, car la gloire de Dieu éclaire la cité. D'Aubigné reprend cette image pour achever sa poétique de la lumière. Après les feux de guerre, les bûchers, les éclairs et les flammes infernales, il reste une lumière sans violence : la face de Dieu elle-même. Le vrai soleil n'éblouit plus pour détruire, il éclaire pour faire vivre.

Sylla [207] — Livre I — Misères. Sylla, ou Sulla, est le général et dictateur romain des guerres civiles du Ier siècle avant notre ère. Il entra dans Rome avec ses troupes, vainquit ses adversaires et lança des proscriptions : listes d'ennemis déclarés hors la loi, dont les biens étaient confisqués et les vies livrées. Son nom signifie donc la violence d'État, le meurtre bureaucraté, la vengeance devenue institution. D'Aubigné le cite parmi les fléaux antiques dont quelqu'un pouvait encore, peut-être, éviter le glaive. Cette nuance rend l'allusion terrible : même Sylla, dans sa cruauté, paraît moins universel que les ravages modernes. La France de Misères semble avoir inventé une proscription diffuse, sans refuge assuré. Sylla devient la mesure romaine d'un mal que le présent dépasse.

T

Table ronde [208] — Livre IV — Les Feux. La Table ronde appartient au cycle arthurien : les chevaliers du roi Arthur y siègent sans hiérarchie apparente, dans une communauté vouée à l'honneur, à l'aventure et parfois à la quête du Graal. D'Aubigné évoque ces chevaliers pour mieux les dépasser. Les martyrs qu'il célèbre ne sont pas les héros mondains de la prouesse romanesque : ils combattent sans épée, sans tournoi, sans gloire de cour. Leur chevalerie est spirituelle. En opposant les vainqueurs de Sion aux chevaliers de la Table ronde, le poème remplace l'héroïsme aristocratique par l'héroïsme du témoignage. Le vrai combat n'est plus l'exploit brillant, mais la fidélité dans le feu.

Thaïs et Lucrèce [209] — Livre II — Princes. Thaïs est un nom de courtisane célèbre dans la tradition antique : il évoque la séduction, la volupté, le théâtre du désir. Lucrèce,

au contraire, est la matrone romaine violée par Sextus Tarquin et devenue symbole de chasteté ; son suicide entraîne, selon le récit romain, la chute de la royauté. Quand d'Aubigné dit qu'une Thaïs est appelée Lucrèce, il montre le scandale de la flatterie : le vice reçoit le nom de la vertu. L'allusion fonctionne comme une balance morale renversée. Les mots les plus nobles sont volés pour couvrir ce qu'ils devraient condamner.

Thémis [210] — Livre III — La Chambre dorée. Thémis est, dans la mythologie grecque, une figure de l'ordre divin, de la loi juste, de ce qui règle les assemblées des dieux et des hommes. Elle est l'une des grandes images anciennes de la Justice avant les représentations plus tardives de la femme à la balance. Dans La Chambre dorée, d'Aubigné la fait apparaître comme une contre-présence lumineuse. Les juges humains vendent, biaisent, condamnent ; Thémis rappelle ce que juger devrait être. Le lecteur non érudit doit voir qu'elle ne sert pas seulement à orner le discours d'un nom grec. Elle met devant la chambre corrompue une chambre idéale, pure, sévère. Thémis est la justice rendue visible ; sa beauté accuse la laideur des magistrats qui ont trahi son office.

Thorb [211] — Livre IV — Les Feux. Thorb, forme difficile transmise par le texte, appartient à la série des témoins anglais issus de la tradition de Wicief et des premiers martyrs réformés. Le nom est proche des formes qui désignent des prédicateurs ou confesseurs lollards conservés par les martyrologes. D'Aubigné ne développe pas son histoire particulière : il le fait naître avec Bewerlan et Sautrée d'une même « ventrée » de l'Église. Cette image maternelle est capitale. Les martyrs ne sont pas des accidents isolés ; ils sont l'enfantement douloureux d'une Église persécutée. Thorb vaut donc comme nom de transmission : après Wicief, la parole engendre des témoins.

Timanthe [212] — Livre I — Misères. Timanthe est un peintre grec auquel la tradition attribue une célèbre invention : dans le Sacrifice d'Iphigénie, il aurait voilé le visage d'Agamemnon, incapable de représenter jusqu'au bout la douleur du père. Le voile devient ainsi le signe d'une pudeur artistique : montrer qu'on ne peut plus montrer. D'Aubigné appelle le « rideau de Timanthe » après la scène de cannibalisme maternel. Ce nom est une clef de poétique. Les Tragiques veulent dire l'horreur sans l'adoucir, mais le poète reconnaît qu'il existe un point où la représentation doit s'arrêter. Timanthe n'efface pas le crime ; il marque sa limite. Le rideau signale que certaines douleurs excèdent la peinture, et que le silence peut lui-même devenir tragique.

Tomyris [213] — Livre III — La Chambre dorée. Tomyris est la reine des Massagètes, célèbre pour avoir vaincu Cyrus selon Hérodote. La tradition raconte qu'après la mort de son fils, trompé par les Perses, elle fit plonger la tête de Cyrus dans une outre pleine de sang en lui disant de s'en rassasier. Son histoire mêle courage, vengeance maternelle et renversement de l'orgueil impérial. Chez d'Aubigné, Tomyris appartient au peuple ancien des figures qui rappellent aux puissants que la violence revient contre eux. Elle n'est pas seulement une reine barbare : elle devient l'image d'une justice terrible, où le sang versé par le conquérant lui est rendu.

Tournon [214] — Livre V — Les Fers. Tournon, ville du Rhône, est nommée dans la propagation des massacres après Paris. D'Aubigné fait défiler les villes comme autant de témoins à charge. Tournon n'est pas ici une simple localisation : c'est une étape de la

contagion. Le crime parisien descend les fleuves, traverse les cités, trouble les eaux. En nommant Tournon, le poète inscrit la Saint-Barthélemy dans une géographie accusatrice. Le lecteur comprend que la violence n'a pas été un accident enfermé dans la capitale : elle a gagné les provinces et marqué les lieux de leur propre.

Trajans [215] — Livre III — La Chambre dorée. Trajan est l'empereur romain que la tradition a souvent présenté comme le modèle du prince juste, victorieux et accessible. Le Moyen Âge chrétien lui prête même une réputation exceptionnelle de justice envers les humbles. D'Aubigné l'emploie au pluriel, comme un nom de grandeur politique. Trajan sert ici à mesurer l'abaissement des temps présents : si des païens ont pu être justes, que dire de magistrats et princes chrétiens qui trahissent le droit ? Le nom devient un reproche. Il ne célèbre pas l'Empire romain pour lui-même ; il utilise sa mémoire pour confondre la justice française.

Trente-trois ans [216] — Livre VII — Jugement. La tradition chrétienne retient que le Christ meurt et ressuscite dans la plénitude d'environ trente-trois ans. D'Aubigné reprend ce nombre comme âge parfait de la résurrection. Les corps relevés ne reviennent pas dans la faiblesse, l'enfance ou la vieillesse, mais dans une perfection mesurée par le corps glorieux du Christ. Le nombre devient donc symbole d'achèvement : l'humanité sauvée atteint l'âge du Fils.

Troie [217] — Livre I — Misères. Troie est la grande cité de la légende grecque, assiégée pendant dix ans après l'enlèvement d'Hélène et finalement prise par la ruse du cheval de bois. D'Aubigné rappelle surtout le songe d'Hécube : enceinte de Paris, elle rêve qu'elle enfante une torche qui incendie la ville. L'enfant né dans la maison royale porte donc, avant même d'agir, le signe du désastre futur. Dans Misères, cette histoire sert à penser les malheurs qu'on voit venir sans pouvoir les empêcher. La France ressemble à une Troie intérieure : elle nourrit en son sein le feu qui la détruira. Le nom ne donne pas seulement un prestige épique ; il raconte la tragédie d'un pays qui enfante sa propre ruine.

U

Ubris, Até et Lites [218] — Livre III — La Chambre dorée. Ubris, ou Hybris, est la démesure orgueilleuse qui pousse l'homme à dépasser sa condition et à défier l'ordre divin. Até est, dans la mythologie grecque, l'égaré funeste, l'aveuglement qui entraîne les hommes vers la faute. Les Lites sont les Prières personnifiées, souvent représentées comme lentes, boiteuses, venant réparer les désastres causés par Até. D'Aubigné donne à ces figures une force chrétienne : l'orgueil engendre des monstres que les puissances de la justice poursuivent et écrasent. Ces noms expliquent la mécanique morale du livre. La Chambre dorée tombe parce qu'elle a préféré la démesure à la loi ; les Lites, tardives mais sûres, annoncent que la réparation finit par rejoindre la faute.

Unissons, cité neuve et Jérusalem sainte [219] — Livre VII — Jugement. Après les cris de l'enfer, le poème ouvre l'harmonie des cieux : les « unissons » désignent l'accord parfait des voix. La Jérusalem sainte vient de l'Apocalypse, cité nouvelle où Dieu habite avec les siens. D'Aubigné oppose ainsi deux savoirs : aux damnés, la connaissance

douloureuse de ce qu'ils perdent ; aux élus, la musique d'un monde réconcilié. La cité n'est plus politique : elle est louange.

V

Van, aire et éteule [220] — Livre VII — Jugement. Le van sert au paysan à séparer le grain de la balle ; l'aire est le lieu de battage ; l'éteule est le chaume qui reste après la moisson. Les Évangiles emploient cette image pour dire le tri final. D'Aubigné la place au seuil du Jugement : Dieu n'est pas seulement vengeur, il est celui qui discerne. Les martyrs sont le bon grain, les persécuteurs la paille sèche promise au feu qui ne s'éteint pas.

Vassy [221] — Livre V — Les Fers. Le massacre de Vassy, en 1562, attaque une assemblée protestante réunie pour le culte. D'Aubigné le peint comme une scène inaugurale : chants, temple, troupe fidèle, puis surgissement des armes. La guerre civile commence par une prière changée en abattoir.

Vatican et Antéchrist [222] — Livre V — Les Fers. Le Vatican désigne le centre romain de l'Église catholique ; l'Antéchrist, dans l'imaginaire protestant, la puissance religieuse qui usurpe le nom du Christ. Le lieu devient symbole de pouvoir spirituel perverti.

Vengeances [223] — Livre VI — Vengeances. Le titre ne désigne pas une revanche humaine, mais la mise en scène d'une justice qui dépasse les tribunaux des hommes. Dans les récits bibliques, Dieu laisse parfois mûrir la faute avant de la frapper ; le délai n'est pas oublié, il prépare la preuve. D'Aubigné rassemble ainsi tyrans, apostats, blasphémateurs et persécuteurs comme autant de cas exemplaires. Le supplice qui les atteint ressemble souvent à leur crime : l'orgueil enfle, la cruauté pourrit, la langue blasphématrice s'étouffe, le sang appelle le sang. La vengeance devient donc un langage : Dieu écrit sur les corps des coupables ce qu'ils ont voulu effacer dans l'histoire.

Venot, Irus et le paumier d'Avignon [224] — Livre IV — Les Feux. Venot est l'un de ces fidèles obscurs que le poème arrache à l'oubli : quatre ans lié, enfermé dans des postures de torture, il finit par recevoir une mort publique. Irus, dans l'Odyssée, est un mendiant querelleur ; chez d'Aubigné, le nom suggère des témoins humbles, presque méprisés, que Dieu rend utiles. Le paumier d'Avignon est un artisan ou homme du jeu de paume, suspendu dans une cage, transformé en prédicateur aérien. Ces figures disent l'un des grands renversements des Feux : Dieu prend les simples, les travailleurs, les corps écrasés, et en fait des chaires vivantes.

Vérité [225] — Dans l'ensemble du poème. La Vérité n'est pas un simple mot moral dans Les Tragiques. Dans la tradition chrétienne, elle appartient à Dieu ; dans les allégories, elle peut être une femme nue, lumineuse, persécutée par le mensonge puis victorieuse. D'Aubigné la traite presque comme une Muse plus sévère que les Muses antiques. Elle a sa lumière, sa fronde, son trône sur les nues ; elle peut être enfermée, affamée, traînée dans les rues, puis appelée à combattre. Le lecteur doit comprendre que dire la vérité, ici, n'est pas exposer calmement des faits. C'est arracher les masques,

frapper les géants, brûler les fausses gloires. La Vérité est l'énergie même du poème : elle autorise la colère et transforme l'invective en devoir.

Vers, vermine et pourriture [226] — Livre VI — Vengeances. La vermine n'est pas chez d'Aubigné un simple détail répugnant. Dans la Bible et dans la littérature morale, le ver rappelle la mortalité, la corruption du corps, mais aussi le châtiment de l'orgueil. Le Livre VI en fait un alphabet de justice : le tyran adoré devient charogne, la bouche qui blasphémait se remplit d'ordure, le corps qui semblait royal est rendu aux bêtes minuscules. Cette imagerie dégrade les grandeurs fausses. Elle dit au lecteur que la vengeance divine n'a pas besoin de théâtre noble : un ver suffit à réfuter un roi.

Vierge Marie, limbes et purgatoire [227] — Livre IV — Les Feux. La Vierge Marie est, dans la foi catholique, la mère du Christ, objet d'une vénération particulière ; les réformés refusent de lui attribuer un rôle de médiatrice comparable à celui du Christ. Les limbes des enfants et le purgatoire appartiennent à des doctrines catholiques relatives à l'au-delà ; la Réforme les conteste au nom de l'Écriture. Dans la bouche de Montalchine, ces points deviennent une leçon de théologie condensée. D'Aubigné n'en fait pas un traité, mais une scène : l'échafaud devient catéchisme, et chaque « seul » oppose la simplicité évangélique aux médiations jugées humaines.

Viviers [228] — Livre V — Les Fers. Viviers, ville épiscopale du Vivarais, apparaît avec Tournon, Vienne et Valence dans la chaîne rhodanienne des violences. Le nom appartient à une France du fleuve : cités proches du Rhône, lieux de passage, de commerce et de contact. Chez d'Aubigné, cette géographie devient morale. Les villes ne sont pas neutres ; elles portent la mémoire de ce qu'elles ont laissé faire ou subi. Viviers donne au massacre une adresse précise. Il transforme le Rhône en témoin et fait de la carte une liste de responsabilités.

Viviers et Vienne [229] — Livre V — Les Fers. Viviers et Vienne sont deux villes liées au Rhône et à la diffusion provinciale des massacres. Vienne, ancienne cité romaine et chrétienne, porte une longue mémoire religieuse ; Viviers appartient au paysage du Vivarais. D'Aubigné les rapproche pour montrer que l'histoire sanglante circule de ville en ville. Leur association produit un effet de litanie : les noms propres deviennent comme des cloches funèbres. En les lisant, le lecteur n'a pas seulement une information géographique ; il entend que des cités entières sont appelées à comparaître devant le fleuve, devant la mémoire et devant Dieu.

W

Wicief et les martyrs d'Angleterre [230] — Livre IV — Les Feux. Wicief, ou John Wyclif, théologien anglais du XIV^e siècle, critique la richesse du clergé et défend l'autorité de l'Écriture ; ses disciples, les lollards, nourrissent une mémoire de réforme avant la Réforme. Autour de lui, d'Aubigné aligne des noms anglais transmis sous des graphies françaises : Bainan, Frich, Thorb, Bewerlan, Sautrée, Krammer, Haux, Norris, Askeuve, Bilmée, Gardiner, Agnoz. Il ne cherche pas une notice d'archives, mais une procession. L'Angleterre devient île de feu et d'anges : chaque nom porte une manière de vaincre, par le bras levé, la parole, la patience, la noblesse ou la pauvreté. Le martyrologe se fait chœur.

X

Xaintonge [231] — Livre I — Misères. Xaintonge est l'ancienne graphie de Saintonge, province de l'Ouest atlantique. Comme le Poitou ou la Boutonne, ce nom appartient à la géographie vécue de d'Aubigné. Il apparaît quand le poète affirme que l'histoire du duel féminin n'est ni une feinte ni un songe : elle vient du Poitou et de la Xaintonge. Cette précision est capitale pour une lecture non érudite. Le nom local fonctionne comme une preuve. Après les mythes de Thyeste, de Timanthe ou de Troie, d'Aubigné ramène le lecteur au sol français, à une région où des témoins pourraient reconnaître les faits. Xaintonge devient donc une clef de vérité historique : l'horreur n'est pas seulement dans les livres anciens, elle a marché dans les chemins voisins.

Y

Yverny [232] — Livre V — Les Fers. Yverny est une femme pieuse, hospitalière, aumônière des pauvres et gardienne des prisons. Au milieu des foules anonymes, elle reçoit visage et œuvres. Son nom devient une petite tombe de charité dans la violence de la Saint-Barthélemy.

UNE ŒUVRE DE COLÈRE, DE MÉMOIRE ET DE JUSTICE.

Dans une France déchirée par les guerres de Religion, Agrippa d'Aubigné élève une voix de colère, de foi et de mémoire.

Avec *Les Tragiques*, il ne raconte pas seulement les violences de son temps : il les juge. Poème immense, visionnaire, traversé par les larmes des victimes et l'indignation du témoin, l'œuvre donne à l'histoire la force d'un cri. Les princes, les juges, les bourreaux et les puissants y comparaissent devant une parole ardente, tendue vers la justice.

Entre fresque historique, méditation spirituelle et chant de combat, d'Aubigné compose l'un des textes les plus saisissants de la littérature française. Sa langue, tour à tour lyrique, satirique et prophétique, fait surgir un monde où la souffrance des hommes appelle la vérité, et où la poésie devient acte de résistance.

Texte de feu, ce livre demeure le témoignage bouleversant d'un siècle blessé — et l'appel intemporel d'un écrivain qui refuse l'oubli.

